

LA VIE LITURGIQUE

---

DROITS RÉSERVÉS

---

---

Lyon. — Imprimerie Emmanuel VITTE, rue de la Quarantaine, 18.

LA  
VIE LITURGIQUE

OU  
L'ÂME SE NOURRISSANT  
SE CONSOLANT ET TENDANT A SA DESTINÉE  
DANS LE SERVICE DE DIEU PAR L'ÉGLISE

PAR  
**M. Eugène CHIPIER**

PRÊTRE  
*Du Clergé de Lyon.*

*Apud Te est fons vite!*  
« Auprès de Vous est la source de la vie! »  
(Ps xxxv.)

SIXIÈME ÉDITION  
augmentée

« Excellent livre. »



P. MONSABRÉ.

LIBRAIRIE CATHOLIQUE EMMANUEL VITTE

**LYON**

3, Place Bellecour, 3

**PARIS**

14, rue de l'Abbaye, 14

1908

IMPRIMATUR

Lugd., in Epiphania Domini 1908,

† PETRUS, Card. COULLIÉ,  
*Arch. Lugd. et Vienn.*

LE P. MONSABRÉ

Sur la 2<sup>e</sup> édition.

*Excellent livre, plein de doctrine et d'idées très élevées, en même temps que très pratiques.*

Sur la IV<sup>e</sup>.

*« Je vais en faire mes lectures spirituelles pendant le Carême. »*

---

## APPRÉCIATION DE MGR L'ARCH. DE SÉVILLE

Sur la V<sup>e</sup> édition,

En son Bulletin officiel, 31 janvier 1905.

« Quand vous présentez à un connaisseur, à un artiste, une toile de Murillo, il est ravi, il ne se lasse pas d'admirer : correction du dessin, fraîcheur du coloris, plus encore expression inimitable des physionomies, que personne n'a idéalisées aussi bien que l'artiste de Séville ; car, en la Conception, Murillo a su peindre la céleste pureté de la Vierge immaculée et en S. François l'extase de l'homme d'oraison. Mais cette même toile, si vous la placez sous les yeux d'un pauvre enfant du peuple, qui n'a jamais appris qu'à bêcher ou paître les troupeaux, vous le verrez froid, incapable de se rien expliquer, de raisonner ou même de comprendre l'admiration pour l'artiste.

Ainsi du culte et de la Liturgie pour un grand nombre du peuple fidèle. Ces personnes subissent un dommage. Par ignorance elles restent privées des très riches trésors que la Liturgie garde pour ceux qui ont l'esprit du Christ et entendent un peu les choses divines. Ceux-ci, quand ils assistent aux cérémonies sacrées, se sentent enveloppés d'une atmosphère nouvelle. Tour à tour, ils se réjouissent ou s'attristent, souffrent, louent, bénissent, s'immolent, désirent, espèrent, aiment, en un mot, ils expérimentent les sublimes et les délicates, les tendres et les craintives émotions de la piété.

*L'œuvre qui nous occupe vient à propos pour remédier au mal d'ignorance, en réveillant les esprits, en découvrant les sources de vie que la Liturgie catholique possède et en indiquant la manière d'extraire ces richesses, qui, comme les mines de métal précieux, cachées au sein de la terre, restent presque inexplorées.*

*L'exécution de ce travail est digne de toute approbation. (Merecedora de todo aplauso.) Nous tenons pour certain qu'une traduction serait accueillie avec un très vif plaisir. »*

EXTRAIT

D'UNE

LETTRE DE DOM ADRIEN GRÉA

*Abbé et fondateur de l'Institut des Chanoines réguliers  
de Saint-Claude.*

**Sur la V<sup>e</sup> édition.**

Andora stazione, 13 novembre 1905.

*« Laissez-moi vous dire toutes les satisfactions  
que mon âme a goûtées dans toutes vos pages.*

*.....  
Il faudrait que votre livre fût le manuel des  
collèges catholiques.....*



# PRÉFACE

---

## I

Un ancien a dit des belles-lettres : « Ces études nourrissent la jeunesse, *adolescenciam alunt* : elles consolent la vieillesse, *senectutem oblectant*. Elles sont un ornement dans la prospérité et ouvrent au malheur un refuge. » (Cic. pro *Archia*). Or il existe toute une littérature dont il faut dire avec plus d'empressement : Ces études nourrissent la jeunesse ; elles consolent la vieillesse. Ce sont les Saintes Lettres, étant compris sous ce titre et les livres bibliques et tout ce qui, en philosophie, en poésie et en éloquence, a été inspiré de l'Écriture, comme les écrits des Pères et ceux des prédicateurs ou apologistes, les œuvres, par exemple, de Bossuet.

A cette littérature, quelle supériorité pour le fond ! Assurément, les lettres étrangères à l'inspiration chrétienne offrent de magnifiques aperçus, mais, à côté, combien d'erreurs grossières, d'étranges contradic-

tions, de doutes désespérants ! Tout au moins constate-t-on une insuffisance doctrinale qui glace. Quant à la forme, il se trouve chez les anciens des qualités qui leur vaudront de rester des modèles. Parmi les modernes, même chez les ennemis de la Religion, il y a d'incontestables qualités de style, vases d'or ciselés trop souvent, hélas ! pour contenir du poison. Mais, dans la littérature profane, l'art se discrédite, à force de se montrer ; entre autres causes, sans doute, parce que manifester, populariser la vérité n'est pas facilement chez l'auteur, sinon l'unique, au moins la principale préoccupation.

Au contraire, dans la littérature sacrée, c'est, pour le fond, l'affirmation ferme et sereine ; c'est, au moins sur les questions essentielles, l'affirmation complète. Là, l'auteur s'occupe de nous, directement de nous, traitant ces questions religieuses qui sont d'une perpétuelle actualité. Toutefois, il faut en convenir, même chez les Pères, il se rencontre des traits d'un goût au moins douteux ; ils ont des subtilités. Cela n'empêche pas que la littérature, propriété de l'Eglise, n'ait comme caractère : la majesté de la pensée, avec la force et la tendresse du sentiment dans un style d'une remarquable simplicité. Ce mélange, on l'admire de plus en plus, à mesure qu'on devient plus capable de voir par delà ce matériel qui doit n'être que l'expression, le signe d'une idée, *idée*, c'est-à-dire aperçu d'une vérité. Après avoir vécu avec les écrivains profanes, dès qu'on retourne à la Bible et à ces génies, qui, à force

de fréquenter les auteurs inspirés, ont fini par leur ressembler, une chose frappante, c'est une sincérité qui est la bouche parlant de l'abondance du cœur : à tel point que les imperfections n'apparaissent plus que comme l'effet et la marque de cet éloquent abandon. Voilà ce dont saint Augustin était charmé, lui qui, pour enseigner la rhétorique, s'était servi, nourri des anciens. Augustin aimait ces sons qui, comme il dit, « excluent toute enflure ». (*Conf.* ix, 4.)

## II

Etant donnés ces mérites des profanes et cette perfection des Saintes Lettres, il était de tradition que les programmes à l'usage de la jeunesse offrissent des uns et des autres un heureux mélange. Ainsi, au xviii<sup>e</sup> siècle Rollin composait son *Traité des Etudes*, avec l'intention de propager et le goût des lettres profanes et celui des lettres sacrées. En son discours préliminaire, il rappelle que, selon les règlements de leur mère nourricière l'Université, les élèves apprennent par cœur, chaque jour, des extraits de l'Écriture, l'Université voulant que cette leçon soit le sel des autres. Il fait ressortir l'éloquence de l'Écriture sainte et il termine ses citations, en donnant l'explication du cantique de Moïse : *Cantemus*, par un de ses maîtres ; tant est vif son désir de communiquer à la jeunesse son feu sacré pour les Saintes Lettres. Le bon Rollin ne pré-

voyait pas nos programmes, pas plus qu'il ne prévoyait qu'on pût infliger à l'antique mot *laïque* un sens méprisant et méprisable.

Chez nous, non seulement la direction officielle vers les lettres est devenue irrégulière, mais le travail est presque mécanique. Combien de jeunes amateurs de littérature semblent ne pas savoir que « les idées seules forment le fond du style » (Buffon) ; qu'en définitive l'éloquence consiste à parler de l'abondance d'un grand bon sens et d'un grand cœur, selon cette parole de Fénelon sur l'orateur : « Il pense, il sent et la parole suit ! » (*Lettre à l'Ac.*) Sont à plaindre, surtout, les jeunes gens bien doués et laborieux, lesquels sont réduits à consacrer les prémices de leur activité intellectuelle, moins à se former à bien penser, à bien sentir et à bien rendre, qu'à emmagasiner une érudition encombrante et à loger dans leur mémoire les jugements de tel ou tel ramasseur sur tels et tels écrivains.

Que certaines influences aient inventé cette métallurgie qui fatigue les jeunes âmes, alors que leurs facultés allaient, au matin de leur vie, s'essayer à prendre leur vol du côté du vrai, du beau et du bien, quoi d'étonnant ? L'élévation de l'âme par la philosophie, la poésie et l'éloquence goûtées en liberté, ne ressemblent-elles pas à cette autre élévation que nous appelons la prière ? Celle-ci directe, l'autre indirecte, ces deux ascensions tendent au même but : Dieu. Or nous voilà descendus à ceci : aux écoles soi-disant laïques on suit tel cours de morale, cours imprimé, où j'ai

cherché en vain la simple affirmation de l'existence de Dieu. Une morale sans Dieu, c'est-à-dire une feuille de route pour bien voyager, jusqu'à la fosse municipale !

Cependant, déjà emportés, même par nos inventions, vers une existence toute matérielle, et tout enfiévrée, tout endolorie, nous avons tant besoin de nous procurer de l'élévation et du calme par une plus grande assiduité aux choses philosophiques et poétiques ! Or, ces choses étaient toutes trouvées dans la poésie sacrée. Là, les hommes d'étude peuvent puiser abondamment et le peuple suffisamment, ce breuvage spirituel lui arrivant par le service divin.

Mais, si des hommes font dévier de cette source nos jeunes générations et dérobent à la préoccupation publique les objets les plus dignes, il reste au-dessus de leur pouvoir de changer la nature de l'esprit, et d'amoindrir en eux-mêmes les objets les plus capables d'alimenter sa vie. Il restera, que, comme l'œil se réjouit de la lumière, ainsi l'esprit vit, à voir les hautes vérités, dont les plus hautes sont : Il y a un Dieu et une âme qui, à le servir, gagne l'immortalité bienheureuse. Quant à la littérature, il restera qu'elle n'est qu'une expression, que le mérite de cette expression réside dans son rapport avec le vrai, le beau et le bien. En conséquence, quiconque aura vécu dans les deux littératures, la profane et la chrétienne, avec une âme sagement indépendante et dégagée de certaines dispositions qui portent peu à goûter ce qui fait l'honneur

de l'Église, quiconque aura cette expérience dira, des lettres inspirées par le génie chrétien : Voilà des études pour nourrir la jeunesse et consoler la vieillesse ; voilà notre plus bel ornement dans la prospérité ; voilà dans la tribulation, un refuge placé bien haut !

A cette source, avec les qualités d'expression, le jeune homme puisera les hautes pensées pour son intelligence, les tendres et les vigoureux sentiments pour son cœur, les belles couleurs pour son imagination. La mémoire de notre étudiant retrouvera, et dans quel style ! les souvenirs qui dominent l'histoire universelle. Donc à toute l'âme une alimentation saine, fortifiante : *adolescenciam alunt*. Se passionnant peu à peu pour le vrai, le beau et le bien, la jeune âme restera fermée d'autant au faux, au laid, au mauvais : *adolescenciam alunt*.

Puis, un âge arrive, qui n'est plus la jeunesse et pas encore la vieillesse, où le cœur a été froissé, resserré assez souvent pour être tenté de rester étroit. Or, l'assiduité aux Saintes Lettres le tient épanoui ; elle préserve du malheur d'être blasé, c'est-à-dire mort à la vie du cœur.

Mais après les longues étapes, marches qui paraissent longues, ayant été pénibles ; quand l'homme sent sa vigueur corporelle défaillir ; quand le monde extérieur fuyant sous ses pieds, il éprouve le besoin de trouver un asile dans le monde des réflexions religieuses, parce que c'est le pays de l'espérance ; quand l'homme a cheminé assez pour voir le bout du chemin ; oh !

alors, comme les mots familiers aux auteurs ecclésiastiques : Dieu, âme, salut, vie éternelle, comme ces mots font impression ! Comme on est disposé à feuilleter, jour et nuit, des pages qui portent des paroles de vie éternelle ! *Senectutem oblectant.*

## III

Cette philosophie, cette éloquence, toute cette littérature religieuse, n'en avons-nous pas un abrégé offert à toute âme qui veut vivre ? C'est le Service ou Office divin. Discours, poésies, prières, cet abrégé est si riche, qu'à chaque jour l'esprit reçoit une nourriture surabondante. Tous les ans, au retour des mêmes pages, l'âme attentive se dit : Voilà une pensée que je n'avais pas encore goûtée. Cette littérature a son milieu, où non seulement elle se fait entendre mais chante, où non seulement elle chante, mais déploie à nos yeux un drame sacré, oui, un drame ayant autant de scènes qu'il y a de jours dans l'année. Ce milieu sacré, c'est la *Liturgie* ou Service divin, publiquement, socialement exercé. Là, vraiment, une fontaine, où peut puiser la vie tout cœur qui veut la vie. Les eaux de cette source vivifiante s'en vont au peuple entier, grâce à l'organisation paroissiale du service divin.

Combien cette vie, par la Liturgie ou Vie liturgique, a été populaire en France jusqu'à la Révolution et encore au delà ! Mais, de nos jours, il est trop facile de

## XVIII

voir que notre peuple ne suit pas, côme autrefois, le mouvement, la vie de l'Office divin. Il y a des torts du côté des chrétiens, mais le grand mal vient de la puissance des ténèbres. Elle a dit : Qu'à force de démolitions j'aboutisse à cette démolition finale, cessation de la Vie liturgique ! « Faisons cesser toutes les fêtes de Dieu sur la terre ! » (Ps. LXXIII). Donc aux fidèles de fidèlement lutter pour les autels : *Pro aris !*

## IV

De lutter ainsi, le moyen le plus simple, c'est que chacun de ceux qui comprennent la Vie liturgique la développe en lui-même et la fasse rayonner autour de lui par l'instruction et la persuasion, surtout par l'exemple qui entraîne, enfin par toute son influence. Certes, les catholiques n'oublient point que le culte est l'œuvre finale : *Sanctificetur nomen tuum !* Ceux qui soulagent l'indigent ne sont pas indifférents à la beauté de la maison de Dieu, vu que l'amour de Dieu est la racine de leur amour pour le prochain. Mêmes dispositions chez les fidèles dévoués à l'enseignement libre ; car pourquoi tel enseignement ? Pour mieux assurer l'instruction religieuse. Et pourquoi l'instruction religieuse ? Pour qu'elle excite la volonté à la pratique des devoirs. Or, le premier devoir n'est-il pas de servir le Maître suprême ? Si nous jetons un coup d'œil sur les œuvres en faveur de l'ouvrier, le maître qui a com-



pris la parole « Notre Père », saisit également « Que votre nom soit sanctifié ». Dès lors, quiconque dépend de lui, il le regarde comme un frère qu'il faut aider à sanctifier le nom de Dieu ; comme il l'aide dans la vie matérielle. Du secours matériel, il fait une sorte de sacrement, en ce sens que, sous la chose sensible, il saura déposer une excitation vers Dieu : *L'homme ne vit pas seulement de pain*. Maîtres et ouvriers qui ont compris le *Pater*, travaillent pour l'autel comme pour le foyer : *Pro aris et focis*.

Ces choses, le clergé les comprend mieux que les simples fidèles. Et son zèle est en rapport avec cette intelligence. En chaque paroisse, le curé a mission d'adapter le service général à ce territoire de l'Eglise universelle qui forme telle paroisse. Chez l'humble pasteur quelle sollicitude, souvent quels sacrifices, en vue d'assurer à ce service divin parfois la simple dignité ! Aussi bien, ce zèle n'est-il pas de la reconnaissance ? Par quoi le jeune homme redresse-t-il sans cesse son chemin ? Par le travail, par la réflexion, surtout par la réflexion et la prière dans la Vie liturgique : *Ad Deum qui lætificat juventutem meam* ! Qui est-ce qui soutient au milieu des luttes l'homme, en particulier le prêtre ? Dieu qui lui parle au cœur, surtout dans l'Office divin. Les sentiments qui y surabondent fournissaient aussi aux preux qui ont fondé ou défendu la patrie, de quoi alimenter leur vaillance. Pour n'avoir pas cet éclat, certains dévouements envers la patrie et l'Eglise, ne seront peut-être pas moins précieux aux regards du

juste Juge. Voyez cette solitude, cime ou vallée profonde. Là, l'autorité a osé placer un poste, y ayant rencontré des âmes à consoler de la consolation des Ecritures et à tenir unies à la vie de la famille catholique. Or, cette solitude que le mondain trouve si dure, qu'est-ce qui la rendra supportable, même douce au prêtre? Sans doute les livres, mais en particulier les livres ecclésiastiques, surtout ce livre l'abrégé des autres, comme son nom l'indique, *Bréviaire*. Aussi le bréviaire est-il l'inséparable compagnon du prêtre. Dans la joie ou dans la tristesse, l'homme sacré ne quitte pas la lyre et la harpe que sont les psaumes : Levez-vous, ma harpe ! *Exsurge, psalterium et cithara !* (Ps. LVI).

Or, proportion gardée, chaque fidèle est invité à consoler ainsi son existence. Malheureusement, combien qui ne soupçonnent même pas quelle manne tombe tous les jours ! On en voit de très instruits, qui liront beaucoup de choses sur la Religion, sans jamais entrer dans les livres liturgiques ; bonnes gens, qui pourraient vivre dans l'intimité avec l'Eglise, entendre sa voix assidûment, et qui se contentent de ne la connaître guère que par signalements.

## V

Pour moi, cette littérature, cette vie dont je fais l'éloge m'a fait assez de bien pour que j'eusse l'idée d'en faire l'éloge. Je dépose ce travail au seuil du Tem-

ple, ainsi que les fidèles y apportent l'offrande qui correspond à leurs moyens. Je prie le Dieu qui aime la reconnaissance d'acquitter ma dette envers les maîtres qui, dans ma jeunesse, m'ont découvert les seuls horizons où l'âme vive tout à son aise. J'ajoute que toutes ces lignes ont été tracées sous l'influence de ce désir : faire connaître et aimer à quelques âmes la Vie liturgique, faire plaisir à celles qui la connaissent et l'aiment à fond ; car c'est un plaisir d'entendre louer ce qu'on aime. Que cette étude rapide nourrisse ceux qui voudront bien la suivre en cherchant sincèrement ce qu'on a voulu y mettre pour eux : une nourriture à leur cœur, un exercice à leur activité vers l'éternelle destinée. Qu'elle console les âmes, surtout les âmes exceptionnellement affligées !

Aujourd'hui lundi de Pâques, lendemain du plus beau jour de l'année, nous lisons l'apparition aux deux disciples qui sur le chemin d'Emmaüs, s'entretenaient avec tristesse. Or, le Christ ressuscité n'est-il pas toujours cheminant au milieu des siens, pendant que, par le divin Office, ils se redisent ses douleurs et son triomphe, tendant eux-mêmes à cet Emmaüs où il n'y a pas de soir ? Si en sa marche le chrétien est soldat, il y a des suspensions d'armes. Ce sont ces instants où, par la prière nous respirons, où le Christ nous ouvre le sens des Ecritures et fait halte avec nous, se laissant reconnaître à la fraction du pain ! Ensuite, il s'évanouit encore à nos yeux ; car toute la Vie liturgique chante, d'une part, qu'il est la suprême esp-

rance d'Israël, d'autre part, qu'il faut qu'Israël combatte, pâtisse, comme son chef et ainsi à sa suite, entre dans la gloire. Mais quand la tristesse accablait ce Chef, ce Roi, ce Christ, même en se rendant moins visible, reste également attentif à nous réchauffer le cœur en chemin.

Eugène CHIPIER,  
*prêtre.*

Trèves (Rhône), lundi de Pâques 1907.

---

# LA VIE LITURGIQUE

---

## CHAPITRE PREMIER

---

### La Vie.

I. La vie en général. — II. La vie dans les êtres inférieurs à l'homme. — III. La vie humaine. — IV. Le point de départ et le point d'arrivée de la vie humaine.

#### I. LA VIE EN GÉNÉRAL

La vie ! Est-il chose dont vous parliez plus souvent ? Vous la voyez autour de vous ; vous la sentez en vous. Cependant il est difficile de l'expliquer. Ceux qui l'ont étudiée nous disent : La vie, c'est l'activité d'un être qui se met lui-même en mouvement. De ces savants est saint Thomas d'Aquin : « *Viventia dicuntur quæcumque se agunt ad motum* ». (*Somme théol.*, I, q. XVIII, 1.)

La vie, c'est l'activité. En effet, la première idée que ce mot éveille n'est-ce pas l'idée de mouvement ?

le trait d'union entre les deux règnes. L'animal a une certaine imagination et une certaine mémoire. Il peut associer avec l'image d'un homme le souvenir d'un bon traitement. Mais il ne paraît pas qu'il aperçoive autre chose que la matière. Quant au but de son activité, il ne le choisit pas, agissant uniquement par son instinct, poussée intérieure qu'il ne change pas. Toutefois, ces choses de l'instinct ne sont-elles pas merveilleuses ? Dans le chien, une fidélité qui lui vaut, de la part de l'homme, des caresses presque amicales.

### III. LA VIE HUMAINE

Au-dessus de toutes ces existences nous apparaît l'homme. Sans doute, il a l'honneur de résumer en lui la vie des végétaux et celle des animaux. Mais grandir, se nourrir, avoir des sensations, se déplacer, c'est la vie dans l'homme et non encore la vie humaine ou particulière à l'homme. Ce qui le place au-dessus des autres êtres, c'est l'activité de l'âme ou esprit. C'est bien la vie humaine, celle-là ; car en ce monde visible, il n'y a que l'homme qui pense.

L'homme vit par l'intelligence, c'est-à-dire que son âme possède un œil capable de pénétrer par-delà toutes les réalités matérielles jusque dans la vérité. L'homme vit par la volonté, c'est-à-dire qu'il possède une aile capable de le porter vers cette vérité, comme vers son bien.

Que ces mouvements partent d'une énergie qui est en nous, certes, nous le sentons. Nous sentons même

que notre volonté est libre et que, quand elle prend telle direction, nous pourrions lui en donner une autre. Aimer, vouloir, c'est notre fait à nous. Nous sommes responsables. A l'homme il est donné de se proposer un but, d'y adapter des moyens, et de créer ainsi tout un monde autour de lui, *movent seipsa, etiam habito respectu ad finem quem sibi præstituunt* (q. XVIII, 3). Par tous ces mouvements l'homme se meut, aussi en ce sens qu'il se perfectionne. Plus vous pensez et plus vous étendez votre esprit. Plus vous aimez et plus vous élargissez votre âme, à moins que l'objet aimé ne soit au-dessous de vous. En ce cas, vous vous abaisseriez et vous vous feriez mourir d'autant.

Maintenant vous comprenez comment la vérité est votre nourriture, nourriture qui ne saurait être celle des animaux. De là, chez les poètes, des comparaisons comme celle-ci : « Les sons de sa voix coulaient de ses lèvres, plus doux que le miel. » (*Iliade*, I.) Et le poète sacré ne s'est-il pas écrié : Quelle est douce à mes lèvres, votre loi, Seigneur ! Plus que le miel, elle est douce à mes lèvres ! L'Évangile dit : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » Malheur aux hommes qui s'agitent loin de la vérité ! Ils éprouvent cette faim qui est l'ennui, ou le malaise résultant du vide de l'âme. Plus malheureux encore ceux qui, loin de la vérité, n'éprouvent pas cette faim. Hélas ! en eux la vie s'est retirée des hauteurs de l'âme ; en eux, la vie, ce n'est guère plus que l'activité dans les sens et la chair, la vie animale.

Tant que l'homme reste fidèle à la vie de l'esprit, il demeure au-dessus de tous les êtres qui l'entourent ;

puisque l'animal ne voit que la matière, n'aime que la matière, et ne se décide pas librement.

Vie de l'esprit ou de l'âme, oui vous avez une âme. La preuve c'est que vous pensez. Vous comprenez et vous aimez des choses très réelles, qui sont au-dessus de la matière, n'ayant ni couleur, ni odeur, ni saveur, ni température, ni aucune des qualités matérielles. Vous comprenez des vérités nécessaires universelles, éternelles, comme cette vérité : la fin est plus précieuse que le moyen. Vous aimez ce qui est l'ordre, ce qui est le droit. Or, quel est le poids, ou la dimension, ou la couleur du droit ? Les visions de ces réalités, visions que vous appelez idées, vos affections aussi, ne ressemblent pas davantage à la matière. Jugement et raisonnement : là vous comparez. Donc en vous il y a un point simple qui voit les deux termes de la comparaison. Conclusion : vous avez une âme. Nos découvertes ont révélé que le corps se renouvelle entièrement. Cependant, au milieu de cette poussière fugitive, une chose reste, reliant à votre présent le passé par le souvenir. Cette chose non matérielle, c'est votre âme. Vous avez une âme.

Cette âme élève jusqu'à sa vie ce que nous avons de commun avec les animaux. Ainsi la mémoire rappelle des faits et des paroles qui excitent l'intelligence. L'imagination fournit à la pensée des couleurs. Ce coloris la rend plus sensible et comme corporelle afin que l'homme, pendant qu'il est corps et âme, saisisse, goûte la vérité plus sensiblement, plus humainement. De cette façon, ces deux facultés, imagination et mémoire, agissent de concert avec l'intelligence et le cœur, pour que l'homme se meuve, de toute son énergie, vers les hautes régions de la vie.



Parmi nos mouvements, les uns se rapportent au corps, les autres se rapportent à l'âme. Mais voici que toutes ces énergies garderont entre elles la plus grande intimité. Comme l'âme, dans la vie de la pensée, se sert du corps, par exemple du cerveau et du cœur ; il en résulte que le bon état du corps aura son influence dans la vie de la pensée. Une blessure à la tête enchaînera la réflexion, ou même la fera dévier vers des extravagances, empêchant la raison de tenir l'imagination. L'organiste demeure là, mais l'orgue est faussé. A son tour, comme l'âme agit sur le corps ! L'étude excessive épuise ; réglée et tempérante, elle correspond à une activité naturelle, elle maintient l'équilibre entre l'esprit et le corps, et devient une cause de santé. Cette action de l'âme sur le corps est sensible dans l'émotion. Il y a des chagrins subits qui brisent le cerveau ou font éclater le cœur. Nos passions calment ou exaspèrent le système nerveux, favorisent ou troublent le cours du sang, empourprant la face d'une douce couleur ou la couvrant tantôt d'un rouge d'incendie, tantôt d'une pâleur sépulcrale. Les passions douloureuses laissent sur l'argile du pauvre corps une empreinte ; mais les passions perverses le ravagent. A leur souffle, l'œil, ce cristal pour la lumière intérieure, s'éteint ou prend une couleur sinistre. L'âme se mouvant dans la matière, à force de s'y mouvoir de telle ou telle sorte, elle finit, sauf des exceptions, par faire au visage son expression, sa physionomie morale.

Cette vie, qui réagit sur la vie corporelle, a, elle aussi, ses infirmités. L'intelligence a ses travers, mot qui exprime certaines déviations, dont celui qui les éprouve se rend plus ou moins compte. La volonté,

le cœur, oh ! que de misères sous ce nom, passion ! Ne signifie-t-il pas souffrance ? On a comparé la vie de l'homme, sa vie intérieure, à une cité. Cette cité a pour habitants nos instincts et nos facultés. De ces habitants, il y en a qui doivent obéir : la raison doit porter la loi, la volonté exécuter. Mais il faut livrer bataille à des rebelles : mauvais instincts, imagination. Des ennemis extérieurs viennent qui surexcitent ces insurgés. Enfin, la raison triomphe-t-elle ? L'ordre, et par l'ordre la paix. Est-elle détrônée ? Le désordre avec toutes ses ruines.

Comme l'exigeait la parfaite unité du chef-d'œuvre, la même âme qui en nous pense a reçu mission de former notre corps, de le mouvoir, de le vivifier. Oui, c'est par l'âme que nous vivons même dans le corps. « *Primum, quo corpus vivit, est anima.* » (I q. LXXVI. 1.) Avant tout, nous sommes des âmes ; nous sommes des intelligences revêtues d'un corps et servies par des membres. Mais ce corps, l'âme se le tient uni en une seule personne, en un seul moi, si bien que le même moi dit tantôt mon corps, tantôt mon âme. Les mots esprit et âme signifient souffle. L'âme porte bien son nom, car c'est elle qui, sur le domaine entier de notre être, respire le mouvement, la vie.

Ainsi, en pratique, la vie véritablement humaine, c'est l'exercice des facultés corporelles et de toutes les facultés de l'âme : mémoire, imagination, intelligence et volonté, surtout et essentiellement intelligence et volonté ; car c'est par ces deux puissances que nous sommes des hommes. Il est entendu que chacune de ces facultés gardera son rôle et ses relations avec les autres dans l'équilibre et l'unité. Mais comme l'intel-

ligence nous ayant montré le but, c'est la volonté qui nous y porte ; comme c'est la volonté qui met tout en mouvement : à ce titre, notre volonté, notre cœur a l'empire. D'où la vie humaine se nomme la vie du cœur. Et parce qu'ainsi ce cœur fait nos habitudes ou mœurs, la vie humaine s'appelle encore la vie morale.

Sommes-nous au sommet de la vie ? Les anciens croyaient qu'au-dessus de l'intelligence humaine subsistaient d'autres esprits s'intéressant à notre existence. (PLATON, *Phédon*, 57). Les Latins les appelaient génies. (HOR. II. Epist., 2.) Rien de plus convenable que cette opinion ; car les intelligences supérieures ajouteraient un degré de plus à l'immense échelle des êtres.

Opinion chez les anciens, mais chez les chrétiens article de foi. Il existe des esprits dégagés de toute matière. Nous ne savons pas tout ce qui fait leur bonheur, mais nous savons qu'il est de leur vie de comprendre et d'aimer plus que l'homme. Comme, parmi les plantes et les animaux, la vie est répandue à divers degrés ; comme, parmi nous, il y a des différences pour la valeur morale : ainsi, pour les anges, les différents degrés d'intelligence et d'amour forment la variété dans l'unité ; le monde angélique possède son échelle sociale ou hiérarchie.

Nous avons une âme. Dans les régions de la vie nous voilà haut, plus haut qu'il ne fallait pour apercevoir Dieu : car déjà le brin d'herbe nous avertissait de son existence. En effet si le brin d'herbe a sa cause ; l'homme aussi ; mais en définitive il existe une cause qui n'a pas de cause. Cette première Cause, nos

devanciers l'ont appelée Dieu, mot dont la racine exprime l'idée de la lumière, par là même l'idée de la vie. Aux yeux de saint Thomas, la preuve la plus claire de l'existence de Dieu, c'est celle qui est tirée du mouvement. (I. q. II, 3.) En vérité, le plus léger mouvement, une feuille tremblante, indique un premier et suprême Moteur. Notre pensée, quel mouvement ! Devant l'Aréopage, saint Paul : « Il n'est pas loin de chacun de nous ; car c'est en lui-même que nous avons vie et mouvement. » (Act. XVII.) Qui a vu Dieu ? Tous ceux qui ont voulu. Quiconque aperçoit une horloge, aperçoit l'horloger, non quant au visage, mais quant à l'existence. Donc, quiconque a vu le soleil a vu Dieu. Alors pourquoi certains osent-ils nier ? Ils nient Dieu pour nier leur juge. Aux méchants le souverain Bien apparaît comme leur souverain Mal. Avec son expérience, David s'écrie : C'est en son cœur que l'impie a dit : Dieu n'existe pas. Parole à retenir. Oui, l'impiété n'est pas un mal de tête, c'est un mal de cœur. Avec leur bon sens, des enfants du catéchisme répondent : Ils ne veulent point de bon Dieu parce qu'ils ont peur. Le bon Dieu ! Celui qui par le seul fait de créer est bon.

Etre supérieur, ne dépendant que de lui-même, ayant une existence que rien ne limite, Dieu est parfaitement bon. Il est parfait. Devant cette Cause qui n'a pas de cause, ce Parfait, cet Infini ; arrêtons-nous, pleins de respect. Voilà la vie à son sommet, sommet, source de toute vie. Voilà le Très-Haut *Altissimus*. En Dieu la vie ne découle que d'elle-même et, en définitive, elle ne tend qu'à elle-même. En Dieu le mouvement a Dieu pour cause, Dieu pour règle, Dieu pour but. (q. XVIII, 3). Ce Très-Haut, comment

sommes-nous arrivés à l'apercevoir? En parcourant l'échelle de la vie, depuis les plus humbles créatures où soit descendue la divine activité, d'abord choses corporelles, soleil et étoiles; plus haut monde intellectuel, région de l'éternelle vérité, hauteur du Très-Haut, qui est la source de la vie. Un tel spectacle ravissait des génies, comme saint Augustin, causant à Ostie avec sa mère (Conf. l. IX, c. x.).

Regardons surtout notre âme. Elle est immortelle. En voici la preuve. Partout en l'univers rien ne se perd, pas la moindre parcelle. N'y aurait-il de perdu que le meilleur de l'univers, la source de la pensée ou l'esprit? Il y a un Dieu, donc il y a une âme immortelle. Oui, Dieu devait préserver de la mort nos âmes. Elles éprouvent la faim du bonheur. Instinctif, naturel, ce désir vient de l'auteur de la nature, Dieu. Donc Dieu doit nous rassasier. Saint Thomas observe que en elle-même l'âme c'est l'activité, un principe de vie, que rien n'y est décomposable, puisque rien n'y est composé et en lutte, mais tout y est simple, comme la pensée. Puis il finit ainsi : « Tout être intelligent désire, d'un désir naturel, exister toujours. Or un désir naturel ne peut pas être trompé. Donc toute substance intellectuelle est incorruptible ». (I, q. LXXV, 6). Serviteurs que le Maître envoie aux travaux du devoir, il leur doit après le travail, le repos. Il y a des bons qui meurent dans un acte de leur dévouement, il y a des méchants qui meurent dans un acte de leur méchanceté. Ainsi la série de mouvements, qui est notre présente vie, prouve et l'existence de Dieu et notre immortalité.

Remarquez en notre présente vie le dernier mouvement, la mort. Comme elle atteste clairement et l'exis-

tence de Dieu et notre immortalité ! On meurt ; donc il y a une force qui fait mourir. Existence de Dieu. On meurt. Or, n'y aurait-il que cette nécessité, elle nous empêcherait d'être heureux. Mais Dieu se doit de nous rendre heureux. Immortalité. L'immortalité, les païens l'affirmaient même par leurs mots les plus usités. En grec, *Ménos* (μένος), en latin *Manes* et *Mens*, qui désignent l'âme, signifient radicalement un être qui reste. Sur les tombeaux les païens inscrivait : *Diis Manibus*.

Déjà Platon définissait la mort : « La sortie de l'âme hors du corps ». (*Phédon*, ix.) Une héroïne expirante, c'est une âme quise dégage de son corps. *Paulatim exsolvit se corpore...* (*En.*, xi.) Chez nos Gaulois, le gui, né sur le chêne et cueilli au renouvellement de l'année avec une faucille d'or, leur figurait un avenir implanté sur la vie présente. De tout temps, on vit un emblème de l'immortalité dans le papillon d'abord humilié jusqu'à ramper, puis, à travers une sorte de tombeau, arrivant à voltiger dans la lumière immense, beau comme une fleur animée.

#### IV. LE POINT DE DÉPART ET LE POINT D'ARRIVÉE DE LA VIE HUMAINE

Tout mouvement extérieur à Dieu, parti de lui, reste sous sa dépendance. Jusque dans nos actions volontaires il sait prendre une part ; autrement nous ne dépendrions pas de lui en tout. Dieu ne reçoit le mouvement de personne et le donne à tous : *primum movens*.

*quod a nullo movetur.* (q. 11, 3.) Ajoutez, et ceci vous importe encore davantage, toute vie retourne à cette source de la vie. L'Éternel, qui a trouvé bon de laisser l'activité s'échapper de son sein, ne pouvait pas proposer à cette création un but autre que sa majesté. L'ordre exigeait que venant de Dieu, l'homme revint à Dieu : retour donnant le repos à la créature et de la gloire au Créateur. L'âme voyage vers lui dans la matière mouvante du corps et des objets environnants. Ainsi le voyageur s'en va son chemin, se servant de la poussière pour y appuyer ses pas empressés. Toute vie créée doit retourner au Créateur ; si bien que tout acte de la vie présente, qui par lui-même ou par défaut d'intention n'irait pas à Dieu, serait un mouvement perdu dans le vide.

Dans le simple jet de pierre, on peut considérer le point de départ, la marche, le point d'arrivée. Or, dans les mouvements de notre activité morale, le point de départ c'est la faculté naturellement plus ou moins vigoureuse et c'est aussi l'excitation d'un objet qui nous attire. Par exemple, plus une personne se trouve naturellement généreuse et plus l'objet qu'elle apercevra est grand, plus vif aussi sera en cette personne l'élan. Quant à la marche, elle sera plus ou moins rapide, selon que l'âme est plus ou moins active et l'objet plus ou moins attrayant. D'après l'expérience, dans toutes les opérations l'homme acquiert une promptitude qui triple, centuple ses forces. Cette vitesse acquise, c'est l'habitude. Elle arrive à un tel degré d'énergie qu'elle a été appelée une seconde nature. Quand elle n'est pas infuse, c'est-à-dire directement répandue par Dieu dans l'âme, l'habitude est le fruit d'actes répétés.

Mais ce qui intéresse le plus, c'est le point d'arrivée, le but. Tout est bien qui finit bien. On juge des actes d'après leur objet. C'est par le but qu'on apprécie une démarche. Si, en telle entreprise, le point d'arrivée ne valait pas ma dépense d'énergie, ç'a été là un gaspillage. Retenez le principe que voici : plus le but est élevé, plus on y tend, et plus on vit. Or, en ce monde visible, il n'y a rien au-dessus de notre âme ni à la même hauteur ; et dans tout l'univers rien au-dessus de Dieu, ni en face de lui. Il est le but suprême. D'autre part, il est la source première de toute notre activité. Donc, dès ici-bas, la véritable vie consiste, pour notre âme, à se porter vers elle-même vers les choses de l'esprit, surtout à se mettre le plus possible sous l'influence de Dieu et à tendre le plus possible vers ce bon et grand Dieu. La vie, c'est l'activité d'un être qui se met lui-même en mouvement. En mouvement vers quoi ? Vers sa destinée. Donc pour l'homme, vivre est la même chose que se mettre en mouvement vers l'immortalité près de Dieu.

Ainsi, et comme point de départ et comme point d'arrivée, Dieu, c'est la source de la vie !

La voilà donc, cette parole du psalmiste royal, David : *Auprès de Vous est la source de la vie ! (Ps. xxxv.) Apud Te est fons vitæ !* Ce mot *fons* se rattache à *fundere*, répandre. *Fons* : en vous la source de toute énergie, de toute intelligence et de tout amour, de toute vie ! *Fons*, vous êtes le point de départ de notre vie, à nous. Point de départ, vous êtes également et nécessairement notre point d'arrivée. Vous êtes notre but, notre destinée, notre suprême Destinée, Alpha et Oméga. O Dieu ! d'auprès de vous



la vie jaillit et remonte vers vous : *Apud Te est fons vitæ !*

Telle est l'idée première de ce livre ; il en sera un développement. En ces pages nous essaierons de voir comment, par la *Vie liturgique* ou le service de Dieu par l'Eglise, nous vivons dès ici-bas, de la véritable vie, notre âme tendant à elle-même et à son Dieu : à elle-même afin de se nourrir et se consoler ; à son Dieu, afin de trouver alimentation et consolation, puis diriger à lui, pour le glorifier, toute la vie puisée en lui. Nous essaierons de voir que la Vie liturgique nous sert d'acheminement à notre destinée, où réside notre aliment suprême, notre suprême consolation, notre parfaite vie. Comme dit saint Pierre, notre destinée, c'est de participer à la nature divine, de partager le sort de Dieu. Or, ici-bas la Vie liturgique nous dispose à ce partage, elle est l'apprentissage, l'avant-goût de la vie bienheureuse et définitive : *Apud Te est fons vitæ !*

Voyez sur une route pénible le voyageur. Sa vie, de quoi se compose-t-elle ? De tous ses mouvements pour arriver. Premièrement, il se munit de nourriture. Deuxièmement, de ses peines il se console par toute circonstance, qui lui donne de l'arrivée et l'idée et l'avant-goût, car se consoler c'est adoucir sa douleur par la vue d'un bien qui compensera. Comme nourrir, *nutrire* semble signifier, entretenir le mouvement, *nutus* ; ainsi consoler signifierait ensoleiller, *sol, solari*. Le même mot latin *solatus* veut dire : qui a reçu le soleil et qui a consolé. Consoler, c'est faire le soleil dans le cœur. Pareillement, mais en sens opposé, nos anciens ont fait le mot *ennuyer* ou mettre l'âme dans la nuit. Troisièmement, le voyageur, à chacun de ses pas,

approche. Eh bien, vous voilà étranger sur la terre. Parti du créateur, vous retournez à lui, dans une circulation plus belle que celle des astres inintelligents. Devant vous, l'Eglise, qui, présentant le service divin, vous dit : Par ce service, ensemble les voyageurs se nourrissent l'âme ; ensemble ils se consolent ; ensemble et socialement ils tendent à leur destinée, qui consiste à voir et à posséder la source de la vie : *Apud Te est fons vitæ!*

---

## CHAPITRE II

---

### La vie par le service divin.

I. L'activité de nos âmes excitées vers Dieu. — II. Cette activité rayonne à travers le corps par la prière extérieure. — III. Vivre en servant Dieu, en le cultivant. — IV. La vie où l'on ne cultive pas Dieu.

#### I. L'ACTIVITÉ DE NOS AMES EXCITÉES VERS DIEU

Pour notre âme, vivre, c'est se mouvoir vers elle-même et vers Dieu. Elle a plusieurs moyens d'exécuter ce double mouvement : étude, simple contemplation de la nature, attention sur notre intérieur. Evidemment, une manière plus parfaite, c'est la prière ; la prière, élévation de notre âme vers le Très-Haut, non plus seulement pour le connaître à distance comme dans l'étude, mais pour l'adorer, le remercier, lui exposer nos besoins et lui demander son pardon avec ses consolations. Prions-nous pour demander ? Cette élévation devient plus particulièrement prière. Quand elle adore ou remercie, l'âme respire vers son auteur ; quand elle supplie, elle aspire sa puissance et sa bonté. Mais, aspirer ou respirer par rapport à Dieu n'est-ce pas exercer notre activité dans l'ordre et parfaitement ? Donc, prier c'est la grande vie de l'âme.

Mouvement vers Dieu, la prière est une vie. Comment ce mouvement naît-il? D'abord l'âme tend vers son auteur naturellement. Si elle est essentiellement intelligente et aimante; comme la source de la vérité et de tout bien, c'est Dieu, elle se tourne vers lui, ainsi que la plante s'élève vers la lumière. De même que votre poitrine instinctivement respire, de même votre âme instinctivement aspire Dieu et respire vers lui. En ce sens, l'homme est naturellement religieux, ou fait pour vivre de la prière. Aux clartés du bon sens et de l'expérience, vous voyez très bien que Dieu est votre but, tellement votre but qu'il est juste que votre cœur soit dans l'agitation, jusqu'à ce qu'il veuille se reposer en lui; ainsi que l'aiguille de la boussole s'agite, frémit, souffre, jusqu'à ce qu'elle se replace dans sa vraie direction, s'y pose de nouveau, s'y *repose*. Au commencement de cette longue prière que S. Augustin appelle Livres de mes confessions, il écrit : « Vous nous avez faits pour vous et notre cœur est sans repos, jusqu'à ce qu'il se repose en vous. » Une deuxième excitation, c'est la vue de la divine beauté, invisible directement, mais réfléchie dans les créatures. Ces créatures ont deux manières différentes, mais puissantes toutes deux, de vous porter au Créateur. Celles dont vous usez élèvent votre pensée vers cette douceur infinie; elles disent : monte plus haut. Celles dont vous abusez vous font souffrir dans le corps, en laissant l'âme dans une faim qui vous force à vous remettre en chemin du côté de Dieu. L'enfant prodigue disait : « Moi, ici, je meurs de faim. Je me lèverai et j'irai ». Enfin le Seigneur lui-même vous attire d'une attraction plus intime encore, éclairant votre esprit, excitant votre volonté jus-

qu'à la prière. D'ailleurs, la créature est perpétuellement sous l'influence divine, aussi incapable de se conserver que de se donner l'existence.

Cette activité de l'âme par la prière, c'est la vie dans les hautes régions. En priant, vous agissez par les hautes facultés de l'âme et par les hautes aspirations de ces facultés ; et l'âme monte aussi haut que son œil, l'intelligence, peut atteindre. Ce mouvement est moins entravé qu'il ne semble. Là, en effet, pas d'obstacles matériels, pas de préparations mécaniques. Il suffit que l'âme veuille se dégager, en partie du moins des illusions des passions. Une fois dépouillée de cette poussière qui chargeait ses ailes, elle monte naturellement, comme s'élèvent dans l'air les substances moins matérielles que lui. Cette vie se développe par la répétition du mouvement, et la persévérance des causes qui l'ont produite : première cause, connaissance d'un Dieu, point suprême de départ et d'arrivée, repos à nos âmes ; deuxième cause, divine beauté réfléchie dans les créatures ; troisième cause, excitation intérieure du bon Dieu. Cette vie de la prière revêt les énergies de l'habitude, comme il arrive dans la vie corporelle et dans la vie intellectuelle par l'étude.

## II. CETTE ACTIVITÉ RAYONNE A TRAVERS LE CORPS PAR LA PRIÈRE EXTÉRIEURE

Ce qui favorise le progrès de cette vie de la prière, c'est que l'activité de l'âme se manifeste au dehors par des actes extérieurs et tout à fait sensibles, attitude, paroles, chants, cérémonies.



D'abord l'acte extérieur rayonne instinctivement de l'acte intérieur : entre l'âme et le corps le rapport est si intime. Une vive joie vient-elle à dilater votre âme? Votre voix répandra des accents qui le diront. Vous en viendrez jusqu'à bondir, comme si vous vouliez étendre et élever votre existence. Quand un sentiment fait vibrer cette lyre qui est l'âme, la matière qui l'entoure vibre avec elle. Or, quel sentiment plus vif, plus profond que le sentiment religieux? Notre mot prier vient du latin *precari*, qui semble venir de la racine indo-européenne *prak*, idée de demander. Mais déjà chez les païens prier se dit *orare* :

Troes te miseri, ventis maria omnia vecti,  
Oramus... (En. 1, 524.)

Or, la première idée que ce mot éveille est celle d'un mouvement des lèvres : tant il est dans la nature humaine que la prière devienne extérieure et sensible. La prière vous inspire-t-elle de vous incliner ou de plier le genou? On la nomme supplication, *sub placo* ou *subplico*.

Il semble que *rogare* implique comme *regere*, l'idée de ligne droite. Alors il désignerait la prière qui tend les bras. Chez les païens, un chef est représenté tendant les mains aux cieux, *tendens ad sidera palmas*. (En. I, 93.)

Chez les anciens, le priant portait la main à ses lèvres. Cela s'appelait *adoratio (ad os)*. Ce mouvement exprime que la bouche respire les meilleurs sentiments et que le cœur aspire la vie. Les chrétiens ont réservé le mot adoration à la prière, qui reconnaît Dieu comme maître suprême.

De cette influence de l'esprit sur le corps, il résulte que Dieu est adoré par l'homme tout entier. Si les élec-

tricités des nuages, en se heurtant, si l'haleine des vents en passant dans la feuillée, rendent des sons qui glorifient le Créateur ; la voix humaine, avec les vibrations qui correspondent aux vibrations de l'âme, n'ajouterait-elle rien à l'honneur qu'elle rend dans l'intimité d'elle-même à son auteur ?

Souvent votre maintien vous consolera de la distraction. Vous voilà dissipé mais à genoux. Ce qui vous a mis à genoux, c'est votre volonté, votre cœur. Or ce qui prie ou s'élève, c'est le cœur. Vous voilà encore à genoux. Donc l'imagination a eu beau promener ses fantômes devant vous, votre volonté a persisté devant Dieu et par elle votre prière aussi.

Cette action corporelle dans la prière non seulement indique la disposition du cœur, mais encore réagit sur lui. Un homme fortement ému ne s'exalte-t-il pas encore en s'adressant la parole à lui-même ? Une personne affligée ne se console-t-elle pas davantage, en se redressant même à haute voix, les motifs de consolation qu'elle a trouvés ? Dans ces mouvements extérieurs se dégage comme une chaleur qui, par le lien mystérieux dont l'âme se tient uni le corps, passe à elle-même et excite sa sensibilité.

### III. VIVRE EN SERVANT DIEU, EN LE CULTIVANT

Dieu étant l'Auteur, il est le Maître et l'homme, son serviteur. Comment servir Dieu ? En faisant sa volonté. Avant tout, il veut que l'homme reconnaisse qu'il est le Maître. Telle reconnaissance c'est l'adoration. Cette première élévation vers le Très-Haut continue par nos

prières et bonnes œuvres. Intérieurs et extérieurs, ces mouvements forment en chacun de nous un service divin. On dit encore culte divin.

Cultiver, c'est donner des soins assidus à une plante. L'avantage qu'on en retire, bénéfice ou plaisir, fait l'attrait de ce travail. Par comparaison, vous dites : cultiver l'étude, cultiver les amis. Les anciens le disaient également : *colite, observate talem hunc virum*. (SALLUSTE, *Jugurtha*, x.) Mais entre cultiver un champ, par exemple, et cultiver un ami, il y a cette différence, que, dans la culture matérielle, vous n'envisagez que l'avantage qui vous en reviendra ; au lieu qu'en cultivant un ami, vous agissez aussi en sa faveur, dans un sentiment très pur, la bienveillance. Toutefois nous perdre de vue n'est point possible, et l'amitié consiste essentiellement dans un mutuel retour.

De même que nous disons cultiver les âmes, de même nous osons dire : cultiver Dieu, exercer le culte divin ! Et quoique nous n'employions ce langage que par comparaison, ici l'expression rend les choses avec exactitude. En effet, cultiver c'est donner des soins assidus. Or dans le culte divin, l'homme revient corps et âme, à son Dieu, tous les jours. Même en vaquant aux occupations et préoccupations temporelles, il lui reste uni virtuellement, ou par la vertu de l'intention, qui influe sur toute la journée. Le culte divin dans toute sa largeur, c'est comme la respiration de l'âme religieuse. Si, à tout instant, l'air fournit un aliment à notre corps, est-ce que Dieu n'est pas, à tout instant, le créateur de notre existence ? N'est-il pas sans cesse et son commencement et sa fin ? Il y a donc lieu pour



nous de donner au Seigneur des soins vraiment assidus.

On cultive un sol en vue d'obtenir des fleurs ou des fruits. Parfois on se contentera du plaisir de cultiver, mais nécessairement on visera à un résultat. Or, Dieu est la source d'où descend tout don parfait pour le temps et pour l'éternité. Déjà en ce monde les sentiments qu'on éprouve à le cultiver, ne sont-ils pas d'une douceur pénétrante? Qui honore le Seigneur en trouve la première récompense dans les joies du culte divin. Cultiver un ami, c'est lui vouloir du bien, vouloir comme l'embellir et l'agrandir. Or, en tant que vous chantez Dieu et publiez sa gloire, vous l'agrandissez de toute la gloire extérieure que vous lui procurez.

Cultiver ainsi le bon Dieu, n'est-ce pas nous procurer la véritable vie? Toutes nos facultés trouvent chacune leur objet : vrai, beau et bien. Elles trouvent un magnifique exercice, lequel devient fréquent et énergique. Toute l'âme se dégage de la matière, s'épure, se fortifie, et, en s'unissant à Dieu, se sanctifie. L'union produit la ressemblance. Or, Dieu n'est-il pas le mouvement lui-même, le Moteur? Dieu, c'est la Vie. Je cultive Dieu ; dès lors, par chacun de ces actes, de plus en plus je vais vers lui et je tends à ma destinée. Donc, de plus en plus je vis.

#### IV. LA VIE OU L'ON NE CULTIVE PAS DIEU.

Voilà un aperçu de la vie par le culte divin. En dehors, vous trouverez d'abord l'indifférence. En cet état que devient l'âme? L'intelligence erre sur les ob-

jets inférieurs, mesquins ; elle vagabonde au milieu des banalités d'une vie tout extérieure. A peine si elle tourne vers le soleil de la vérité un regard lointain. Ainsi l'œil infirme supporte une lumière affaiblie, mais non la franche clarté. La tendance du cœur est vers les pauvres minuties de la vanité et du bien-être. L'âme prend une alimentation sans substance, comme tel malade qui mange des friandises sans toucher au pain, le premier des aliments. Ce n'est pas vivre, cela ; c'est vivoter et s'épuiser.

Si l'indifférent restait dans cet abaissement, déjà ce serait un malheur. Mais l'âme, c'est l'activité ; si elle ne monte pas, il faut qu'elle descende. En s'accoutumant à l'obscurité, l'intelligence affaiblit peu à peu sa vue. Sur les plus grandes vérités : Dieu, destinée humaine, voie à cette destinée, sur ces vérités formidables se produit ou l'insouciance à ce degré qui est presque l'oubli, ou le doute apathique, ou l'erreur grossière. A la fin, en cette âme, le plus élevé, le plus nécessaire de ses mouvements lui fait totalement défaut, le mouvement vers Dieu. En ces bas-fonds obscurs, elle risque de perdre la vue. Non plus que l'intelligence, le cœur ne saurait se fixer dans une vie moyenne entre le culte dû à Dieu et la dépravation. Au pêle-mêle des choses matérielles, ses ailes se couvrent de poussière, elles s'alourdissent. Puis la faim, l'irrésistible faim le pousse en avant ; et il s'en va, mendiant à toutes les créatures une bouchée de pain. Au lieu de pain, il trouve de la boue, boue qui abonde et surabonde. Dans la fièvre de sa faim, il s'y jette, s'y vautre, s'y enfonce, mais il y étouffe. Pour revenir d'un bourbier à la liberté et à la vie, le pauvre cœur se débat et

se débat encore : fatigue, mélancolie, irritation, rugissement du cœur. Parfois ce rugissement sera l'avant-coureur de l'endurcissement. L'imagination était destinée à réchauffer le cœur en présentant à l'intelligence ses propres pensées revêtues des plus riches couleurs. Elle n'aura plus à offrir que le tableau des passions attrayantes, mais trompeuses, ou celui malheureusement trop fidèle des déceptions. La mémoire, destinée à nous faire vivre encore dans le passé, ne restera plus le lien de ce passé que pour conserver des souvenirs humiliants. Toute cette vie loin de Dieu nous met en fièvre. Notre fièvre, dit saint Ambroise, c'est la luxure ; notre fièvre, c'est l'ambition (*In Luc.*, l. IV). Dès lors, nos facultés ne restent des puissances que comme notre estomac loin de tout aliment est une puissance, celle d'avoir faim. Ces fièvres produisent une espèce de mort, oui, cette mort dont parlait le père du prodigue : « Mon fils était mort, et voilà qu'il a recouvré la vie ! » Trop souvent succombera le corps épuisé et désorganisé. « Il dissipa sa substance en vivant dans la luxure. » (*S. Luc.*, xv.) « Ce qui fait la vie des os, c'est la santé du cœur. » (*Prov.*, xiv.)

Ruine d'un corps qui devait, il est vrai, tomber tôt ou tard. Mais là n'est pas tout le malheur du pauvre égaré. S'il n'accepte pas à temps le secours divin pour relever l'âme qui pèse sur le corps ; si, avant sa sortie de ce monde, cette âme qui se sent tomber ne donne pas un coup d'aile, elle finit, à force de tomber, par arriver à cette profondeur qui est la mort éternelle ! La mort éternelle, éternelle obscurité de l'esprit, éternelle indigence du cœur, l'âme immortelle ne conservant son impérissable activité que pour s'éloigner du

vrai et du bien éternellement, ne cessant jamais de tomber, et en ce sens ne cessant jamais de mourir. Mort perpétuelle, avenir épouvantable, mais comment convaincre Dieu d'injustice? En nous donnant les énergies qui nous distinguent du reste des créatures, cet auteur suprême entendait bien que nous ne les emploierions pas à le fuir et à bouleverser l'ordre de sa création. S'il nous a laissés libres, c'est afin que notre passage à travers ce monde soit un voyage, un travail même un combat, en un mot un mouvement méritoire. Etre riche ou pauvre, dans les honneurs ou dans les humiliations, dans le plaisir ou la peine, tout cela chose passagère, provisoire, accidentelle par rapport à notre destinée. Ce qui est nécessaire, principal, essentiel, c'est que nous, les êtres intelligents et aimants, nous agissions en serviteurs de Dieu : c'est que nous lui rendions le culte qui lui est dû. En définitive, un grand génie, qui ne sert pas Dieu, n'est-il pas au-dessous du sourd-muet qui a compris la vie présente et dirige comme il peut son âme selon ce plan? Ecoutez l'éloquent Cyprien : Nous, frères bien-aimés, nous sommes philosophes, non en paroles, mais en actions. Nous ne tenons pas à faire de grands discours, mais à vivre comme les serviteurs de Dieu et des êtres obligés de le cultiver, *servi et cultores.* (*De bono patientiæ.*) Remarquez ce mot cultiver. Or, loin de cultiver le bon Dieu, le pécheur qui meurt son ennemi s'est obstiné à chercher la vie en dehors de son Créateur. Ces faux mouvements l'ont précipité dans le vide, dans l'abîme. Lui-même il s'est placé ou plutôt déplacé. Le Juge a constaté et l'a condamné à demeurer dans son déplacement : Retirez-vous de moi, maudits !

L'enfer, qui l'a vu? Le Christ de la Résurrection et de l'Ascension. Il a vu les choses de l'autre monde. Mais l'impie lui, qu'a-t-il vu? Est-ce lui qui prouvera que dans l'autre monde, il ne saurait y avoir aucun forçat condamné à perpétuité? Est-ce lui qui expliquera tout net ce qu'est la souffrance dans l'autre monde? Déclaration du Christ de la Résurrection et de l'Ascension : « Et ceux-ci s'en iront au supplice éternel, mais les justes à la vie éternelle. » (S. Matth., xxv.) Pour le supplice, même mot que pour la vie : *Eternel ! supplice éternel !*

Voici l'homme de bonne volonté, marchant dans la ligne de la raison et de la foi, il finira par rencontrer l'objet qui doit faire son suprême contentement, son repos définitif, ce repos qui ne sera point l'inaction, mais encore, et plus que jamais, la vie, le mouvement. De ce mouvement, vous avez une image dans le bien-être de l'enfant entre les bras de sa mère. Pendant qu'il goûte ses caresses, il regarde ce visage où s'épanouit un rayon de la divine tendresse, et répond aux baisers maternels par un sourire. Ce remerciement est déjà une prière ; car, naturellement, il monte jusqu'à Celui de qui découlent toutes les tendresses du cœur. Celui-là, ce Dieu que nous appelons le bon Dieu il prend souci de ses enfants pour les nourrir dans leur faim. Par tout le culte qu'ils lui rendent, ses enfants lui demandent de vivre. Il leur donnera de prolonger leurs jours dans les siècles des siècles. Sara, la future épouse de Tobie, s'écriait devant le Seigneur : « Ce qui est assuré à tout homme qui vous cultive, c'est que sa vie, si elle est éprouvée, recevra la couronne ». Aussi le plus heureux souhait que nous puissions faire aux

amis que nous aimons en Dieu, c'est qu'il leur donne ce cœur qui goûte à un degré plus qu'ordinaire, son culte sacré ; qu'il leur donne ce goût qui dispose si bien les âmes à le cultiver et à faire sa volonté de grand cœur et bien volontiers, selon le souhait des Juifs de Jérusalem à leurs frères répandus en Egypte : « *Det vobis cor omnibus, ut colatis eum* » (II Mach., 1.)

## CHAPITRE III

---

### Le service divin par la liturgie.

I. La Liturgie ou service divin exercé par l'Église, est un culte social. — II. A côté de cette vie sociale de l'Église, la vie des mondains.

#### I. LA LITURGIE, CULTE SUPERNATUREL ET SOCIAL

Le service divin exercé par l'Église s'appelle Liturgie. Ce mot, chez les Grecs, exprimant deux idées, travail et peuple, signifiait un service accompli par et pour le peuple, un service social (λάος, λείτος, ἔργον, λειτουργία). Au sens d'office religieux, vous trouvez déjà ce terme dans l'Évangile selon saint Luc, à propos du prêtre Zacharie (λειτουργίας αὐτοῦ). Vous le retrouvez dans le texte des Actes des apôtres au commencement du chapitre XIII, où il est dit : Ceux-ci étant occupés à rendre à Dieu la Liturgie (λειτουργούντων). Dans le même saint Luc le mot latin correspondant au grec liturgie est *officium*. *Liturgie* fait ressortir que l'honneur rendu à Dieu vient de la société et que le premier des actes publics, c'est le social service de Dieu. *Public*, abrégé de *populicus*, signifie : du peuple. Le mot office, *officium*, c'est-à-dire devoir, exprime que ce service di-

vin est le grand devoir de l'homme, le grand hommage. L'Eglise dit encore *servitus*, d'où les Français ont fait : *service divin*, acte et état de serviteur. En son histoire par Joinville, sur les lèvres de notre bon roi saint Louis recueillons ces mots : « Servise de Sainte Eglise. » En sa règle, saint Benoît unit les deux expressions : office et service, *nostræ servitutis officia persolvamus*. Aux deux mots : liturgie et office, est commune l'idée d'action (*ἔργον* : *facio*). En effet, le service divin c'est l'action par excellence ; c'est l'Action.

Cérémonie, mot d'origine païenne : *Cereri munia*. Cela veut dire : A Cérès nos devoirs. Avec une faucille à la main et des épis autour du front, Cérès était la déesse de l'agriculture. Faut-il regretter d'avoir gardé ce mot païen ? Il rappelle que si les idolâtres avaient des fêtes céréales, c'est que le culte extérieur découle de la nature humaine.

La Liturgie est un culte surnaturel, sensible, social, traditionnel, officiel. L'Eglise cultive Dieu : et d'abord Dieu connu naturellement, c'est-à-dire tel que la raison le découvre. Avant l'Evangile, l'idolâtrie couvrait la terre. Platon disait également Dieu et les dieux (*Phédon*, VI). Cicéron écrivait un livre sur la nature des dieux. Tout l'esprit des Romains n'était pas arrivé à monter plus haut que cette invocation : O dieux immortels ! (*Cicéron*, 1 *Catil.*) De l'immortalité Platon raisonne faiblement. Il enseigne la métempsycose. « Les âmes qui ont aimé l'injustice et la tyrannie et le pillage vont animer des corps de loups. » (*Phéd.*, XXXI.) Dans un traité écrit pour consoler la vieillesse, Cicéron dit : « Après la mort, le sentiment est désirable ou il est nul ». (XX.) Dans ce vieux monde ténébreux, ce qui a fait re-



luire les deux vérités fondamentales : existence de Dieu et immortalité de l'âme, c'est le *Pater* récité et chanté. Aujourd'hui les païens ne sont pas plus avancés que ceux d'il y a vingt siècles. Au fond de l'Inde, selon les brahmanes, les êtres sont un écoulement de l'Etre premier. Quelle est notre destinée? Une métempsy-cose ou circulation de l'âme, d'existence en existence, jusqu'à ce qu'elle se perde dans le Grand Tout. Sans doute, chez les Chinois, le culte envers les aïeux suppose l'immortalité, donc Dieu. Mais ces idées sommeillent. Mahomet efface Dieu, effaçant sa bonté. « Ma parole immuable a été ceci : Je remplirai la géhenne d'hommes et de génies ensemble. » (*Coran*, xxxii.) Il efface l'âme en brisant la liberté par la fatalité. De plus, il la plonge dans la matière à ce point que le bonheur éternel serait une éternelle ribauderie. « Des ruisseaux de vin. » (xlvi.) Autour de nous, ceux qui désertent l'Évangile en viennent facilement à nier Dieu et leur immortalité. Cela se comprend : le prétexte de leur désertion, c'est le mystère. Or l'existence d'un Dieu n'apparaît qu'avec le mystère, comme l'étoile brillant au milieu de sombres nuages : un être qui jamais n'eut de commencement ! Selon quelques-uns, en nous il n'y a qu'une descendance de singes, hélas ! bien descendue, qu'une larve *phyllo-zoo-anthropomorphique* ! Chez ceux qui nient Dieu que peut-il rester de l'homme ? Un je ne sais quoi qui jouit peu ; souffre immensément et disparaît dans le désespoir.

L'Église sert Dieu, connu naturellement. Elle le sert aussi connu surnaturellement, comme le Principe auquel nous devons retourner, pour le contempler face à face, tel qu'il est, Lui, Dieu unique, existant en

trois personnes. De cette vie adorable vous avez une image dans la famille, unique en ses trois éléments, père, mère et enfant. Jamais on ne prêcha un Dieu en trois Dieux ni trois personnes en une personne. On proclame : Un Dieu en trois personnes. Où est la contradiction ? Devant un mystère qui se rapporte à la vie de l'Infini, avant de s'insurger que l'impie vous explique le mystère de son étroite existence, à savoir comment en son être unique il y a deux choses si opposées : chair et pensée.

Très sainte Trinité ! La première de ces personnes est le Père, Créateur de tout ce qui est dans le monde des corps et dans le monde des esprits. La deuxième est le Fils, né du Père comme sa pensée, son Verbe. Ce Fils est notre Rédempteur ou Sauveur. Il prit en pitié notre pauvre humanité détournée de cette destinée première et toute de faveur, laquelle devait consister à voir, un jour, Dieu face à face, sans parler des privilèges, comme l'immortalité, donnés en apanage à des créatures de si grand avenir. Pauvre humanité tombée par le péché des premiers parents et puis par les péchés très personnels de chacun de nous, pauvre humanité ruinée par l'orgueil et le plaisir, elle se relève par l'humilité et la souffrance du Verbe, revêtu lui-même de cette même nature qu'il fallait sauver. La troisième personne est l'Esprit-Saint, l'Amour substantiel du Père à l'égard du Fils et du Fils à l'égard du Père. Cet Esprit est notre sanctificateur, en ce sens qu'il achève de nous sanctifier, ou unir à notre fin dernière, couronnant ainsi le travail du Père et du Fils. Dieu se comprenant et s'aimant, un seul Dieu en trois personnes, cette vie insondable de l'Infini, dont il a bien voulu

nous révéler quelque chose, en un mot l'adorable Trinité, voilà l'objet principal du service divin qu'est la Liturgie.

En vérité, ce culte surnaturel reste sensible ; car, prières, chants, gestes, lumières et couleurs, toutes ces choses viennent frapper nos sens. Elles passent par nos sens comme par des portes qui mènent à l'âme. Une fois excitée, cette âme s'élève de pensées en pensées jusqu'à des hauteurs où, dominant toute la matière, elle apercevra le monde surnaturel.

Déjà, dans la création, quand Dieu étalait sous nos yeux tant de merveilles, ne se rendait-il pas à lui-même un culte extérieur ? Chaque fleur avec son front naissant et dirigé en haut semble adorer et solliciter. Ayant reçu la fraîcheur des nuits et la chaleur du jour, elle exhale son parfum, comme pour remercier. Au printemps, autant sur les branches des lilas se balancent de grappes parfumées, autant d'encensoirs répandent leurs suavités devant l'auteur des saisons. Dans la rédemption, le Christ, par son exemple, a consacré ce culte extérieur. L'Eglise ne fait que suivre son exemple. Elle pratique des inclinations, des genuflexions. Or, Jésus accueille l'aveugle-né se prosternant devant Lui. Pierre, Jacques, Jean et Thomas se prosternent devant le Christ, Fils du Dieu vivant. L'Eglise fait des processions, tantôt pour associer à ses joyeux cantiques tous les échos, animant de sa voix jusqu'aux arbres et aux rochers de la route, tantôt pour jeter à tous les vents les cris de sa détresse, toujours pour affirmer que l'univers est un temple. Or, Jésus n'est-il pas entré dans Jérusalem processionnellement ? Autant de fois le peuple suivit en foule Jésus, autant de

fois il fit en son honneur la procession. Peu avant sa mort, une pieuse main répand sur sa tête l'huile parfumée ; son corps et son sépulcre sont embaumés. Lui-même, après la Cène, en adressant au Père saint et juste sa prière, il éleva les yeux. Le jour où il prenait en son cœur l'oraison du *Pater*, pour la déposer en nos cœurs, alors sans doute en disant : Notre Père qui êtes aux Cieux, il élevait ses mains vénérables et ses yeux. Dans une telle attitude, une telle action, ces oraisons n'étaient-elles pas l'institution et déjà la mise en pratique du culte extérieur des chrétiens ?

Nous avons donc bien compris, nous, catholiques, ce passage de l'Évangile : il faut adorer Dieu en esprit et en vérité. Si nous n'adorions pas Dieu en esprit et en vérité, notre adoration serait cadavre. Mais il est meilleur de l'adorer en esprit et dans le reste de notre humanité, pourvu que par l'esprit le corps soit dirigé, animé, spiritualisé. Est-ce que le Verbe lui-même ne s'est pas fait chair, pour exercer, à la gloire de son Père, le sacrifice divin, dans sa chair comme dans son âme ? Oui, il voulait qu'à la vue de son humanité inclinée devant le Père tout-puissant les hommes fussent comme entraînés à aimer la divinité et les choses invisibles.

Culte sensible, déjà la Liturgie est apte à devenir un culte social. Ainsi que le rappelle Léon XIII, 1<sup>er</sup> novembre 1885, le Seigneur a droit à un culte auprès des sociétés ; car, de même qu'il est l'auteur de chaque individu, il est l'auteur, par conséquent le propriétaire de tous les groupes d'individus qui portent ce nom : société. Du Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ,

dit l'apôtre, descend toute paternité. Voilà pourquoi chaque famille est déjà un sanctuaire. Mais l'Eglise demeure la plus grande société, même humainement parlant, étant la plus étendue, la mieux organisée. Elle est apte à tenir tous les peuples assemblés en une seule famille. Surtout, et sous ce rapport elle s'élève incomparablement au-dessus des autres sociétés, elle est fondée directement avec la mission de sanctifier publiquement, socialement, le nom du Seigneur. Saint Louis exprimait le culte social, ou service de la société envers Dieu, quand il disait : « Service de sainte Eglise ».

Cette sainte Eglise, voyez comme elle est fidèle à servir Dieu socialement. Elle n'accomplit aucune cérémonie qui ne soit l'offrande de tout le peuple chrétien. A la messe, jusque dans le plus étroit sanctuaire, le petit clerc qui répond fait, d'après le mot de saint Thomas, le rôle de tout le peuple chrétien. (III. q. LXXXIII, 5.) En effet, la faible voix de cet enfant répond : *totiusque Ecclesiæ suæ sanctæ !* Autant de fois le prêtre dit : Prions : *Oremus*, autant de fois il déclare que son oraison va être une prière d'assemblée, une prière publique. Jamais il ne balance l'encensoir, sans vous rappeler par là que le culte catholique est social ; car ce parfum devient l'offrande d'une assemblée arrivant au Roi hiérarchiquement, par son ministre. Priant en famille, nous disons *nos, noster, nous, notre*. Sociale jusqu'à être universelle, notre prière nous unit par toute la terre et jusqu'à l'unité d'expression. Cette formule que vous chantez se retrouve la même sur les lèvres priantes, depuis le point où vous priez jusqu'à l'extrémité de l'univers opposée à vos pieds.

Loin d'amoindrir votre individualité, cette vie sociale de l'Eglise par la Liturgie ajoute à l'activité religieuse de chacun de vous. C'est le mouvement de l'Eglise qui enveloppe votre mouvement personnel, afin de l'accélérer.

Social, ce culte l'est encore, étant traditionnel. En effet, il repose sur l'histoire de la société religieuse et sur ses croyances qui ne varient jamais. Regardez nos principales formules. Le livre des psaumes vous fait remonter trente siècles. Le *Pater* est tiré de l'Evangile ; l'*Ave* aussi, pour la première partie. Le *Credo* est un abrégé ou symbole de la foi en douze articles, rédigés par les douze apôtres, tout au moins résumant leur doctrine dès les premiers siècles. Le symbole que nous chantons, le dimanche, est celui du concile de Nicée, 325. Dans la *Somme théologique*, P. III, q. LXXXIII, et dans le seul article 4<sup>e</sup>, le docteur Thomas d'Aquin, nous trace toute la marche de l'Ordinaire de la messe. Voilà le XIII<sup>e</sup> siècle. Saint Grégoire le Grand, élu à la fin du VI<sup>e</sup> siècle, a laissé un sacramentaire où vous retrouverez notre ordre général du saint Sacrifice, notre ordinaire de la messe depuis la préface jusqu'à et y compris *Agnus Dei*, ensuite nos oraisons le long de l'année. Or S. Grégoire n'a fait que perfectionner l'œuvre de S. Gélase, pape cent ans avant lui. Quand on prononce les prières du Canon de la Messe, avec la double liste des saints appartenant aux premiers âges chrétiens, ne sent-on pas que ces paroles ont dû se murmurer déjà au fond des catacombes ? Vraisemblablement, au moins pour l'essentiel, ces formules viennent du chef des apôtres. Saint Isidore, évêque de Séville dit : « L'ordre de la messe ou des orai-

sons par lesquelles les sacrifices offerts à Dieu sont consacrés, a été institué premièrement par saint Pierre. » (Des Offices, l. I, ch. 15)

La Liturgie est tellement le culte traditionnel que, par les textes sacrés qu'elle lit ou chante et par plusieurs cérémonies, elle nous rattache à l'Ancien Testament et nous fait remonter aux origines de la société humaine, jusqu'aux sacrifices d'Abel. Du petit-fils d'Adam, Enos, l'Écriture dit qu'il commença à invoquer le nom du Seigneur, c'est-à-dire à organiser le culte extérieur. Nous avons gardé le caractère le plus sensible du culte ancien, le symbolisme. Selon saint Paul, les choses qui arrivaient aux Hébreux figuraient celles de nos temps. Présagé par le culte lévitique, le culte catholique présage la Liturgie de la céleste Jérusalem. Ainsi Dieu fait avancer, pas à pas, la création qui attend la dernière révélation, celle de l'éternité. Aussi bien le monde corporel est le miroir du monde moral : le Créateur invisible est compris, déjà contemplé dans les créatures qu'il a faites. Cette tradition forme un fleuve qui sort des ombrages de l'Eden et court à l'Océan de l'éternité. Ce fleuve reçoit, à travers les siècles, et les inspirations des saints de l'ancienne loi et celles des génies chrétiens, culte toujours du peuple de Dieu. Aux âmes qui veulent planter le long de son cours l'arbre de leur existence, il distribue, avec la fraîcheur des consolations, la nourriture, la sève, la vie qui leur fera donner du fruit en leur temps.

Pour unir ainsi les générations en ne variant pas au milieu des variations humaines ; pour garder cette unité dans l'espace et dans le temps, la Liturgie a besoin d'être réglée officiellement, c'est-à-dire par une

autorité. Ainsi elle sera préservée des mutilations, surtout de certaines inventions individuelles. Aussi, en droit et en fait, la Liturgie demeure réservée à la plus haute autorité, celle du Pape. N'est-ce point le Pape qui maintient l'Eglise dans la vraie foi, que la Liturgie doit exprimer? Les pontifes romains ont organisé, développé, réformé le service divin. Qu'il suffise de nommer Grégoire le Grand, Pie V et Pie IX. Tel est le zèle du Saint-Siège en faveur de nos formules et cérémonies qu'afin de leur assurer la pureté et la dignité, le pape s'entoure d'une congrégation dite des *Rites*. Et lui, chef suprême en tout ce qui est l'Eglise, s'il porte un décret sur le service divin, il y déclare avoir pris l'avis de cette Congrégation.

Surtout, la Liturgie est le culte social, parce qu'elle est dirigée vers Dieu par ce qui fait l'âme de la société, l'autorité et dirigée comme service de cette société.

Retenez ce mot *social*. Il marque le trait distinctif, le caractère de la Liturgie ; car c'est pour demeurer sociale qu'elle est sensible. En résumé, la Liturgie, c'est le service social de Dieu, ou le service de Dieu, par cette société, qui est l'Eglise. Nous inspirant des trois mots de saint Louis « Service de sainte Eglise » disons : Liturgie service de Dieu par l'Eglise.

Voilà l'admirable vie, à laquelle est invité tout le genre humain, petits enfants et parents, pauvres et opulents, ignorants et grands génies. Tout le genre humain fut invité solennellement, quand les esprits bienheureux proclamèrent que Dieu n'a créé que pour sa gloire et le bonheur, même ici-bas, de sa créature le glorifiant : *Gloire dans les hauteurs à Dieu et sur la*



*terre paix aux hommes de bonne volonté ! Paix aux hommes que Dieu regarde avec bonne volonté ! Egalement, paix aux hommes qui regardent Dieu avec bonne volonté, voulant le bien, surtout le bien suprême ou la gloire de Dieu. Grande vie du genre humain, la Liturgie n'est-elle pas en un sens, la vie de toute la création ? Oui, sans doute, car en mêlant à la prière de nos lèvres l'encens qui s'exhale, la cire qui se consume, l'eau et l'huile qui se répandent sur nos membres, en mettant à contribution toutes les créatures capables de devenir un symbole, une expression, la sainte Eglise saisit le monde matériel, et, dans les élans de son cœur, l'emporte avec elle vers le Très-Haut. J'oserais dire que la Liturgie, c'est la vie de Dieu. En effet, ne vous a-t-il pas créé pour vous associer à sa vie ? Donc, si vous l'adorez avec tout l'univers et par l'univers sa vie s'accroît de toute votre tendresse, le Créateur vit dans ses créatures.*

## II. A CÔTÉ DE CETTE VIE SOCIALE DE L'ÉGLISE, LA VIE DES MONDAINS

A côté de cette nourriture et de cette consolation et de ce mouvement, à côté de cette vie de la cité de Dieu ou l'Eglise, regardez l'agitation de cette cité, de cette foule, appelée dans l'Évangile, monde. Nom bien donné, car c'est la foule de ceux qui placent leur bonheur ou suprême destinée sur cette terre, le but sur le chemin. « Le monde se réjouira. » (Jean, xvi). Tous, ils cessent de marcher vers Celui qui est la source de la vie.

Déjà les païens, par la bouche de Tacite, ont dit : « Corrompre et être corrompu, cela s'appelle le monde (*De Mor. Germ.*), parole semblable à celle de saint Grégoire le Grand) : « La perversité de l'âme s'appelle savoir-vivre ». (*Moral.*, l. X). Se gâter le cœur, grande corruption : il y a corruption pire encore. Elle consiste à se dépraver même l'esprit. Voici comment. Les promesses de l'Évangile sont si belles et ses menaces si terribles que la moindre probabilité mériterait toute notre préoccupation. Or elles sont certaines. Néanmoins tel mondain s'appliquera même à n'y penser jamais. Cependant il courra au devant de toute parole ou lecture qui contredit la Religion ou la ridiculise. Il en viendra jusqu'à l'impiété, c'est-à-dire jusqu'à détester Dieu, même à le nier et ainsi à placer sa destinée sur cette terre, non seulement en pratique mais encore en doctrine.

Chez ces dévoyés, ni on ne se nourrit, ni on ne se console par la pensée et le sentiment. On ne vit pas, on s'agite. Agitation et souffrance. Là, des festins qui imbibant les membres des sucres de l'intempérance, les préparent à l'incendie des passions. Là, certains cercles où s'établit, au lieu d'un commerce d'idées, un échange de médisances. Là, des entretiens et des chants qui affoleront l'imagination. Là, des théâtres, où la luxure prend le mors aux dents, pour emporter ses victimes dans les tragiques aventures. Là, certaines pages ouvrant des spectacles non moins corrompus que ceux du théâtre, quoique moins coûteux. Agitation et souffrance. Oui, regard, ensuite impression, ensuite fantôme, ensuite passion, c'est-à-dire souffrance. Agitation et souffrance.

Babylone signifie confusion. La recherche du plaisir assemble et paraît unir, mais, d'après l'expérience, les citoyens de la cité de Babylone restent unis comme les flots agités. Le péché et le vice ne tendent-ils pas à cet égoïsme qui est, de parti-pris, l'amour de soi-même, jusqu'au mépris de tous les autres, y compris Dieu? Amour violent, ambition impatiente, humiliations inacceptées, jalousies, vengeances, remords et désespoirs, ainsi le monde corrompu produit, à la place de la vraie société, agitation, désunion, pêle-mêle. Et cette destruction sociale va pénétrer jusqu'en l'intime de chacun des mondains, par la perte de sa santé et le bouleversement de son âme. La vie du monde corrompu, entassement de désordres et par là même de souffrances, véritable commencement de l'enfer. Des amours coupables, Augustin écrit ce mot si énergique : *Sartago !* (*Conf.* l. III, ch. 1). C'est cela. Emprisonnement du mondain dans le cercle de fer des séductions et des habitudes. Sous ce fer, un feu : feu par les désirs sursautant et ressautant, feu par les rudes déceptions, feu par les cuisants remords. Sur ce feu, une existence qui se décompose cœur et corps. Tout autour, une crépitation d'incendie en gémissements et colères. Au-dessus de cet être qui dissipe sa substance en flambant, au-dessus, trop souvent, une fumée qui consume son malheur par l'aveuglement. On en vient à douter même de Dieu et de l'immortalité. Désespoir, malheur consommé ! Oui, hélas, oui, la vie du mondain deviendra une souffrance de feu, *Sartago*, une poêle à frir, c'est le sens de *Sartago !* Ne vous est-il jamais arrivé d'entendre un pécheur dire de sa vie, avec un accent effrayant : Quelle vie d'enfer !

O Dieu, cette paix que le monde est incapable de donner, donnez-la à vos serviteurs comme un gage du salaire réservé à quiconque vous aura servi dans le service divin par la société.

## CHAPITRE IV

---

### La Liturgie par le sacrifice eucharistique.

*Ecce Agnus Dei!*

« Voici l'Agneau de Dieu. »

(S. JEAN, I.)

I. Le sacrifice en général. — II. Le sacrifice de la Croix. —  
III. Le sacrifice de l'Autel. — IV. L'Eucharistie souvenir et  
viatique. — V. Ne pas s'étonner du mystère.

#### I. LE SACRIFICE EN GÉNÉRAL

Dieu se devait de calmer notre soif du bonheur. D'où l'immortalité. Mais pourquoi cette vie présente? Sortie des mains du Créateur, la créature revient à lui en passant par le travail et la lutte, afin que son paradis soit, non seulement héritage, mais encore salaire et couronne. Ce retour est le mouvement nécessaire, suprême de notre existence, le but réel de tous les autres. Ce mouvement c'est la vie : pour l'homme vivre est la même chose que se mettre en mouvement vers l'immortalité auprès de Dieu.

Le retour de l'être humain vers son Auteur s'accomplit par tout mouvement vers lui ou bonne action. Or parmi ces actions voici qui les relie et les domine

toutes, le sacrifice. Ce mot veut dire action sainte ou plutôt l'action sainte par excellence, l'Action sainte : *sacrificare, sacrum facere*. En général, nous regardons comme sainte la chose séparée de la masse des autres et fixée au service de Dieu. Ce qui est saint, c'est ce qui est solidement uni au Seigneur. D'une façon très générale, le sacrifice c'est une offrande à Dieu. En ce sens, vous avez déjà un sacrifice dans toute prière. D'une façon plus précise, le sacrifice est une action sainte, qui consiste à offrir à Dieu un objet sensible, *sensibilibus rebus*, comme dit saint Thomas, pour reconnaître et sensiblement, qu'il est le suprême auteur, l'Auteur, c'est-à-dire pour l'adorer. Déjà le mot offrir, *offerre*, signifie apporter en présence de quelqu'un.

Rien de plus naturel à l'homme que le sacrifice. En effet, dès qu'il a senti son insuffisance, le bon sens lui révèle qu'il existe une cause suprême, de laquelle il dépend, devant laquelle il doit s'incliner, comme nous voyons les êtres inférieurs se mettre sous la domination des êtres supérieurs. Si l'homme fait cette reconnaissance conformément à sa nature; comme il est esprit et corps, il reconnaîtra sa dépendance d'une manière sensible : *sensibilibus rebus*. De tout temps, même d'homme à homme, on a pratiqué des offrandes extérieures, exprimant la dépendance. (II-II q. LXXXV-1.) Plus le signe sera sensible, plus le sacrifice grandira. Voilà pourquoi les hommes ne se contentèrent pas d'offrir l'objet, ils le détruisirent en l'honneur de Dieu. Cette sorte d'anéantissement, un mot l'exprime, *immolation : in mola*. Radicalement, n'est-ce pas l'idée de jeter sous la meule? Par une telle destruction les hommes déclaraient que Dieu a le droit de disposer,

par conséquent qu'il est le propriétaire suprême; ils déclareraient que si tout a été fait par lui, tout existe pour lui, et doit retourner à lui comme à son but. Ainsi en l'honneur de la divinité on brûla de l'encens, on fit même couler du sang; car, circulant pour réparer tous les organes, le sang c'est en germe toute la vie du corps. Tous ces êtres qui se laissent tuer pour nous nourrir, nous donnent l'image du sacrifice.

Transformé en une blanche fumée qui se déploie vers le ciel et semble entrer dans la nue, en laissant une suave odeur, l'encens symbolisait le mouvement qui se trouve au fond de tout ce qui est sacrifice, le mouvement de l'âme remontant à son auteur, mouvement, redisons-le, qui est le but réel de tous les autres dans notre vie, tant qu'elle peut s'appeler une vie. Il est remarquable que le mot latin *thus*, encens, et les mots grecs *thuos*, parfum, et *thusia*, sacrifice, expriment l'idée d'une fumée qui s'élève odorante. Le doux agneau qui, sans la moindre plainte, donnait tout son sang, quelle image de la volontaire offrande faite par les hommes, de leur sang, à Celui qui est la source de toute vie! Saint Thomas dit: « Par le sacrifice était représenté le mouvement, tout à fait dans l'ordre, de l'âme vers Dieu, mouvement auquel se trouvait excité celui qui offrait le sacrifice. Or, pour que l'âme se porte comme il convient vers Dieu, il faut que l'homme reconnaisse que tout ce qu'il a vient de Dieu comme du premier principe, et qu'il dirige tout vers Dieu comme vers son suprême but. » (I. II<sup>m</sup> q. cii, 3.)

Vivre, c'est tendre à notre but. Justement le sacrifice comme offrande est un mouvement vers le Très-Haut. Donc, par là-même, il nous fait vivre.

Bien compris, il résume tous les actes de religion. En effet, le sacrifice est le grand acte d'adoration. Or, tous les actes de religion reviennent à ceci : adorer le Seigneur et le reconnaître comme la Cause et le But. Cette adoration se compose de respect et d'amour, de respect envers l'Auteur et le Maître, d'amour envers ce Maître qui veut nous rendre parfaitement, définitivement heureux, et par la possession de lui-même. Celui qui offre un sacrifice vient-il à considérer que ce Dieu qui comblera son cœur, est la perfection même? Cette vue fait entrer en son offrande un acte d'amour envers la bonté divine, considérée en elle-même, un acte de charité parfaite ou d'amour de Dieu pour Dieu.

Exister et aller à Dieu, voilà de sa part, envers nous, la faveur essentielle. Mais le Seigneur a prodigué les bienfaits : ainsi il a opéré la rédemption avec toutes les institutions qui en découlent. Il n'a pas ménagé ces dons qui nous sont personnels : santé, intelligence, qualités du cœur. A ces points de vue individuels, comme au point de vue du bienfait essentiel de la création, il faut que nous tendions vers la Divinité. Une vertu facilite tous ces mouvements : la reconnaissance. Qu'est-ce, en effet, que la reconnaissance? La direction d'une âme vers qui lui a fait du bien. Par cette direction le bienfait remonte à sa source et celui qui l'a reçu reste attaché au bienfaiteur. Attaché, c'est, d'ailleurs, le sens naturel de notre mot obligé. En plus de l'adoration, le sacrifice exprimera cette reconnaissance, l'offrande représentant le retour de tous les bienfaits à leur source.

Nous allons à Dieu ; mais, en route, le voyageur se sent faible et dans son corps et dans son âme. D'où le



sacrifice implique la demande. L'offrande figurera cet appel au secours.

Adorer, remercier et solliciter, c'est avec le Créateur notre rapport essentiel. Voici un rapport accidentel. Nous allons librement à Dieu, non point mécaniquement, mais librement. Or, par un abus de notre liberté, il nous arrive de résister aux lois de cette attraction et de dévier du service divin : dévier légèrement péché véniel ; dévier jusqu'à sortir de la voie, péché mortel. Donc, entre les mains du pécheur, l'offrande signifiera son mouvement de retour. Ainsi le sacrifice devient un acte de contrition, un acte de satisfaction. Dieu daignant remettre le péché et la peine, un mot exprimera bien ce rapprochement de l'offensé vers l'offenseur, le mot propitiation, *propè*, près.

Remarquez ceci : remercier Dieu, l'implorer, lui faire réparation, au fond, c'est encore l'adorer ou le reconnaître comme le Principe et la Fin. Adorer, remercier, implorer, demander pardon, on énumère ces quatre fins ou intentions générales du sacrifice, quand on dit qu'il est : latreutique, eucharistique, impétra-toire et propitiatoire ; intentions générales, car, selon l'intention particulière de l'offrant, il sera particulièrement adoration ou remerciement ou demande ou ex-piation. A la vérité, toute prière peut avoir les quatre intentions ci-dessus et la prière vocale saura les exprimer. Mais le sacrifice les traduit d'une façon plus sensible, plus solennelle. Si la prière, étant une offrande est déjà un sacrifice, le sacrifice proprement dit, c'est la prière par excellence.

Aussi, dès que l'homme connut ses relations avec Dieu, sa destinée ; dès que l'homme fut, le sacrifice

exista. Vous le trouvez dans la première famille : Abel offre ce qu'il a de meilleur en son troupeau ; Caïn présente des fruits de sa récolte, Caïn ne saurait éviter toute offrande. Tous les peuples ont leurs immolations. Le sang coulait à Athènes sous les colonnes du Parthénon, à Rome, sous la voûte du Panthéon et dans notre pays, sur le dolmen des druides. Le sang a coulé en sacrifice aux rivages de l'Afrique et jusqu'aux îles de l'Océanie. Les Romains offraient de l'encens et des libations ou effusions de liquides. Entre autres sanglantes immolations, ils avaient les sacrifices de purification dits *suovetaurilia*, réunissant trois victimes : pourceau, mouton, taureau. (TAC., *Ann.* VI, 37.) Sans doute ces animaux mouraient pour symboliser l'expiation de la volupté, de la lâcheté, et les abus de la force. Homère rapporte que sous les murs de Troie Ulysse offrait des sacrifices. L'expression correspond directement au mot sacrifice, car il dit que ce héros faisait des *actions saintes*. (*Odyssée*, I). Aucun peuple ne multiplie les sacrifices plus que les Hébreux. Quand le Seigneur lui-même organisa la société du peuple choisi ; sur douze tribus, une est consacrée tout entière au service des autels. Dans la législation mosaïque, il existe sur la Liturgie tout un code spécial, le Lévitique. Là, trois espèces de sacrifices : holocauste, sacrifice pour le péché, hostie pacifique. Par l'holocauste, c'est-à-dire victime toute consumée, on adorait Dieu ; par le sacrifice pour le péché, on lui demandait pardon ; par l'hostie pacifique, on le remerciait et on lui demandait (I, II q. cii. 3 ad. oct.). Sous l'ancienne loi, l'encens fume, le sang des agneaux, celui des colombes et des tourterelles innocentes coulent presque

sans interruption : « Tout est en sang dans la loi, dit Bossuet, en figure de Jésus-Christ et de son sang. » (*Élev.*, IX, 9.)

## II. LE SACRIFICE DE LA CROIX

En effet, ces parfums, ces libations, ce sang, qui exprimaient déjà adoration, reconnaissance, repentir; avaient une autre valeur, qui achève d'expliquer pourquoi Dieu les acceptait si volontiers : valeur figurative. Ces parfums symbolisaient la future prière de l'Homme-Dieu ; ces libations, l'effusion de toute sa vie mortelle dans le travail et la souffrance. Que le Verbe incarné s'offrit comme homme à son Père ; que de ses lèvres, semblables aux nôtres, il exhalât une prière ; chaque fois, cette offrande formait déjà un sacrifice. Venant de l'Homme-Dieu, ce sacrifice procurait au Père une réparation surabondante. Mais n'écoulant que sa charité, le Christ à la prière ajouta l'extrême opposé du péché. En conséquence, comme le péché est un acte d'orgueil, il s'humilia, se fit obéissant jusqu'à la mort, et quelle mort ! Celle de la croix, supplice des esclaves. Le péché est un coupable plaisir, le Réparateur accepta la souffrance, jusqu'à la mort, et la mort de la croix. *CruX*, *cruX*, un tel mot sonne, comme *crudelis*, la douleur. L'orateur romain dit de la croix : « dernier et suprême supplice des esclaves » (*De suppliciis*, LXVI). Figuré par l'encens de l'antique loi, il se consuma pour nous comme une offrande à Dieu et une victime de suave odeur. Voilà l'Agneau figuré par ceux d'Abel, et ceux de l'ancienne loi, surtout ce-

lui de la Pâque. Le prophète Isaïe avait dit : « Comme la brebis, il sera mené à l'égorgeement, et, comme l'agneau devant celui qui le tond, il restera muet. » (LIII). D'après la racine *Av*, le mot *ovis brebis*, signifierait un être qui écoute, qui obéit. *Agnus*, agneau, serait le diminutif gracieux signifiant le petit de la brebis, petit qui obéit. Si longtemps annoncée, la Victime sans tache fut signalée du doigt par saint Jean-Baptiste, quand il s'écria : « Voici l'Agneau de Dieu, Celui qui efface le péché du monde ! » Le lendemain, Jean s'écrie encore à la vue de Jésus : « Voici l'Agneau de Dieu ! » (S. Jean, I.) Or il était quatre heures. C'était vers l'heure où chaque jour, on offrait l'agneau du soir. Jésus avait atteint l'âge où le corps obtient tout l'épanouissement de sa vigueur. Alors, nouvel Isaac, il gravit la montagne, chargé du bois de son sacrifice. Contrairement à ce qui était arrivé au fils d'Abraham, il fut réellement immolé ; réellement, parce qu'il était la réalité dont Isaac avait été la figure. Cette immolation s'accomplit au moment où les Juifs allaient commencer le festin de l'agneau pascal. Son corps fut brisé de coups, épuisé de sang jusqu'à la dernière goutte sortie de son cœur. Son âme fut séparée de son corps : « Père, je remets mon âme entre vos mains ! » Son humanité fut comme détruite sous les coups des bourreaux. Par son innocence : « Qui de vous me convaincra de péché ? » (Jean, VIII), et par son obéissance jusqu'à la mort, Jésus est agneau. Il meurt pour ôter le péché qui a offensé la majesté du Père tout-puissant il est agneau de Dieu ou pour Dieu.

*Agnus Dei* : agneau de Dieu ou pour Dieu et il est aussi agneau de Dieu ou Fils de Dieu. Autant l'enfant

est au-dessus du simple petit oiseau, autant sa douleur sera plus précieuse. Plus l'être souffrant est parfait, plus sa souffrance a de prix. Dès lors, comment dire le prix de cette mort, qui est celle de l'Homme-Dieu? Quand Jésus s'offrit ainsi, il s'élança comme homme sur le chemin de cette vie jusqu'au Très-Haut. Il s'élança aussi avec toute son énergie divine, de même que d'un pas de géant le soleil parcourt sa carrière. En s'élançant, il saisit toutes les âmes que, dans la suite des siècles, il voyait consentir à le suivre à la suprême destinée, à la vision de Dieu face à face, vocation primitive de l'humanité, qu'il lui faisait recouvrer. Oh ! alors, comme le Père tout-puissant était reconnu Auteur, Principe suprême, et suprême Fin ! Quelle adoration ! Alors, comme le Christ remerciait le Père de tous les dons accordés à chacun de ces mortels, dont il s'était fait, selon le mot de saint Paul, le frère aîné ! Alors aussi, quelle manière éloquente de solliciter de ce Père les grâces nécessaires à chaque chrétien en sa course ! Alors, enfin, comme le Christ demandait grâce pour les iniquités des hommes ! L'homme avait offensé Dieu ; la réparation venait de l'Homme-Dieu ; elle arrivait donc assez haut. *Agneau de Dieu, Dei !* Et puis, dans la Passion, n'y a-t-il pas une douleur correspondant à chaque espèce d'iniquités? Vu sa perfection de victime, Jésus n'est pas seulement un agneau de Dieu, il est l'Agneau. C'est la parole énergique de S. Jean-Baptiste. Il dit l'Agneau. Le texte grec porte l'article : L'Agneau.

*Ecce Agnus Dei !* Voici l'Agneau de Dieu. Regardez bien son sacrifice : suprême adoration, suprême remerciement, suprême demande, suprême suppli-

cation par l'Homme-Dieu, enveloppant et faisant sienne toute adoration des hommes et tout remerciement et toute demande. Le Christ qui, comme homme est notre voie vers son Père, prend vers Dieu un suprême élan qui emmènera toute vie humaine acceptant d'être emmenée si haut. Sacrifice de la Croix, là s'accomplit, et pour l'éternité, de toute vie d'ici-bas la consommation. N'est-ce pas un des sens de ce dernier soupir de l'Agneau : *Consummatum est?*

### III. LE SACRIFICE DE L'AUTEL

Après un sacrifice tel que celui de l'Agneau, tous les autres cessent. L'archange Gabriel avait révélé à Daniel que les antiques offrandes et sacrifices disparaîtraient, et qu'il y aurait dans le temple l'abomination de la désolation.

Cependant, les hommes ont toujours besoin d'adorer, par conséquent de sacrifier. Les chrétiens formeront-ils le premier peuple sans autel? Loin de là : *Ecce Agnus Dei !* Déjà, par le souvenir affectueux, il leur est donné de s'unir à la victime du Calvaire, et, par cette union, de s'appropriier le sacrifice du Rédempteur. Mais pour leur faciliter cette union, n'y avait-il pas lieu de procurer aux générations un souvenir sensible, un monument de cette suprême immolation. *Ecce Agnus*, le Christ a trouvé mieux qu'un monument, ou plutôt il a élevé un monument digne de l'exploit. Il a trouvé le secret de faire que le monument du sacrifice fût le sacrifice lui-même, le secret de renouveler le sacrifice de la Croix, de le prolonger, de le per-

pétuer. Ayant pris du pain, l'Homme-Dieu dit : « Ceci est mon corps ». Ayant pris le calice, il dit : « Ceci est mon sang ». (S. Matth., xxvi.) Il ajouta : « Faites cela en mémoire de moi. » (S. Luc, xxii.) Jésus prononça ces paroles dans le festin pascal, où l'on servait l'agneau figuratif, et la veille de son immolation, comme en face du Calvaire. Il ne se contenta pas de dire : « Ceci est mon corps » ; il proféra ce mot : « mon sang ». Et vraiment dans les anciens sacrifices, et dans le sien au lendemain de cette Cène, ce qu'il y avait de plus frappant, c'était du sang. Voilà cette invention de la puissance et de la bonté divines, que nous appelons sacrifice de l'Eucharistie ou de l'autel : *Ecce Agnus Dei !*

Dans la secrète du IX<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte, oraison qui a frappé saint Thomas, il est dit : « Toutes les fois que le souvenir de cette Victime est célébré, c'est le travail de notre rédemption qui continue à s'accomplir. » (IIIq. LXXXIII, 1). Cette immolation est la même que celle de la Croix ; avec une différence, différence dans la manière dont elle s'accomplit. Sur la Croix, le Christ s'offrait seul ; sur l'autel, il s'offre par le ministère des prêtres, se servant de leurs lèvres et de leurs mains. Sur le Calvaire, le sang coulait visiblement ; sur l'autel, il est présent, réellement mais mystiquement, et le mot mystique signifie secret. Sur la Croix, le Christ souffrait ; maintenant il présente les plaies et le sang de sa Passion sans pâtir, car le Christ ressuscité ne meurt plus. Mais ces différences ne touchent pas à l'essentiel : sur la Croix et l'autel même agneau, donc même sacrifice : *Ecce Agnus Dei !* Le sang offert sur la croix est encore offert sur l'autel, y

est de nouveau présenté au Père tout-puissant : de nouveau présenté, mot du concile de Trente, *repræsentaretur*. (Sess., XXII, ch. 1). La même assemblée universelle enseigne : « Celui qui s'offre maintenant par le ministère des prêtres est le même qui alors s'offrit lui-même sur la Croix, avec une seule différence, différence dans la manière d'offrir ». (Ch. II.) Ecoutez la prière que l'Église murmure avant la préface, à la messe de la Croix : « Puisse cette offrande, Seigneur, nous vous en prions, nous purifier de toutes nos offenses, cette offrande qui, sur l'autel de la Croix, effaça même l'offense de l'univers entier ! »

Le sacrifice de la messe est le même que celui de la Croix ; de sorte que, par ce prolongement de l'immolation du Calvaire, perpétuellement le Christ adore, remercie, implore Dieu en faveur des hommes, perpétuellement l'Homme-Dieu conduit les hommes vers Dieu.

A partir de cette institution du sacrifice eucharistique, quoique le temple de Jérusalem soit réduit en cendres, les tribus dispersées et celle de Lévi effacée ; néanmoins les sacrifices, loin de cesser, seront plus nombreux que jamais, ou mieux, le même sacrifice rayonnera du Calvaire près de Jérusalem sur l'univers entier. A tous les points du globe que le soleil visite en sa journée, il aperçoit des mains sacerdotales élevant le calice. De même que s'accomplit comme un miracle sous vos yeux, la prophétie sur la dispersion du peuple juif ; de même vous voyez se réaliser l'oracle de Malachie, dernier des prophètes. Quatre siècles avant l'immolation du Calvaire, il s'écriait : « Je ne recevrai pas d'offrande de votre main, car du levant



au couchant, mon nom est grand parmi les nations, dit le Seigneur des armées, et en tout lieu on sacrifie et on offre à mon nom une victime pure : parce que mon nom est grand parmi les nations, dit le Seigneur des armées.» Saint Irénée signale cette prophétie au livre IV de son *Traité contre les hérésies*. Ce sacrifice universel et pur, le Sauveur le voyait offert au Père tout-puissant, quand il disait à la Samaritaine : « L'heure vient où vous n'adorerez plus le Père, ni sur cette montagne, ni à Jérusalem. » Jésus prophétisait ainsi au temps des splendides constructions du Temple, à une époque où, de tous les points du monde, les Juifs, non contents de se tourner trois fois le jour vers Jérusalem, adorant Jéhovah, envoyaient à cette cité, pour le service divin, leur tribut annuel.

Si le Calvaire fut le lieu du sacrifice de l'Homme-Dieu, et si l'autel prolonge le Calvaire jusqu'à nous ; cet autel avec la croix qui le surmonte devient le centre de la Religion et du culte public. « En l'Eucharistie, dit saint Thomas, consiste principalement, le culte divin, en tant qu'elle est le sacrifice de l'Eglise. » (q. LXIII, 6.) Mais par Liturgie nous entendons aussi ce que le service social a de personnel en chacune des âmes qui forment le peuple chrétien. En ce sens, l'Eucharistie devient le centre de notre foi, de notre espérance et de notre charité à chacun de nous.

#### IV. L'EUCCHARISTIE SOUVENIR ET VIATIQUE

Puisque le sacrifice de l'autel est le prolongement du sacrifice de la Croix, l'Eucharistie est bien un souvenir de l'immolation de l'Agneau. Elle reste le souve-

nir du Christ, aussi en ce sens qu'elle est le testament d'un mourant. Oui, l'Homme-Dieu a éprouvé comme homme, le sentiment qui nous porte à laisser au sortir de cette vie, des souvenirs. Il a daigné nous destiner un legs. Cette donation devait être en rapport avec sa fortune divine. Or il s'est laissé lui-même, lui vivant sous le voile du mystère : Ceci est mon corps. Qu'en instituant l'Eucharistie, le Sauveur voulût nous laisser un héritage, cela ressort de cette circonstance, il l'a instituée, la veille de sa mort et en nous recommandant de nous souvenir de lui.

Partant de la terre de l'esclavage pour la Terre promise, les Hébreux mangèrent l'agneau pascal, c'est-à-dire du passage. Puis, cheminant dans le désert, ils recevaient en nourriture la manne tombant du ciel. Or précisément l'Eucharistie nous est donnée comme l'agneau du départ. A travers le désert de cette vie, elle est notre viatique. Ce mot se trouve dans les auteurs latins avec le même sens de provision de voyage. (Cic. *De Senect.*, xviii.) Notre Viatique ! En effet, le Sauveur ne se contente pas de nous montrer le vrai but et de nous en ouvrir le chemin par les mérites de son sacrifice. De plus, il nous y mène. Il nous y mène en s'unissant à nous individuellement. Et il s'unit à nous sous l'apparence d'un aliment, l'aliment qui forme la base de notre nourriture et s'assimile à notre substance, tous les jours. Le pain, premier aliment du voyageur et son premier viatique. Jésus se fait notre viatique. Voilà le mystérieux mouvement qu'il nous communique vers notre destinée ; en sorte que, d'avance, nous sommes participants de la divinité, d'abord par la grâce qui nous rend enfants

de Dieu et frères de son Christ, ensuite par l'union réelle de notre vie à celle de ce Christ, dans le sacrement de son corps pris en nourriture. S. Jean Chrysostome dit au peuple d'Antioche : «... Non seulement par la foi mais encore par la réalité des choses, il nous fait son propre corps. »

Vie profonde et mystérieuse qu'il a plu au Rédempteur d'établir. Nous lisons au chap. vi de l'Évangile selon S. Jean : « Ma chair est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage. Qui mange ma chair et boit mon sang, celui-là demeure en moi et moi je demeure en lui. » Tout père qui nourrit ses enfants des sueurs de son travail ou de l'application de son esprit a le droit de leur dire : Ma substance est votre nourriture. Mieux encore, la mère qui allaite : Mon sang est vraiment ton breuvage. Plus directement, plus profondément, plus affectueusement, au Christ de dire au chrétien : En ton voyage ma chair est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage. Voyageur, prends ta force dans l'intimité avec moi. L'apparence du pain te rappellera mon intention. Communion ! Quelle union ! A certains élans de tendresse et à certaines paroles, ne diriez-vous pas que la mère songe à faire entrer son enfant dans son propre cœur ? Une telle intimité restera le privilège de l'Homme-Dieu : Il demeure en moi, et moi je demeure en lui. Vous vous assimilez la nourriture matérielle. Mais dans l'étude, votre esprit est plutôt assimilé à la vérité qu'il regarde et qui vient se photographier en lui ; d'où la pensée, c'est en notre intelligence la ressemblance de l'objet. Ainsi, dans l'alimentation de votre être par l'Eucharistie, c'est à la nourriture vi-

vante que tend à s'assimiler celui qui la prend. Et ce mouvement vital imprimé à l'âme, Jésus le compare à la vie qu'il reçoit de son Père. « De même que mon Père, qui est la vie, m'a envoyé, et que je tire ma vie de mon Père ; de même celui qui me prend en nourriture tirera lui-même sa vie de moi. »

Grâce à cette Eucharistie vivante et vivifiante nous dirons et en un sens d'une profondeur insondable : Après de vous est la source de la vie ! Aux catacombes, on a trouvé cette peinture : une coupe et sur les bords deux colombes, l'une qui y puise sa vie, l'autre qui abreuvée regarde en haut pour prendre son essor. Au cimetière de Lucine, on a trouvé une peinture représentant un poisson vivant, portant sur le dos une corbeille avec des pains, le poisson restant le support de ces pains. Or, Notre-Seigneur multiplia au désert pain et poisson, par un prodige qui annonçait l'Eucharistie. De plus, en grec, le mot qui signifie poisson donne en initiales, cette phrase : Jésus-Christ, Fils de Dieu, sauveur.

Si, tous les jours de notre existence terrestre, l'Eucharistie est le pain des voyageurs ; ne le sera-t-elle pas davantage au dernier jour ? Oui, à la dernière étape de cette expédition, au dernier combat ou *agonie*, nous avons besoin que le sang du Christ réchauffe notre âme et lui donne l'ardeur qui assure la victoire décisive. Alors voici l'agneau pascal ou du passage. Cet agneau, immolé et ressuscité, renouvelle sa passion et sa victoire en quiconque veut une dernière fois teindre de son sang la porte de son âme, avant l'arrivée de l'ange exterminateur. « Qui mange ma chair et boit mon sang possède la vie éternelle, et moi je le ressus-

citerai au dernier jour. » Je le ressusciterai : cette parole n'indique-t-elle pas qu'ici le Sauveur envisage son sacrement, surtout en tant que donné à l'approche de la mort? Courage donc, pauvre chrétien, haletant sous les derniers coups de la mort? Le Rédempteur renouvelle en toi ses humiliations et son triomphe : ses humiliations, car tu souffres et tu vas mourir ; son triomphe, car ton âme va se dégager de la chair qui pèse sur elle, et ce corps lui-même, si humilié, reçoit, avec l'hostie, le germe de la glorieuse résurrection : « Et moi, je le ressusciterai au dernier jour ! »

Un évêque de Vienne, né, dit-on, près de Nantua, à Izernore, alors diocèse de Lyon, ancien soldat de Charlemagne, sacré par Leidrade et consécrateur d'Agobard, saint Barnard, se sentait près de mourir. Quittant sa ville épiscopale, il vint sur les bords de l'Isère, à Romans, dans un monastère qu'il avait fondé. Là, après trois jours de prière, comme ses disciples le suppliaient de prendre un peu de nourriture pour soulager un corps exténué de jeûne : « Mes frères, répondit-il, « le moment est venu de prendre ce pain, sans lequel ni « en ce monde ni au Ciel on ne saurait vivre; ce pain « dont la saveur refait les anges, rassasie les apôtres « et renouvelle l'énergie des saints ; ce pain qui pré- « serve quiconque en mange de la mort éternelle. Le « sacrement d'un tel pain, ah ! apportez-le-moi donc ; « afin que, le prenant comme provision de route, « j'entre dans ce voyage où doit entrer toute chair, « m'acheminant vers la Patrie ! » Ayant dit, Barnard entonna l'office, et dans les louanges de Dieu, au point du jour, il s'en alla vers le Seigneur, le quatorze d'avant les calendes de février ou 19 jan-

vier, l'an du Seigneur environ 850. (Brev. Valence et Lyon.)

L'Eucharistie est Sacrifice, Souvenir, Viatique. Sacrifice ou offrande par lui-même de l'Homme-Dieu, grand mouvement. Souvenir de ce chef, paru ici-bas pour ouvrir la voie à tous les voyageurs, grand mouvement. Viatique, assistance intime à chacun des voyageurs, grand mouvement. Ainsi ce qui appartient à ces trois points de vue, c'est l'idée d'un grand mouvement vers le Très-Haut ; donc l'idée de la vie.

Pareillement, ces deux idées : Souvenir et Viatique, reviennent à celle-ci : Sacrifice eucharistique. Voyez. Souvenir du Christ, c'est-à-dire, surtout de la fin de sa vie mortelle, donc de son sacrifice aux jeudi et vendredi saints. Viatique, c'est-à-dire pain de force pour marcher et où ? Au salut mérité pour nous sur la Croix ?

*Ecce Agnus Dei !* Retenez-la, cette grande vérité. Parmi les emblèmes des catacombes apparaît l'agneau. Sacrifice de l'Agneau de Dieu ou l'Homme-Dieu mourant, afin de ramener les hommes vers Dieu. En général, qu'est-ce que la vie chrétienne ? Notre mouvement vers Dieu par le Christ, Fils de Dieu et Fils de l'homme, chacune des âmes se nourrissant et se consolant dès ici-bas, par le fait de suivre ensemble l'Agneau. Quand cette vie chrétienne s'exerce dans le service divin, tel que l'Eglise l'accomplit, elle s'appelle Vie liturgique. Vie, c'est-à-dire l'âme tendant à sa destinée. Vie liturgique, c'est-à-dire l'âme tendant à sa destinée dans le service social de Dieu, social, c'est-à-dire le service de Dieu par l'Eglise.

V. NE PAS S'ÉTONNER DU MYSTÈRE

Sacrifice, Souvenir, Viatique ! Dans cette invention d'Eucharistie, quelle merveille, mais aussi quel mystère ! Ne vous en étonnez pas, puisque c'est l'invention de Dieu. Tout reste mystère autour de vous, et n'êtes-vous pas à vous-même plusieurs mystères ? Qu'est-ce que l'esprit ? Qu'est-ce que la matière ? Les philosophes ne savent pas s'accorder même sur cette question : De quoi se compose un grain de poussière ? En définitive, qu'est-ce que l'espace ? En vous, outre la prunelle de votre œil, il y a un point très simple où s'accomplit toute la vision. Ce tout petit point saisira un massif de montagnes. Aujourd'hui sur un fil matériel, la même voix, et au même instant, retentira ici et à un immense lointain ; en ce sens un homme sera présent ici et là-bas, à un immense lointain. Substance, espace, grain de poussière, si aucun esprit n'a pénétré cela, comment déclarer impossible que par l'Eucharistie le Christ se trouve dans cette hostie et en même temps sur tous les autels où repose une hostie ? Pareillement, comment déclarer impossible le changement d'une substance au corps du Christ ? Auparavant, que l'impie vous explique, mais à fond, la transsubstantiation des suc de la terre en une tige verdoyante, puis en un grain doré qui sera la substance du pain ; enfin la transsubstantiation de ce pain en notre chair. Que les changements soient lents ou subits, ordinaires ou miraculeux, c'est toujours et partout la créature qui obéit au Créateur. Aux noces de Cana, l'eau se

changeait en vin, de par cette obéissance qui est la loi des lois physiques :

A l'ordre de répandre du vin,  
L'eau a changé sa nature.  
*Vinumque jussa fundere,*  
*Mutavit unda originem!*

(*Epiph.*, hymne.)

Le long des siècles, il a plu à Jésus-Christ de se faire entendre du milieu du mystère et de redire avec cette voix qu'est le miracle : Ceci est mon corps. A l'époque où l'erreur calviniste faisait rage contre la Présence réelle, en 1608, dans la nuit du dimanche de la Pentecôte, 25 mai, au lundi, en Franche-Comté, à Favernay, dans l'église abbatiale, à un reposoir, où était exposé le Très Saint-Sacrement, éclate un incendie. Le reposoir est brûlé ; mais voici que l'ostensoir avec le Saint-Sacrement apparait suspendu au-dessus du reposoir en cendres. Cette suspension dure environ trente-trois heures. Enfin, le mardi, tandis qu'au maître-autel on célèbre la messe, après la première consécration, les regards étant fixés sur l'ostensoir, de lui-même, il descend peu à peu et vient se placer sur un corporal disposé auparavant pour le recevoir à la fin du prodige. Ostensoir qui reste suspendu, ostensor qui descend, double miracle. Parmi les foules accourues, on prit d'entre les plus sérieux cinquante-deux témoins. Le diocèse de Besançon célèbre la fête de la Très Sainte Eucharistie conservée dans les flammes à Favernay.

Chose remarquable, celui qui a célébré dans l'Office du Très Saint Sacrement le mystère eucharistique est



un philosophe illustre, peut-être le plus pénétrant des penseurs qui ont paru.

Mais si les génies comme saint Thomas ont médité sur la Présence réelle, l'impie a peu de goût pour étudier la Religion. Son esprit, quand il a eu de l'esprit et en a encore, est la dupe de son cœur. Pour le chrétien, fidèle par la foi au bon sens, il ne s'étonne pas que par le mystère Dieu nous rappelle qu'il est de tous les savants le plus savant. Il trouve naturel qu'aussi l'amour divin surpasse l'amour humain. Oui, pour bien accepter la Religion, l'esprit du chrétien se trouve aidé par son cœur. Le fidèle croit, même malgré l'apparence. Ainsi quand une mère dit à son enfant que le soleil est plus gros que la maison, des milliers et des milliers de fois, l'enfant croit, malgré l'apparence. Le fidèle reste en paix, se répétant à lui-même : Qui connaît tout l'esprit du Seigneur? Je crois à la bonté infinie. Nous avons cru, dit saint Jean, à la charité de Dieu envers nous. Cette parole, Bossuet ne la cite pas, il la chante avec son génie et son cœur. « Que si l'homme, qui n'est que faiblesse, tente l'impossible, Dieu, pour contenter son amour, n'exécutera-t-il rien d'extraordinaire? Disons donc pour toute raison dans tous les mystères : Dieu a tant aimé le monde ! C'est la doctrine du maître, et le disciple bien-aimé l'avait bien comprise. De son temps, un Cérinthe, un hérésiarque, ne voulait pas croire qu'un Dieu eût pu se faire homme et se faire la victime des pécheurs ; que lui répondit cet apôtre vierge, ce prophète du Nouveau Testament, cet aigle, ce théologien par excellence, ce saint vieillard qui n'avait de force que pour prêcher la charité et pour dire : Aimez-vous les uns les autres en

Notre-Seigneur, que répondit-il à cet hérésiarque? Quel symbole, quelle nouvelle confession de foi opposa-t-il à son hérésie naissante? Ecoutez et admirez : Nous croyons, dit-il, et nous confessons l'amour que Dieu a pour nous : *Et nos credidimus charitati quam habet Deus in nobis* ». (*Princ. palat.*)

Dieu a tant aimé le monde ! Voilà pourquoi le Seigneur a fait en ma faveur des choses grandes, extraordinaires. Après s'être donné à tout le genre humain par l'Incarnation, le Seigneur a voulu se donner à chacun de nous, à moi, par l'Incarnation dans l'Eucharistie. Précisément en la fête de Noël et à la messe de l'aurore, l'Eglise dit, sur le pain et le vin de l'autel : « Comme Jésus-Christ en naissant a fait éclater sa divinité, qu'ainsi cette substance terrestre nous confère ce qui est divin. » Voilà comment le Fils de Dieu a aimé les siens, m'a aimé, moi, jusqu'à la fin, jusqu'à la fin de sa vie, et aussi jusqu'à la fin ou l'extrémité de sa puissance. L'Eucharistie est à chacun de nous, à moi, un présent ici-bas de l'Homme-Dieu : « *de munere temporali*.

Chrétien, le Christ au bout de cette course d'ici-bas, me récompensera en me montrant son radieux visage. Pour me diriger à cette destinée, il reste avec moi. Toutefois il se voile du mystère, car je ne suis pas encore arrivé au pays des suprêmes révélation. Mais il reste avec moi pour m'y diriger, me soutenant, moi, comme si j'étais le seul à cheminer et à lutter. Ces consolations, saint Thomas les exprime en trois mots : « En attendant il ne nous prive pas même de sa présence corporelle en ce pèlerinage. » (III q., LXXV, 1.)

Jésus dit : Ceci est mon corps. Lui-même, le chef des

hérétiques du xvi<sup>e</sup> siècle, Luther, composa une défense des paroles de la Cène. Il y écrit : « Nous affirmons que, d'après le son même des paroles, le vrai corps du Christ et son sang sont présents, quand il dit : Prenez, mangez, ceci est mon corps. » Il plaisait à d'autres de dire : Ceci n'est que l'image de son corps. Pourquoi? Ce mystère leur répugnait. Cependant, ils acceptaient l'Incarnation. Or croire qu'un Dieu a pu se faire homme pour tous, ensuite croire que cet Homme-Dieu pousse son cœur jusqu'à communiquer avec chacun de nous par la Présence réelle, en quoi le second est-il plus étrange que le premier? L'un n'est que la continuation de l'autre.

Ecartant de l'Eucharistie ce qu'elle a de mystérieux, les hérétiques en font un objet de peu de valeur. De par eux, plus de sacrifice qui continue celui de la Croix. L'hérésie a remplacé le sacrifice par le prêche, le but par le moyen. Avec notre sacrifice disparaît notre viatique. Au moins l'Eucharistie restera-t-elle un souvenir? Oui, pourvu qu'on veuille appeler souvenir un morceau de pain, une chose inférieure à celle que donne à ses amis un homme pauvre, capable encore de les inviter en l'anniversaire de quelque événement de sa vie. Un souvenir, un monument, et le monument de la mort d'un Homme-Dieu, l'héritage d'un Homme-Dieu dans l'action de manger un morceau de pain! Mais l'immolation de l'agneau sous l'ancienne loi, mais la simple extension des bras en forme de croix, telle que nous la pratiquons, ne sont-elles pas des souvenirs plus expressifs que l'action de manger du pain? Comment les hérétiques du xv<sup>e</sup> siècle, qui se piquaient d'être si versés dans l'un et l'autre Testaments, n'ont-

ils pas vu que, sortir de la foi catholique sur la Présence réelle, c'est plonger la nouvelle loi dans des ombres autrement froides que celles de l'ancienne loi? Sous ce rapport, saint Thomas les réfutait trois siècles à l'avance, et d'un seul mot : « Il a fallu que le sacrifice de la nouvelle loi eût quelque chose de plus, étant institué par le Christ, savoir qu'il contint le Christ lui-même qui a souffert, le contenant non seulement en symbole et en figure, mais aussi dans la réalité des choses. » (q., LXXV, 1).

Comme son nom l'indique, l'hérésie est un choix capricieux parmi les croyances. « Croyons donc, avec saint Jean, en l'amour d'un Dieu : la foi nous paraîtra douce en la prenant par un endroit si tendre. Mais n'y croyons pas à demi, à la manière des hérétiques, dont l'un retranche une chose et l'autre une autre, l'un le mystère de l'Incarnation et l'autre celui de l'Eucharistie, chacun ce qui lui déplaît ; faibles esprits ou plutôt cœurs étroits et entrailles resserrées, que la foi et la charité n'ont pas assez dilatées pour comprendre toute l'étendue de l'amour d'un Dieu. » (Bossuet, *Princ. palat.*)

Souvenir, Sacrifice, Viatique, c'est l'Eglise qui a gardé la pensée de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Elle a eu assez de cœur pour comprendre son cœur.

O Dieu, vous unissez votre existence à la nôtre. Non seulement notre intelligence vous comprend, non seulement notre cœur vous espère et déjà vous aime, mais nous communiquons encore avec vous par la présence de votre Christ au milieu de notre être humain. En personne, l'Homme-Dieu visite chaque chrétien, priant possession et de son âme et de son corps, de

tout ce qui est lui, lui tel homme, telle créature, apparue à telle époque, sur tel point de cet immense univers, afin de chercher et mériter, enfin posséder l'auteur de l'univers. Ma volonté et aussi ma chair ont pris leur élan vers Dieu, près de qui se trouve la source de la vie !

## CHAPITRE V

---

### **Le sacrifice eucharistique accompagné du sacrifice de notre louange.**

*Tibi sacrificabo hostiam laudis !*

Je vous offrirai une victime de louange !

(Ps. cxv.)

- I. Ce qu'il faut entendre par sacrifice de notre louange. —  
II. Louange qui prépare à l'action du sacrifice eucharistique.  
— III. Louange dans la première partie de l'action ou offertoire. — IV. Louange dans la deuxième partie ou consécration. — V. Louange dans la troisième partie ou communion.

#### I. CE QU'IL FAUT ENTENDRE PAR SACRIFICE DE NOTRE LOUANGE

L'action du Christ s'offrant perpétuellement en victime sur l'autel est un mystère. Mais l'Eglise a donné à ces réalités invisibles une sorte de corps, en les enveloppant de prières et de cérémonies comme d'un voile de respect. A côté de l'action du Rédempteur, très mystérieuse, apparaît très sensible l'action de l'Eglise qui nous maintient ainsi dans la pensée du mystère et nous excite à nous unir à la Victime en tout son sacrifice. Or sur la Croix, le Christ lui-même a uni au sacrifice de son sang celui de la prière.

Etant une offrande, toute prière est un sacrifice. Mais chantée, accompagnée de cérémonies, ne formera-t-elle pas un sacrifice d'autant plus beau? Que dire, si ces formules et ces chants revêtant le sacrifice eucharistique, forment avec la prière du Christ et son sang une seule et même offrande? Mais pourquoi appelons-nous ces cantiques louanges? On loue quelqu'un, quand on lui témoigne qu'il a bien fait. Donc louer Dieu, c'est applaudir à ses œuvres : œuvre de création, œuvre de bienfaisance, œuvre de pardon. L'enthousiasme qu'elles nous inspirent nous porte à chanter. De là le nom de louange divine à toute adoration, remerciement, demande ou supplication par la prière chantée. Louange vient de *laudantia*, lau (d) an (t) ja. *Laudare* rappelle ces deux racines grecques : *la*, idée de peuple et *ud*, idée de chant. En réalité le mot louange éveille l'idée d'acclamation sociale. De cette offrande le psalmiste s'écrie : « Immole à Dieu le sacrifice de la louange. » (Ps. XLIX.) Et saint Paul : « Par lui-même offrons donc sans cesse à Dieu une victime de louange, c'est-à-dire le fruit des lèvres qui rendent gloire à son nom. » (Hebr., XIII.) Eh bien, voici un grand moyen : entourer à l'autel le sang et la prière de Notre-Seigneur, de nos prières et cérémonies.

## II. LOUANGE QUI PRÉPARE L'ACTION DU SACRIFICE EUCHARISTIQUE

Avant que le sacrifice de la louange commence, vous êtes devant l'autel. Le mot autel *altare* que nous retrouvons aussi dans l'antiquité païenne (VIRG., *Egl.*, 1)

signifie un point élevé : *altum*, *altare* lequel se change en *altale*, autel. A son arrivée dans la terre de Chanaan, dès que cette terre lui a été promise par le Seigneur, Abraham élève un autel. Au sortir de l'arche, Noé avait élevé un autel. Lorsque Abel présenta ses offrandes, sans doute, ce fut sur un autel. Séparé non seulement de la nef destinée au peuple chrétien, mais aussi du chœur, l'autel s'élève dans le sanctuaire. Il s'élève parce que le sacrifice monte de l'homme à Dieu et que le prêtre, ministre visible de Jésus invisible sacrificateur et invisible victime, forme comme un lien vivant entre le Ciel et la terre. L'autel est élevé parce qu'il rappelle le Calvaire. Il affecte la forme d'une table, afin de rappeler la Cène, ou d'un tombeau, afin d'imiter la châsse des martyrs. Toujours, faut-il que, dans son ensemble, l'autel figure une élévation : celle du Calvaire. Désireuse de mieux dessiner cette signification, l'Eglise exige que le monument porte une croix. En conséquence, rien dans le temple ne sera plus en évidence que la Croix : la Croix sera le centre dans le lieu saint, comme le sacrifice du Golgotha reste le centre dans toute la Religion et le point par lequel passe toute offrande dirigée vers le Très-Haut.

A côté de la croix, il est requis qu'on allume des cierges ou flambeaux de cire. Ils représentent le feu des anciens sacrifices. Ils rappellent que les premiers fidèles s'assemblaient avant le jour, comme Pline l'écrit à l'empereur. « *Ante lucem conveniunt* » (l. X, 97). Flamme et cire, quel symbole ! La flamme, c'est la lumière et la chaleur ou la vie : lumière, emblème de la vérité, éclairant l'esprit, chaleur, emblème de la vérité, réchauffant la volonté. Or, celui qui s'im-



mole sur l'autel a éclairé le monde par son Evangile, l'a réchauffé par sa charité avec les mille et mille institutions de bienfaisance qu'elle produit. Aliments et métaux, le feu purifie tout. Or, l'Agneau purifie par le mérite de son sang ceux qui veulent y laver leur âme. La flamme du cierge s'élève, la prière est une élévation. Fruit des abeilles nourries de fleurs, cette cire ne représente-t-elle pas l'humanité de l'Homme-Dieu avec son corps, fruit de la tige de Jessé et la flamme ne figure-t-elle pas sa divinité? Enfin, ces cierges consumés lentement, à côté de la croix, rappellent le Christ qui, dans le feu de sa charité, se sacrifia jusqu'à laisser couler tout son sang; comme, goutte à goutte, se consume la tendre cire. Sur l'autel repose le livre de messe ou missel, formule du sacrifice. Toutefois, admettant une certaine variété de rites dans l'unité de sacrifice, l'Eglise autorise des liturgies particulières. Même elle défend d'y rien changer, comme on défend de dégrader les monuments qui nous parlent du passé.

Voilà l'autel préparé : les chants vont retentir. La messe qui convient le plus à la réunion des fidèles est la messe chantée. La grand-messe c'est la messe conventuelle de la communauté paroissiale. Comment d'ailleurs, appelle-t-on toute messe non chantée? *Missa privata*, messe particulière. Quand les fidèles s'assemblent, c'est pour louer le Seigneur aussi parfaitement que possible. Or, ils peuvent faire que la prière résonne. Le chant est la parole à son plus haut degré d'expression. Il est naturel que, mêlant nos âmes dans la prière sociale, nous proclamions cette union solennellement, en mêlant non pas seulement nos paroles, mais encore nos accents. Voyez l'Ordinaire de la messe, il est ré-

digé en vue d'une messe chantée. Et ce nom grand-messe n'est-il pas significatif?

A la grand-messe du dimanche, la cérémonie commence par l'aspersion de l'eau qui vient d'être bénite pour l'usage des fidèles durant la semaine. Samuel dit aux anciens de Bethléem : « Purifiez-vous et venez avec moi pour l'immolation. Il purifia donc Isaïe avec ses enfants et les appela au sacrifice. » (I Rois, xvi.) Les Hébreux avaient une eau de purification qui était leur eau bénite. (Nombres, xix.) Quand par le péché l'homme tomba sous l'empire de Satan, toute la création en tant que faite pour l'homme le suivit dans son esclavage. C'est pourquoi l'Eglise relève, une à une, avec le signe de la Croix les créatures inanimées. Sans cesse, elle refoule les esprits impurs avec l'aspersion d'une eau, bénite par le nom du Sauveur. Les premiers fidèles en prenaient à leur entrée au saint lieu, ils en avaient dans leurs demeures.

L'aspersion terminée, le prêtre s'avance pour l'immolation eucharistique. Il a les mains jointes, et toute son attitude exprime un recueillement qu'on ne voit pas ailleurs, même dans les plus graves circonstances. Il porte les vêtements sacerdotaux : amict, aube, cordon, manipule, étole, chasuble. Sa tête est surmontée d'une coiffure qui lui forme comme une couronne, et que, par conséquent, il serait de l'intérêt de la Liturgie de ne pas porter çà et là. L'amict, de *amictus* ou vêtement de dessus, est un voile qui a passé sur la tête comme un casque et en recouvrant les épaules, complète l'aube. Il symbolise la résistance aux tentations. L'aube, de *alba* ou robe blanche, par sa couleur, est l'image de la blancheur que nous retrouvons dans le

sang de l'Agneau, blancheur obligatoire pour celui qui lui sert de ministre. Elle correspond à la tunique d'hyacinthe du grand-prêtre sous l'ancienne loi. En ramenant les plis de l'aube, le cordon figure le recueillement des facultés dans l'Action et la retenue ou chasteté. Le manipule est un ornement dont l'étoffe posée sur le bras gauche l'entoure d'un double pendant. *Manipulus* signifie : poignée de gerbes. Donc, surtout sur le bras, ce manipule rappelle au ministre qu'il va travailler avec le Christ dans l'action par excellence, et qu'il recevra la récompense de son travail. Etole vient de *stola*, qui signifiait une robe longue et large, aux plis retenus par une ceinture au-dessous du sein. De cette robe nous n'avons gardé que la bordure ou l'orfroi. Insigne du sacerdoce, l'étole rappelle l'immortalité et la gloire primitives de l'humanité, haute condition recouvrée grâce aux mérites du Christ, dont le sacerdoce nous fait l'application. Elle correspond à l'*Ephod* qui couvrait les épaules et la poitrine du grand-prêtre. Ce vêtement restait fixé par une ceinture comme aujourd'hui l'étole par le cordon. Le mot chasuble vient de *casula*. Chez les Romains, un certain manteau assez court pour être relevé sur les bras, avait la forme d'une chaumière et pour cela s'appelait *casula*. La chasuble ayant primitivement cette forme, l'Eglise lui a laissé ce nom. Elle est l'insigne du prêtre comme sacrificateur. Son ampleur exprime la générosité de l'Agneau, la reconnaissance des fidèles et la puissance du prêtre. Vêtement des épaules souple et léger, la chasuble signifie encore la suavité du joug évangélique. Elle correspond à l'antique Rational, placé sur la poitrine du grand-prêtre. C'était un tableau d'étoffe et

d'or avec douze pierreries qui portaient le nom des douze tribus. Le manteau sacerdotal enveloppe le prêtre comme le tabernacle revêtait l'arche. La première des deux tuniques pontificales, celle d'hyacinthe était frangée de sonnettes d'or entremêlées de grenades. (Ex., xxviii.) L'éloquence sacerdotale par la prière, le chant sacré et la prédication, voilà les sonnettes d'or du sacerdoce chrétien, répandant les fruits de la vertu. Le pontife de l'ancienne loi portait une tiare avec une lame d'or, sur laquelle était écrit : *Sanctum Domino*, Sacrifice au Seigneur ! parole apte à diriger toute l'offrande. (Ex. xxviii.) Le prêtre de la nouvelle loi se découvre en arrivant à l'autel ; car il n'est ici que le ministre à côté de l'invisible sacrificateur. Celui-ci n'avait au Calvaire qu'une couronne d'épines. Toutefois, quand l'évêque célèbre, à certains moments du sacrifice, alors qu'il pose moins comme ministre, il porte la mitre ou diadème pontifical. Saint Jean portait la lame précieuse, signe du sacerdoce d'Aaron passé aux apôtres, vrais fils d'Aaron, selon l'élection et la grâce du Messie. (V. EUSÈBE, *Hist. eccl.*, v, 24.) L'apôtre S. Jacques, évêque de Jérusalem portait aussi une lame d'or (V. S. Epiphane, *Hœr.*, xxix.)

Donc, pour le culte divin aussi, le Messie n'a pas détruit la loi, mais lui a donné son complément, et avec de simples notions sur les deux rites, le mosaïque et le chrétien, on voit que la Liturgie catholique tient à l'ancienne loi, comme le jour à l'aurore.

Presque toujours moins riches que ceux de l'ancienne loi, nos vêtements sacerdotaux restent précieux par leur signification. Ils sont symboliques jusque dans leur couleur. Violets, ils expriment la tris-

tesse. Rouges ils avertissent qu'on glorifie un martyr ou, comme à la Pentecôte, qu'on adore l'Esprit de charité qui vint inspirer aux apôtres d'aimer jusqu'au sang du martyr. Quand apparaît la blanche chasuble, comme à Noël et à Pâques, cette couleur de la franche lumière manifeste la joie. A la résurrection du Sauveur, les anges du sépulcre apparaissent revêtus de blanc, et à ce propos, saint Grégoire le Grand disait : « La blancheur de ce vêtement annonce la splendeur de notre solennité » (Hom. 21 in Evang.) L'Eglise revêt aussi le blanc pour honorer la virginité ou la sainteté, en tant qu'elle est encore la pureté. Quelquefois s'étale la couleur du champ de blé, celle qui donne la première nouvelle de la prochaine moisson. Couleur verte, couleur de l'espérance ; alors vous êtes invités à méditer les espérances sublimes.

Souvent la chasuble apparaît agrémentée de fleurs. Dessin, couleur, parfum, la fleur symbolise les vertus, la prière, la joie, la vie. La fleur annonce le fruit. Or toute bonne œuvre est fruit de la lumière divine et de notre activité, fruit à présenter sur l'autel, en union avec la suprême offrande, Jésus.

Le diacre porte la dalmatique. Chez les Romains se portait une robe de laine blanche de Dalmatie, descendant jusqu'aux pieds et décorée de bandes de pourpre par devant, de haut en bas, avec deux manches très amples, couvrant les bras jusque vers les poignets. Le sous-diacre revêt la tunique, robe plus étroite que la dalmatique. Comme le prêtre et le diacre, il porte le manipule orné d'une croix. Et parce que de ces trois serviteurs, le premier c'est le prêtre, directement en rapport avec l'Agneau crucifié, sa chasuble porte une

croix qui la remplit dans toute sa longueur. Cette attention à mettre la croix sous les yeux de son prêtre, l'Eglise la pousse jusqu'à croiser l'étole sur son cœur.

Ceux du clergé qui n'officent pas se rangent à l'entour avec l'habit de chœur, surplis et barrette. Une robe de lin avec ceinture et une tiare formaient le costume donné aux prêtres par Jéhovah, comme leur gloire et leur décoration. (Exode, xxviii.)

En dehors du saint lieu, les ministres de la Religion apparaissent revêtus d'un costume de forme semblable. De tous nos uniformes, la soutane est le plus ancien. Cette toge sacerdotale rappelle, par sa majesté, la dignité du prêtre, par sa couleur et sa simplicité, son obligation de se tenir au milieu des fidèles dans les travaux et les combats, en toute oppression, comme dit l'Apôtre. « Donc, dit Grégoire le Grand, que le prêtre allant devant le peuple soit revêtu plus simplement qu'à l'autel ; afin de composer aussi son âme selon l'utilité des enfants d'Israël, même pour les aider à supporter les misères temporelles. » (I, *Ezech.* hom. xi.)

Le prêtre avec ses ministres, arrivé au pied de l'autel, le salue. Quel sera son premier mouvement ? Le signe de la Croix, ou signe du grand sacrifice. Puis, il récite le psaume XLII, soupire d'un exilé désireux de revoir la sainte montagne avec ses tabernacles. Les ministres de Dieu demandent cette lumière de la vérité qui, éclairant le néant des vanités présentes et les beautés de la Religion, nous dégage des sentiers épineux de l'illusion et nous amène aux véritables jouissances, sur la montagne de la réflexion et sous la tente ou tabernacle du service divin, exercé ici-bas jusqu'à ce que nous soyons transportés sur la céleste montagne, figu-

rée par l'autel. J'entrerai, disent-ils à l'autel de Dieu, auprès de Dieu qui réjouit ma jeunesse ! D'ordinaire Dieu conserve la jeunesse de ses serviteurs, comme gage d'une brillante immortalité. Cette jeunesse, c'est souvent la vigueur du corps, plus souvent encore la vigueur de l'intelligence et la fraîcheur du cœur. Cette force, les fidèles de l'univers, l'œil fixé sur Rome, l'admirèrent en Léon XIII lors de son jubilé sacerdotal 1887, et en Pie IX, lors de ses jubilé, sacerdotal 1869, épiscopal 1877. Même sous des cheveux blancs, le bon prêtre a le droit de s'écrier : Auprès de Dieu qui réjouit ma jeunesse !

« Je vous louerai avec ma harpe, ô Dieu, ô mon Dieu. » Qu'entendre par cette harpe ? La voix humaine. Par la voix, l'âme accompagne tous ses sentiments. A cette harpe autant de cordes qu'elle produit d'espèces d'accents dans le chant et déjà dans la simple prononciation. Soudain, de cette harpe ce son lugubre : Pourquoi es-tu triste, mon âme ? Au souvenir de ses péchés, voilà le prêtre incliné, et se frappant le cœur. Le meilleur doit s'humilier et ne se relever que quand on lui a répondu que si le Seigneur est tout-puissant, il a bon cœur : *Omnipotens et misericors Dominus !* Cette formule de confession si simple et si grande ramène, avec le nom de la bienheureuse vierge Marie, ceux du bienheureux Jean-Baptiste, des bienheureux apôtres Pierre et Paul, son compagnon. Or, Jean-Baptiste prêcha la rémission des péchés par l'Agneau de Dieu. Pierre est l'apôtre qui se repentit.

Remarquez ce nom donné au prêtre : *Pater*. Un père, c'est l'autorité avec la bonté. Or, le prêtre est tout cela dans l'ordre spirituel. Par la sainte parole, par son

ministère à l'autel, le prêtre donne la vie et l'entretien, il dirige au salut, qui est la vie définitive, la vie éternelle. *Pater*, Père ! En dehors des saintes fonctions, souvent on appelle le prêtre : Monsieur l'Abbé. Abbé a le même sens que le mot Père, mais combien savent le sens de ce mot hébreu ? Aux abbés réguliers, on disait : Révérend Père ; aux abbés commendataires : Monsieur l'abbé. Les abbés de ce genre étant des personnages dans le monde, il devint flatteur de qualifier abbé un prêtre sans abbaye.

Au moment de gravir l'autel, le célébrant s'écrie : *Deus, tu conversus vivificabis nos !* Bossuet traduit : « O Dieu, si vous vous tournez vers nous, vous nous ferez vivre. » (*La Messe.*) En effet, pratiquer la Liturgie, n'est-ce pas se mettre sous le regard de Dieu, s'éclairer et se réchauffer ? N'est-ce pas vivre ?

*Et clamor meus ad te veniat !* Que mon cri arrive jusqu'à vous ! Mon cri à moi ; car en cette cérémonie publique, il y a aussi la prière individuelle.

Le prêtre monte à l'autel. En montant, il récite une prière correspondant à ce mouvement. Pendant le sacrifice, tous les mouvements sont vivifiés par la prière. *Ad sancta sanctorum* : l'autel est le vrai saint des saints, figuré par le sanctuaire de l'ancienne loi. L'autel est baisé par respect pour la Victime qui va s'y étendre et aussi par respect pour les reliques ou restes sacrés. Là reposent des reliques, afin de vous rappeler que Jésus-Christ rattache à son sacrifice le sacrifice des saints. En baisant l'autel, le prêtre a dit : Nous vous prions, par les mérites des saints dont les reliques sont ici, de me pardonner tous mes péchés. Remarquez ces mots : nous vous prions... mes péchés, nous... mes. C'est que



tout le peuple prie en faveur du prêtre, parce que celui-ci doit sacrifier d'abord pour ses péchés, ensuite pour ceux du peuple. Puis, les fidèles seront d'autant mieux accueillis de Dieu que leur médiateur lui sera plus agréable.

Maintenant, s'élève l'encens. Le premier sacrifice ne fut-il pas la prière, figurée par la blanche fumée qui monte? Sous l'ancienne loi, en pénétrant dans le sanctuaire, le pontife portait devant lui l'encensoir, dont la fumée odorante formait un voile de respect devant le propitiatoire ou couvercle d'or, trône de l'adorable Majesté. (Lévit., xvi.) Ici l'encens annonce que la divinité va recevoir une parfaite adoration, le sacrifice de la plus agréable odeur. Si l'autel est encensé parce qu'il sera le Calvaire, il ne faut pas s'étonner que le prêtre reçoive cet honneur : il est si uni au Christ en son sacrifice ! Christ, autel, prêtre, c'est tout un. La majesté du roi ne rayonne-t-elle pas sur son ministre? Encenser un homme comme prêtre, voilà une manière de plus d'adorer Jésus-Christ.

Après l'encensement, récitation de l'*Introït*, mot latin qui signifie : *entrée*. Revenu au milieu de l'autel, le célébrant dit : *Kyrie, eleison* : Seigneur, ayez pitié ! *Eleison*, gémississement du peuple, qui a tant de motifs de gémir. Cette supplication se retrouve dans les Constitutions apostoliques. (viii.) Grégoire le Grand décida qu'à la messe on la répéterait neuf fois. Trois fois le Père, trois fois le Fils, trois fois l'Esprit-Saint, sont suppliés d'avoir pitié. On invoque trois fois chacune des trois personnes pour l'adorer en l'intimité avec les deux autres et l'unité. (III., q. lxxxiii, 4.) *Kyrie eleison* ! Ces mots appartiennent à la langue grecque.

Ainsi Dieu est loué dans la langue du peuple le plus poli de l'antiquité. Quelques mots hébreux suffiront à nous rappeler dans quel passé la Liturgie plonge ses racines. *Kyrie eleison* : au rite grec, c'est, tout le long de la messe une sorte de refrain.

Ensuite, excepté les jours de tristesse, s'élève l'hymne angélique : *Gloria in excelsis Deo* ! Gloire, dans les hauteurs, à Dieu et sur la terre paix aux hommes de bonne volonté ! En ce cantique, remarquez, avec l'idée de sacrifice, *agnus*, les quatre fins principales du sacrifice, qui ont ceci de commun qu'elles vont au but suprême : la gloire de Dieu et la paix dès ici-bas des hommes de bonne volonté ! La première fin est l'adoration : « Nous vous adorons : *Adoramus te* ». Les deuxième et troisième, le remerciement et la demande. Or, ces mots : « Nous vous rendons grâces : *Gratias agimus tibi* », expriment le remerciement et aussi la demande sous forme de reconnaissance, promise d'avance. La quatrième fin est l'expiation : « Vous qui ôtez les péchés du monde, ayez pitié de nous ! *Qui tollis peccata mundi, miserere nobis* ! » Nous avons une sorte de résumé en ces mots : « Recevez nos supplications : *Suscipe deprecationem nostram* ». L'hymne se termine par une acclamation à la Victime, à l'Agneau, Jésus-Christ, lui, le Très-Haut, qui, avec le Saint-Esprit, vit dans la gloire du Père tout-puissant. On retrouve l'idée du *Gloria* dans les Constitutions apostoliques (VII, 47.) Cet écrit date au moins du IV<sup>e</sup> siècle.

Après le cantique, le célébrant se tourne vers l'assistance et dit : « Le Seigneur soit avec vous », en faisant un geste qui montre que la parole part du cœur. Par le cœur et les lèvres du prêtre, ce salut vient de

Notre-Seigneur. C'est pourquoi avant de dire : *Dominus vobiscum*, le prêtre s'incline baisant l'autel. Le Seigneur est avec vous ! formule de salut ancienne et complète : ancienne, car, au livre de Ruth, nous entendons Booz, à Bethléem aborder ses moissonneurs avec ces deux mots ; complète, car, adresser à une assemblée de telles paroles, n'est-ce pas lui dire : La paix, l'espérance, tous les biens véritables soient avec vous ! Aussi les fidèles de répondre : Et avec votre esprit ! « Là où deux ou trois se sont assemblés en mon nom, là je suis au milieu d'eux. » (S. Matth., xviii.) Promesse de Notre-Seigneur : donc le salut du prêtre est plus qu'un souhait, il affirme une présence.

Le mot *Dominus* est un de ceux qui reviennent le plus souvent dans nos cérémonies. En général, il signifie maître de la maison, *domus*, *dominus*, et ici, Maître de cette maison qui est l'univers. Or le service divin s'adresse à Dieu considéré comme Maître absolu, suprême propriétaire. Partout Dieu est maître de céans : *Dominus*. A nous d'agir en serviteurs, en domestiques ou gens de la maison.

¶ Le prêtre chante l'oraison, appelée quelquefois collecte, parce que le ministre recueille sur ses lèvres les prières de toute l'assemblée.

Il se fait entendre comme l'organe officiel ou voix du peuple. Remarquez ce mot : Prions, *Oremus*. Cet avertissement donne une idée du maintien et de l'attention de nos anciens. Comment procède l'oraison ? D'abord nous prions non individuellement, mais socialement, les uns pour les autres : *mereamur ; fontem vitæ sitiamus ; da nobis*. Nous nous adressons direc-

tement à la divinité, quoique ce ne soit pas toujours à la même Personne divine. En chaque oraison une courte préface, puis une demande ou prière. La préface présente le souvenir d'une œuvre divine. A la prière, nous sollicitons, comme fruit de cette œuvre, notre bonheur avec le règne de Dieu. Ainsi, au jour de Pâques, l'œuvre c'est la victoire du Christ sur la mort ; le fruit c'est la grâce que notre salut soit consommé. « O Dieu, qui, en ce jour et par votre Fils unique, avez vaincu la mort et nous avez rouvert l'entrée de l'éternité bienheureuse, que nos désirs prévenus et excités par vous persévèrent avec votre secours. Par le même Jésus-Christ Notre-Seigneur ! »

Ou l'oraison s'adresse à Jésus-Christ ou la conclusion ramène son nom. Précieuse leçon : Jésus étant l'Homme-Dieu, il reste le Médiateur ou le Milieu entre Dieu et les hommes, en conséquence, la voie à suivre pour que déjà nos âmes communiquent avec le Très-Haut, terme de notre carrière et de notre future béatitude. L'ouvrage théologique le plus estimé, la *Somme* de saint Thomas, comprend trois parties sur ces trois idées : 1<sup>o</sup> Dieu ; 2<sup>o</sup> la créature raisonnable en mouvement vers Dieu ; 3<sup>o</sup> le Christ qui, comme homme, est à nous la voie pour tendre à Dieu. (I q. II prol.) Vous le voyez, ce plan admirable de la vie humaine se retrouve au fond de chacune de nos oraisons.

Par Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Créateur, Dieu est le Propriétaire, le Maître, le Seigneur. Celui qui s'est révélé son Fils est pareillement Seigneur. Aussi Jésus est appelé par ses apôtres : Le Seigneur. (S. J., XIII.XXI.) Vous dites : Notre Seigneur, c'est-à-dire : Notre Maître. Vous dites Jésus, c'est-à-dire Sau-

veur. Vous dites Christ, c'est-à-dire Roi. Il nous sauve parce qu'il est notre roi. Et en nous sauvant il a un titre de plus à être notre roi. Il est le Christ ou le Roi et le Prêtre, prêtre qui s'offre et nous avec lui. Enfin vous avez dit : Notre-Seigneur Jésus-Christ. Or tous ces titres, parce qu'il est le Fils de l'Éternel.

Par Notre Seigneur Jésus-Christ, vous avez cette formule dans les Constitutions apostoliques. (VIII.) *Per Dominum*. Pour rendre toute la force de ces mots, nous devrions dire : A travers Notre Seigneur ! O Majesté, si nous avons la hardiesse de nous présenter à vous, vous félicitant et vous sollicitant, nous voilà introduits par Notre-Seigneur, votre Fils ! En vain nos prières auront toutes sortes de défauts ; une grande qualité leur reste, celle d'être adressées à Dieu par l'entremise de Notre-Seigneur. Afin de mieux marquer cette union de Jésus avec ses fidèles, les premiers chrétiens étendaient les bras en croix. Ainsi, et presque d'un bout de la messe à l'autre, le prêtre se tient, les bras ouverts en croix. C'est Jésus qui prie par la bouche de ce pauvre mortel qui a l'honneur d'être prêtre avec lui. Par Notre-Seigneur Jésus-Christ, votre Fils qui avec vous vit et règne dans l'unité de l'Esprit-Saint. Jésus-Christ Dieu, à travers tous les siècles des siècles. Il vit, lui, la source de notre vie surtout dans le culte sacré. Il vit et règne, c'est-à-dire gouverne toutes les vies qui veulent se laisser conduire à la vie céleste. Il vit, étant Dieu. *Deus*, protestation des siècles contre le blasphème de tous les Arius ! *Per Dominum*, vrai refrain de la prière sociale. Voilà comment dans l'univers, et chaque jour et des milliers de fois se réalise la prophétie de l'ange : « Vous l'appelle-

rez Jésus. Il sera surnommé Fils du Très-Haut, et son règne n'aura point de fin. » (S. Luc, 1.)

D'un seul mot, les assistants résument l'oraison, y applaudissent. C'est ainsi ou : Ainsi soit-il. *Amen* ! A cette acclamation saint Paul fait allusion, écrivant aux Corinthiens : « Parmi le simple peuple, comment répondra-t-on l'*Amen* ? » (I. Cor., xiv.) A lui seul, ce cri de toute une assemblée, porte à l'âme une émotion profonde. Cette exclamation nous vient des Hébreux. Répété et chez les Latins et chez les Grecs, tout le long du service divin, *Amen* rappelle que notre Liturgie est la réalité dont le rite lévitique était la figure.

Chez nos frères du rite grec, l'oraison se termine par une acclamation à la Très Sainte Trinité. Ainsi, à la messe, la première prière pour les fidèles finit en ces termes : « A vous, appartient toute gloire, honneur et adoration, à vous, le Père et le Fils et le Saint-Esprit, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles ! » On répond : Amen

Après que dans l'épître les prophètes ou les apôtres nous auront instruits ; par respect pour la parole du Maître sur le point de se faire entendre lui-même, le livre sera porté au côté opposé. *Dominus vobiscum*, ces paroles proclament que le Seigneur est là, aussi par son Evangile. A l'instant les fidèles de se lever. *Sancti Evangelii*, Evangile signifie : bonne nouvelle. Alors des acclamations : « Gloire à vous, Seigneur ! *Gloria tibi, Domine* ! » Puis l'encens s'élève, rendant gloire au Christ, à la personne du Christ vraiment ; car si la parole, la pensée est l'homme, les paroles évangéliques ne seront-elles pas le Christ ? D'où l'usage de baiser ce texte, comme nous aurions baisé la main du Sauveur,

si nous l'avions entendu. A ces mots : *Sancti Evangelii*, les fidèles marquent du signe de la croix leur front, leur bouche et leur cœur : front, que cette doctrine soit dans ma pensée ; bouche, et dans ma parole ; cœur, et dans mes affections jusqu'à la pratique. La tradition militaire veut qu'à ce moment les troupes chrétiennes présentent les armes. Cet hommage se rattache aux élans qui poussaient nos premiers braves à s'écrier : « Vive le Christ ! Il aime les Francs ! » A Lyon, aussi longtemps que l'Évangile retentit, l'encensoir, balancé à toutes chaînes, répand dans l'assemblée ses parfums, images de l'encens qui arrive aux âmes, avec la parole du Verbe fait chair.

Après l'Évangile, la prédication. Prédication : car la messe reste l'assemblée en vue de l'instruction, comme en vue du sacrifice. D'abord prêcher, ensuite faire prier, ainsi procédèrent les apôtres. Le Maître avait beaucoup prêché quand il institua l'Eucharistie. Qu'est-ce que le prône ? Ce mot vient de *præconium*, il signifie prédication et publication. Ce prône c'est à la messe, d'abord la lecture de l'évangile en langue populaire, puis les publications de circonstance, ensuite l'instruction du dimanche, laquelle en ce premier jour de la semaine, assure le pain spirituel absolument nécessaire. Toute la théologie populaire, dogme et morale revient à ceci : 1° ce qu'il faut croire : symbole ; 2° ce qu'il faut pratiquer, puis moyens de bien croire et de bien pratiquer : prière et sacrements. Or l'assiduité au prône entretiendra chez vous cette instruction. Selon la pensée de notre S. Père Pie X, en quatre ou cinq ans, vous aurez tout repassé. Même vous aurez assisté

à un cours d'homélie, explication des évangiles du dimanche.

Après le prône, le prêtre entonne le symbole ou signe et abrégé de la foi. Pour qui a vu le monde s'agiter dans la contradiction et l'histoire de la philosophie raconter surtout des disputes humaines, même sur notre destinée, quoi de plus consolant que d'entendre résonner ce *Credo* ! Ferme et tranquille, il traverse les siècles, faisant goûter aux générations, avec la foi, la suave espérance. En trois mots, le symbole revient à ceci : Je crois en Dieu et en l'Homme-Dieu, menant les hommes à Dieu. Ce *Credo*, c'est le Père créant les visibles et les invisibles ; puis le Fils fait homme remettant les créatures humaines sur leur chemin par ses douleurs et ses prodiges ; puis l'Esprit-Saint achevant de donner aux âmes la vie ; puis l'Eglise, société des âmes vraiment vivantes, c'est-à-dire tendant à leur destinée ; enfin, cette destinée ou la vie éternellement heureuse et indirectement la vie malheureuse à perpétuité. En son *Credo*, composé à Saint-Jean-d'Acre, Joinville dit « Et la vie pardurable. Amen. » Vous ne dites pas : Je crois Dieu, ni : je crois à Dieu, mais : je crois en Dieu : *in Deum*. Cette nuance indique le mouvement de cœur qui suit l'acte d'intelligence. Remarquez : dans l'abrégé de votre foi vous chantez les raisons de votre foi : Résurrection, Ascension, Pentecôte, puis ce triple et immense prodige historique rayonnant jusque sous vos yeux, par l'Eglise toujours debout.

Quand faut-il chanter *Credo*? Il est intéressant de voir, en plein XIII<sup>e</sup> siècle, saint Thomas signaler la règle en ces termes : « On chante ce symbole dans les



fêtes, dont il y est fait quelque mention ». (III q. LXXXIII, 4.) *Credo*, chant national des chrétiens, chant de ralliement, chant universel et perpétuel, chant ou accord et ensemble. En dehors de là, tumulte des erreurs qui se contredisent. et des passions qui s'insultent

### III. LOUANGE DANS LA PREMIÈRE PARTIE DU SACRIFICE OU OFFERTOIRE

*Credo* vient de retentir, nous voici à l'Offertoire. Jusque-là, ç'a été moins le sacrifice, que la préparation par la prière et l'instruction. Aussi cette première partie de la messe s'appelle-t-elle messe des catéchumènes, ou catéchisés aspirant au baptême. Après l'instruction, ils s'éloignaient. Retenez sur la messe la division suivante. Première partie, jusqu'après l'Évangile, prière et instruction, d'où préparation au sacrifice. Seconde partie, célébration du mystérieux sacrifice par trois actes : offertoire, consécration, communion (q. LXXXIII, 4). Offertoire ou offrande du pain et du vin ; consécration ou, arrivée de la Victime ; communion ou manducation, consommation de cette Victime.

En montant à l'autel, le prêtre disait à voix intelligible : « Prions. *Oremus*. » Maintenant, en pénétrant dans l'action du sacrifice, il redit à haute voix : « *Oremus !* » Puis il offre le pain et le vin. « Recevez, Père saint, cette hostie sans tache, pour mes innombrables péchés, offenses et négligences, pour tous les vivants et défunts. »

Sous l'ancienne loi, la farine pure et le vin s'ajou-

taient à l'offrande d'un sacrifice sanglant. (Nomb. xv.) Notamment, on immolait ainsi les deux agneaux du sacrifice perpétuel, sacrifiés l'un le matin et l'autre le soir. (Ex. xxix.) Comme matière sacramentelle, Notre-Seigneur a choisi le pain et le vin. Il les prit en ses mains le Jeudi-Saint. Ce froment broyé, ce vin tombé du pressoir, représentent le corps broyé de coups, le sang exprimé sous le pressoir de la Passion. Séparés, le pain et le vin figurent le corps et le sang du Christ séparés sur le Calvaire. Le pain forme la première munition et au voyageur et au travailleur et au soldat. Base de l'alimentation, principe de la vie de nos corps, remède, chaque jour, contre le dépérissement de nos membres, le froment figurera cette vie intérieure dont l'Eucharistie fait l'entretien. Pain du Jeudi-Saint, froment broyé, pain provision du voyageur, ainsi la simple matière de l'Eucharistie éveillerait ces trois grandes idées : Eucharistie, souvenir, sacrifice, viatique. Comme il est rappelé à la messe de la Fête-Dieu, le pain, composé de plusieurs épis, le vin, découlé de plusieurs grappes, signifient l'union des fidèles en un seul corps, l'Eglise. Mais le pain de l'offertoire est azyme ou sans levain. Vraisemblablement le Christ a consacré avec du pain azyme, car il était prescrit aux Hébreux de manger l'agneau pascal avec cette sorte de pain. Puis ces azymes n'expriment-ils pas la pureté de la victime, et aussi la pureté d'une âme qui, revenant sans cesse lui demander le détachement de tout ce qui n'est que poussière de ce monde, persévère dans les azymes de la sincérité et de la vérité? L'Ancien Testament porte : « Toute offrande au Seigneur se fera sans levain. » (Lév. II.)

Le prêtre laisse tomber dans le vin du calice une goutte d'eau. Comme le signale la prière qui accompagne, ce mélange figure notre union à la divinité de Notre-Seigneur et l'union de cet Homme-Dieu à notre humanité. L'eau et le vin figurent également le sang et l'eau qui coulèrent du flanc du divin Crucifié ; sang qui purifie, eau qui signifiait cette purification. La liturgie lyonnaise fait ressortir ce dernier symbole. Tous les jours, l'Eglise de Lyon, fille de l'apôtre bien-aimé, Jean, redira : Du côté de Notre-Seigneur Jésus-Christ il sortit du sang et de l'eau. Jean l'évangéliste l'a vu. Au rite grec, en préparant le pain, le prêtre récite ces paroles de l'évangéliste : « Un des soldats, d'un coup de lance, lui perça le côté et à l'instant, il sortit du sang et de l'eau. Et celui qui l'a vu en a témoigné et son témoignage est vrai. » \*

Si l'eau rappelle l'union à l'autel des fidèles avec l'Agneau, pourquoi, aux messes pour les défunts, le sacrificateur s'abstient-il de la bénir? Afin de rappeler que, cette fois, nous nous intéressons particulièrement à des fidèles qui ne sont plus de notre assemblée.

Calice, mot grec et latin qui signifie vase et voile (καλύξ, κάλυπτο) : Donc il s'applique heureusement au vase du sacrifice mystérieux. Après avoir élevé au-dessus de l'autel le pain, comme on élevait les victimes dans l'ancienne loi (Lévit. xxiii), le sacrificateur visible le dépose au milieu d'une croix tracée avec la patène. Il fait de même pour le vin. Ainsi, pain et vin sont déposés comme au bas de la Croix sur le Calvaire, aux pieds du Sauveur. Le prêtre s'incline, offrant son sacrifice dans les termes par lesquels les enfants de la fournaise s'offraient eux-mêmes en holocauste. *Sus-*

*cipiamur*, parole remarquable ; car elle rappelle qu'ici avec notre offrande, nous nous offrons nous-mêmes. Chez les Grecs, après avoir déposé le pain et le vin, le prêtre lit un offertoire, où il est dit : « Et daignez nous faire trouver grâce à vos yeux, afin que notre sacrifice soit bien reçu et que l'Esprit de votre grâce, l'Esprit de bonté vienne habiter sur nous et sur les présents ici déposés et sur tout ce peuple qui est à vous, » *Veni, sanctificator omnipotens*, après cet appel au Dieu de toute sainteté, notre célébrant encense le pain et le vin : « Que cet encens monte vers vous, et que votre miséricorde descende sur nous », dit-il, en faisant avec l'encensoir des mouvements correspondant aux deux parties de cette prière. Ensuite encensement de tout l'autel. Feu de l'encensoir, flamme de la charité : encens qui s'exhale de ce feu, louange qui s'élève de notre charité, et en général, toute offrande dirigée vers le Très-Haut. Encensoir, emblème de tout sacrifice. Sous l'ancienne loi, l'encens était répandu sur les pains de proposition. Il est encore écrit au Lévitique : « Quand une âme offrira au Seigneur un sacrifice de froment, elle offrira une farine pure, et sur cette farine elle répandra de l'huile et déposera de l'encens ». (Lév. II.) L'huile, symbole du Christ, l'Oint du Seigneur ! L'huile avec le froment, quel emblème de Jésus en l'Eucharistie ! Le célébrant remet l'encensoir au diacre qui lui offre le parfum sacré. Après le célébrant, tout le clergé reçoit l'honneur de l'encensement. Clergé vient d'un mot grec qui signifie *Sort*. Ce nom désigne ceux qui ont pris le Seigneur pour partage et sont le partage du Seigneur, nouvelle tribu de Lévi ou plutôt succession de la tribu de Lévi. Après l'encensement

du clergé, les fidèles participent à cet honneur, à titre de chrétiens ou créatures unies au Christ et unissant à sa louange leur louange. Quiconque s'appelle chrétien est quelque chose du Christ, un membre du Christ. *Christus, christianus.*

A partir de cet encensement, le sous-diacre se tient au milieu du sanctuaire, soutenant à la hauteur de ses yeux, la patène, petit plat évasé (*pateo*) pour recevoir l'hostie. Ainsi élevé, ce vase sacré représente les offrandes des fidèles. Apportées à l'offertoire, elles s'unissent au pain et au vin du sacrifice. Cela explique la cérémonie du *Lavabo* ; car, après la remise des dons le prêtre se lave les doigts pour continuer. Les oraisons appelées Secrètes visent les dons des assistants. « Ces offrandes de vos serviteurs et servantes, acceptez-les dans votre bonté, afin que le présent, que chacun a offert pour l'honneur de votre nom, profite à tous, pour le salut ». (V. Dim. après la Pentecôte.) En la fête de saint Jean-Baptiste, la Secrète nous apprend que l'autel était comblé de présents. Certains pays ont gardé l'usage d'offrir du pain et du vin. A l'offertoire, la quête est une offrande. Comme les anciens dons cette quête s'en va au service divin et au soulagement des pauvres. Encore à l'offertoire, en certaines églises on présente le pain béni. Il rappelle et ces offrandes et les agapes ou repas de charité fraternelle, d'usage parmi les premiers chrétiens. De retour au milieu de l'autel, le prêtre incliné renouvelle l'offrande, en souvenir de la Passion, de la Résurrection et de l'Ascension. Puis, se tournant vers les fidèles, il les conjure de prier Dieu qu'il reçoive son sacrifice qui est aussi le leur ; et, dans le silence, il prononce l'oraison dite la

Secrète, justement à cause de ce silence. Cette prière, encore appelée oraison *super oblata*, répandra sur le sacrifice comme la couleur de la fête. Exemple, secrète de l'Epiphanie. « Nous vous en prions, Seigneur, regardez favorablement les dons de votre Eglise, par lesquels nous venons, non plus seulement vous offrir de l'or, de l'encens et de la myrrhe, mais immoler ce que ces mêmes présents symbolisent, l'immoler et le recevoir en nous, Jésus-Christ votre Fils, Notre-Seigneur. »

La Consécration approche, consécration point central de la messe, moment proprement dit du sacrifice, c'est-à-dire moment où l'Agneau de Dieu sera sur l'autel, s'offrant à la divine Majesté. A cette approche, le prêtre élève la voix. Avec une échelle de quatre notes formant une mélodie soutenue en même temps que contenue, ce chant exprime un mélange de joie et d'humilité. Certaines fêtes ont une préface spéciale, proclamation solennelle de l'événement, en souvenir duquel est offert le sacrifice.

*Per omnia sæcula sæculorum !* Oui, Dieu a reçu, il recevra des offrandes à travers tous les siècles. Vous, fidèles, et moi, prêtre, au milieu de nos quelques jours, avant que la mort ferme nos lèvres, hâtons-nous de nous associer à cette adoration des siècles !

*Dominus vobiscum !* Que ce souhait a de charmes, quand le Seigneur en personne va venir ! Cette fois, le prêtre ne se tourne pas vers les fidèles ; son regard est fixé vers l'autel où va venir Celui qui doit être envoyé.

*Sursum corda !* En haut les cœurs ! Ce cri relève les pauvres humains courbés sous le poids de la présente tristesse comme un souffle rafraîchissant relève

verdoyants les épis de nos campagnes. En haut les cœurs ! N'est-ce point là le cri de la vertu, de la civilisation, de l'éducation ? Or, l'Eglise le fait entendre, partout où il lui est donné d'élever la voix, en un seul jour dans le monde entier. En haut les cœurs ! Aux infortunés une facilité toute particulière de goûter cette invitation ; puisque moins le cœur a de quoi se reposer en ce bas monde, plus le voilà forcé de se tenir en haut. En haut les cœurs ! Ce disant, le médiateur visible de Dieu et du peuple élève les mains. Ainsi l'oiseau bat de son aile, avant de s'élancer vers les hauteurs. Les fidèles répondent : *Habemus ad Dominum !* Nous tenons nos cœurs vers le Seigneur ! Le long de la semaine, la nécessité de gagner notre pain nous courbe vers la terre, mais en ce jour, libre à nous d'élever et nos cœurs et nos yeux.

Rendons grâces, reprend le prêtre. Oh ! répond l'assemblée, c'est digne et juste. *Dignum et justum est !*

Ce dialogue de la préface se retrouve dans le rite grec et avant la consécration. Dans les Constitutions apostoliques, avant la consécration, il est dit : En haut les âmes ! et tous : Nous les tenons dirigées vers le Seigneur. Alors le pontife : Rendons grâces au Seigneur ! Et tous : C'est digne et juste. » (VIII, 12). Au III<sup>e</sup> siècle, S. Cyprien écrit : « Le prêtre prépare les âmes des frères en disant : En haut les cœurs : *Sursum corda !* (De l'Oraison dom.) *Dignum et justum est !* Sur ces applaudissements, l'âme sacerdotale de prendre son essor, de s'élever, de s'élever encore jusqu'à la hauteur des anges, demandant de mêler à leurs voix nos voix humaines ; puisque, comme nous, pauvres hu-

ainsi, les anges louent la suprême Majesté par Jésus-Christ.

Dès lors, à l'autel, commence un double cantique, voix des séraphins, et voix des enfants de Jérusalem. Voix des Séraphins, le prophète Isaïe l'entendit : « Saint, Saint, Saint, est le Seigneur, le Dieu des armées de la création. La terre est toute remplie de sa gloire ! » Oui, remplie. Est-il un point où ne brille pas la lumière ? Pas un, donc cieux et terre, tout est rempli de sa gloire. Voix des séraphins et puis voix des petits de Jérusalem : *Hosanna*, ce mot signifie : Vive ! Le mot Saint, trois fois répété, rend hommage à la divine Trinité et à la divinité de Notre-Seigneur. Son humanité est saluée par le refrain des enfants. Voilà ce Très-Haut dont la bonté et l'humanité nous apparurent. L'apôtre Jean aussi entendit : *Sanctus, Sanctus, Sanctus*. Admirant la condescendance de la Divinité envers les pauvres humains, il a écrit : Et le Verbe s'est fait chair ! Après la préface, les Grecs aussi chantent le Trisagion ou cantique du trois fois Saint avec *Sabaoth* et *Hosanna*. Les deux cantiques, le latin et le grec se correspondent, idée pour idée. Déjà dans les Constitutions apostoliques, après la préface et avant la consécration il est dit : « Saint, Saint, Saint, le Seigneur des armées. Les cieux et la terre sont remplis de sa gloire. » (VIII, 12). A Bethléem, à l'apparition de l'Agneau, les anges redisaient : *Gloria !* A Jérusalem, *Hosanna* fut bientôt suivi de ces clameurs : Enlevez, enlevez, crucifiez-le ! Sacrifice de l'autel, souvenir de la Passion. L'Eglise l'a repris cet *Hosanna*. Avec son cœur, elle redit, le long des siècles : *Hosanna, in excelsis !*



#### IV. LOUANGE DANS LA DEUXIÈME PARTIE DE L'ACTION OU CONSÉCRATION

Maintenant silence profond et impressionnant. Nous voici dans l'intime du sacrifice, dans l'Action, *infra Actionem*. Là, commence le Canon ou la Règle. Radicalement, ce mot grec signifie une baguette droite. Donc ici Canon indique une ligne, une règle, une formule, selon laquelle doit procéder l'Action. A cet endroit, le missel porte une représentation du crucifiement. Nos pieux artistes qui écrivaient les sacramentaires avaient remarqué que le Canon commence par *Te igitur*. Or, T ressemble à la Croix. Les sacramentaires eurent donc cette lettre particulièrement ornée de fleurs. On en vint à produire sur une page à part la scène du Calvaire.

Après s'être incliné profondément et avoir baisé l'autel, afin de conjurer le Père très clément, par son divin Fils, de recevoir nos dons, le prêtre prie pour la paix et l'unité de l'Eglise. Nous disons : pour votre sainte Eglise universelle. Ainsi nous proclamons que le service divin, ici à l'autel, est celui de la société chrétienne dans tout l'univers. A Jérusalem, au cénacle, entre l'Ascension et la Pentecôte, nous étions environ cent vingt : aujourd'hui le cénacle c'est l'univers. Liturgie, service social et catholique ou d'une société, vaste comme tout le globe. On prononce le nom du pape. Pape, mot grec qui signifie père.

Remarque d'une grande importance : qui prie en union avec le pape fait vraiment la prière familiale, sociale ou liturgique. Explication. Saint Pierre a été

établi le fondement de l'Eglise : Tu es Pierre. (S. Matth. xvi.) Or, le fondement de la famille, c'est le père. Donc Pierre fut à toute l'Eglise le premier père ou premier pape. Or il est mort à Rome, fait certain ; car vu l'importance du personnage, les chrétiens, même leurs ennemis, le suivirent des yeux jusqu'à son martyre. Pierre est mort à Rome. Conséquence : l'évêque de Rome devient, à sa place, le pape ou le père. Donc la prière avec lui, voilà la prière familiale, sociale, liturgique : *una cum famulo tuo, papa nostro*.

L'évêque porte ici un titre remarquable : *Antistite nostro*, c'est-à-dire celui qui se tient à notre tête (*ante sto*). Ici le spectacle de la haute hiérarchie de la société chrétienne : d'abord le souverain Pontife, chef ou tête de l'Eglise universelle, lieutenant du Christ, chef invisible ; au-dessous, l'évêque, chef du diocèse. Donc, celui qui ne marche pas à la suite de son évêque, ne suit pas davantage le souverain pontife, tant que le prélat reste en grâce avec le siège qui est par excellence le siège apostolique, l'*apostole*, comme on disait au XIII<sup>e</sup> siècle. (Joinville, xiii.)

Ensuite, en souvenir des recommandations du Seigneur dans l'institution même de l'Eucharistie, savoir, que nous devons vivre dans l'unité et nous aimer les uns les autres, nous faisons mémoire des vivants. *Famulorum*, ce terme indique un serviteur de famille. Justement la Liturgie est un service familial. Nous demandons la prospérité temporelle, surtout la prospérité éternelle, pour ceux que nous aimons et même pour nos ennemis, principalement pour ceux qui entourent l'autel et offrent ce sacrifice de louange. Remarquez ces paroles sacrifice de louange, *sacrificium laudis*, louange

du Christ et louange du chrétien uni au Christ. Remarquez encore celles-ci : *pro redemptione animarum suarum*. La rédemption, ou, selon le vieux mot français qui en vient, la rançon, qu'est-ce à dire ? Par cette rançon nous entendons le rachat des âmes. Le péché les fait tomber en esclavage, sous le pouvoir du premier révolté ; mais elles remontent à la liberté de leur suprême destinée et à toutes les libertés de la vertu, grâce au sang de l'Homme-Dieu, offert à la divine majesté en compensation, en rédemption, on rançon ! Alors, c'est au vrai maître que la rançon est payée. Ici, prière pour les chefs d'Etat selon la parole de l'apôtre à Timothée. En comparaison de l'honneur d'être nommé, officiellement recommandés à l'autel, dans l'Action, que sont les autres hommages rendus aux chefs d'Etat, même supposé que ces hommages soient sincères ?

Puis notre communion ou communication s'élève : nous faisons mémoire des élus, en premier lieu de la glorieuse vierge Marie. Elle est la mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ, donc nous ne saurions trop l'honorer. Aussi elle aura dans notre Liturgie la première place : *in primis*. Au cénacle elle priait entourée des apôtres. Après le nom de Marie viennent ceux des apôtres, des premiers papes et de quelques martyrs. Nous voilà le long des siècles, comme au cénacle : fidèles et apôtres avec Marie, mère de Jésus. Déjà, sur la croix, le sacrifice fut offert en présence de Marie, de l'apôtre Jean et de plusieurs fidèles. La veille, les apôtres assistaient à la première consécration.

Le célébrant étend les mains sur le pain et sur le vin, ainsi que, sous l'ancienne loi, celui qui offrait une

victime étendait la main sur son offrande. Par cette cérémonie, nous déclarons que nous offrons l'hostie eucharistique de grand cœur, et que l'adorable Agneau a porté nos iniquités. Tandis qu'il tient les mains étendues, le sacrificateur visible prononce une prière qui mérite d'être citée tout entière : « Donc, cette offrande de notre service, cette offrande de toute votre famille, nous vous prions, Seigneur, de la recevoir avec miséricorde et de disposer dans la paix nos quelques jours d'ici-bas, et de vouloir bien nous préserver de l'éternelle damnation et nous compter dans le bercail de vos élus. Par le Christ Notre-Seigneur ! » Vous avez plaisir à rencontrer dans l'action la plus sainte du service divin l'expression service : *servitutis nostræ* et ceci ; offrande de toute votre famille : *cunctæ familiæ tuæ* : encore l'idée d'un service social, public, liturgique. Les mots : *dies nostros in tua pace disponas*, ont été insérés par le pape Grégoire le Grand, sous le pontificat de qui Rome fut assiégée par les Lombards. L'idée si poétique de bercail vous rappelle cette parole d'Évangile : Je suis le bon Pasteur. Nos quelques jours d'ici-bas, l'éternelle damnation, le bercail des élus, quelles pensées et quelle éloquence !

Après cette imposition des mains, le prêtre dit : *Quam oblationem*, formule où il exprime avec insistance l'intention de consacrer. Voici le moment trois fois saint. Le sacrificateur dit : « La veille de sa Passion, Notre-Seigneur Jésus-Christ prit du pain, éleva les yeux vers vous, son Père tout-puissant, le bénit, le rompit, le donna à ses disciples, disant : « Prenez et mangez tous de ceci, car,

« Ceci est mon Corps. »

*Pridie quam pateretur* c'était la veille de sa Passion. Disons-le puisque l'Eucharistie est souvenir, testament, héritage. C'était la veille de la grande souffrance, il faut le dire, car l'Eucharistie est le prolongement dans les siècles du sacrifice du Calvaire. La veille de sa Passion ! En vérité, ce sacrement n'est-il point pour nous le viatique, le pain du voyage, surtout à l'heure suprême de cette vie, heure de notre passion ?

Le Seigneur éleva les yeux et rendit grâces. Il éleva les yeux, c'est la tradition ; le Christ regardait ce ce trône de l'éternité, où doit aboutir tout ce qui est sacrifice. Il rendit grâces, d'où à ce sacrement ce nom si beau Eucharistie ou Action de grâces. Eucharistieselit dans l'Évangile selon saint Matthieu, texte grec (εὐχαριστήσας). Il éleva les yeux et rendit grâces. Par lui-même il inaugurait la liturgie de la messe. Action de grâces, Eucharistie, nom qui résume les merveilles contenues dans cette invention du cœur de l'Homme-Dieu. Il rendit grâces, c'est-à-dire, il adora Dieu le Père tout-puissant. Il rendit grâces, il le remercia de toutes les faveurs accordées ou devant être accordées aux hommes. Il rendit grâces, il pria le Père d'accepter la réparation du Calvaire, pour les péchés du monde, depuis la révolte d'Adam jusqu'à la révolte du dernier homme qui péchera gravement. Ainsi, le Jeudi-Saint, au milieu des apôtres, le Christ célébrant la première messe a devant les yeux les quatre fins du sacrifice de l'autel : adoration, reconnaissance, demande, invocation de la céleste miséricorde.

Par respect pour son corps, il bénit ce pain, le purifia de son souffle. Il aurait pu, comme le prêtre, former le signe de la Croix, puisque ce sacrement était le sacre-

ment du sacrifice de la croix, puisque, en conséquence de ce sacrifice, toute bénédiction devait s'accomplir par le signe et la vertu de la Croix.

Ce pain, il le rompit : son corps allait être comme rompu sous les coups des bourreaux. Il le donna à ses disciples. Il le donna : jamais don fut-il comparable à ce don ? C'est le résumé des bienfaits divins. Il le donna, disant : « Prenez et mangez tous de ceci, car ceci est mon corps » *Hoc est enim Corpus meum !* Quand *meum* a franchi la lèvres sacerdotale, le changement de substance est un fait, un miracle accompli. Selon le Docteur angélique, tout agent créé n'agit que sur les formes de de l'être ; mais l'énergie de Dieu s'étend à toute la nature de l'être, de façon à changer une substance en une autre substance. D'où à l'opération divine, en la consécration, ce nom transsubstantiation, nom unique, pour exprimer un prodige unique. (III, q. LXXV, 4.) Dieu dit : « Que la lumière soit », et la lumière fut ! Marie dit : « Qu'il me soit fait selon votre parole », et le Verbe fut chair ! Par la bouche du prêtre, le Christ dit : « Ceci est mon corps », et ceci est son corps ! A ces mots, le sacrificateur visible de fléchir le genou devant le sacrificateur invisible, qui est en même temps l'Agneau ! Alors les fidèles de courber le front vers la terre.

Le prêtre prend le glorieux calice, glorieux, mot qui fait allusion à la parole du psaume XXII : « Et mon calice à l'enivrant breuvage, qu'il est glorieux ! » Le prêtre ne dit pas : Jésus prit un calice ; il dit : Ce calice. Est-ce donc celui du cénacle ? Oui, car il ne s'agit point ici de métal. Bien plus, le consécrateur est le même que celui du cénacle. Prêchant au peuple

d'Antioche, saint Jean Bouche d'Or disait : « Quand tu vois le prêtre en son offrande, ne pense pas que celui qui agit ainsi soit le vrai prêtre ; mais crois que la main du Christ est invisiblement étendue. » Selon la remarque de saint Augustin, c'est le Christ qui baptise. (Tract. 6 in Joan.) Pareillement, c'est lui qui dit la messe. Le mouvement dans la Vie liturgique appartient surtout au Christ. Notre part, à nous, consiste à nous unir à lui, pour vivre en lui, pour le laisser vivre en nous.

Avec les lèvres de son ministre, l'Homme-Dieu, le Verbe par qui tout a été fait, vient de dire, comme au Jeudi-Saint : « Ceci est mon corps. » Maintenant, il ajoute :

**« Ceci est le calice de mon sang. »**

Voilà sur l'autel son corps et son sang, « le sang du nouvel et éternel Testament, mystère de la foi, sang qui pour vous et pour plusieurs sera répandu en rémission des péchés ». C'est le sang du Nouveau Testament. Dans l'ancienne alliance, le sang des victimes coulait à flots, mais son grand mérite c'était de figurer le sang de la victime de la Croix et de l'Autel. Cette alliance, ce testament qui est nouveau, il est aussi éternel. Et pourquoi le Seigneur voudrait-il l'annuler ? Lui offrirait-on jamais un sang plus précieux qui réparât mieux nos offenses, qui nous méritât une plus belle destinée ? Cette alliance est un testament, c'est-à-dire, une disposition devenue définitive par la mort de son auteur, et, ici, définitive jusqu'à être éternelle. L'instrument, l'acte qui porte ce testament est un acte vivant qui reste entre nos mains : c'est

l'Eucharistie. Ce que me lègue Jésus-Christ, c'est lui-même vu face à face dans la vie éternelle. Et voilà que son testament sera déjà lui-même dans oette vie, lui-même mystérieusement, mais réellement. O Eucharistie !

« Mystère de la foi. » Oui, grand mystère de la foi. L'Eglise n'en dissimule pas la profondeur. N'a-t-elle pas chanté tout à l'heure : « Les cieux et la terre sont remplis de votre gloire. » Or, ces chefs-d'œuvre de la nature sensible, non seulement l'esprit humain est incapable de les expliquer tous, mais il ne peut pas même les connaître tous. Donc dès qu'il s'agit de la grande donation de l'Homme-Dieu, le prêtre dit sans étonnement : « Mystère de la foi », son cœur et les nôtres ajoutant : Mystère de l'espérance, de la charité infinie et de l'infinie puissance. *Mysterium*, secret, profondeur, monde surnaturel ! Dans le siècle à venir, ce sera notre joie de sonder au moins quelque chose de cette immensité qui est la puissance et la charité de l'Homme-Dieu ! *Mysterium !*

« Ce sang sera répandu pour vous et pour plusieurs. » Pour plusieurs, manière de s'exprimer en usage chez les Hébreux. Nous devons entendre : sera répandu pour tous. Donner à cette parole un autre sens, ne serait-ce pas faire injure au cœur de Jésus-Christ ? A moins qu'on ne l'entende, ce qui revient au même, de ceux qui auront voulu profiter de l'effusion de ce sang, versé réellement pour tous.

Voici la dernière parole de la consécration : « Toutes les fois que vous ferez ces choses, vous les ferez en souvenir de moi. » Toutes les fois que vous ferez ces choses, les choses que voilà. Ainsi, la consécration est



non seulement la représentation de la dernière Cène, mais encore sa reproduction. C'est l'Action.

La consécration s'appelle encore élévation, parce que le célébrant y élève le corps, puis le sang, pour les faire adorer au peuple. Moïse consacrant Aaron prit la poitrine de la victime et l'éleva devant le Seigneur. (Lév. VIII.) Cette cérémonie date du XI<sup>e</sup> siècle, époque où parut Bérenger, premier adversaire du grand dogme au dire de saint Thomas, qui connaît bien la tradition. (q. LXXV, 1.) On propagea le rite même après sa rétractation.

La consécration est achevée. Les fidèles ont relevé la tête, comme les épis d'un champ se redressent quand le souffle rafraichissant a passé sur eux. Voilà sur l'Autel l'Agneau de Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Sur la Croix et l'Autel, même agneau, donc même sacrifice. Aussi le prêtre prononce-t-il des paroles comme celles-ci : Au souvenir de la Passion, nous, vos serviteurs, nous offrons à votre majesté la victime pure, la victime sainte, la victime sans tache. Nous, vos serviteurs : *nos servi tui*. En effet, à ce moment, nous voilà au sommet du service divin. De ce service nous accomplissons l'acte le plus élevé : offrir au Père son très cher Fils. *Offerimus*, offrir, première idée de tout sacrifice. *Offerimus*, c'est nous qui offrons. Par la consécration, en présentant le sacrifice de la Croix, nous devenons, secondairement mais réellement, sacrificeurs : *Hostiam puram, hostiam sanctam, hostiam immaculatam, panem sanctum vitæ æternæ et calicem salutis perpetuæ*. A chacune de ces cinq déclarations le prêtre fait sur la Victime le signe de la Croix : signes qui peuvent rappeler les cinq plaies de

l'Agneau reçus sur la Croix (q. LXXXIII, 5.) *Hostiam immaculatam*. Le mot *hostia* signifiait une victime qu'on offrait afin d'être délivré de l'ennemi, *hostis*. Or le sang de l'Homme-Dieu donne le salut éternel. *salutis perpetuæ*. A ces paroles : Fidèles au souvenir de votre Passion, dans l'Eglise de Lyon, le prêtre étend les bras comme le Christ sur le Calvaire. Les dominicains imitent ce rite et leur grand docteur saint Thomas en fait mention. (LXXXIII, 5.) Chez les chartroux, c'est jusqu'à la fin du Canon que le célébrant représente ainsi le Crucifié.

Après le mot bienheureuse Passion, nous disons Résurrection et Ascension. La Résurrection et l'Ascension ne sont-elles pas liées à la Passion comme la victoire et le triomphe au combat ? Eux aussi, les Grecs, après la consécration, offrent le sacrifice en souvenir du Crucifiement et de la Résurrection et de l'Ascension.

Passion, Résurrection, Ascension, après ce triple et unique souvenir, inspiré par la parole du sacrificateur invisible, « en souvenir de moi », la sainte Eglise continue sa louange. Elle tressaille en rappelant les sacrifices d'Abel, d'Abraham et de Melchisédech. Ils offraient la figure, elle offre la réalité, saint sacrifice, agneau sans tache ; *sanctum sacrificium, immaculatam hostiam !* « Daignez regarder ces offrandes avec un visage propice et serein et les avoir pour agréables comme vous avez daigné avoir pour agréables les présents de votre serviteur le juste Abel et celui de notre père Abraham et celui de votre grand-prêtre Melchisédech : *sanctum sacrificium, immaculatam hostiam !* » Ainsi, afin de faire ressortir l'idée de sacri-

fice, nous venons de rapprocher les termes les plus expressifs : *offerimus*, ensuite *hostiam* trois fois répété, ensuite, *sacrificium*, enfin *hostiam*.

Mais si cette victime est l'Homme-Dieu, elle est l'objet des complaisances du Père. Pourquoi donc le prier de l'agréer? En tant que ce sacrifice est celui du Fils bien-aimé, il ne saurait être repoussé, *immaculatam hostiam* ! En tant qu'il est le nôtre, nous avons à prier le Très-Haut de l'accueillir : *supplices te rogamus*. Là encore, saint Thomas donnait la réplique dès le XIII<sup>e</sup> siècle aux novateurs du XVI<sup>e</sup>. « Le prêtre demande que, au point de vue de la dévotion de ceux qui l'offrent, ce sacrifice soit agréé de Dieu, comme furent agréés ces anciens sacrifices. » (q. LXXXIII, 4.) Sur cette difficulté, Bossuet expliquant la messe à un nouveau catholique, répond : « Il y a dans ce sacrifice Jésus-Christ qui est offert et il y a l'homme qui l'offre. »

Voici encore la communion ou communication avec les saints. L'Eucharistie n'est-elle pas le sacrement de l'union des trois grandes familles chrétiennes? Ici l'Eglise triomphante et l'Eglise souffrante se réunissent à l'Eglise militante, afin d'entourer l'Agneau et d'offrir le sacrifice par excellence. Là il nous est donné de nommer nos chers défunts, et pendant qu'il nous semble apercevoir autour de l'autel leurs visages, de dire avec le prêtre : « Souvenez-vous aussi, Seigneur, de ceux qui sont partis avant nous avec le signe de la foi et qui dorment dans le sommeil de la paix ». Peut-on exprimer plus suavement et l'immortalité et la résurrection ! *Nos præcesserunt*, ils ont passé devant nous. Ils sont les trépassés ou ceux qui ont passé au-delà des obscurités et vanités et iniquités de cette vie provisoire. Ils

sont partis, donc non détruits. Partis avant nous : donc nous avons à les rejoindre. Partis, même sens que décédés. Ils se sont acquittés du travail de la vie présente, acquittés de leurs fonctions, sens du mot *défunts*. Ils sont partis avec le signe de la foi : signe de la foi, fidélité publique ou publique conversion ; signe de la foi, derniers sacrements reçus et non subis. Leurs corps dorment dans le sommeil de la paix : *et dormiunt in somno pacis*. Ils dorment, cela rappelle ces mots de la 1<sup>re</sup> épître aux Thessaloniens : Ceux qui se sont endormis par Jésus. Endormis (*κοιμηθέντες*) correspond à notre mot grec cimetière. Cimetière signifie dortoir. Oui, voilà le dortoir où sommeillent les corps prédestinés à la glorieuse résurrection.

Maintenant, en dehors des obscurités de la matière corruptible, les défunts qui ne possèdent pas encore Dieu ont de ce Dieu une connaissance, une estime, un besoin tels, qu'à se sentir séparés de lui ils éprouvent une peine que personne en ce bas monde ne comprendra jamais. Nous vous supplions, Seigneur, de leur accorder le lieu du rafraîchissement, de la lumière et de la paix : *locum refrigerii, lucis et pacis* ! Quelle définition du Ciel ! Le pays du rafraîchissement, de la lumière et de la paix, c'est, selon notre expression populaire, le Paradis ! Or paradis veut dire : jardin de délices. De leur côté les Grecs disent après la consécration : « Donnez-leur de reposer là où brille sur les âmes la lumière de votre visage ». Purgatoire ici, enfer tout à l'heure, quand nous disions : préservez-nous de l'éternelle damnation ; Ciel à tout moment et sous les formes les plus consolantes : voilà comment nous sont prêchées nos fins dernières dans l'action du sacrifice.

En terminant sa recommandation en faveur des défunts, le prêtre a dit : *Per eundem Christum Dominum nostrum*, inclinant la tête. Cette inclination vous rappelle celle du Sauveur expirant ; inclination après laquelle son âme bienheureuse visita les justes de l'ancienne loi, retenus loin de la face de Dieu jusqu'à l'heure de l'Ascension, où le Christ allait arriver en triomphateur à ce terme qui est la première destinée du genre humain.

Au *Memento* des défunts comme à celui des vivants, le prêtre fait un acte de souvenir selon l'intention du fidèle qui lui a offert l'honoraire, honoraire, c'est-à-dire offrande qui honore le prêtre et le fidèle. D'ordinaire, l'intention est en faveur des âmes du purgatoire. Mais vous pouvez avoir les autres motifs : expier pour vous-même, demander une faveur, remercier et adorer. Combien nous sommes plus portés à demander qu'à remercier ! Et quand nous demandons, parfois nous commandons.

Avant la consécration, nous avons communiqué avec les élus, les invitant à nous aider à recevoir Jésus-Christ. Mais ici réunion de toute la famille : fidèles défunts *famulorum* ; nous, fidèles encore voyageurs, *nobis quoque* ; bienheureux, *omnibus sanctis*. C'est que, quand le Christ se trouve en personne au milieu de nous, alors nous, les enfants de l'Eglise militante, nous voilà, par cette divine présence, comme au delà de cette vie, déjà dans l'éternité, notre vrai pays à tous.

Cette grâce de la pitié divine, sollicitée en faveur des défunts, nous la demandons pour nous-mêmes qui marchons après les défunts et à faible distance : *nos*

*præcesserunt*. Ne disons-nous pas déjà au *Credo* : J'attends la résurrection des morts ? Qu'est-ce que dix, vingt ans, quand ils me seraient garantis et que je ne serais pas exposé, tous les matins, à ne pas voir la fin du jour ? J'attends la résurrection des morts, car tout à l'heure je serai avec ces trépassés !

✠ *Nobis quoque peccatoribus*. Ce mot *nobis*, comme tout à l'heure *nos servi tui*, s'entend spécialement des prêtres à l'autel. (q. LXXXIII, 4.) Ce pluriel rappelle l'ancienne concélébration, où l'évêque sacrifiait, entouré de prêtres. Deux autres détails à remarquer : d'abord une allusion au psaume *Miserere* en ces mots : *multitudo de vos misericordes* ; ensuite ces paroles : *partem aliquam et societatem*, une part, comme si nous disions : O Dieu, si petite que soit la part que vous nous ferez dans la société de vos saints, encore une miséricorde ajoutée à la multitude de vos miséricordes ! *Societatem*, mot très intéressant au milieu de la messe, acte le plus grandiose du service social.

✠ *Per quem hæc omnia*. « C'est par ce Christ, ô Seigneur, que toujours vous créez tous ces biens, les sanctifiez, les vivifiez, les bénissez et nous les procurez. » *Hæc omnia*, ces paroles se rapportent à des offrandes ou autres objets. Au rite lyonnais sont bénits ainsi dans la messe, en la fête de saint Jacques, 25 juillet, les fruits nouveaux, et en la Transfiguration les raisins. Plus largement, ces paroles signifient la bénédiction de toutes les créatures à l'usage de l'homme. Cette bénédiction s'accomplit par leur union avec le sacrifice du Christ, moyennant l'intervention de l'homme, être intelligent et aimant, qui mêle sa louange à celle de la Victime. *Hæc omnia*, aujourd'hui c'est le même sens,

mais les signes de croix se rapportent au mot : *Per quem*. Ils deviennent une déclaration de notre foi en la Présence réelle.

Saints du Ciel, saints du purgatoire, saints de la terre, le prêtre a fait mémoire de tous les enfants d'Israël, portant leur nom dans son cœur, comme le grand-prêtre portait le nom des tribus, quand, sur sa poitrine, reposait le Rational. Le ministre chrétien, successeur d'Aaron, a fait cette mention en deux fois, avant et après la consécration. Or, le grand-prêtre, revêtu de l'éphod, avait sur chacune de ses épaules une pierre d'onyx, et sur chacune de ces pierres étaient gravés six noms des douze tribus. (Ex., xxviii.) Nous demandons que l'Eglise militante et l'Eglise souffrante soient réunies à l'Eglise triomphante dans l'unité avec le Christ, chef ou tête de tant de membres.

En attendant, nous affirmons l'union qui existe entre les trois Personnes adorables, puis l'union qui existe déjà entre l'Eglise et le Christ, ici présent, en vue de glorifier le Père, comme sur la Croix. C'est pourquoi le célébrant forme une croix avec la sainte hostie, trois fois sur le calice, en disant : « Par Lui-même, avec Lui-même et en Lui-même » ; puis deux fois entre le calice et sa personne qui représente l'assemblée, bien plus, toute l'Eglise, en disant : « A vous, Dieu Père tout-puissant, en l'unité du Saint-Esprit ». Enfin il élève l'hostie et le calice, en ajoutant : « A vous tout honneur et toute gloire, dans les siècles des siècles : *honor et gloria !* »

Qu'est-ce que l'honneur ? Un témoignage d'estime. Qu'est-ce que la gloire ? L'honneur public pour avoir bien fait, ou l'honneur public avec louange. *Omnis ho-*

*nor et gloria*, messe, sacrifice de la louange. Ainsi, tout honneur et toute gloire, ou félicitation sociale, viennent à l'autel, s'y mêlent au sang du Christ et trouvent leur direction vers le Très-Haut. Le Père tout-puissant est glorifié par le Christ et avec le Christ et dans l'intimité du Christ : *per Ipsum et cum Ipso et in Ipso !* Sur la terre, au purgatoire, au Ciel, toutes les âmes se groupent à la suite du Médiateur, *per Ipsum*, pour tendre au but, qui est le Père tout-puissant : *Patri omnipotenti*. On croirait entendre saint Jude, qui termine ainsi sa lettre : « A Dieu seul, notre Sauveur, par Jésus-Christ, notre Seigneur, gloire et magnificence, empire et puissance, avant tous les siècles et maintenant et dans tous les siècles des siècles. Amen. »

Ainsi vibre, se meut, vit l'univers, gravissant par Jésus-Christ Notre-Seigneur vers Celui qui est le Principe et la Fin ! *Per omnia sæcula sæculorum !* Un *Amen* solennel termine le Canon, série d'oraisons, pendant laquelle, une seule fois, le prêtre a fait entendre sa voix, *Nobis quoque*, comme un soupir. Ce silence rappelle la prière en pleine persécution, prière des catacombes.

#### IV. LOUANGE DANS LA TROISIÈME PARTIE DE L'ACTION OU COMMUNION

Avec l'*Amen* solennel, le prêtre a été acclamé, à la fin de la grande action du service divin. Alors devant toute la famille, rassemblée par la communication des saints, se chante la grande prière de famille, l'Oraison des oraisons, l'oraison dominicale ou du Seigneur.



Comme celui de la préface, le chant du *Pater* est composé sur une échelle de quatre notes, mais il est moins solennel. Tour à tour, ces notes s'élèvent et retombent doucement, ce qui exprime bien notre élévation affectueuse et plaintive vers le Père. Cette prière servira de lien entre la consécration et la communion; car par ces mots : « Que votre nom soit sanctifié », elle fera suite à l'acclamation : *honor et gloria*, sorte de sommet dans le sacrifice ; par ces autres paroles : « Donnez-nous notre pain », le peuple aura, saint Thomas l'observe, une première préparation à l'acte de recevoir l'Eucharistie. (q. LXXXIII, 4.) Ce simple et attendrissant *Pater noster* est précédé d'un préambule où l'Eglise s'étonne de pouvoir dire à Dieu : Notre Père, et déclare s'autoriser de la formation, de l'éducation que le Christ lui a donnée. « Notre-Seigneur, dit M. Ollier, au nom de l'Eglise, semble faire civilité et un saint compliment à son Père, avant que de le nommer : Notre Père. » (*Expl. des cér. de la gr. messe*). Au *Pater*, le Prêtre tient les mains ouvertes comme pour recevoir. Il a les yeux fixés sur l'hostie, comme si, pour oser dire père au Tout-Puissant, nous avons besoin de regarder les lèvres du Christ. Il est notre frère aîné, le premier-né, comme écrit saint Paul. Lui-même, après sa résurrection, il parle ainsi : Dites à mes frères, et ainsi : Je monte vers mon Père qui est aussi votre Père. Ce frère aîné se met à notre tête, et avec nous prononce l'oraison qu'il nous a donnée.

En résumé, qu'est-ce que le *Pater*? La prière de la famille humaine, voyageant vers le suprême Père et lui demandant d'arriver. Notre Père, qui êtes aux Cieux, voilà le but. Les autres paroles regardent les moyens

par conséquent, elles découlent des premières, surtout de la première : *Pater* !

Père, cette seule parole n'exprime-t-elle pas et l'existence de Dieu et notre immortalité? Père, c'est-à-dire Cause première, Cause de tout mouvement, Cause de ce mouvement que notre œil suit dans les cieux. Voilà l'existence de Dieu. Père, c'est-à-dire Père suprême, auteur des bons pères et tendres mères, donc père parfait, donc père qui ne nous avez mis en mouvement que pour nous amener au repos près de vous. Voilà notre immortalité.

Première cause, Dieu est en lui-même la perfection infinie. Ne trouvant point meilleur que lui, il ne pouvait finalement viser qu'à lui-même. Mais en nous créant pour lui, il se destinait à nous. Notre source et notre but, il se chargeait de réaliser notre bonheur, en nous faisant aboutir à lui.

Enfants, le premier de nos devoirs envers le Père, n'est-ce point de reconnaître nos liens essentiels avec lui, savoir qu'il est le Père, et que venant de lui nous devons retourner à lui? Cette reconnaissance doit avoir lieu, non point froidement, mais avec un sentiment d'amour qui soit déjà un mouvement vers lui et même un mouvement vers lui pour lui. En cette reconnaissance réside l'adoration, acte très saint, vrai sacrifice déjà. Ce père, en qui nous voyons notre Cause et notre but, il nous conserve l'existence et nous conduit. Donc après l'avoir adoré, nous devons le remercier. A ce remerciement s'unira la demande ; car tous ces bienfaits nous seront maintenus, à la condition que faisant acte de dépendance, nous les solliciterons. Un bienfait spécial à demander, c'est le pardon ; car le péché renverse

tout le plan, ravissant à Dieu sa gloire, à nous le bonheur. Pardon ou parfait don. Adoration, remerciement, demande, pardon, voilà, dans ce seul titre, Père, l'idée des quatre fins du sacrifice. Aussi facilement, vous verriez qu'avec un tel mot vous produiriez des actes de foi, d'espérance et de charité et de contrition.

« Notre Père ! » Père et le nôtre à tous, c'est donc la prière de la famille, la prière publique, sociale, la grande formule liturgique. A l'autel, ces deux mots nous rappellent qu'en notre sacrifice réside la haute action du service social.

« Qui êtes aux Cieux ! » Ciel des étoiles et Ciel des bienheureux. Mais Dieu n'est-il pas partout ? Oui, toutefois la plus sensible preuve de son existence, c'est le mouvement. Où le mouvement paraît-il plus grandiose que dans la région étoilée ? Chacun des astres dit de ce Père qu'il existe. Mais ce Père des Pères, il existe sage et bon. Sage, comment vous éclairerait-il de son soleil, en cette course, pour vous laisser n'aboutir qu'à la nuit du néant ? Bon, pourquoi ne reposerait-il pas vos yeux dans la lumière du bonheur ? Ainsi ce ciel étoilé raconte la gloire de Dieu : son existence avec sa sagesse. Donc il raconte aussi notre immortalité. Il y a le Ciel de l'immortalité bienheureuse.

Dès lors qui ne comprendrait pas la vie présente ? Elle est un voyage vers la Terre du Père, vraie patrie. Toute la vie présente, acheminement vers cette patrie, préparation à la mériter. De tous ces mouvements, quel sera le plus direct ? Notre louange unie à la louange de Jésus, en ce sacrifice eucharistique, et toute la Vie liturgique adaptant notre mouvement au mouvement de l'Homme-Dieu.

Suivent sept demandes ; et, puisque nous demandons, cette oraison est absolument une prière.

Le premier moyen d'arriver chez le Père, c'est de sanctifier son nom : « Que votre nom soit sanctifié ! » Quel nom ? Père. Chez les pauvres humains, le nom n'est souvent qu'une étiquette insignifiante, parfois un contresens. Ici, la vérité, Père, Père devant qui les autres pères ne le sont que très secondairement. Père, donc source à toute vie et par là même, à toute vie, but suprême. Père, ici nom vrai, nom saint ou distingué et fermement établi au-dessus de tous les noms. Que ce nom si saint soit traité comme tel ou sanctifié ! Père, que vous soyez loué, comme le commencement et la fin, le parfait, le père suprême, le Père ! « A vous, la royauté et la puissance et la gloire, jusque dans les siècles ». Cette glorification, vous vous deviez à vous-même de l'exiger. Ici, nous la souhaitons. Nous demandons que la créature libre corresponde à votre plan.

Cette glorification du divin nom s'accomplit par notre marche vers le Très-Haut. Elle se consommera par notre arrivée ; car à quiconque arrivera, il sera évident que Dieu est la perfection suprême, tellement que dès ici-bas l'homme se sanctifiait, s'affermissait dans le bien par le seul fait de cheminer vers lui. Glorification de Dieu, il n'y a rien de plus élevé ; au-dessus, notre pensée ne saurait rien apercevoir. « Gloire à Dieu dans le plus haut des Cieux ! » Cette glorification nous la pratiquons tous, socialement et solennellement par l'offrande eucharistique du sang de l'Homme-Dieu, qui dit avec nous et par sa prière et par la voix du sang : « Notre Père qui êtes aux Cieux ! »

« Que votre règne arrive ! » De cette glorification du Père résultera notre bonheur par la possession de lui-même, Bien suprême. Glorifier le Créateur, être heureux avec lui, voilà en action notre destinée. Mais en comparaison de la gloire divine, notre félicité elle-même devient un moyen, en ce sens qu'elle retourne à Dieu pour lui faire honneur encore. Aussi la demandons-nous en disant au Seigneur : elle sera votre règne à vous, *tuum*.

Règne. En effet qui dit père, dit roi. Il nous régira ou dirigera. De cet ordre sortira la paix. Cet ordre consistera dans la conformité de nos volontés à la sienne. Telle sera cette conformité que nous deviendrons semblables à lui. Ainsi en sera-t-il à divers degrés, chez tous les enfants de la maison. Cette maison pacifique, son royaume, acclamera encore et encore son nom. Ce règne commence dès ce bas monde par l'ordre et la paix en notre intérieur, et par cette société de l'Eglise qui reste unie sensiblement dans un service social, dont l'acte principal est le sacrifice de l'autel. Gloire à Dieu, paix aux hommes !

« Que votre volonté soit faite ! » C'est le droit sacré du Père. Notre bonne volonté dans le Ciel, celle qui éternellement glorifiera Dieu, elle se mérite par la bonne volonté ici-bas qui est notre fidélité à tendre vers ce Père et l'ensemble de nos œuvres. Cette tendance fait de cette vie un voyage et ces œuvres en font un travail. Or dans les dix commandements qui règlent ce travail les trois premiers nous prescrivent directement un service envers notre Père céleste. *Votre nom, votre règne, votre volonté, ce votre répété me fait sentir que le premier père est le premier maître à qui finalement*

tout se rapporte. De plus, en disant *nous* et *notre*, je vais reconnaître que je prie de la prière fraternelle.

« Sur la terre comme au Ciel ! » Matériellement la terre fait la volonté du Créateur, avec une parfaite fidélité. Donc il s'agit de la terre intelligente des humains. Et quand nous disons comme au Ciel, il s'agit du Ciel intelligent des bienheureux. N'est-ce pas pour cela que ayant dit plus haut : Cieux, ici nous disons : Ciel ?

Notre Père, votre nom, votre règne, votre volonté, voilà bien la louange !

« Donnez-nous notre pain de chaque jour ! » Ames voyageuses dans un corps, n'avons-nous pas besoin de nourriture ? Pain de chaque jour, pain seulement pour ce jour, car peut-être ce soir mon voyage va finir. Corps et esprit, il nous faut avec le pain corporel, aussi le pain spirituel : parole évangélique, divine louange, surtout au sacrifice de l'autel.

Pain de chaque jour, pain donné par le maître des saisons et aussi pain gagné par nous en notre travail, chacun selon son état. Dire : Donnez-nous notre pain, c'est dire, donnez la santé, pour le gagner. Ce travail, gagne-pain, s'ajoute pour s'élever avec lui d'un seul mouvement, au sublime travail qu'est notre fidélité au devoir.

« Et pardonnez-nous nos offenses ! » Après les moyens ordinaires pour le voyage, nous demandons des moyens accidentels ou moyens qui supposent un accident. Or ici l'accident c'est le péché dont le nom lui-même veut dire chute. Il fait bon demander pardon au Père des pères. Jésus récite avec nous le *Pater*. Mais, lui la sainteté même, comment prononcera-t-il : remettez-nous nos dettes ? Devant le divin créancier, il s'est fait ré-

pendant pour nous, et, sept cents ans à l'avance, Isaïe s'écriait : « Lui-même il a été blessé à cause de nos iniquités. » Auprès du Père, le meilleur répondant est sans doute le Fils.

« Et ne nous laissez pas succomber à la tentation ! » Relevés de nos chutes, il est si naturel que nous craignons de rechuter. La tentation n'est pas un péché ; nous péchons en y entrant par le consentement. Tentation, voilà encore l'explication de la vie. Que votre volonté soit faite, vie présente, voyage et travail. Que votre volonté soit faite malgré la tentation, vie présente, voyage, travail et de plus bataille. Nous bataillons sous les yeux de notre Père et Roi, sous le commandement de son Fils le Christ ou le Roi.

« Mais délivrez-nous du mal ! » Au Père de délivrer ses enfants, sans doute du mal en général qui est le contraire du bien, de tous les maux, fruits du péché ; car le péché rend malheureux le genre humain. En grec, l'emploi de l'article laisse voir qu'il s'agit d'un mal particulier N'est-ce pas dire : Délivrez-nous du mal qui est le mal suprême ou, tout court, le mal ? C'est le malheur de ne pas arriver, vers le Père céleste, c'est la damnation nous privant à perpétuité de vivre avec lui et à perpétuité nous fixant dans l'abîme de Satan. Satan reste l'adversaire, l'opposé du bon Dieu, ou Bien suprême, par conséquent, le Mauvais, le Mal. Donc de lui encore on peut dire : Délivrez-nous du mal. (II-II q. LXXXIII, 9.)

Ainsi, au premier mot, le Père ou la source de la vie, à la fin le Mal ou le vide, vide où l'âme étouffe, sans mourir, quels extrêmes ! Et dès ce bas monde quel regard sur l'éternité, cette immensité avec sa hauteur et

sa profondeur interminées et interminables ! Amen ! Oh oui, au-dessus et loin de la misère, en haut avec le Père, en haut tous avec notre Père. Auprès de vous est la source de la vie. O Père, Amen !

Vraiment il fallait que cette oraison fût insérée dans l'Ordinaire de la messe, comme dans l'Évangile. Chez les Grecs elle arrive aussi entre la consécration et la communion et avec ce préambule semblable : « Permettez, Seigneur, que, avec confiance et, comme il faut, nous osions, vous le Dieu du Ciel, vous appeler Père. » Cette oraison, composée par Notre-Seigneur, formait déjà sur ses lèvres un sacrifice de louange. Il la redisait sur la Croix, au moins par la voix de son sang. Oui, ces bras étendus sur le monde, du côté du Ciel, ne disaient-ils pas : Que votre nom soit sanctifié ! Que votre règne arrive ! Pardonnez-nous ! Nous pouvons donc appeler l'Oraison dominicale, prière du sacrifice.

Chacun abonde dans son sens. Au rite romain, on récite le *Pater*, les bras ouverts en croix, comme aux autres oraisons, pour marquer l'union des fidèles avec l'auteur de cette prière. Au rite lyonnais, le prêtre le récite en tenant l'hostie. Ainsi, par le ministre sacré, les chrétiens disent l'oraison du Seigneur, non seulement à la suite de ce Seigneur, mais encore comme en donnant la main à celui qui a bien voulu se constituer leur aîné. Puis, à ces mots : « Que votre volonté soit faite », le prêtre, qui jusqu'alors a tenu l'hostie sur le calice, fait, avec elle une élévation, élevant aussi le calice. Alors les ministres inférieurs de tomber à genoux. Pourquoi élever à ce moment le corps sacré et le précieux sang ? Pour affirmer que nos volontés pren-



nent leur vraie direction en suivant Notre-Seigneur, et qu'ainsi, la volonté de Dieu observée sur la terre comme au Ciel, son nom divin reçoit tout honneur et toute gloire !

Puisque cette oraison vient du Christ et qu'il y prie avec nous, il n'était pas nécessaire de rappeler qu'il est notre Médiateur. Elle n'aura donc pas la conclusion ordinaire. *Per Christum.*

L'oraison dominicale formule simple et courte : simple comme la parole de l'enfant qui sans phraser dit son amour et son indigence ; courte comme un refrain, vrai refrain de la famille humaine, voyageant vers le suprême Père.

Cette récitation de l'oraison dominicale ne vaut-elle pas mieux que tous les discours sur la liberté, l'égalité, la fraternité, même sagement entendues ?

Père, donc pour aller à lui, liberté. Notre Père à tous, donc égalité. Notre Père, donc fraternité. Oui, la Vie liturgique, c'est la liberté, l'égalité et la fraternité en prédication et en action.

Liberté, l'Eglise la demande, toutes les fois qu'elle parle de délivrance : *Libera nos a malo ; libera nos, quaesumus.* Liberté, exemption de tout lien. Or, le lien le plus triste est celui qui couvre l'œil de l'intelligence devant la question de notre destinée, ou comprime les ailes du cœur vers ce but suprême. C'est l'erreur ou la passion. Ces entraves de l'âme et les misères corporelles, l'Eglise en sollicite la suppression. Elle y travaille, aidant le Père, qui, en cette délivrance, veut bien se laisser aider. Egalité, en cette assemblée, vous ne voyez d'élevé au-dessus du peuple que le prêtre, parce qu'il est prêtre, et il l'est pour les fidèles. Dieu

le choisit là où bon lui semble. Au milieu des montagnes de l'Auvergne, des moines recueillent un petit pastoureau. Il sera prêtre, évêque, pape, le pape Sylvestre au génie puissant. Fraternité, chez nous, ces deux mots : mes frères, deviennent un refrain, depuis que Jésus-Christ a dit à ses apôtres : Mes frères, c'est-à-dire depuis qu'il leur a dit : Vous prierez ainsi : Notre Père !

Ceux qui, dans l'assemblée des justes, récitent de bon cœur le *Pater* se préservent d'un sentiment qui aigrit, haine sociale. Inférieurs, ils s'inclinent devant tout chef qui leur représente le Père. Supérieurs, ils descendent vers les autres pour les soutenir fraternellement en leur voyage vers le Père. Quiconque a pour but de servir ce Père et d'arriver ainsi à son règne s'habitue à se regarder comme voyageur. En conséquence, il se contente de pouvoir voyager, loin de brûler de cette soif de primer et de jouir qui enrage tant d'hommes. De là l'ordre et, par l'ordre, la paix. Voilà sur l'autel le grand moyen de résoudre la question sociale. Le *Pater* trace le plan divin par rapport à la vie présente ; le Décalogue ajoute la déclaration des droits de Dieu et des devoirs de l'homme, organisation pratique, voie des commandements : que votre volonté soit faite ! Au *Credo*, vous chantiez le point de départ et le point suprême d'arrivée, création puis vie éternelle, et entre ces deux extrêmes le remplacement de l'homme sur sa route vers Dieu, grâce à l'Homme-Dieu. Cet ordre admirable, vous le retrouvez quand vous vous unissez de cœur au chant de l'oraison dominicale. *Pater*, création. *Regnum tuum*. *Libera nos a malo*, vie éternelle. Et c'est la prière donnée aux hommes par

Jésus, Fils de l'Homme et de Dieu. *Credo*, plan de la vie dans une profession de foi. *Pater*, plan de la vie dans une prière.

Le prêtre vient de rompre l'hostie en trois. Une partie est déposée dans le calice pour signifier que les deux espèces ou apparences ont la même valeur et rappeler le retour à la vie du corps de l'Agneau, vidé de son sang. En souvenir de cette résurrection arrivée le troisième jour, le prêtre a fait trois signes de croix. (q. LXXXIII, 5). Imitant la salutation du divin ressuscité à ses fidèles, il dit : « Que la paix du Seigneur soit toujours avec vous.

Cette fraction de l'hostie rappelle celle du jeudi Saint et celle d'Emmaüs, le jour de la Résurrection. Saint Paul dit : « Le pain que nous rompons n'est-il pas la participation du corps du Seigneur? » (I. Corinth. x.) Pain d'Emmaüs, pain de cette épître, pain des Actes des apôtres, partout il s'agit d'un pain déterminé, car le texte grec porte l'article. D'après les Actes, « Ils persévéraient dans l'enseignement des Apôtres, l'union, la fraction du pain et dans les prières. » (Act. II.) Prédication, fraction du pain, appelé le pain (τοῦ ἄρτου) prières déterminées ou les prières (ταῖς προσευχαῖς) n'est-ce pas, à son début, notre Liturgie?

Voici la communion. Elle achèvera le sacrifice. La consécration a fourni la victime, déjà dans un état d'immolation mystique ; à la communion de consommer cette immolation. Ainsi au Jeudi-Saint, consécration puis communion. Si les agneaux meurent, c'est pour se donner en nourriture. Mais ici quel agneau! Encore que le Seigneur se cache sous sous le voile du

mystère, sous la forme d'un aliment, une créature hésiterait à s'avancer. C'est pourquoi l'Eglise entonne ce cantique : Agneau de Dieu, qui ôtez les péchés ! Elle le reprend une deuxième, une troisième fois, tant elle y trouve de douceur. Agneau, comment dire mieux que la messe, qui s'achève, est un sacrifice où il y a du sang ! Notre mot tuer correspond à un mot grec (θυεῖν) qui signifie sacrifier comme un encens. Agneau qui vous laissâtes saigner au front, saigner aux mains et aux pieds, saigner à la poitrine, Agneau inondé de sang, ayez pitié de nous ! Agneau inondé de sang, donnez-nous la paix ! La paix, ce mot suave, avec l'ordinaire de la messe, vous le prononcez une dizaine de fois. L'idée d'agneau éveille l'idée de la paix. Ayant coulé pour expier et rétablir l'ordre et ainsi refaire la paix, le sang du Christ nous est appliqué individuellement par la Communion.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés : éloge, louange. Messe, sacrifice de louange.

Chez les Grecs, avant la communion, le prêtre prononce en l'honneur de l'Agneau, ces paroles où éclate la foi sur la présence réelle : « L'Agneau de Dieu est divisé, divisé encore, sans disparaître. Toujours il est pris en nourriture, sans jamais être consommé ; mais ceux qui communiquent avec lui, il les sanctifie. »

Dans l'Eglise de Lyon, le prêtre tient la parcelle de l'hostie au-dessus du calice, jusqu'à ce qu'il dise : *Agnus Dei*. Dire trois fois Agneau de Dieu, en reposant sa main sur cet Agneau ! Ecrivain aux chanoines de Lyon, saint Bernard admirait l'Eglise primatiale des Gaules, pour ses études, ses institutions, sa discipline, surtout pour son attachement à ses traditions liturgiques.

Le célébrant a les mains jointes sur l'autel et la tête inclinée. Sacrificateur visible, il parle au sacrificateur invisible, à voix basse. Il prononce trois oraisons, et trois fois il appelle l'Agneau : Seigneur, Jésus-Christ : *Domine, Jesu Christe*. N'est-ce pas l'ami qui parle à l'ami, s'inclinant vers son oreille et vers son âme? « Je vous ai appelés mes amis. » (S. Jean, xv.) C'est Jean, au soir de la Cène, inclinant la tête vers le cœur de l'Homme-Dieu, approchant son âme du foyer de la charité. La première oraison implore la paix. En sa suprême oraison, et dans la Cène où il donna la communion à ses apôtres, le Christ dit : « Je vous donne la paix ; je vous laisse la paix. » Il demandait à son Père que les siens fussent consommés dans l'unité. Et les apôtres, après la terrible déclaration d'une trahison prochaine, que demandaient-ils par là même qu'ils se récriaient avec générosité? L'unité, la paix pour leur société. Le prêtre dit : Maintenez, ô Seigneur, ô Christ Jésus, votre Eglise dans la paix et dans l'unité. Mais Jésus a dit : Je suis venu apporter, non la paix, mais le glaive. Alors, que demandons-nous? La paix du soldat, lorsque, en sa poitrine haletante, il garde l'espoir de triompher. Deux mots à noter : *pacificare, coadunare* ; donner la paix et l'union. Ainsi nous demandons la paix sociale, de façon que l'Eglise militante, agitée par rapport aux persécuteurs, reste, par rapport à elle-même, dans la paix.

Après la première oraison, le prêtre baise l'autel comme s'il baisait le Christ. Il donne le baiser de la paix au diacre, qui le porte au sous-diacre et celui-ci à tout le clergé, chaque lévite embrassant son frère avec ces mots : *Pax tecum !* La paix avec toi ! Nous

lisons en saint Augustin : « Après l'oraison dominicale on dit : La paix soit avec vous ! et les chrétiens se donnent un saint baiser. » (Serm. 227). Saint Paul écrit aux Romains et aux Corinthiens : « Saluez-vous mutuellement dans un saint baiser.

Deuxième oraison. Le prêtre sollicite pardon et persévérance : *Fac me tuis semper inhærere mandatis.* Quelle énergie ! *Inhærere*, c'est s'attacher comme le fer s'attache à l'aimant ! La troisième oraison demande avec la préservation de l'âme, celle du corps ! *Ad tutamentum mentis et corporis et ad medelam percipiendam.* Remarquez *corporis*. C'est souvent que la Liturgie s'intéressera à notre bien corporel et temporel. En cela elle s'inspire de l'oraison dominicale. Donnez-nous notre pain de chaque jour. Mais ce pain c'est une provision de voyage. Que votre règne arrive ! De là ce caractère de nos prières qui nous font chercher avant tout le royaume de Dieu.

Après les trois oraisons, le prêtre fléchit le genou, et dit en se relevant : « Je prendrai le pain du Ciel. » Le pain céleste, allusion à la manne. Ainsi, non seulement l'Ordinaire de la messe est inspiré des livres saints, mais de plus, les principales figures de l'Eucharistie : sacrifices d'Abel, d'Abraham, de Melchisédech, agneau pascal, manne, sont rappelées dans le cours de la mystérieuse immolation, ces figures rappelant elles-mêmes que l'Eucharistie est le souvenir de la mort du Sauveur, sacrifice et viatique. Après s'être prosterné, le prêtre, à haute voix et par trois fois, proteste de son indignité avec les paroles de l'officier qui déclarait ne point mériter de recevoir sous son toit le Messie. Je ne suis point digne, mais mon âme sera guérie.

En ces deux mots, vous avez la vraie doctrine sur la pratique de la communion entre deux excès : sévérité et sans-gêne. Mon remède, c'est Jésus ; donc il faut communier avec respect et bonne volonté. Saint Paul dit : Que l'on s'éprouve soi-même. Mais Jésus c'est mon remède : donc il faut communier souvent. Puisqu'il est mon viatique, la perfection serait de communier chaque jour ; car, en mon voyage, chaque jour marque sensiblement une étape. Mais encore une fois, mon remède c'est Jésus. Il a dit : chair infirme ! Il n'a pas dit chair nulle ou nulle pour lutter. Les remèdes corporels exigent certaines dispositions. Le pain vivant et vivifiant exige des dispositions. Bossuet dit : « Ces faibles résolutions et cet extérieur de piété font qu'on s'imagine avoir de la religion et on n'a point cette horreur de soi-même et de son état qui fait qu'on le change. » (Sur l'Ev. Dern. sem. 27.) Un décret de la Congrégation du Concile, rendu en 1905, décide que, pour la communion de chaque jour, deux conditions suffisent : état de grâce et intention droite.

Enfin le sacrificateur porte à ses lèvres le pain céleste ; il ferme les yeux à ce monde, comme s'il n'y avait plus rien à y chercher ; il joint les mains sur sa poitrine, comme pour couvrir son trésor et l'embrasser.

La communion ! Union de l'homme à Dieu par l'Homme-Dieu. Elle fait que le Verbe qui habita parmi nous, vient habiter dans le cœur de l'homme et de chaque homme ! Oui, de chaque homme ; et il est à remarquer qu'à l'approche de la communion, la prière devient personnelle, individuelle ; nous nous exprimons à la première personne du singulier. Chez les Grecs, le prêtre dit : « Le précieux et très saint corps de Notre-

Seigneur et Dieu et Sauveur à tous. Jésus-Christ m'est donné en communion, à moi le prêtre un tel. » Et il se nomme. De par sa bonté et sa puissance, le Christ supérieur à toutes les répugnances vient se donner à chacun. Mystère de la charité et de la puissance ! Et de notre côté, acte de foi, acte de délicieuse espérance, espérance de voir Notre-Seigneur Jésus-Christ face à face, contemplation qui consommera notre charité. Mystère ! Toutefois, plus un homme a de cœur, moins pour lui la communion est mystère. « Et nous avons cru à la charité de Dieu envers nous. Dieu est charité. » (I, S. J., IV.)

Le célébrant ayant communié, les fidèles s'avancent, désireux de participer aux saints mystères. Evidemment la manière la plus énergique de déclarer qu'on a offert la Victime avec le prêtre, c'est de participer avec lui à cette Victime et d'aller recevoir le fruit du sacrifice. Saint Justin écrit à l'empereur Antonin : « Ceux que chez nous on appelle diacres donnent à chacun des assistants sa part du pain et du vin et de l'eau de l'action de grâces, et ils portent aux absents leur part. Et cet aliment nous le nommons : Eucharistie. » Sous l'ancienne loi, dans les sacrifices appelés hosties pacifiques, sacrificateurs et fidèles, tous mangeaient de la victime. L'agneau pascal était immolé et mangé en famille. Ainsi était figurée notre communion.

La communion étend le sacrifice jusqu'à notre cœur et à l'intime de nous-mêmes. Au Calvaire et à l'autel, l'agneau nous a déjà offerts au Père et dirigés vers notre destinée ; dans la communion, il nous saisit plus individuellement, plus intimement, rétablissant l'ordre,



la paix entre Dieu et chacun des hommes avec force et suavité. Par la communion, Notre-Seigneur unit, dans l'union la plus étroite, sa louange à notre louange.

Après le festin sacré, le prêtre va réciter, à haute voix, la post-communion ou oraison après la communion. Le Seigneur, après la Cène, dit en post-communion une hymne ; saint Matthieu l'affirme : « L'hymne étant dite, ils sortirent. » Notre oraison forme l'action de grâces en société. Mais le chrétien qui a reçu le corps du Christ doit lui dire merci individuellement ; il doit lui exposer sa pauvreté personnelle. Après l'avoir loué avec l'assemblée des justes, il a besoin d'un tête-à-tête. Est-ce qu'un homme bien élevé, après avoir été invité par un égal, après avoir mangé de son pain, oserait le quitter, sans faire au moins le quart d'heure de compagnie ? Compagnie, belle expression : *cum pane* ! Exactement, vous êtes de la compagnie d'un homme, lorsque vous mangez avec lui le pain de l'amitié : *tuos ibi commensales*. Point de communion parfaite sans une digne action de grâces. N'est-ce pas le sens des deux mots par lesquels, au sacramentaire de saint Grégoire, est désignée l'oraison après la communion : *Oratio ad complendum*. Prière pour achever !

Revenu au milieu de l'autel, le célébrant dit : *Dominus vobiscum* ! Et les fidèles lui répondent : *Et cum spiritu tuo* ! Réponse bien douce, un instant après la communion. Le diacre chante : « Retirez-vous, la messe est achevée. » Si on est à un jour de pénitence, il dit : « Bénissons le Seigneur », parce qu'en ces jours, on peut commencer immédiatement l'office de vêpres, en souvenir de la discipline qui ne permettait de rom-

pre le jeûne qu'après cet office du soir. *Ite, missa est !* abrégé de la formule par laquelle, chez les anciens, on congédiait une assemblée : *Ite, concio missa est !* Allez, l'assemblée est congédiée, *missa*. Le mot messe signifie donc renvoi, sortie. Dans la règle de saint Benoît il a le sens de sortie de l'Office. Ce détail dans le sacrifice a servi à désigner l'action tout entière. Déjà, du temps de saint Ambroise, on employait l'expression : Messe. Un jour, le peuple apprend touchant les intérêts catholiques une fâcheuse nouvelle ; il se trouble, mais Ambroise reste recueilli à l'autel : Je restai dans mes fonctions, et je commençai la messe : *Missam facere cepi*. (Ambr., Lettre xx.) Saint Thomas suggère la pensée que voici : *Ite, missa est ;* allez, la Victime a été envoyée vers le trône de Dieu. (q. LXXXIII, 4.)

*Ite, missa est*. L'assemblée répond : *Deo gratias !* Ainsi jusqu'au dernier mot, la messe est le sacrifice de la louange.

Le prêtre bénit l'assemblée, en formant sur elle une croix. Dans l'action qui se termine, le ministre sacré aura tracé cette image, une cinquantaine de fois : sacrifice de l'autel, sacrifice du Calvaire. Et ce dernier signe de croix arrive, comme une dernière application du sang rédempteur. Il est écrit du pontife Simon : « Alors descendant de l'autel, il a élevé les mains sur toute l'assemblée des fils d'Israël. » (Eccl., L.) A Jérusalem, le matin, et après l'offrande des parfums, qui avait eu lieu au point du jour comme un premier sacrifice, le prêtre qui venait de l'offrir reparaissait sur le seuil sacré. A l'instant les fidèles de se prosterner. Aussitôt, réunissant deux à deux les doigts de la main droite, de façon à former le nombre trois et étendant cette

main, le prêtre prononçait la formule donnée à Aaron, pour bénir les enfants d'Israël. (Nombr., vi.) Cette formule fait répéter le nom adorable trois fois : « Que Jéhovah te bénisse et te garde ! Que Jéhovah te montre son visage et prenne pitié de toi ! Que Jéhovah tourne son visage vers toi et te donne la paix ! » (C. DARRAS, I P. I, Epoq. II.) Cette triple invocation n'est-elle pas résumée en ces mots : *Benedicat vos vos omnipotens Deus, Pater et Filius et Spiritus Sanctus*? Anciennement, à l'invitation : *Ite, missa est*, les fidèles se retiraient immédiatement. Les chartreux ont gardé cette pratique et l'Eglise de Lyon s'y conforme en la messe solennelle.

« La messe renferme une grande instruction du peuple fidèle... » (Trid., xxii, 8.) Elle unit à la louange de l'Homme-Dieu, notre louange. Maintenant vous comprendrez mieux que saint François de Sales, ne pouvant célébrer dans Thonon, franchit chaque matin, une rivière, la Drance, et que, le pont rompu, il la passât et repassât sur une planche couverte de verglas, se traînant sur les mains au-dessus de l'abîme, tout cela afin de ne pas être privé d'avoir uni à sa louange celle de l'Agneau ; que saint Alphonse de Liguori à l'autel, parût se fondre dans ses ardeurs de séraphin. Vous comprendrez aussi avec quel saisissement un prêtre prisonnier de la Commune, le P. Olivaint traçait ces lignes : « Si j'étais petit oiseau, j'irais tous les matins, entendre la messe quelque part, et je reviendrais après volontiers dans ma cage. » Parmi ces prisonniers privés d'entendre la messe, parvint le fruit de la messe. Ainsi un vicaire de Notre-Dame-des Victoires qui a fait un récit intitulé : *La Roquette*, y affirme qu'il avait en

cette prison et dans un mouchoir blanc l'Eucharistie. Au secrétaire général de l'archevêché, captif survivant un des Pères Jésuites massacrés le 26 mai, dit qu'il avait donné le saint viatique au curé de la Madeleine, le 24 mai vers cinq heures du soir. C'était donc sans que le curé s'en doutât, deux heures avant d'entrer dans l'éternité. (*La Roquette* par AMODRU.) En 1793, dans ce même Paris, des prêtres enfermés aux Carmes, s'unissaient d'intention au Pape, célébrant le grand sacrifice. Ils se préparaient eux aussi à unir à ce sacrifice de l'autel et du Calvaire, celui de leur sang : manière la plus parfaite d'offrir une autre immolation qui complète le sacrifice eucharistique et celui de notre louange, savoir, l'immolation de nous-mêmes par la souffrance.

---

## CHAPITRE VI

---

### **Le sacrifice eucharistique accompagné du sacrifice de notre souffrance.**

« *Cohæredes Christi, si tamen compatimur.* »

« Héritiers avec le Christ, si toutefois avec lui  
nous endurons la Passion. »

(Rom. VIII.)

**I. Nous devons nous sacrifier avec le Christ. — II. La plus belle manière de nous sacrifier. — III. Plusieurs manières d'être martyr. — IV. L'Eglise nous aidant par sa discipline à nous sacrifier. — V. L'immolation par la chasteté. — VI. Les sacrifices que le monde inflige aux siens.**

#### **I. NOUS DEVONS NOUS SACRIFIER AVEC LE CHRIST**

L'immolation de l'autel ne saurait être un simple spectacle ; nous devons y prendre part activement. En effet, si l'Homme-Dieu s'offre en victime, afin de faire réparation à Dieu pour les hommes ; s'il nous conduit à notre destinée : n'est-il pas évident que nous avons à suivre le mouvement, en la manière qui convient à des êtres intelligents, aimants et libres ? Par conséquent, nous avons à nous offrir par lui, et de plus comme lui. Or, comment a-t-il voulu s'offrir ? Il a prié et il a souffert. Puis cette prière et cette souffrance

de toute sa vie mortelle ont été consommées sur la Croix. Nous devons donc prier et souffrir. Dans le sacrifice de la messe nous avons prié et il nous reste à offrir la souffrance, ce double sacrifice de notre part ne formant qu'une offrande avec celle que l'Homme-Dieu fit de sa personne, de sa louange et de sa souffrance. Nous devons souffrir. Aussi, en nous relevant jusqu'à notre première destinée, le Réparateur ne nous a pas rendu les avantages dont Adam avait été gratifié. Nous restons sujets à la douleur et à la mort, par là même invités à nous associer à la souffrance et à la mort qui nous ont relevés. Ainsi notre vie aura l'honneur de devenir une passion unie à la Passion. Cette union attestant à l'adorable Patient notre désir de bénéficier des mérites de sa Passion, il nous les communiquera. Nous devons nous immoler, et si Jésus nous donne la communion, il y veut non seulement mieux associer à sa louange notre louange, mais encore mieux nous fortifier pour le douloureux sacrifice de nous-mêmes, en union avec lui. Cérémonie figurative : lors de l'antique Pâque, en mangeant l'agneau, on prenait quelques herbes amères. Jésus veut que nous fassions avec lui une seule hostie. A la dernière cène, ayant élevé les yeux, il s'écrie : « Et pour eux, je m'immole moi-même, afin qu'ils soient, eux aussi, des victimes dans la vérité. » (S. JEAN, XVII.)

Cette participation à la souffrance du Christ est exigée dans l'œuvre de votre salut. Sans doute, nous sommes et les héritiers de Dieu et les cohéritiers du Christ, mais finissez la citation de l'Apôtre : « Si toutefois avec lui nous endurons la Passion, *compatimur*. »  
« Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renonce

et qu'il prenne sa croix et me suive. » (S. Matth., xvi.)  
Prendre sa croix : de là, chez le peuple chrétien, l'habitude d'appeler ses misères des croix.

La croix, la croix ! Mais, par instinct, nous craignons le mal. Ne sommes-nous pas créés pour le bonheur ? Oui, voilà le but, et justement c'est pour y arriver que nous accepterons effort, peine, souffrance, croix. Déjà ici-bas, en chemin, sans parler de la nourriture et de la consolation intérieures, que sont toutes nos souffrances résignées, à côté de l'accablement des mondains, vrais forçats de la douleur ?

*Compatimur*, cette compassion, comme elle est poétiquement rappelée par les reliques de martyrs que le prêtre baise à son arrivée à l'autel ! Même signification, lorsque le feu de l'encensoir fait monter la blanche fumée et lorsque la goutte d'eau tombe dans le calice. Goutte d'eau, sueur du travail ; goutte d'eau, larme qui, du cœur trop serré, monte aux yeux des plus forts, surtout quand elle est sûre de n'être vue que de Dieu. L'homme gémissant, Job, s'écrie : « Vers Dieu mon œil dirige ses larmes, goutte à goutte. » Vos sueurs, vos larmes, n'est-ce pas comme du sang ? Larmes de tristesse, sang de l'âme blessée. Ici je comprends encore mieux la cérémonie, à la messe, du *Lavabo*. Quand même personne n'a présenté une offrande, le prêtre se lave les doigts, pour signifier qu'il a reçu. Qu'a-t-il reçu pour le présenter à Dieu ? Toutes les aumônes qui, dans la semaine, iront aux pauvres et à l'autel, tous ces travaux de la semaine qui commence, surtout les souffrances, corps et cœur.

*Compatimur*. Unir à la Passion votre passion, est-ce que vous n'en confessez pas la nécessité, toutes les

fois que vous faites le signe de la Croix, surtout au saint sacrifice? De là, dès les premiers siècles, l'insistance des chrétiens à former ce signe. Écoutez Tertullien : « A chacune de nos démarches et de nos entreprises, en sortant et en rentrant, en nous habillant, au bain, à table, en allumant nos lampes, en nous mettant au lit, en nous asseyant, partout et toujours, nous marquons notre front du signe de la Croix. » (*De Corona*, III.)

A Lyon, parmi les quarante-sept compagnons de saint Pothin en son martyre, une servante Blandine, attachée à un gibet, était livrée aux assauts des bêtes féroces. Attachée en forme de croix, elle inspirait une grande vaillance aux athlètes du Christ. Une autre chrétienne, une victime du dévouement à la patrie et de l'obéissance aux voix d'en haut, Jeanne d'Arc, étant sur le point d'être consumée en sacrifice, déposait une croix sur son cœur, et demandait qu'on en tint une autre à portée de son regard.

Former le signe de la Croix, baiser le crucifix, telle est la dernière formalité pieuse de l'acte de mourir. Saint Ambroise était malade. Honorat, évêque de Verceil, trois fois averti par la voix de Dieu, accourut et lui donna le corps du Seigneur. L'ayant reçu, Ambroise joignit les mains en forme de croix et, en priant, rendit son âme à Dieu la veille des nones d'avril (4 avril) l'an 397 après la naissance du Christ. Dix ans après, saint Jean Chrysostome mourait exilé. Ayant reçu la sainte Eucharistie, il se munissait du signe de la Croix et quittait l'exil de cette vie. En janvier 1840, un missionnaire, dont le martyre a ressemblé à la Passion, le bienheureux Jean-Gabriel



Perboyre, était condamné à mort. Irrité de sa constance, le vice-roi disait au martyr et à ses compagnons : « Eh bien, signez votre condamnation en traçant sur cette feuille la croix. » A l'instant, Gabriel de saisir le pinceau et de donner l'exemple. Une croix, quelle signature devant le martyr !

Après l'encensement du calice, de la croix et de l'autel, pourquoi nous encenser tous, prêtres et fidèles ? Parce que nous sommes des victimes, unies au Patient du Calvaire, flagellées tous les jours, couronnées des épines de tous les ennuis. Que signifie ce mot de saint Pierre : Vous êtes un royal sacerdoce ? Que le dernier des fidèles, en s'immolant avec le Christ, participe à son sacerdoce. Vraiment le peuple chrétien se trouvait symbolisé par ces douze pains de proposition, que les douze tribus d'Israël tenaient sous l'œil du Seigneur, parfumés d'encens.

## II. LA PLUS BELLE MANIÈRE DE SE SACRIFIER

Nous serons glorifiés avec le Christ à la condition d'avoir pâti avec lui. Cette compassion prend bien des formes. Sans doute, croire la doctrine chrétienne malgré ce qu'elle impose de mystérieux, c'est déjà s'immoler dans l'intelligence. Autre immolation l'aumône, l'aumône chez tant de gens pratique inconnue. Considérant nos biens comme l'extension de notre personne, nous ne les quittons guère sans sacrifier d'autant notre personne. Mais à qui vous sacrifiez-vous ? A Dieu, donnant pour le service divin et pour les pauvres. Le juge du dernier jugement dira : « J'ai eu faim et vous m'avez

donné à manger. » (S. Matth., xxv). L'épître aux Hébreux porte : Quant à la bienfaisance et la part à faire dans vos biens gardez-vous de l'oublier, car par de tels sacrifices on mérite Dieu » (xiii). L'apôtre venait de recommander l'hostie de louange. En effet, vous honorez le Seigneur de votre substance, en lui offrant votre prospérité, votre joie et vos actes de charité, même les plus doux, comme ceux qui s'accomplissent dans la louange. Louange, sacrifice des lèvres et aussi du cœur. Alors vers l'autel palpitent toutes vos facultés, toute votre âme. A cette présentation de votre esprit, lui-même le corps s'associe, par les attitudes diverses et les divers mouvements que l'action liturgique lui fait prendre. Communier c'est s'unir à l'Homme-Dieu, donc se donner à lui.

Mais entre les diverses manières de vous donner la plus belle, c'est de souffrir. Pourquoi? Parce que c'est l'acte de cœur le plus énergique. Il correspondra directement à l'immolation de l'Agneau, si vous vous unissez à lui par votre patience. Excepté mourir, la plus grande preuve d'amour, c'est d'accepter de souffrir. Souffrir, qu'est-ce donc? Sentir un mal, un désordre. Le mot souffrir indique bien qu'on est sous un poids, *sufferre, sub ferre*. Qu'est-ce que la tristesse? La souffrance de l'âme en présence d'un mal. La tristesse arrivera jusqu'à une espèce d'étouffement que nous appelons angoisse, mot qui signifie resserrement. Souffrir ! Il y a d'abord la souffrance ordinaire et commune, souffrance du corps, dans le travail gagne-pain, les maladies et les infirmités, souffrance de l'âme dans les souvenirs qui serrent le cœur, les déceptions, les craintes, les humiliations, les tentations, les remords.

Un sacrifice à Dieu, c'est une âme broyée par le repentir. Que de choses font à notre cœur un breuvage de fiel, à tout notre être un crucifiement ! Quoique communes, ces peines correspondent à l'immolation à laquelle saint Paul nous exhorte, au dimanche de l'octave dans l'Épiphanie : « Je vous conjure, mes frères, par la miséricorde de Dieu, de lui offrir votre corps, comme une victime vivante. »

A côté des peines communes, certaines épreuves extraordinaires, par exemple, des infirmités très emprisonnantes, des maladies longues autant que douloureuses, des abandons exceptionnellement injustes, la persécution. Aux Corinthiens l'Apôtre écrit qu'il a souffert au point de trouver trop ennuyeux même de vivre. Il y a des âmes créées avec une spéciale vocation à la douleur, des existences constituées dans la douleur. Mais, parmi les grandes immolations par la souffrance, la plus belle c'est le martyr. Le Seigneur lui-même a dit : « Personne n'a un amour plus grand que l'amour qui consiste à déposer sa vie en faveur de de ses amis. » (S. Jean, xv.)

Notre corps étant uni à notre âme en une seule personne, l'âme qui livre ses membres sacrifie ce qu'elle a de plus proche. Par ce seul renoncement, elle abandonne toutes les jouissances de cette vie, puisque nous les percevons par les organes. A la place de toute cette vie, le martyr accepte de mourir, et par la mort violente, celle qui heurte le plus l'instinct de conservation. Martyre signifie témoignage. Notre-Seigneur dit aux apôtres qu'ils devront lui rendre témoignage, et déjà les Actes portent qu'ils rendaient témoignage de la résurrection. Dans le texte grec, le mot correspondant est :

*martyrion*, (μαρτύριον). Oui, martyr, témoignage, c'est-à-dire affirmation d'abord de notre immortalité, puis de la vérité de l'Évangile. Or, qui meurt pour les hautes vérités, en fait la conquête : elles deviennent comme sa propriété. Donc le martyr présente, avec son sang, une autre offrande, qui est la vérité devenue son trésor.

Les formes variées du martyr varient aussi les formes du sacrifice : « Ils ont été lapidés, ils ont été coupés, ils ont été tourmentés, ils sont morts par le glaive. » (Héb., XI.) Dans le martyr, chaque blessure, chaque outrage, chaque raffinement de la part du bourreau, deviennent la matière d'autant de sacrifices, que l'œil de Dieu compte exactement. Saint Augustin l'a observé : « Autant avant d'expirer, le patient a enduré pour le Christ de supplices, autant il lui a offert de sacrifices de sa propre substance. » (Serm. 44 de Sanct.)

Prenons une pierre tirée des catacombes. Avec les fragments rapprochés, elle forme cette épitaphe :



VICTOR HEIC IN XTO  
QUI VIX ANNOR. XXII  
MARTYR OCCUBUIT

Victor repose ici dans le Christ,  
Lui qui, à peine âgé de XXII ans,  
Tombe martyr.

Au-dessous, sans doute, par allusion à ce nom Victor et à ce titre martyr, une colombe portant une branche de laurier.

*Ici dans le Christ, voilà la victime unie à l'Agneau.*

*A peine âgé de XXII ans*, voilà du sacrifice une particularité ; car, en si vive jeunesse, comme le monde attire, comme l'âme se tient liée à son corps, comme la mort violente apparaît violente ! Par conséquent, quand cette âme consentit à sortir, elle rendit un témoignage particulièrement précieux. *Tomba martyr*. Il tomba : oui, parmi les mouvements qui formèrent le tissu de sa carrière, le dernier fut de tomber en martyr, c'est-à-dire en témoin et selon la plus belle manière de se sacrifier.

Le rapport de ces immolations de nous-mêmes par le martyr, avec l'immolation de l'autel ou du Calvaire, est signalé le jeudi après le III<sup>e</sup> dimanche du Carême : « Dans la fête du précieux trépas de vos justes, ô Seigneur, nous vous offrons le sacrifice qui est le point de départ de tout martyr. »

### III. PLUSIEURS MANIÈRES D'ÊTRE MARTYR

Sans verser sur place tout leur sang, beaucoup feront de leur existence une offrande presque égale à celle du martyr ! Et comment ? Par des épreuves extraordinaires, demandant une extraordinaire patience. Ainsi, tout le long de cette route de la vie présente, malgré les boues qu'il rencontre, malgré certaines excitations, auxquelles Dieu, par extraordinaire, laisse la vertu exposée, un chrétien a le courage de se garder pur du siècle, et jusqu'au pacte fait avec les yeux, jusqu'au retranchement des satisfactions mauvaises de l'imagination, ce dernier refuge en nous de la volupté, un tel chrétien n'a-t-il pas subi un martyr ? Sans doute,

dans l'immolation sanglante, vous reconnaissez un mouvement, un élan, une vie qui ne saurait être plus énergique. Mais dans cette lutte, cette patience parfaite et durant des années, quelle force, quelle activité aussi, quel élan, quelle charité, quelle vie ! « Personne n'a un amour plus grand que l'amour qui consiste à déposer sa vie en faveur de ses amis. » Mals le Sauveur ajoute : « Vous êtes mes amis, si vous faites ce que je vous commande. » N'est-ce pas dire : Vivre selon ma loi, c'est se mortifier, c'est m'aimer jusqu'à mourir, c'est être martyr ? Ecoutez Ambroise à la fête de sainte Agnès : « En une seule victime, vous avez deux martyres, celui de la chasteté et celui de la foi inviolable. »

Ces immolations procuraient une compensation à certaines âmes qui s'étaient vu refuser la palme. Par exemple, l'évêque de Milan écrivait : « Je demande la souffrance du martyr. Quelles occasions ! Et quand j'allais toucher la borne on m'a rappelé ! » (Lettre xxxvi, 4.) Le disciple bien-aimé n'a pas été martyrisé. Se laissant plonger dans une huile bouillante, ce qui démontrait sa disposition à mourir pour le Verbe fait chair, il en sortit sain et sauf. Jean demeura jusqu'à ce que le Seigneur vint le chercher, c'est-à-dire jusqu'à une extrême vieillesse. Sans doute en sa personne le Seigneur voulait nous présenter une récompense pour l'observation du quatrième commandement à l'égard de la très sainte Vierge. Il voulait de plus nous apprendre que l'holocauste par le sang trouve un équivalent dans le zèle et la virginité. Saint François soupire vainement après le martyr, mais il sera uni à la Passion du Christ jusqu'à en recevoir les stigmates. Marie n'a

pas été martyrisée ; et qui a plus compati à la Passion, que Notre-Dame de la Compassion ? Martyr signifie témoin. Mais tout grand sacrifice est un solennel témoignage. Quand, au sortir des persécutions, l'Eglise se mit à honorer des serviteurs de Dieu, qui n'avaient pas répondu leur sang pour l'Évangile, elle les appela confesseurs, par exemple, le pape saint Sylvestre. Après martyr, c'était le titre le plus glorieux. Comme martyr, confession a le sens d'affirmation. Confesser, ce titre exprimait un étroit rapport entre le martyr et la grande vertu. Parmi ces bienheureux apparaît saint Martin, l'infatigable travailleur du service divin. Voici comment tous les ans, au soir de sa fête, l'univers le salue : « O la très sainte âme ! Quoiqu'elle n'ait pas été détachée de ce monde par le glaive des persécuteurs, néanmoins elle n'a pas perdu la palme du martyr. »

Toutefois, le martyr par le sang gardera l'avantage d'une ressemblance frappante avec le sacrifice du Calvaire. Voilà peut-être pourquoi vous lisez si souvent que tel martyr, après avoir échappé à une longue série de tourments, finit son combat par le glaive. Un héros de quinze ans, Agapit, fêté le 18 août, est jeté aux bêtes. Les monstres n'osent pas le toucher. Il expire sous le glaive. Polycarpe voit les flammes du bûcher se dresser au-dessus de sa tête comme la voile d'un vaisseau en partance. Le bourreau s'avance et lui enfonce le glaive. A Lyon, après d'affreux tourments, Blandine est enveloppée dans un filet ; elle se voit livrée aux cornes d'un taureau furieux qui dans les airs la lance plusieurs fois. Blandine respire toujours, enfin elle clôture les cruels spectacles en mourant comme les agneaux, égorgée. Lisez la lettre des Eglises de Vienne et de

Lyon. Sans doute c'est à cause de la ressemblance du sanglant sacrifice avec celui du Calvaire que le pontife consacrant un autel, y enchâsse des reliques de martyrs. Sans doute pour la même raison, au Canon nous ne nommons expressément que des martyrs, parmi lesquels Félicité, martyrisée huit fois, ayant été frappée et ayant expiré sept fois en ses sept enfants, avant de cueillir la palme, quatre mois après ; parmi lesquels, encore, Ignace, troisième évêque d'Antioche, après saint Pierre. Amené à Rome et entendant rugir les lions affamés, il s'écrie : Je suis le froment du Christ. Que sous la dent des bêtes, je sois moulu, afin de devenir un pain assez pur aux yeux du Seigneur ! Un pain, l'héroïque évêque ne faisait-il pas allusion au sacrifice eucharistique et au rapport qui existe entre le Christ sur l'autel et le martyr qui verse son sang ? Ce style lyrique n'indique-t-il pas l'ardeur avec laquelle lui, personnellement, rattachait son immolation à l'immolation de l'autel ? Tous les jours, en face du divin Froment, le prêtre dira : *cum Joanne, Stephano, Mathia, Barnaba, Ignatio*. Certains martyrs ressemblèrent à l'Agneau jusqu'à subir matériellement la croix : tels les apôtres Pierre, André, Philippe et le martyr de Lyon, saint Alexandre ; tels les vingt-six martyrs du Japon, et, au XIX<sup>e</sup> siècle, Gabriel Perboyre. En sa fête, vous entendez saint André s'écrier : O bonne croix, si longtemps désirée !

Toujours à cause de la ressemblance du martyr avec l'Agneau tout saignant, l'Eglise, à toutes les époques de sa vie militante, a la satisfaction de présenter au Très-Haut, avec le sang de cet Agneau, le sang de quelques-uns de ces rachetés, qui ont consenti



à se faire tuer pour l'Agneau. Vous lisez dans l'Apocalypse ces paroles étonnantes : « Je vis sous l'autel les âmes de ceux qui avaient été tués pour la parole de Dieu. » Ils sont sous l'autel, c'est-à-dire, unis en un seul sacrifice, avec l'Agneau du Calvaire et de l'Autel.

Naguère le sang des ministres de l'autel rougissait le pavé de la capitale, le sang des prêtres égorgés comme tels. Environ trois ans avant ces attentats, j'avais entendu un missionnaire de Russie dire qu'il demandait la grâce de mourir pour la religion. Devenu aumônier, durant la guerre, puis otage, il tombait à côté de l'archevêque de Paris. C'était le P. Allard, du diocèse d'Angers. Il avait marché à cette fusillade, les mains jointes. Nous avons du qu'en 1793, les ecclésiastiques prisonniers de l'impiété altérée de sang s'unissaient d'intention au pape célébrant le saint sacrifice, eux, à la veille de donner leur sang au Christ, après avoir si souvent trempé leurs lèvres dans son glorieux calice. Touchante histoire dans cette persécution à la Dioclétien. Un prêtre de l'Anjou, le curé du Louroux se voit arrêté en sa paroisse, vers minuit, au moment où, en cachette, il allait dire la messe. Il est jeté dans les prisons d'Angers le 21 février 1794, condamné à mort coupable, porte l'arrêt, d'avoir secoué toutes les torches du fanatisme. Le même jour il est mené à l'échafaud, revêtu des ornements de la messe. Un prêtre caché qui l'aperçut écrivit : « Son front serein rayonnait de la joie des élus. » Aller au martyre avec les ornements de la messe n'était-ce pas monter au Calvaire et s'y sacrifier, en union avec l'Agneau, après avoir offert son sang tans de fois à l'autel ! Au xi<sup>e</sup>

siècle, en Pologne, l'évêque Stanislas fut martyrisé à l'autel, pendant qu'il offrait la victime sans tache. Dans la catacombe de Lucine, le pape Etienne eut la tête tranchée sur son siège, au moment où il achevait le saint sacrifice. Au 6 décembre le martyrologe vous apporte le souvenir du prêtre Polychrone, surpris, disant la messe et décapité. L'apôtre saint Mathieu fut immolé, pendant qu'il célébra le mystère de l'immolation de l'Homme-Dieu.

Sous la Terreur, nous avons eu toute une moisson de saintes victimes. Le 24 juin 1905, Pie X proclame la vérité du martyre des seize carmélites de Compiègne, condamnées à Paris le 17 juillet 1794, exécutées le même jour, et au pied de l'échafaud, heureuses jusqu'à chanter.

Voilà les martyrs du sang, ceux à qui cette gloire a été préparée dès la constitution du monde. Mais souvenez-vous que vous êtes appelé à participer au sacrifice de l'Homme-Dieu, au moins de cette participation qui est la souffrance ordinaire : *si tamen compatimur*.

#### IV. L'ÉGLISE NOUS AIDANT PAR SA DISCIPLINE A NOUS SACRIFIER

L'Eglise ne se contente pas d'enseigner la nécessité l'union du chrétien avec le Christ par le sacrifice de la souffrance, elle impose des lois. Elle a établi une pénitence sociale. Cette pénitence consiste en des abstinences et des jeûnes. L'ancienne loi nous montre des pécheurs humiliant leur âme dans le jeûne. Notre-Seigneur a dit : « Un temps viendra où l'Époux

leur sera enlevé : alors ils jeûneront. » (S. Matth., ix.) Comme l'Évangile nous le rapporte, au 1<sup>er</sup> dimanche du carême, le Maître a donné l'exemple, jeûnant quarante jours et quarante nuits. Le carême est une imitation de ce jeûne absolu. Le mot signifie quarantaine : *Quadragesima*, *Quaresima*, *Carême*. Au dimanche de la Passion, dans une leçon de l'office, saint Léon atteste que ces jeûnes d'avant Pâques remontent jusqu'aux temps apostoliques. Aux Actes, vous lirez qu'à Antioche on honorait le Seigneur par le service divin et par le jeûne. Nous jeûnons encore aux quatre-temps et aux vigiles des grandes fêtes. Tous les vendredis, nous faisons abstinence en souvenir du vendredi saint. Ces privations forment une pénitence publique ou sociale, parce qu'elles ont lieu partout et le même jour, surtout parce que c'est l'autorité qui les ordonne et les présente à Dieu.

Jeûner, c'est ne faire en vingt-quatre heures qu'un vrai repas. Un léger supplément est toléré. Donc pratiquement jeûner, c'est retrancher de son alimentation ordinaire quelques bouchées. Chez un homme bien constitué et soumis à un travail ordinaire, notre pénitence ne dépasse plus guère la tempérance. Peut-être, dans les premiers jours du Carême, éprouvera-t-il un léger abattement, encore loin de la grave gêne, *magnam gravamen*, comme dit saint Thomas. (II, II, q. CXLVII, 7.) La grave gêne fournit un titre à la dispense, car, loin d'imposer l'impossible, l'Église ne veut pas commander le trop difficile. Mais un certain malaise rentrerait dans l'objet même du sacrifice. Si, en ne prenant qu'un seul vrai repas, nous entendions rester tout à notre aise, nous pratiquerions, non la pénitence,

mais l'économie. Or, il s'agit d'un sacrifice. Oui, cette mortification si légère, la voilà élevée au degré d'un sacrifice. Au vendredi après les cendres, le prêtre l'appelle sacrifice de l'observance de carême : *sacrificium observantiæ quadragesimalis*. Même de nos pénitences si diminuées, il sera dit encore *sacrificium*.

Durant la sainte quarantaine, afin d'exciter ses enfants, l'Eglise leur chante les principaux avantages du jeûne. Il comprime le vice : *vitia comprimis* ; car les vices tirent beaucoup de force de la fièvre communiquée aux membres par une excessive alimentation. Il élève l'âme : *mentem elevas*. Le plus petit renoncement aux sens rend l'âme d'autant supérieure à la matière. La mortification ou même la simple tempérance la dégageant en partie du poids de la chair, elle monte plus facilement, obéissant à l'attraction du vrai, du beau et du bien. Le jeûne donne la vertu et le fruit qui en résulte : *virtutem largiris et præmia*. C'est un acte de vertu que de s'abstenir de telle qualité et de telle quantité de nourriture, avec l'intention d'honorer la dignité d'un être qui ne mange que pour vivre. Acte de vertu aussi, que de se priver afin de se punir d'avoir trop cédé aux sens. Acte de vertu que de se priver, afin d'ajouter au moins une parcelle de mortification à la Passion du Sauveur, de manière à compatir avec lui par la foi et quelque œuvre de pénitence. Ecoutez saint Léon nous prêchant le carême : « Là se trouve une solide et sûre attente de la félicité promise, où se rencontre une participation à la Passion du Seigneur. » Sur les lèvres de ce pape, voilà encore la pensée de l'apôtre : « Nous sommes cohéritiers du Christ, si toutefois avec lui nous endurons la Passion. »

Le jeûne a des avantages corporels. « L'intempérance, dit l'Écriture, en a tué beaucoup, mais qui est tempérant prolongera sa vie. » (Eccli., xxxvii.) L'expérience nous donne la même leçon. Durant l'année, combien qui meurent, sous les coups d'un sang trop fort, ou dans l'encombrement d'humeurs, qui exigeaient un jeûne trois fois plus rigoureux et plus long que celui de la mortification chrétienne ! D'autre part, ce qui épuise, ce qui désorganise, ce qui enlaidit, ce qui abêtit, c'est l'extrême opposé de la pénitence. Ces avantages corporels du sacrifice de mortification, par l'abstinence et la réduction des aliments, ne sont point passés sous silence par la Liturgie : « Accordez-nous que ce jeûne traditionnel, salutairement institué comme remède du *corps* et de l'âme, nous le célébrions dans un service dévoué. » (Sam. av. le 1<sup>er</sup> dim. du carême.)

Sur l'importance sociale de ce sacrifice de la pénitence, observez que les sociétés, comme sociétés, ne passent pas dans l'autre vie. Il faut donc qu'elles donnent satisfaction à la justice divine ici-bas. Ecoutez maintenant le savant Benoît XIV : « Si cette observance vient à se relâcher, c'est au détriment de la gloire de Dieu, au déshonneur de la religion catholique, au péril des âmes chrétiennes, et l'on ne doit pas douter que cette négligence ne devienne une source de malheur pour les peuples, de désastres dans les affaires publiques, et d'infortunes pour les particuliers. » Ainsi parlait ce grand pape en son encyclique du 30 mai 1741. Puis, le 10 juin 1745, il renouvelait la défense de servir en un jour de jeûne, au même repas, de la viande et du poisson. C'est parce que les mortifi-

cations du carême ont un tel prix, qu'au jour où ils reçoivent les cendres de la pénitence, les fidèles demandent à Dieu comme une faveur, de n'être pas empêchés de parcourir jusqu'au bout cette carrière de la vaillance chrétienne qu'est la sainte quarantaine : *jejuniorum veneranda solemnia*, le carême avec ses pénitences traditionnelles, *solemnia, soleo*.

L'institution de l'expiation sociale rencontre un véritable zèle chez les âmes fortes. Au milieu des sacrifices de la croisade, Joinville, les vendredis de carême, jeûnait au pain et à l'eau (Joinv. LXV.) Encore très jeune et dans la fatigue des camps travaillant et peinant pour sauver la France, Jeanne d'Arc jeûnait tous les vendredis. (Son conf., t. III.) Ainsi Judas Machabée avait parmi ses procédés de capitaine, le jeûne. Ainsi Judith. De nos jours des héros chrétiens se sont montrés fidèles dans le service divin, comme dans le service militaire. Partout Lamoricière n'hésitait pas à donner l'exemple de l'abstinence. Un officier décoré sur le champ de bataille de Solferino et capable, le 2 décembre 1870, d'entraîner à sa suite les généreux volontaires qui, bravant le feu à bout portant, laissèrent tomber cent quatre-vingt-dix-huit des leurs sur trois cents, le général de Sonis, blessé lui-même en cette attaque, gardait sur la pénitence sociale sa fermeté de soldat. Durant le carême, on le vit demeurer à cheval jusqu'à deux heures de l'après-midi, sans vouloir accepter aucune nourriture. (Sa Vie, Baunard, ch. II.) En 1872, mandé à Versailles par le président, il fut retenu à déjeuner. C'était un vendredi de carême, et le déjeuner était gras comme un lundi de Pâques. Encore à jeun, quoiqu'il fût une heure, le général ne man-

geait pas. Le président devina, et fit servir le soldat plus liturgiquement, plus poliment. (Chap. XIII.)

A côté de l'officier, citons un villageois. Sur la limite de Jura, au village de Soyhières, en 1814, et un vendredi, arrivèrent des courriers prussiens venant dicter des ordres et préparer le dîner du roi. Alors le maître d'auberge de faire observer que c'est vendredi et les envoyés de discuter. Le roi arrive. Sire, dit l'hôtelier, s'il vous plaît d'aller à Délémont, à demi-heure d'ici, vous trouverez une auberge qui a la permission de servir gras. — Mais, réplique le roi, j'aime mieux dîner en maigre et dîner chez vous. Furieux d'un pareil accident, le chef cuisinier du prince prépare des épinards au jus et la marchandise de contrebande est glissée parmi les autres pièces du catholique régal. Le prince ne fut pas dupe. Il laissa les épinards huguenots et, se levant de table, il dit au maître du logis : Excellent, excellent, ce dîner, à part les épinards absolument détestables. Ce chrétien dont la foi en présence des rois ne subissait aucune confusion, était un ancien cent-suisse de Louis XVI. Parmi ses onze enfants, Thérèse Chapis, décédée à Troyes, une visitandine, dont on a écrit la vie.

Jeûne et abstinence, là réside un sacrifice. Les païens eux-mêmes le comprenaient. Plutarque rapporte que Démosthène mourut, le plus triste des jours de la fête des Thesmophories, jour où les femmes, assises dans le temple de Cérès, jeûnent jusqu'au soir. Ajouter au sacrifice eucharistique non seulement celui de notre louange, mais celui de la mortification, voilà comment nous adorons Dieu en esprit et en vérité.

L'hérésie a une manière d'adorer plus commode.

L'hérésie du xvi<sup>e</sup> siècle ne s'est montrée austère que contre Dieu par la suppression du service traditionnel et social. Vous ne verrez pas dans la soi-disant réforme l'offrande sociale de la mortification. Plus de vigiles, plus de carême dans l'austérité. Pourtant tel est, à cet égard, l'empire de l'idée chrétienne que les hérétiques de Suisse et des Etats-Unis observent, chaque année un jeûne officiel, un jeûne social.

Pour l'Eglise, elle reste à couvert du reproche qu'osent lui faire des libres penseurs et libres viveurs, d'attirer les âmes par un culte tout extérieur, et de favoriser l'iniquité par la facilité de ses absolutions. Nous disons : La paix à qui a la contrition. Or la contrition, mène à la satisfaction par le sacrifice de la pénitence qui non seulement répare, mais préserve de la rechute. Saint Augustin nous dit : « Apportez à l'autel l'innocence. Bien qu'ils soient de tous les jours, qu'au moins vos péchés ne soient pas mortels. » (l. VIII de Trinit.)

## V. L'IMMOLATION PAR LA CHASTÉTÉ

*Compatimur.* Parmi ceux qui s'unissent à la souffrance de l'Agneau, deux grandes divisions : les uns s'offrent en simple sacrifice, ne donnant que ce qui est exigé, les autres se présentent en holocauste, renonçant même à des satisfactions permises. Evidemment l'holocauste est le sommet du sacrifice ; car l'âme y brûle tout ce qu'elle possède, comme un encens. Remarquez ce chrétien qui sacrifie ainsi tout ce qu'il a, donnerait sa vie mille fois ; comme l'impie pécherait des milliers d'années, s'il pouvait se raidir contre la force qui l'em-



poigne et l'emporte. L'holocauste est donc bien méritoire.

Dans les rangs de cette charité parfaite sont ceux qui, avec le précepte évangélique, acceptent le conseil ; ceux qui ne vivent qu'afin de combattre pour le règne de Dieu, se laissant consumer dans le feu de cet amour guerrier, qui est le zèle ; ceux qui donnent pour le culte et le soulagement des pauvres, ce à quoi le cœur s'attache plus qu'au superflu, savoir, le convenable, l'utile même, presque le nécessaire. De tels chrétiens, le sacrificateur a dit au *Memento* : « Souvenez-vous, Seigneur, de vos serviteurs et de vos servantes, dont vous connaissez la foi et le dévouement. » Dans ces phalanges du dévouement, admirez les martyrs du sang et aussi les vaillants de la chasteté absolue.

Mais pourquoi cette vertu forme-t-elle un sacrifice ? D'abord, elle est un renoncement, non seulement à de passagères satisfactions, mais encore au droit de se créer une maison, avec l'espoir d'y abriter des enfants respectueux, affectueux, heureux. Autre raison : il faut lutter. Sans doute, d'une généreuse habitude une remarquable facilité. Bien plus, l'intégrité ou la conversion persévérante procurera une tranquillité assez semblable à l'heureuse inexpérience de l'enfant. Toutefois, reste le foyer et sur lui, de l'extérieur, des souffles incendiaires. Le célibat est un sacrifice, encore en tant qu'on y renonce au mariage en faveur de Dieu et du prochain : en faveur de Dieu, car alors on ne s'occupe que de lui plaire, par le service divin « *quæ Domini sunt* » (I Cor., VII) ; en faveur du prochain, car on reste plus libre de se consacrer au service de l'humana-

nité et à la défense de la Religion, cette grande consolation de la pauvre humanité. Il y a une fécondité, qui est celle des pensées et des bonnes œuvres.

La pureté est un sacrifice et le peuple en saisit la beauté. Qu'un prêtre ait bien des défauts, il inspirera encore du respect, pourvu qu'il continue à offrir le sacrifice de l'autel avec le sacrifice de la louange et qu'on ne soit pas certain qu'il n'offre plus le sacrifice de la chasteté. Cette offrande, tant conseillée par l'Apôtre, elle est trop belle pour que nos adversaires n'en nient pas jusqu'à la possibilité. Certaines gens ont de la difficulté à ne point nier la simple probité : il fallait bien qu'on niât la chasteté. On nie par haine. On nie aussi par difficulté de comprendre. En effet plus une pierre descend et plus vite elle tombe. Au contraire, plus un corps s'élève et plus il échappe à la pesanteur. Or tel pauvre humain, fuyant prière et réflexion a pris tous les moyens de tomber et tomber. Sur lui quelle pesanteur ! Dès lors comprendra-t-il bien la force même humaine de résistance chez qui a l'habitude de réfléchir et de prier, surtout de la prière liturgique ? Vie liturgique, pensées illuminant l'intelligence, sentiments réchauffant le cœur, poésie embaumant l'imagination comme un antiseptique, habitudes disciplinant tout le corps. Vie liturgique nourriture, consolation, tendance en haut de toutes les énergies. Vie liturgique, essor et déjà envolée de l'être humain. Eux-mêmes les païens avaient entrevu la beauté de cette immolation de la chair, en vue du service divin. Vous en avez la preuve dans le célibat des vestales et de nos druidesses, dans les honneurs accordés à ces vierges. Décrivant son *Paradis*, Virgile signale la récompense ménagée aux prê-

tres idolâtres qui se sont distingués par la pureté de leurs mœurs.

*Quique sacerdotes casti, dum vita manebat.*

(En. VI.)

Dès lors, le vrai Dieu n'accorderait-il point, et dès ici-bas, des honneurs à la chasteté volontaire? Ne couronnerait-il pas ses victimes si pures et si affectueuses? Victimes affectueuses, car, selon une grande parole, « celui-ci est vraiment chaste, qui tend vers Dieu et ne se tient tourné que vers lui. » (S. AUG., *De beatâ vitâ*, 18.) C'est vrai : la pureté parfaite consiste dans le parfait dégagement d'un esprit tendant vers Dieu, bien au-dessus de tout ce qui ne vaut pas un esprit, bien au-dessus de toutes les poussières d'ici-bas. La colombe est parfaitement pure, en ce qu'elle tend à la pureté, de toute la vivacité de ses ailes blanches. Dieu ornera-t-il encore ces colombes qui sont les âmes chastes? Oui, car si le sacrifice consiste à se dépenser soi-même, il faut que la victime reçoive une compensation. En effet, d'une part Dieu est généreux ; d'autre part, l'homme est indigent, et s'il se donnait sans compensation, il ne ferait que s'appauvrir : le sacrifice serait la destruction dans le pire sens du mot. Sans doute, la grande récompense sera accordée, alors qu'il rendra à chacun n'en négligeant pas un seul, selon ses œuvres, sans oublier le moindre effort. Mais telle est la générosité du Seigneur que les sacrifices de la vertu porteront leur fruit même ici-bas et de par les lois de la nature. En effet, non seulement la victime volontaire reste à l'abri de tout ce qui pourrait obscurcir son intelligence

et engourdir sa volonté ; mais, par la persistance de la réflexion, par l'énergie de ses aspirations, cette âme s'élanche et monte, dans la région du vrai, du beau et du bien ; comme l'aigle, au-dessus de la terre, dans la région du soleil. Par influence, le corps ressent cette action de l'âme. Non seulement il n'est point flétri ; mais il se transforme, il se transfigure, il commence à se spiritualiser. Cela est vrai dans toute vie chrétienne, mais plus sensiblement dans l'holocauste de la chasteté. Comme le Seigneur orne une telle victime ! « La virginité, sœur de la jeunesse, de la beauté, de la bonté, du génie, de la force, sœur et mère de toutes les vertus et avec elles du monde entier. » (LACORDAIRE, *C. sur la chast.*) En proposant la chasteté à tous, comme perfection et, en l'imposant à ses ministres, l'Eglise a fixé chez elle la réflexion et le dévouement : la réflexion jusqu'à l'intuition du génie, le dévouement jusqu'à l'héroïsme. La réflexion ! Toutes les énergies de l'âme s'en vont à la vie de l'esprit. *Heureux ceux qui ont le cœur pur, ils verront Dieu.* Dès ici-bas, à l'abri des poussières du monde, leurs yeux verront les vérités les plus proches de Dieu. Le dévouement ! Comme on se détache de la terre, comme on s'accoutume à regarder en haut, comme on se fait à la lutte, comme on a le cœur vigoureux, quand librement on a donné son sang à Dieu, dans l'holocauste de ce genre ! « O Judith ! ton cœur est devenu fort, par ce fait que tu as aimé la chasteté ! » Notre Judith, Jeanne d'Arc, nous l'appelons Vierge de Domrémy, Pucelle d'Orléans.

L'Evangile ne promet-il pas le centuple dès cette vie ? Or, dans ce centuple, une disposition spéciale à la Vie

liturgique. Les vitraux de nos temples, plus ils sont préservés de toute souillure, et plus ils seront pénétrés de la lumière. Pareillement, plus les jeux de l'orgue sont à l'abri de la poussière, plus ils vibreront, au jour où le souffle des solennités viendra les animer. Ainsi l'âme pure reçoit abondamment la lumière qui vient de la face divine ; ainsi elle vibre mieux aux souffles de toute sainte passion. Celui qui s'attache au Seigneur avec l'énergie de la chasteté, ne fait avec lui, selon saint Paul, qu'un seul esprit. (I Cor., vi.) Et si ce grand Dieu daigne se laisser cultiver de ce culte qui est la chasteté volontaire, avec toute la Vie liturgique ; lui, en vertu de ce retour qui est le propre de l'amitié, nous cultive tendrement. D'une manière sublime, le juste fleurira ; il fructifiera.

Si tel est dans le service divin le sacrifice de notre propre substance par la chasteté absolue, faut-il s'étonner que l'Eglise l'exige de quiconque aspire à son sacerdoce ? Les prêtres de l'ancienne loi sont déjà voués à un célibat d'une certaine durée. Avant de donner les pains de proposition à David et aux siens affamés, Achimélech leur demande s'ils se sont mortifiés. Pains de proposition, simple figure du pain eucharistique. Dans les premiers siècles, nous entendons Ambroise dire à ses clercs : « Vous savez que vous devez fournir un ministère sans offense, sans tache, exempt de toute satisfaction charnelle, ô vous qui, dans l'intégrité de votre corps, dans la fleur de votre vertu, étrangers même à l'union conjugale, avez reçu les grâces du ministère sacré ! » (*De Offic.*, l. I, 50.) Augustin qui trouvait pénible le célibat d'Ambroise, Augustin dans les habitudes qu'il appelle chaîne, esclavage, nécessité

et dans l'ardeur de la jeunesse, se décide à recevoir le baptême. Une fois chrétien, catholique, il se voue au célibat. Dans ses Confessions il dit à Dieu à propos de la chasteté : « J'y suis arrivé même avant de devenir ministre de votre sacrement. » (l. X). Alypius, natif comme lui de Tagaste, l'intime qu'il appelle frère de mon cœur, Alypius, plus jeune que lui vivait pur, *castissimus*, même avant de recevoir avec son cher Augustin le baptême.

Cette perfection, les schismatiques l'exigent encore de leurs moines et de leurs évêques, n'osant demander davantage. Les hérétiques du xvi<sup>e</sup> siècle ne l'exigeaient de peronne. Ne fallait-il pas un prétexte de sortir de l'unité religieuse et un appât donné aux futurs déserteurs? Aussi bien, ayant brisé l'autel, il ne leur restait plus ni un grain de ce froment qui fait les jeunes gens d'élite, ni une goutte d'eau du vin qui fait germer la génération virgineale.

Si quelqu'un trouve cette obligation trop austère, qu'il observe que les lévites de la nouvelle loi ne naissent pas lévites, mais le deviennent. On ne subit pas l'état ecclésiastique, on l'embrasse. A ceux qui, après les longues épreuves, l'ont embrassé, le Seigneur donne dès ici-bas une gloire dont la tonsure ou couronne du clerc, la dalmatique du diacre, la chasuble du prêtre, sont le signe. Qui s'attache au Seigneur ne fait avec lui, même avant la résurrection, qu'un seul esprit. En vous offrant sans réserve, vous tous, chrétiens d'élite, volontaires de la chasteté, réjouissez-vous dès ici-bas.

## VI. LES SACRIFICES QUE LE MONDE INFLIGE AUX SIENS

Le monde, lui aussi, impose à ses adorateurs, de s'immoler. Au lieu du sacrifice de la louange, celui du blasphème et du langage infect ; au lieu du sacrifice de la mortification, celui de la corruption. Ces victimes, hélas ! le monde ne les couronne guère. D'abord elles ne sont pas couronnées dans l'intelligence. Ces hommes qui nient le mystère, sous prétexte qu'il contrarie la raison, en réalité parce que du mystère sort une morale qui contrarie leur cœur, que deviennent-ils ? Ou bien ils fuient la question religieuse, suprême question, leur esprit se jetant dans les préoccupations mesquines, misérables. Ou bien ils s'épuisent dans le doute ou encore ils s'empoisonnent à la lecture d'écrits, où l'on avale, comme de l'eau, faux raisonnements, haineuse calomnie, insulte sacrilège, le tout avec une dilution de boue. Tous plus ou moins détesteront la vérité. « Quiconque fait le mal déteste la lumière. » (S. Jean, III.)

Mais le démon, prince du monde, ne décourage pas que l'intelligence ; il en veut à la création jusque dans notre corps. Il exigeait des sacrifices de sang humain sous les forêts de la Gaule et de la Germanie. Il demandait aux Carthaginois et aux Phéniciens de jeter leurs propres enfants dans les flammes devant Moloch. Les habitants de la Mecque tuaient des nouveau-nés devant les trois cent soixante idoles de la Kaaba, panthéon des Arabes. Mahomet détruisit ces idoles, mais Satan le poussait à convertir les peuples, à coups

de cimenterre. De même aujourd'hui encore, il inspire aux sauvages de l'Afrique d'égorger les prisonniers de guerre, les femmes et les serviteurs des rois défunts ; aux bonzes chinois de rester les mains jointes, en se consumant les doigts, au feu de quelques grains d'encens ; aux fanatiques de l'Inde de se faire écraser sous le char de Brahma. Il y a encore des hommes mangeurs d'hommes. Pour les régions de son empire soi-disant plus civilisées, il se contente de l'immolation de l'homme dans les passions tuantes : haine, ambition, volupté ; haine et ambition qui consomment, volupté qui énerve et saigne. Par les passions Satan nous sacrifie à lui. Alors ce mot victime prend un sens sataniquement profond. Toutes les passions s'exaspèrent par la faim qui prend les cœurs vides de Dieu, et par les excitations d'une civilisation ingénieuse à mal faire. Un exploit de Satan, n'est-ce pas d'avoir vulgarisé le duel et le suicide ? Ce crime du suicide forme un holocauste où le même homme, victime et sacrificateur, se consume dans le feu du désespoir. Il y a aussi le suicide, plus fréquent, qui consiste à s'égorger lentement sur un borbier. Satan trouve une grande immolation sociale dans la guerre que Dieu permet comme fléau, la guerre avec ses destructions de plus en plus savantes.

Oh non ! les victimes du monde ne sont pas couronnées de fleurs. Encore les dégradations à l'extérieur ne sont-elles que le signe des immolations à l'intérieur : immolation de l'intelligence par l'obscurcissement ; immolation du cœur ou volonté, par l'engourdissement, ce cœur replié sur lui-même, ne pouvant plus ni aimer l'aimable ni le vouloir ; immolation de l'imagination par des rêveries qui y gravent le désor-



dre. Sur la tristesse du chrétien vient luire l'espérance : au cœur du mondain, la tristesse n'est qu'une nuit absolument noire.

En louant S. Epipode et S. Alexandre, l'évêque de Lyon, S. Eucher, disait à son peuple : « Ces martyrs, par le courage de la foi, se sont dépensés comme des victimes de Dieu. Pour nous, prenons garde qu'aucun de nous ne devienne, par la blessure du péché, la victime de l'ennemi. » L'ennemi, c'est Satan. S. Jean dit qu'il est homicide dès le commencement. En effet dès le commencement, il se fit offrir par la main de Caïn le sang d'Abel. Satan signifie : adversaire. Diable signifie : qui traverse. En effet cet esprit tombé est l'esprit de renversement, de révolution, de destruction. Il a l'empire de la mort, oui l'empire ; car le Créateur laisse à cet ange révolté le pouvoir de le combattre, et dans chacune des créatures et dans la société. Or, avec tous ceux qui, par le péché, se font ses sujets, ses esclaves, il s'efforce de renverser l'œuvre divine. A ce destructeur quel succès déjà par ces plaisirs qui font triompher en nous la chair sur l'esprit ! Déjà en cette dégradation il se venge deux fois ; car l'âme est premièrement créée à l'image divine, secondement appelée à une gloire dont il est déchu. Mais la consommation de ses ravages en nous c'est l'impiété. Renverser, révolutionner et par là détruire voilà sa politique. Pour lui, le sacrifice n'est que la destruction, mouvement de retour au néant. Il a l'empire de la mort. Et vraiment puisque la vie en nous, c'est tout mouvement qui nous fait tendre vers notre destinée ; est-ce que tout mouvement opposé n'est pas la mort ? Toutes ces destructions, tous ces horribles sa-

crifices forment autant d'hommages à ce prince qui a l'empire de la mort. Empire de la mort, de cette tyrannie, l'Agneau sauve, par le mérite de son sang, les Israélites qui ne veulent être ni malheureux ici-bas ni atteints de la seconde mort. Le Verbe a participé à notre chair et à notre sang, « afin que par sa mort, dit l'Apôtre, il détruisit celui qui avait l'empire de la mort, c'est-à-dire le Diable ». (Hébr., II.)

Heureux qui se tient près de l'autel, uni à cet Agneau pendant que, minute par minute, goutte à goutte, s'écoule la présente tristesse ! Ici, nourriture ici consolation qui refait le cœur, et parfois indirectement le corps. Ici le chemin vers la destinée. A l'autel, la vie. « Auprès de vous est la source de la vie. »

Retenez la parole de l'Apôtre : « Héritiers avec le Christ, si toutefois avec lui nous endurons la Passion. » Lieu du sacrifice de notre louange, l'autel reçoit aussi l'offrande de notre souffrance. Nous unissons tous nos dons au sacrifice eucharistique du Christ par là-même à sa souffrance du calvaire, comme à sa perpétuelle louange. Oui, Jésus, toujours vivant, afin de toujours intercéder pour nous, présente à son Père, avec ses cinq plaies, notre souffrance. Sacrifice à Dieu par l'Homme-Dieu et sacrifice par les hommes avec l'Homme-Dieu, double et unique sacrifice : *Compatimur*.

## CHAPITRE VII

---

### Après le sacrifice ou la lampe du sanctuaire.

*Lux in tenebris lucet!*

« La lumière luit dans les ténèbres! »

(S. JEAN I.)

I. La lampe du sanctuaire emblème de la vie du Christ. — II. La lampe du sanctuaire emblème de la vie du chrétien, uni au Christ en un perpétuel sacrifice.

#### I. LA LAMPE DU SANCTUAIRE IMAGE DE LA VIE DU CHRIST

Après la communion de toute l'assemblée, disent les Constitutions apostoliques, que les diacres prennent ce qui reste et le déposent dans les *pastophoria*. (VIII.) Ce mot indique une petite résidence, une sorte de temple portatif. Nous gardons la Présence réelle, sur l'autel dans la petite résidence appelée tabernacle. *Tabernaculum*, vient de *taberna*, semblable à *tabula*, planchette. Donc tabernacle exprime l'idée d'une tente dressée avec quelques bois, d'un abri provisoire, un abri de voyageur, de travailleur et de soldat. Au commencement de l'Évangile selon saint Jean, à ce passage, « le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous », le texte grec porte : « et il a dressé sa tente

parmi nous ». Or, l'Eucharistie avec le tabernacle a été choisie par le Verbe fait chair, comme le moyen de toujours habiter parmi nous, voyageurs, travailleurs et soldats. Dans le tabernacle des Hébreux, la tenture reposait sur un échafaudage de bois de sittim ou acacia. Elle protégeait l'arche d'alliance, espèce de coffre de bois de sittim, couvert en dehors et en dedans de lames d'or. L'arche abritait l'urne d'or contenant de la manne. Une petite résidence sur l'autel, voilà notre tabernacle et notre arche d'alliance. Souvent il n'y a là aucune dorure, si ce n'est celle qui recouvre la paroi intérieure du ciboire, mais ce ciboire (*cibus*) contient la Manne vivante et vivifiante. Le ciboire repose sur un linge, appelé corporal, nom significatif. L'intérieur du tabernacle est tapissé d'une soie blanche. Le blanc est la couleur du Très Saint Sacrement. Il symbolise la pureté et la joie ; or, l'Eucharistie est le corps virginal de l'Homme-Dieu, résidant au milieu de nous pour notre consolation. A l'extérieur, toute la résidence est enveloppée d'un voile appelé conopée, d'un mot grec qui veut dire rideau. Dans l'antique tabernacle, un voile restait tendu devant le sanctuaire ou saint des saints. En France, au diocèse de Vienne, des ordonnances publiées l'an 1702, recommandent aux archiprêtres de voir dans leurs visites « s'il y a un pavillon de riche étoffe pour couvrir le tabernacle ». Outre qu'il est un voile de respect, le conopée offre l'avantage de signaler la présence eucharistique. La forme la plus naturelle du tabernacle est celle d'une arche, en ce sens qu'il renferme la manne ou, surtout avec le conopée, d'une tente, en ce sens que par l'Eucharistie Jésus continue à résider au milieu de l'Eglise militante. *Tabernacu-*

*lum*, d'ailleurs, ne signifie-t-il pas aussi tente du général? Général, capitaine ou chef, roi invisible, mais présent, le Christ habitera au milieu d'Israël, jusqu'à la consommation, jusqu'à ce que toute l'armée soit délogée du désert et amenée sur la montagne de Sion, pour se reposer sous les tabernacles de la véritable terre promise.

Mais si ce Josué est un chef invisible, par quoi vous sera indiquée sa présence, la Présence réelle? Déjà, sans doute, par le voile de respect, mais aussi par un simple et bien doux symbole, une lampe à la flamme pure. Comme elle vous parle et du Christ qui est là et des chrétiens bons soldats du Christ Jésus, soldats qui demeurent avec leur Chef, parce qu'il est le Chef, et qu'ils ont besoin de se consoler et de tendre vers leur suprême destinée, en un mot de vivre !

L'Écriture appelle Dieu. Lumière. Pourquoi? Autant que nous pouvons comprendre de pareilles choses, c'est que la vie de l'Infini a rayonné par la création, et que son intelligence éclaire la nôtre, d'où sans comprendre autant que lui, nous comprenons comme lui. Pourquoi le Verbe fait chair est-il aussi appelé et s'appelle-t-il lumière, la lumière? Parce qu'il est le Verbe, la Parole, la Pensée rayonnant du Père, splendeur de sa gloire, image, figure substantielle du Père tout-puissant, parfaite comme lui, lumière de lumière. Le Verbe lumière est descendu dans les ténèbres des ignorances et des contradictions et des passions, montrant à tout homme qui vient en ce monde la route à sa destinée, l'éclairant dans les œuvres par lesquelles il cheminera du côté du but. Ainsi le soleil vient éclairer le voyageur et l'ouvrier. « La lumière

luit dans les ténèbres. » Ténèbres, absence de la lumière, ici absence de la lumière qui est la justice et la charité ; absence même de la vérité. Ténèbres iniquités. Ténèbres faussetés : « La lumière luit dans les ténèbres. » Saint Jean écrit encore : « Nous vous annonçons que Dieu c'est la lumière. » Il ajoute : « Si nous marchons dans la lumière, comme aussi lui-même est dans la lumière, nous formons ensemble une société. » (I Epit., 1.) Dieu c'est la lumière. Telle est la sublime doctrine qui nous sera remise en mémoire à la simple vue de la lampe du sanctuaire. A la nuit de Noël, clarté ; à l'Epiphanie ; étoile, à la Transfiguration, splendeur ; à la Résurrection, éclat étincelant ; à l'Ascension, nuée radieuse ; à la Pentecôte, langues de feu ; vraiment dans l'Evangile la lumière obtient un rôle important. Elle signifie la lumière perpétuelle que l'œil de l'homme n'a pas vue. Or, l'humble lampe du sanctuaire a la même signification : Dieu c'est la lumière. Il est la vie.

Autant saint Jean aime à parler de lumière, autant il prend plaisir à tracer ce mot la vie. Cet apôtre, cet évangéliste, ce prophète, ce disciple vierge, ne vous apparaît-il pas comme un modèle des chrétiens dans la Vie liturgique ? Voyez. Sur le Thabor, il participait à la transfiguration ; ainsi, sur les élévations de la prière dans les rayonnements intérieurs qui viennent d'en haut, les âmes se prépareront à la souffrance. C'est Jean qui avec Pierre prépara la Pâque, où fut instituée l'Eucharistie. Là, il inclinait la tête vers le cœur de l'Homme-Dieu, où il puisait dans les secrets célestes. Sur le Calvaire, il contemple l'Agneau. Aussi, plus tard, combien il trouvera de douceur à écrire *Agneau* ! Seulement dans les quelques pages de l'Apocalypse vous

lisez agneau, une trentaine de fois. Présent de l'immolation du Christ, il y représente les prêtres futurs.

Comme un spécial sacrifice de louange, ce disciple bien-aimé publiera son évangile, vrai cantique au Verbe fait chair. Suprême importance du sujet, ton du récit, vigilance des amis et des ennemis sur ces pages, à tout point de vue, cet évangile est la pièce la plus digne de foi. En douter, serait livrer au feu tous les documents. Dites donc avec l'auteur, saint Jean : Et le Verbe s'est fait chair ! S'il n'est pas donné à l'œil de l'homme de pénétrer ce mystère, Jean a vu la lumière qui en rayonne : « *Nous avons vu sa gloire.* » *Gloriam*, Transfiguration ; *gloriam*, Passion, oui la Passion avec ses prodiges ; comme les ténèbres en plein midi, dont l'apologiste Tertullien dit aux païens : Vous avez cela enregistré dans vos archives (xxi). *gloriam*... Résurrection ; *gloriam*, Ascension ; *gloriam*, Pentecôte. Et cette gloire en rayonnant jusqu'à vous, vous donne de voir que Celui de qui elle part est le Fils unique du Père. Lisez l'Évangile selon saint Jean et goûtez-le, tout à loisir.

Notre évangéliste offrit aussi le sacrifice de la mortification, en acceptant le martyre et en persévérant dans sa fleur virginale. Par son dévouement envers Marie, il inaugura parmi les chrétiens, la dévotion envers la Mère du Christ. Donc en saint Jean vous avez une vivante image de la Vie liturgique. Il n'est pas jusqu'à son nom qui ne respire la piété : Jean signifie Pieux.

Reportez les yeux sur notre lampe du sanctuaire. Au plus profond de la nuit, elle brille encore, symbolisant Celui qui éclaire tout homme qui vient en ce monde, Celui qui, seul, sur la redoutable question de

la destinée, reste l'affirmation ferme et sereine. Le Verbe s'est fait chair. Il est la lumière qui luit dans les ténèbres. Le Christ est la lumière salutaire, préparée à la face de tous les peuples, afin de dissiper les ténèbres dont ils étaient enveloppés comme d'une ombre de la mort : « Je suis la lumière du monde. » (S. Jean, VIII.)

*Lux in tenebris lucet !*

*Lux*, la lumière. *In tenebris*, dans l'obscurité, dans la nuit ou le mystère, qui finalement réside au fond de cette pauvre vie, dans les ténèbres du monde des mondains, doute, négation, contradiction, *lucet*, luit comme un phare à tout voyageur.

Cette flamme qui dissipe la nuit dans le sanctuaire, elle puise sa vie dans l'huile pure qui a coulé de l'olive. Image du Christ, dont le nom signifie Oint ou Sacré? L'huile si pénétrante représente l'union. Or, en Jésus, la divinité s'est unie à l'humanité, au point de ne former qu'une seule et même personne : l'Homme-Dieu. Voilà l'onction que Jésus a reçue. Ce Christ est prêtre et roi, nous régissant entre autres moyens, par le fait de sa présence réelle. L'huile éclaire, nourrit, fortifie, adoucit, préserve, de sorte que oindre les prêtres et les rois, c'est les avertir qu'ils sont constitués en si haute dignité, à seule fin d'éclairer leurs frères, de leur nourrir l'âme, de les fortifier, de les consoler, de les préserver de la décomposition, soit individuellement, soit socialement. Qui plus que le Christ a rempli ces fonctions d'un royal sacerdoce?

Par là même qu'elle se consume, l'huile rappelle le sacrifice du Calvaire et de l'Autel. La perpétuité de



cette immolation vous sera figurée par cette lampe, perpétuellement allumée. Le Christ s'immolera, et par lui, et avec lui, et en lui toute son Eglise, jusqu'à ce que l'étoile matinale de l'éternité se lève. Si l'huile symbolise le sacrifice de la loi nouvelle, faut-il s'étonner que, sous l'ancienne loi, l'huile eût un rôle si important dans les sacrifices? Jacob érigea une pierre en monument, répandant dessus de l'huile. Chaque jour, dans le sacrifice des deux agneaux, celui du matin et celui du soir, on offrait une farine pure, avec mélange d'huile d'olive.

Regardez-la encore, cette flamme du sanctuaire. Brillante, elle rappelle que votre Chef brille dans son triomphe à la droite du Père tout-puissant. Agitée et frémissante, elle fait penser à cette parole : « Je suis venu apporter le feu sur la terre, et quel est mon désir, si ce n'est de voir ce feu l'embraser? » (S. Luc, XII.) L'Agneau désire que le feu de la même charité nous embrase, Christ et chrétiens, en un double et unique sacrifice.

Cette lumière suspendue brille au-devant du tabernacle, semblable à l'étoile qui s'arrêta au-dessus de Bethléem.

## II. LA LAMPE DU SANCTUAIRE, EMBLÈME DE LA VIE DU CHRÉTIEN, UNI AU CHRIST EN UN PERPÉTUEL SACRIFICE.

Comme elle vient de vous représenter la vie du Christ, ainsi cette lumière figurera la vie du chrétien. Si le Maître a dit : Je suis la lumière du monde il com-

pare aussi ses disciples à la lumière : « Vous êtes la lumière du monde. » (S. Matth. v.) Les chrétiens sont les enfants de la lumière. Telles âmes qui gardent des souvenirs particulièrement capables de produire la contrition goûtent la confiance, que, autrefois ténèbres, maintenant elles sont lumières dans le Seigneur. Par ses exemples, le vrai catholique brille, lui aussi, au-devant de l'autel, en présence de ses frères : « Que votre lumière brille devant les hommes, de manière qu'ils voient vos œuvres et glorifient votre Père qui est dans les Cieux. » (S. MATTH., v). Il est dit de saint Jean-Baptiste qu'il était une lampe ardente et éclairante. Proportion gardée, cela reste vrai de tout chrétien digne du nom. La flamme du sanctuaire tire sa nourriture de l'huile pure. Pareillement, l'âme fidèle tire sa vie de cette huile qui est la doctrine du Christ, avec la foi, l'espérance et la charité. Le juste vit de la foi.

Vous avez vu que l'huile perpétuellement ardente en face de l'autel exprime l'immolation du Christ et la perpétuité de cette offrande. Elle rend également l'idée du perpétuel sacrifice du chrétien uni à l'Agneau. D'abord vous avez un signe du sacrifice de la louange ; car la flamme s'élève comme nos accents. Est-ce que nos accents ne sont pas doux, pénétrants, comme l'huile qui se répand ? Chez nous, ou nulle part, réside l'onction de la parole. En second lieu, vous trouvez un emblème du sacrifice, de la souffrance et de la lutte, car les athlètes ou lutteurs recouraient à de fréquentes onctions. Comme l'encensoir, toute flamme à l'autel symbolise le sacrifice : sacrifice du Christ, avec celui du chrétien : louange, aumône, travail et souffrance dirigés en haut.

La lampe du sanctuaire a des manières d'être qui ressemblent à celles de ma vie, à moi. S'épanouit-elle, tranquille et comme heureuse ; elle me fait penser aux lumineux épanouissements d'un cœur se reposant dans la vérité et faisant une offrande même de ce bonheur. Vient-elle à frémir, en gardant son éclat ; elle m'invite au zèle. « En faveur de Jérusalem, je n'aurai point de repos, jusqu'à ce que son Juste paraisse comme une splendide lumière, et que son Sauveur brille comme une lampe » (Is., LXII.) Si la flamme baisse en frémissant, je pense aux obscurcissements et agitations de ma pauvre âme dès que s'élève un des souffles de la tentation. Dans la tentation, sacrifice de souffrance. Si elle est mourante, cette flamme du sanctuaire, tellement mourante, que je la crois morte, alors que, vue de très près, elle montre encore un point de lumière, comme une étincelle de vie ; voilà l'emblème de l'âme triste, c'est-à-dire en présence d'un mal qui l'a saisie et l'enveloppe de ses ténèbres. Dans la tristesse, sacrifice de souffrance. Je pense encore au pécheur qui n'a pas brisé tout lien avec son Dieu, cette mèche, comme dit l'Évangile, ce lin fumant encore, ce chrétien offrant au moins cette offrande qui est la foi : « Seigneur, mon Dieu, éclairez mes ténèbres ; car en vous je serai dégagé de la tentation, et en mon Dieu je franchirai le mur. » (Ps. XVII.) Cette flamme expirant, voilà aussi l'image de l'âme voyageuse arrivée au seuil de l'éternité. Restez avec nous, Seigneur ! C'est le soir et déjà le jour est sur son déclin. Résignation à la mort, dernier sacrifice qui les clôture tous. En se consumant, la substance de l'huile n'est pas anéantie, mais seulement elle se déplace peu à peu,

elle s'en va en haut, dans l'espace, où elle subsiste, invisible à l'œil humain. Ainsi se consume une vie chrétienne. Notre énergie s'en va avec le mouvement journalier ; la mort finit par dérober cette existence aux yeux des autres mortels. Mais tous nos sacrifices, toute notre activité est montée en haut ; elle subsiste, sous formes de mérites, et pour jamais à ces mérites sera proportionnée la joie.

Il importe de retenir ceci. Cette huile représente un double et unique sacrifice, sacrifice du Christ avec le vôtre. Perpétuelle, cette flamme figure encore la perpétuité de cette double et unique immolation, que l'Eglise offre, tous les jours et tout le long de chaque jour, en sa marche vers le sublime autel, où la perpétuité sera l'éternité.

Voilà pourquoi tout un chapitre sur la lampe du sanctuaire.

O lumière de l'autel, lampe du sanctuaire, signe de la vie du Christ et du chrétien, que vous êtes belle aux yeux de quiconque arrête ses yeux sur vous ! On comprend qu'un prêtre comme Jean-François Régis, voulût, tout brisé après ses courses d'apôtre, se lever la nuit, par ces hivers des montagnes du Vivarais, et qu'il se tint à genoux, tête nue, mains jointes, devant l'autel ou à la porte de l'église, s'il ne pouvait pas y entrer. Saint Jean-François voulait apercevoir la lumière qui était dans le sanctuaire et surtout se rapprocher de la Lumière qui résidait au tabernacle : « La lumière luit dans les ténèbres. »

Si telle est l'importance de la lampe du sanctuaire, il est bien dans l'ordre qu'elle soit exigée par la règle liturgique. Elle est de tradition apostolique. Dans la

liturgie des Hébreux, le chandelier d'or à sept branches portait sept lampes, lesquelles devaient brûler, toute la nuit. En vue de leur entretien, le Seigneur dit à Moïse : « Ordonne aux enfants d'Israël de t'apporter l'huile la plus pure que donnent leurs oliviers, l'huile de l'olive broyée au mortier ; afin que la lumière soit toujours ardente dans le tabernacle du témoignage, en dehors du voile qui est tendu devant le témoignage. » (Ex. xxvii). « Un feu brûlera toujours sur l'autel, feu qu'un prêtre nourrira, en jetant du bois par-dessous, le matin de chaque jour ; et, après y avoir déposé l'holocauste, il brûlera par-dessus, la graisse des victimes pacifiques. Ce feu est perpétuel, jamais il ne manquera sur l'autel. » (Lévit. vi.) O chrétien, avec l'empressement que donne l'intelligence du service divin, prépare la lumière à ton Christ. Si le travail t'empêche de prier longtemps devant l'autel ; ici cette lampe représente ton travail, vrai prolongement de ta prière.

Avant tout, songeons à entretenir devant la face de notre Christ, dans l'indestructible lampe de notre âme, la lumière de la foi, la flamme de l'éternelle charité. Semblables aux vierges prudentes, soyons prêts ; quand, au milieu de la nuit de ce siècle, dans les obscurités de notre agonie, tout à coup nous entendrons ce cri : « Voici l'Époux qui arrive, allez- au-devant de lui. » O chrétien, en retour de tes sacrifices, va recevoir une nourriture, une consolation, une vie que l'œil de l'homme n'a point vue, que son oreille n'a point entendue, et qui jamais ne monta en son cœur. O serviteur du service divin, entre dans la joie du Seigneur ! Oui, entre, car tu dois être tout enveloppé de sa lumière.

Dans la céleste Jérusalem, la lampe du sanctuaire, c'est l'Agneau : la lumière qui rayonne de ses blessures pénètre tous ceux qui se sont immolés par lui, avec lui et en lui. Déjà, ici-bas la lumière que le Verbe par qui tout a été créé, fait rayonner sur les créatures, cette lumière éclairant tout homme qui vient en ce monde, c'est la vie. Là-haut, ce sera la vie parfaite ; car sur les âmes sauvées et arrivées le Verbe ne rayonnera plus à travers les nuages du mystère. « Vous avez arraché mon âme à la mort. Vous avez préservé mes pieds de glisser ; afin qu'il me fût donné de plaire à mon Dieu, en sa présence, dans la lumière des vivants : *coram Deo, in lumine viventium.* » (Ps. LV.) Un de nos poètes, terminant celle de ses harmonies qui lui a été inspirée par la lampe du sanctuaire, s'adresse ainsi à son âme :

Et tu luiras de sa lumière,  
De la lumière de Celui  
Dont les astres sont la poussière  
Qui monte et tombe devant lui ! (LAMARTINE.)

Poésie admirable, à laquelle cependant je préfère ce mot de David, ce cri d'espérance, cet élan de cœur : *coram Deo, in lumine viventium* ! Sans doute, ici-bas déjà, c'est compter parmi les vivants que de servir Dieu socialement. Mais si du fond de cet exil, malgré les ennemis, qui, le long du jour, veulent me fouler aux pieds, je persévère à offrir le sacrifice eucharistique avec celui de ma louange et de mes larmes ; si en ce bas monde je vis me consumant, comme l'huile du sanctuaire : eh bien, passé au delà je serai devant le sublime autel, en présence de Dieu, dans la lumière des vivants. Ces lumières qui entourent l'Agneau, j'en

serai une, oui, une de ces lampes vivantes, heureuses, inextinguibles : céleste firmament, société devant Dieu, *coram Deo*, pour le servir, et dans ce service, trouver la nourriture, la consolation, la vie. Société devant Dieu dans la lumière des vivants : *coram Deo, in lumine viventium !*

« *Après de Vous est la source de la vie et dans votre lumière nous verrons la lumière.* » (Ps. xxxv.) Le soleil est la source de la vie. Comme par ses rayons nous le voyons lui-même, ainsi dans la lumière, qui vient de Dieu, nous verrons Dieu, source de toute vie. Supposez un captif, enfermé depuis sa naissance. On ne l'a laissé sortir que la nuit, de sorte qu'il ne connaît que la lumière reflétée, une lumière pâle. Tout à coup, il sort dans la franche clarté d'un beau jour. Son œil sera-t-il assez fort ? Il devra l'exercer et le fortifier par la lumière, ensuite il pourra, dans cette lumière, voir le soleil. Ainsi dans votre lumière, nous verrons, ô Dieu, votre lumière. Comme en face du soleil les astres obscurs s'illuminent et lui ressemblent d'autant : de même, une fois éclairés de votre lumière, nous serons semblables à vous : « *Après de Vous est la source de la vie : et, dans votre lumière, nous verrons la lumière. Apud Te est fons vitæ : et, in lumine tuo, videbimus lumen.* »

---

## CHAPITRE VIII

---

### **Le sacrifice de la louange continué dans l'office du soir.**

*Unum agnum mane et alterum vespere.*

« Un agneau le matin et un autre le soir. »

(*Ex.*, xxix).

Bien que le sacrifice eucharistique soit offert perpétuellement, perpétuité symbolisée par l'huile qui se consume sans cesse devant l'autel ; néanmoins, on ne célèbre plus au même lieu dans la seconde moitié du jour. Si vous désirez continuer la journée dans la pensée du sacrifice auquel vous avez assisté, une visite aux affligés vous fournira l'occasion de vous sacrifier vous-même.

Mais la Liturgie sait encore sanctifier le soir d'une journée si bien consacrée, le matin. À l'endroit où aux premières heures a été offert l'Agneau, elle repart dès qu'elle voit le soleil décliner. Elle vient offrir un sacrifice de louange, que nous appelons : *Vêpres*, du mot latin *Vesper*, qui signifie : soir. Sacrifice du soir, vous retrouvez cette expression au psaume cxi et encore au chapitre ix de Daniel, où il est dit que l'ange lui apparut au moment du sacrifice du soir. Il y avait chez les Juifs deux moments principalement



consacrés à la prière : ils offraient un agneau le matin et un agneau le soir. (Ex., xxix.) D'après Josèphe, la cérémonie du soir avait lieu à trois heures (Antiq., l. XIV), donc, au moment où notre Agneau consumma sa douleur. Chez les premiers chrétiens, les vêpres tenaient la place de ce sacrifice du soir. (Darras, ch. III, résumé du I<sup>er</sup> siècle.) De Jésus l'Evangile dit : « Il alla sur une montagne, afin de prier dans la solitude, et, le soir étant venu, il s'y trouvait seul ». (S. Matth., xiv.)

Aujourd'hui, pour nous, les vêpres composent la louange la plus solennelle après celle qui accompagne le sacrifice à la messe. D'ailleurs, cet office fait écho vraiment aux accents qui formaient déjà dans l'action eucharistique, un sacrifice de louange. Ensuite le sacrifice s'accomplit devant le même autel. Les cierges y sont rallumés. L'assemblée est présidée par le même ministre sacré, un prêtre, un sacrificateur. Il faut, dit le pontifical, que le prêtre offre le sacrifice, bénisse et préside. Pourquoi le prêtre doit-il présider ? Parce qu'il est sacrificateur, et que la prière est le fruit, le sacrifice de nos lèvres, sacrifice rattaché à celui de l'autel. Enfin, les louanges elles-mêmes redisent le premier prêtre, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Lui-même il continue avec nous la louange du matin ; et si, le soir comme le matin, nous avons la Présence réelle ; il la continue en personne. Un mot de saint Paul aux Ephésiens semble avoir inspiré la composition de notre office : « Entretenez-vous de psaumes, d'hymnes et de cantiques spirituels. »

La cérémonie s'ouvre par *Pater* et *Ave* récités dans le silence du recueillement ; *Pater* exhalé des lèvres et du cœur de l'Homme-Dieu, grande prière du sacrifice de

l'autel ; *Ave*, triple salutation et de l'ange et d'Elisabeth et des pécheurs, des pauvres pécheurs, comme les Français ont traduit. Maintenant, *Nunc*, ce petit mot marquant chaque minute, chaque goutte de nos jours qui s'écoulent, il donne à cette prière une continue actualité.

Après *Pater* et *Ave*, l'officiant revêtu du surplis, même de l'ample chape, symbole ici de la solennité de nos présentes louanges, fait le signe du sacrifice, en jetant comme un cri vers le Ciel : *Deus, in adiutorium meum intende !* » O Dieu, à mon secours ! Seigneur, venez m'aider et hâtez-vous ! » Tel est le début du psaume LXIX, qui est de David. Voilà bien le cri du chrétien, qui appelle le bon Dieu, comme le petit qui chancelle appelle sa mère. A l'instant la louange commence par l'acclamation que l'Eglise a presque toujours aux lèvres : *Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto*. Cette glorification, n'est-ce pas le plus haut point où puisse viser l'œil de notre âme, le plus haut des cieux ? Sous une nouvelle forme, voilà encore, vers l'auguste Trinité, l'élan de cœur qui terminait le Canon : tout honneur et toute gloire ! Ecoutez le cri de l'assemblée : *Sicut erat in principio et nunc et semper, et in sæcula sæculorum !* Passé, présent, avenir des siècles, c'est toute la durée : *ævum ternum, æternum*. Cette éternité, Dieu l'embrasse entièrement. A nous, étroites créatures qui n'étions pas hier, qui passons aujourd'hui, nous, pauvres humains, ou, selon le mot des anciens, éphémères, c'est-à-dire êtres d'un jour, à nous il est cependant réservé, pourvu que nous le méritions, d'atteindre avec la Divinité, non point les extrémités du passé, mais celles de l'avenir, dans les siècles des

siècles? Sans commencement et sans fin, éternel, Dieu nous rend semblables à lui par l'immortalité, si semblables que la vie où nous espérons entrer s'appelle pour nous comme pour lui, la vie éternelle. Quand les montagnes auront été renversées comme des colonnes ; quand la terre et les cieux auront subi la consommation annoncée ; quand ce monde aura existé : encore alors le cantique entonné ici-bas retentira dans les profondeurs de la durée et les collines éternelles se répéteront : *Et in sæcula sæculorum ! Amen !*

Après l'*Amen* solennel, mot qui résume toute cette glorification, l'assemblée pousse le cri de joie : *Alleluia !* Louez le Seigneur ! acclamation qui précise la direction de tout l'office et fait ressortir son caractère de sacrifice de louange : *Amen ! Alleluia !* Par ces seules exclamations des Hébreux, nos voix s'associent à toutes les voix qui ont béni Dieu dans l'ancienne alliance. Aussi bien les cantiques ou psaumes qui suivent nous viennent des saints de l'ancienne loi comme un héritage. C'est du psautier que les premiers chrétiens tirèrent leurs offices. « La récitation ou le chant des psaumes faisait le fond de ces offices. » (Darras, ch. III, résumé du 1<sup>er</sup> siècle.)

*Alleluia !* A Lyon, au pied d'une basilique, œuvre de saint Patient, le chœur des rameurs penché sur l'aviron, élève vers le Christ le cri du nautonier et, ajoute Sidoine Apollinaire, les rives de la Saône de renvoyer et renvoyer encore *Alleluia*. « *Responsantibus Alleluia ripis.* » (Hesperio, ep. II, 10.)

Psaume vient du latin *psalmus*, tiré d'un mot grec ( $\psiαλμός$ ) qui signifie air joué sur un instrument à cordes. Le recueil s'appelle *Psalterium*, en français Psau-

tier. De soi, *psalterium* veut dire instrument musical à cordes. Donc, en tête du recueil il signifie Livre de cantiques à chanter avec accompagnement sur un instrument à cordes. *Psalterium*, est-ce que déjà dans la simple bouche, dans ce larynx aux cordes merveilleuses, votre âme n'a pas une lyre vibrant fort et suave? Les psaumes ont été inspirés par l'Esprit-Saint à David. En effet les psaumes sont des poésies lyriques de David et autres serviteurs du service divin. David, qui de sa harpe calmait Saül, est par excellence le psalmiste ayant composé la moitié du psautier et s'y révélant le plus puissant des poètes d'Israël. Le texte que nous chantons est une traduction latine, faite sur la traduction grecque des Septante, la plus antique interprétation qui existe, antérieure au moins à l'an 130 avant l'ère chrétienne. Ce texte latin a été révisé par saint Jérôme, et cette révision s'appelle Psautier *gallican*, parce qu'il fut adopté par les Eglises des Gaules. Plus tard, ce docteur entreprit une version directement sur l'hébreu; mais malgré le mérite de cette traduction, l'Eglise ne l'a pas introduite dans la Vie liturgique. Aujourd'hui, soupçonnerait-on pourquoi? Parce que les fidèles étaient trop familiarisés avec l'ancienne leçon.

Dès que nos psaumes sont une traduction, renoncez à y voir les beautés qui, dans l'original, tenaient à l'emploi du vers hébreu. Mais le souffle parti de l'âme inspirée arrive à votre âme avec ce qu'il a d'énergie essentielle. Vous recevez la pensée du poète avec ses différents tours, son sentiment avec ses divers mouvements. Les images qui colorent aux regards de son âme la vérité, vous parviennent avec les qualités du

dessin. Le charme sensible de toute poésie tient aux images. Par ce côté, la prière du psalmiste devient sensible, extérieure. Son imagination participe au service divin, faculté moyenne entre l'âme et le corps. Donc déjà, par ce style pittoresque, la chair avec l'esprit, tressaille vers le Dieu vivant. Connaisseur à fond des poètes de l'antiquité, S. Jérôme écrit à Paulin : « David, qui est chez nous Simonide, Pindare et Alcée, même Horace, Catulle et Serenus, chante sur la lyre le Christ. » Les mérites littéraires les plus appréciés par les artistes se trouvent dans le psautier, et abondamment. De cette richesse on se fera une idée suffisante, pourvu que seulement on lise d'une lecture méditée, les cinq psaumes des vêpres du Dimanche.

Une des lois de la poésie hébraïque, c'est le parallélisme, ou correspondance entre les vers. Elle produit chez les psalmistes les plus beaux effets du rapprochement littéraire :

Louez, enfants, le Seigneur

Louez, le nom du Seigneur ! (Ps. cxii.)

Ces répétitions forment dans la pensée une sorte de rime, agréable comme l'écho. D'autres fois, la correspondance est marquée par une opposition :

Nos ennemis mettent leur confiance, ceux-ci dans leurs chars  
[et ceux-là dans leurs coursiers.

Mais nous, dans le nom de Jéhovah, notre Dieu ! (Ps. xix.)

Mais ce en quoi le psautier reste au-dessus de toute comparaison, par rapport aux plus belles poésies profanes, c'est l'élan de sincérité. Ce qui attendrissait saint Augustin, naguère si amateur de style c'est que nos cantiques sacrés ne visent aucunement à l'effet :

« Sans pieux, dit-il, sons qui excluent toute enflure. »

(Conf., ix.) A ses derniers moments, ayant fait placer sous ses yeux les psaumes de la pénitence, il les lisait avec d'abondantes larmes.

Surtout, et en ceci résidera toujours le suprême intérêt pour tout homme qui les chantera ou les murmurera, surtout ces poésies seront l'expression de ses sentiments à lui : joie ou tristesse, espérance ou crainte, remords ou contentement, tous les sentiments dont se compose la présente vie de l'âme, principalement celui de sa misère. Comme tout, jusqu'aux détails, nous est personnel ! A chaque page, il me semble que ces cantiques, cependant trente fois séculaires, ont été composés à mon intention, par un cœur compatissant, à la suite de mes propres confidences. Ces psaumes chantent la doctrine de ma destinée. Ils m'entretiennent de mon Dieu et de moi, me suggérant la plus tendre confiance. Ils me parlent de mon Dieu et de son Christ ; de son Christ, car il est tels passages qui ne sauraient s'appliquer à aucun autre que le Messie. Déjà ces traits inspirés donnent à penser que finalement l'ensemble des psaumes tend à célébrer l'Homme-Dieu. Oui, le Seigneur a voulu que mille ans avant l'apparition du Messie, ce chef fût chanté par son aïeul royal, et qu'après sa venue parmi nous, il fût loué et remercié dans les mêmes cantiques, par l'Eglise universelle, jusqu'à son dernier avènement, l'Ancien et le Nouveau Testament se répondant en chœur, à l'honneur du Christ, qui trône au milieu des deux groupes immenses. Enfin, ce qui rend singulièrement précieux notre poétique recueil, c'est que, selon la remarque de saint Thomas, citant saint Denis l'Aréopagite, « les psaumes résument, sous forme de

louange, tout ce que la sainte Ecriture contient ».  
(III, q. LXXXIII, 4.)

Voilà donc à travers les âges le *Psalterium* : voix de l'humanité chantant le Créateur, son commencement et sa fin, chantant aussi le Christ qui la conduit à cette fin, voix de Dieu répondant paternellement à sa créature, voix du Christ chantant fraternellement avec les hommes. En résumé, dans les psaumes, Dieu, les hommes et l'Homme-Dieu mêlent leurs accents, cantiques qui dominent toutes les poésies purement humaines, chant du plus pur, du plus ardent, du plus heureux et du plus durable des amours. Le chant vient du cœur, et même quand la voix gémit, pourquoi vous lamentez-vous ? Parce que vous avez perdu le bien que vous aimiez.

Nos vêpres ont cinq psaumes. A qui envisage l'office comme l'offrande de l'agneau du soir rattachée à l'offrande matinale du véritable Agneau, ces cinq cantiques rappelleront les cinq plaies du divin Crucifié. Après sa résurrection, il les montrait aux apôtres et il les a gardées comme ses croix d'honneur, à lui. Par ces cinq psaumes, vous viendrez encenser ses cinq plaies.

Le psaume cix, premier des vêpres, haute poésie lyrique, appartient à David. Manifestement, c'est un cantique au Messie ou Christ. Homme-Dieu, il est le Roi et le Prêtre. Or, le psaume cix chante cette double nature, avec cette royauté et ce sacerdoce, enfin l'éternel triomphe de ce Prêtre-Roi. Et d'abord, il célèbre son humanité et sa divinité : « Le Seigneur (Jéhovah) a dit à mon Seigneur (Adonaï) : Demeurez assis à ma droite. *Dixit Dominus Domino meo.* » Quel est donc

ce personnage que David aperçoit dans l'avenir des siècles et qu'il qualifie son seigneur? Jésus posait la question aux Juifs : « *Que vous semble-t-il du Christ? De qui est-il fils? Ils lui répondent : De David. Il leur réplique : Comment donc David dans l'inspiration l'appelle-t-il Seigneur, en disant : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Demeurez assis à ma droite. »* (Matth. xxii.) Les Juifs restaient muets. En effet, il faut rester bouche close ou reconnaître que David chantait dans le même Christ et son fils et son seigneur, son fils selon la chair, son seigneur selon la divinité, le Messie fils de David et du Très-Haut, Fils de Dieu et de l'homme, Homme-Dieu. « Auquel de ses anges, s'écrie saint Paul, le Seigneur a-t-il jamais dit : « Demeurez assis à ma droite? »

« Demeurez assis à ma droite, jusqu'à ce que je place vos ennemis comme un escabeau sous vos pieds. » Voilà cette guerre déclarée au Christ et à son Eglise par les passions. Voilà le genre humain partagé en deux cités : cité de Dieu et cité de Babylone. La cité de Dieu reconnaît comme roi le Christ. Celle de Babylone subit comme chef Satan, ce révolutionnaire, qui le premier chercha en dehors du Créateur, sa suprême perfection. Il a d'innombrables partisans, lesquels hurlent tous : Nous ne voulons point que ce Jésus-Christ règne sur nous ! Notre roi à nous, c'est le prince des ténèbres, parce qu'il est le prince de l'orgueil et du bestial plaisir, loin de toute gêne. En même temps que la guerre, le résultat définitif est prophétisé : « Demeurez assis à ma droite, jusqu'à ce que je place vos ennemis comme un escabeau sous vos pieds. » La Résurrection commença le triomphe, l'Ascension le rendit



plus sensible encore. Depuis que les fidèles avaient vu Jésus monter aux Cieux en triomphateur, ils avaient constaté l'accomplissement de la prophétie : *Sede a dextris meis*. Dès lors, les apôtres pouvaient dire : Je crois en Jésus-Christ qui est assis à la droite du Père Tout-Puissant. Ce triomphe se continue par la perpétuité de l'Eglise, qui voit autour d'elle et à ses pieds, ses ennemis tomber les uns après les autres. Sous nos pieds, un escabeau sert à nous affermir dans le repos. Ces ennemis font escabeau à Notre-Seigneur ; ils l'affermissent, non pas en lui-même, mais à nos yeux ; car leur défaite fait ressortir sa puissance : Demeurez assis à ma droite !

« Le Seigneur (Jéhovah) fera sortir de Sion le sceptre de votre puissance : régnez au milieu de vos ennemis. » Voilà donc la Royauté du Christ. Etre roi *rex regere*, c'est avoir le droit de diriger. Or, il dirige les âmes à leur destinée, ayant le droit de les y mener, et de par sa nature et de par sa conquête, et aussi de par notre propre élection. De par sa nature ; il est Fils unique du Père. De par sa conquête ; car tout a été fait par lui, d'où, à lui le droit et comme le devoir de faire aboutir les âmes, auxquelles il a communiqué ce mouvement, qui est la recherche du bonheur. Puis, selon l'Apôtre, il a conquis son Eglise avec son sang. Aussi le psalmiste dit-il que le sceptre de sa force viendra de Sion, c'est-à-dire de Jérusalem, où il a souffert. De par notre élection, qui, faite au baptême, se renouvelle autant de fois que nous formons sur nous le signe de la Croix. O Roi, le monde est plein de vos ennemis. Eh bien, en régnant sur vos fidèles, régnez au milieu de vos ennemis. Mais mon être n'a-t-il pas toute

une moitié de ses instincts qui s'insurgent contre votre loi? Eh bien! ô Roi, ô Christ, en possédant ma libre volonté, en comprimant par elle toutes les énergies mauvaises, dominez au milieu de vos ennemis.

« *Ex utero, ante luciferum genui te!* Avec vous la royauté au jour de votre puissance, dans les splendeurs des saints. Avant l'astre qui porte la lumière de mon sein je vous ai engendrés! » Mot à mot, on peut traduire l'hébreu ainsi : « Ton peuple est très empressé au jour de ta puissance, dans les splendeurs des saints. Du sein, avant l'aurore, à toi la rosée de ta naissance! » Ton peuple, ton peuple empressé, cela signale une royauté. Ce roi resplendit par sa sainteté et celle de ses serviteurs. Il resplendit aussi dans le sanctuaire; il s'y revêt, comme d'un manteau royal, des magnificences de la Liturgie. Du sein, avant l'aurore, à toi la rosée de ta naissance. À l'hébreu s'harmonise le latin de la Vulgate : David sur sa harpe chante le Fils éternel du Père éternel!

À ce fils si aimable, le Seigneur (Jéhovah) a juré et de ce serment il n'aura pas de repentance : « Vous êtes prêtre pour l'éternité, selon l'ordre de Melchisédech. » Le Christ est le grand-prêtre, il est aussi la grande victime. Il a offert le grand sacrifice du Jeudi et Vendredi Saints. Il est le Prêtre. Les autres prêtres ne le sont que comme ses ministres. Il est le Prêtre et éternellement. Arrivé au Ciel, il garde son sang, le sang de la nouvelle et éternelle alliance, on le disait à la messe. Il garde ses blessures au front, aux mains, aux pieds et au cœur; radieuses blessures qu'il montre à son Père assidûment. Il sacrifie toujours, toujours vivant pour intercéder en notre faveur. Après que le

Ciel aura reçu tous ceux que le Père prévoit devoir être les siens par la foi et les œuvres ; après que le bercail des élus aura atteint le nombre prévu : alors encore le Christ sera le médiateur, le sacrificeur, offrant éternellement son sacrifice avec les sacrifices de ses élus. A jamais il sera vrai de dire : Par lui et avec lui et en lui, à vous, Père Tout-Puissant, tout honneur et toute gloire !

Mais pourquoi le Christ est-il prêtre selon l'ordre, c'est-à-dire selon le rite ou la règle de Melchisédech ? Lorsque Abraham revenait vainqueur des rois coalisés et ramenait son neveu délivré, Melchisédech s'avança au-devant de lui. C'est le personnage mentionné à l'autel après la consécration. Son nom signifie Roi de justice. Il était roi de Salem et prêtre. Melchisédech offrit en sacrifice du pain et du vin et bénit Abraham. Scène figurative ! En effet, parmi nous un sacrifice est offert sous les apparences du pain et du vin par un roi, ami de la justice jusqu'à souffrir et mourir, dans son désir de réparer les injures faites à Dieu et de remettre les hommes sur leur voie. Pareillement Abraham représentait ce Roi ou Christ qui, au jour de sa Passion, dispersait l'armée de tous les méchants confédérés sous l'étendard de Satan ; et ramenait dans la liberté la famille humaine. Voilà donc figurée dans Abraham la royauté de Jésus. Voilà figurés dans Melchisédech et la royauté et le sacerdoce de Jésus, surtout son sacerdoce. Quand le patriarche vainqueur présentait au royal prêtre la dîme de son butin ; d'avance, avant même d'avoir paru, toute la tribu de Lévi s'inclinait devant notre sacerdoce, qui est selon l'ordre de Melchisédech.

L'Agneau enveloppe dans son offrande tous les chrétiens qui portent leur croix. Ainsi d'eux tous il forme une race d'élite et un royal sacerdoce. Dès lors que le Christ nous enveloppe dans l'immolation de lui-même, son sacerdoce n'apparaît-il pas comme la plus belle manière de diriger, de régir, d'être roi ?

Ici, le psalmiste se reprend à contempler cette royauté. Qu'une telle puissance rencontre des ennemis, il s'en indigne. Aussi, comme il tressaille à l'idée de la victoire qu'elle remportera sur eux ! Cette fois, s'adressant au Père céleste, comme pour le féliciter de la gloire dont il décore son Fils, il s'écrie : « Le Seigneur (*Adonai*) est à votre droite ; au jour de sa colère, il a brisé les rois. »

« Il apparaîtra comme un juge au milieu des nations. Il entassera les ruines (en hébreu, les cadavres). Il brisera les têtes en bien des pays. » Sans permettre à sa harpe de s'arrêter sur d'aussi terribles idées, le psalmiste relève son regard, le reposant sur le Christ, roi et prêtre, qui arrive à la gloire par la souffrance. Il a décidé de mériter comme homme, comme aîné de ses frères, son céleste triomphe. En conséquence, « Il boira en chemin de l'eau du torrent : c'est pourquoi il relèvera la tête ! *Propterea exaltabit caput.* » Et l'assemblée tout entière d'applaudir à ce triomphe, d'acclamer le Très-Haut : Père et Fils et Saint-Esprit !

C'est le pape S. Damase qui a rendu universel l'usage de terminer les psaumes par l'acclamation : *Gloria Patri.* (*Brév.*, 11 déc.) Ayant précédé le psaume, comme un prélude où l'on signalait à l'avance une pensée du cantique, l'antienne revient à la fin comme un

écho. Ce mot antienne, d'origine grecque, signifie voix qui revient. Ici, l'idée ramenée est celle du repos après la victoire. « Demeurez assis à ma droite ! » Et vous aussi, associés aux luttes du Christ, vous partagerez son triomphe. S'asseoir dans l'assemblée où le Fils préside avec le Père tout-puissant et à sa droite, s'y asseoir, si loin que ce soit du sublime autel, pourvu qu'on aperçoive l'Agneau, voilà au milieu des fatigues de cette vie, votre espérance ! L'antienne sépare les les psaumes et repose l'oreille par la variété de la mélodie.

Le Ps. *Confiteor* loue le Seigneur des œuvres opérées en faveur de son peuple. En dix versets, ce mot œuvre revient quatre fois. Au début, le poète semble s'élan- cer vers le sacrifice de la louange. « Je vous féliciterai, Seigneur, de tout mon cœur, dans la réunion des justes et dans la grande assemblée, » *In concilio justorum*, réunion des justes, voilà bien où réside la louange sociale. L'office divin est tellement la prière sociale qu'il a pris le nom d'assemblée, et S. Benoit appelle les vêpres : assemblée du soir : *vespertina synaxis* (Reg., ch. vii). Le lieu où nous chantons se nomme église ou assemblée. En notre Ps. cx, Dieu est loué d'abord de sa puissance en général. « Elles sont grandes les œuvres du Seigneur ; elles sont admirablement proportionnées à toutes ses intentions : *exquisita in omnes voluntates ejus*. » Que vous regardiez l'océan, le globe terrestre avec le firmament ou que votre attention se fixe sur un détail, le plus mince détail, un point saisissable seulement au microscope : *exquisita in omnes voluntates ejus!* Examinez la tête humaine, l'œil humain ; combien de fois aurez-vous l'occasion de dire :

*exquisita in omnes voluntates ejus !* Choses organisées et mouvementées par un suprême mécanicien ; organisées et mouvementées selon une intention précise ; mouvement et ordre, preuve de l'existence de Dieu, preuve sensible et radieuse. Mais regardant plus haut que le philosophe, le théologien considère le monde superposé et surnaturel de la Rédemption. Dès lors, comme il comprend encore mieux ces cinq mots : *exquisita in omnes voluntates ejus !* Les mêmes termes ne résument-ils pas aussi beaucoup de choses de notre existence individuelle ? Au Ciel, alors que le bon Dieu nous aura expliqué pourquoi il nous a conduits par telle voie, ainsi par telles douleurs, au Ciel, nous chanterons sa providence : *exquisita in omnes voluntates ejus !*

Après cette parole qui vaut des livres, le psalmiste évoque le souvenir des merveilles opérées en faveur d'Israël. Par là même il chante Jésus-Christ, car les prodiges en faveur du peuple hébreu figuraient les faveurs destinées au peuple chrétien. La manne représentait le pain de l'autel, nourriture des âmes, leur viatique au désert de cette vie, puis, souvenir vivant des merveilles du Verbe incarné, surtout de la Passion, et de plus, continuation du sacrifice du Calvaire : *Memoriam fecit mirabilium suorum*. Cette nourriture, *escam*, elle consiste et dans l'Eucharistie et dans le service divin dont l'Eucharistie forme le centre. Toute l'alliance de Dieu, *testamenti*, avec les enfants d'Abraham, n'était que l'image de l'alliance du Christ avec son Eglise, à laquelle il donne l'héritage des nations pour faire triompher la vérité et la justice, œuvres de ses mains. De la part de Dieu, une autre œuvre

merveilleuse, n'est-ce pas sa loi, cette loi qui dure à travers les siècles, parce qu'elle est faite dans la vérité et la justice? Il a envoyé la rédemption à son peuple ; mais le rédempteur Moïse figurait le Christ Rédempteur. Rédemption, alliance éternelle : *mandavit in æternum*. Nous voilà revenus à l'idée de la messe dans la consécration : nouvel et éternel testament.

*Sanctum et terribile nomen ejus*. Le nom de Dieu est saint. Ce matin, à la messe, l'oraison dominicale nous le rappelait. Nous trouvons ce nom moins terrible, depuis que nous osons dire au Très-Haut : Notre Père. Néanmoins, toujours, le commencement de la sagesse, sera la crainte du Seigneur : *initium sapientiæ, timor Domini*. La dernière pensée est d'une singulière vigueur. La voici : ils ont tous une bonne intelligence, tous ils sont vraiment intelligents, ils profitent de leur intelligence, ceux qui pratiquent, qui font la vérité comme ils la comprennent ; la louange de Dieu et aussi la louange de ces hommes restent dans les siècles des siècles. La meilleure marque d'une haute intelligence, c'est la disposition à réfléchir haut, c'est-à-dire sur la suprême question de notre destinée. Rien ne saurait produire un effet plus grandiose que ces paroles : *in sæculum*. Elles reviennent quatre fois comme un refrain d'enthousiasme. Ainsi, dans cette vie d'un jour, la créature humaine voit s'ouvrir passé, présent, avenir, toutes les profondeurs de la durée, à chaque point de laquelle Dieu est digne de louange, surtout l'avenir éternel, où elle espère partager son bonheur et sa gloire : *Laudatio ejus manet in sæculum sæculi !*

Dans le ps. *Beatus vir*, le poète décrit le bonheur de quiconque sert le Seigneur et assiste son prochain. Ce

mortel est heureux dès ici-bas, heureux jusque dans sa postérité. Parfois il sera calomnié, attaqué. Mais parce que son cœur est prêt à espérer dans le Seigneur ; parce que son cœur a ce point d'appui : il ne sera pas ébranlé, jusqu'à qu'il lui soit donné de regarder de haut ses ennemis. Il a distribué, il a donné aux pauvres : *Dispersit, dedit pauperibus*. Ces louanges avertissent que, avec le sacrifice de la louange, il faut celui de l'aumône. Vous priez, vous chantez socialement, donc avec tous vos frères, y compris les pauvres. Mais comment chanter quand on a faim ? *Justitia ejus manet*, sa justice reste. Avec l'amour de Dieu, voilà le grand ressort de votre énergie pour les œuvres de miséricorde. Oui, quand tout le reste aura existé, le mérite et la gloire proportionnée au mérite resteront dans les siècles. Ce bonheur ne va paraître que plus enviable par le tableau qui termine.

« *Peccator videbit*, le pécheur verra et il entrera en fureur ; il grincera des dents, il se morfondra : le désir des pécheurs périra. » Le pécheur verra la récompense du juste. Il verra que la vraie destinée de l'homme ne réside aucunement dans des choses qui s'en vont comme la fumée. Il s'irritera contre lui-même. Ici-bas, en effet, à la lumière du bon sens, il voyait déjà le plan de la vie ; mais il s'efforçait de se rendre heureux en dehors de ce plan et parfois de n'y pas même penser. Le temps de comprendre existera toujours, même plus que jamais ; mais ce qui aura fui, c'est le temps de mériter. Voilà pourquoi il grincera des dents. *Tabescet*, mot d'une grande énergie. *Tabum* signifie l'humeur d'un corps qui se fond dans la mort. Or, sans mourir jamais, toujours le damné se fondra



par l'écoulement de ses remords. Le désir des pécheurs périra. Le pécheur n'aspirait qu'à la matière, qu'à la boue ; la mort l'a emporté. Son but est manqué, le voilà dans le vide. « Le désir des pécheurs périra. » Nous disions à la messe : Préservez-nous de l'éternelle damnation !

Comme ce cantique convient au Juste par excellence ! Comme il a observé toute la loi ! « Je ne suis pas venu détruire, mais perfectionner. » (S. Math., v.) Tous ceux à qui il a donné de devenir des enfants de Dieu, toute sa race sera bénie dès ici-bas. La gloire et la richesse résident en sa maison : la gloire, c'est-à-dire la splendeur qui vient à ses enfants de leurs vertus, splendeur qui brille, malgré les calomnies salariales de la presse impie. Avec la gloire, aussi la richesse, c'est-à-dire la vérité, la paix, l'amour et l'espoir du bonheur parfait, surtout le sacrifice de l'autel. Le Seigneur a du cœur, et il nous prend en pitié : *Misericors et miserator*. Pauvres et infirmes de la Judée, petits enfants, jeune homme fidèle, et vous enfant prodigue, bon larron, vous-mêmes enfin, bourreaux du Calvaire, dites-nous combien le Christ a bon cœur : *misericors*. Il a voulu goûter ce qu'il y a de doux dans les œuvres de miséricorde, et la pitié lui a été familière : *miserator*. Mais, en méditant sur la clémence du Sauveur, n'oublions pas qu'il est juste, chantons tous le verset : *Miserator et justus*. Oui, le Seigneur est doux. Il est doux dans les moyens qu'il nous fournit de sortir de nos péchés, *commodat*. Mais plus ce Sauveur se sera montré ici-bas doux et humble de cœur, plus l'impie s'en voudra de lui avoir préféré les plaisirs d'un monde égoïste et sale. Il grincera des dents et se mor-

fondra. Ici le psalmiste a voulu nous laisser dans une crainte salutaire. Voilà pourquoi, après avoir dépeint le pécheur, déçu en son suprême désir et frémissant d'une indigence absolue, soudain il se renferme dans un silence qui saisit : *Desiderium peccatorum peribit !* Toutefois, comme pour applaudir à l'éternelle justice, l'Eglise reprend son refrain : *Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto !*

Dans le psaume *Laudate pueri*, la louange est rendue on ne peut plus directement : « Vous, ses serviteurs, louez le nom du Seigneur ! » Cette invitation obtient un écho qui ressemble à une acclamation : Que le nom du Seigneur soit béni, à partir de ce point de la durée, qui est le maintenant, et jusque dans le siècle sans fin ! *Sit nomen Domini benedictum !* Retour direct à la première demande de la grande oraison de ce matin : Que votre nom soit sanctifié ! Deux idées rempliront le cantique : d'une part élévation de Dieu, de l'autre bonté qui fait que, du haut de sa majesté, il abaisse les yeux sur tout ce qui est au ciel et sur la terre. Dans ce regard, il va jusqu'à tirer le pauvre du tertre de fumier où il gisait, afin de le placer avec les princes, avec les princes de son peuple. A ce passage, David se souvenait de Job ; il se souvenait de lui-même, pauvre petit pâtre tiré du milieu de ses brebis, afin de régir le peuple d'Israël.

A la vue de l'autel nous pouvons entonner : « Depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, le nom du Seigneur mérite louange ! » Puisque sur toutes les plages éclairées du soleil se dressent des autels, n'est-il pas vrai à la lettre que le Seigneur est loué de l'aurore à l'occident ? Alors qu'il trônait dans les splendeurs

des saints, le Fils entendit les gémissements qui s'élevaient de la terre. Il descendit jusqu'aux mortels, empressé à les relever de l'ignorance et d'un fumier souvent plus humiliant que le tertre de Job. Combien de ces pécheurs sont venus s'asseoir avec les princes de son peuple ! Retiré, encore jeune, de l'erreur manichéenne et des égarements du cœur, Augustin reçoit le baptême et monte sur un des trônes du sacerdoce. En 1891, nous célébrions le quinzième centenaire de cette ordination. La synagogue stérile s'est transformée en l'Eglise, dont la fécondité est signalée par le titre même qu'elle porte ; car elle s'appelle l'Eglise ou l'Assemblée. Elle s'appelle aussi Eglise catholique ou universelle, en fait, répandue sous tous les climats, en droit, apte par sa mission et son organisation à conquérir les âmes depuis l'extrême Orient jusqu'à l'extrême Occident.

Non seulement par toute la terre, mais sur le même point, dans toute la durée, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, le nom du Seigneur mérite louange. Or, vêpres signifie office du soir : cet office forme la louange sociale, au déclin du jour.

Voici le psaume *In exitu*, le psaume d'Israël délivré. Il se récitait dans la célébration de la Pâque. Il offre trois pensées : premièrement, sortie du peuple hébreu de la terre d'Egypte, ou la terre de son esclavage ; deuxièmement, grandeur du vrai Dieu, sauveur de son peuple, vrai Dieu comparé avec d'impuissantes idoles ; troisièmement, confiance d'Israël envers un tel protecteur. Si la poésie a le don de peindre et d'animer, trouvera-t-on plus de couleur, et de mouvement que dans cette description où la mer fuit, où les montagnes tressaillent comme des béliers, et les collines

comme les petits agneaux à côté de leurs mères? Ici, le poète prête aux masses terrestres non seulement la puissance de bondir, mais encore le sentiment. « Montagnes, pourquoi bondir comme des agneaux? » Et les montagnes de répondre: « A la vue du Seigneur, la terre a été saisie: à la vue du Dieu de Jacob! » — *Non nobis*. Ce qui suit prend le ton d'une marche guerrière. « Que les nations ne disent jamais: Où est donc leur Dieu? Notre Dieu? Mais il est dans le Ciel, et tout ce qu'il a voulu, il l'a fait. Que sont les idoles des nations? De l'argent et de l'or, œuvre de la main des hommes. » Les idolâtres adorent leurs propres créatures, donc ce qui ne les vaut pas eux-mêmes. Mais laissons chanter le psalmiste. « Les dieux de cette espèce ont une bouche et jamais ils ne parleront; ils ont des yeux, et jamais ils ne verront. » Entendons ce cri: « Qu'ils deviennent comme ces idoles, ceux qui les font et qui-conque met en elles sa confiance! Pour la maison d'Israël elle a espéré dans le Seigneur: il est son soutien et sa protection. »

En chantant cette sortie des Hébreux, est-ce que le peuple chrétien ne célèbre pas sa propre délivrance? Il est sorti de l'Egypte, de l'esclavage, c'est-à-dire qu'il est rentré sur la voie de sa destinée primitive, vue de Dieu face à face. Il est sorti de la terre où règnent les ténèbres de l'esprit et l'esclavage du cœur. Il s'est acheminé du côté de la terre promise, où coulent le lait et le miel, lait de la vérité, miel de la charité. Le jour de la délivrance a été le jour où l'Agneau a été crucifié. Au sortir de la mer Rouge, le peuple chrétien s'est formé en colonne et a pris sa direction à travers le désert, qui le sépare de la céleste Jérusalem.

Cette délivrance, tous ne l'ont pas acceptée ; puisqu'on en voit encore tant aux pieds des idoles, idoles d'or ou de chair. Qu'attendent-ils ? Elles ont une bouche et ne parleront point ; jamais elles ne diront un mot sur le but réel de cette vie qui s'en va, sans s'arrêter, comme l'eau de nos rivières. Ces idoles ont des yeux et ne verront pas ; ou si elles voient ceux qui se prosternent, leurs yeux ne se fixent pas sur eux. Elles ont des mains ; quoi de plus puissant que l'or et quoi de plus actif que les passions ? Toutefois, ces mains ne palperont point le cœur malade, de manière à le guérir ou le soulager. Avec leurs pieds, les idoles ne feront point un seul pas pour prendre la pauvre créature humaine et la faire avancer vers le lieu du rafraîchissement, de la lumière et de la paix. Ah ! puisque l'amour, comme le feu, rend semblable ; que ceux qui préfèrent ainsi la créature au Créateur, la boue du chemin au terme où ce Créateur les attend, ceux qui repoussent Jésus, vrai Josué, sauvant de la terre d'Égypte, que ces méchants deviennent comme la boue qu'ils idolâtrèrent ! Mais les hommes qui se détournent du but, est-ce qu'ils ne ressemblent pas déjà à leurs idoles ? A quoi sert-il d'avoir les yeux de l'esprit, à un homme qui ne veut rien voir au-delà des quelques quarts d'heure de cette vie ? Lui aussi, il a des yeux et il ne voit pas. Au contraire, ceux qui ne veulent pas avoir reçu inutilement leur âme, placent leur espérance dans le Seigneur.

Toute l'Église, tout Israël met son espérance dans le Seigneur, en particulier Aaron. Oui, la tribu sacerdotale espère au Seigneur plus que les autres tribus. Tout le peuple d'Israël rapporte ses désirs principale-

ment à la terre promise. Et cependant le Seigneur donne à ses serviteurs même la terre présente. Ce sont eux, du moins ordinairement, qui ont les biens d'ici-bas dignes d'attention, comme la santé, surtout la santé de l'esprit ou la limpide vue de la vérité, avec la santé du cœur ou la paix intérieure. Les autres ne vivent pas, leur mouvement n'étant qu'un va-et-vient, qu'une série de fièvres, où il leur est impossible de goûter, même de remarquer les biens de ce monde les plus communs. Une telle vie n'est-elle pas le commencement de la seconde mort, mort perpétuelle? Les morts, ô Seigneur, ne vous loueront pas. Mais nous, qui vivons ici dans les épreuves et aussi dans les consolations, nous qui vivons de la vie qui découle de votre service, surtout de votre service à l'autel, nous bénirons le Seigneur : *Sed nos qui vivimus, benedicimus Domino, ex hoc nunc et usque in sæculum !*

Les morts ne vous loueront pas. A propos de ce passage, on a eu le front de reprocher aux poètes de la lyre sacrée d'ignorer l'immortalité de l'âme. Vous comprenez que les Israélites chantassent de bon cœur, s'ils voulaient dire : Nous qui vivons en cette terre que Dieu nous a donnée, nous le bénissons dès aujourd'hui et à jamais, aussi longtemps que nous formerons la nation d'Israël. Les morts ne loueront pas le Seigneur de la louange sociale ici-bas. Mais chacun arrive à un royaume qui ne finit point. A chacun de bénir Dieu et à partir de ce maintenant qui est la vie présente et jusque dans les siècles des siècles. Voilà une idée lyrique. Au contraire, quel goût de chanter, si le cantique ne présentait que ceci : Nous bénissons le Seigneur, tandis que nous vivons ; mais tâchons de

nous résigner d'avance au silence absolu de notre absolue destruction !

Pourquoi également, dans ces morts, dont le psalmiste dit qu'ils seront muets, ne pas voir cette grande vérité, que ceux qui meurent ennemis du Seigneur ne le loueront jamais ? Les psaumes se prêtent aux sens les plus élevés de l'allégorie au sujet d'une vie heureuse et définitive. *Coronam de lapide pretioso*, couronne de pierre précieuse, beauté du céleste bonheur et solidité. *Fons vitæ* : Dieu, fontaine à l'âme ayant soif de vivre. On pourrait accumuler les textes ; mais tout le psautier n'est-il pas une proclamation, en cent cinquante chants, du dogme consolant ? Dans ce recueil autant de fois il est écrit : *Deus, Dominus*, autant de fois est affirmée l'immortalité ; car enfin que pourrait être un Dieu, qui dédaignerait le chef-d'œuvre de ses mains, jusqu'à le laisser retomber dans le néant ? Est-ce qu'un enfant s'élancerait vers son père, comme le psalmiste s'élance vers Dieu, vers son Dieu ; si seulement il soupçonnait que son père fût capable de le laisser rouler dans un abîme ? Au livre des psaumes, pas d'idée plus sensible que cette idée : salut, vie perpétuée, bonheur éternel. A tout moment, le poète s'écrie : *in sæculum, in sæculum sæculi, in æternum !* Partout espérance et espérance enthousiaste. Il y a donc lieu de dire que les psalmistes sont les poètes de l'immortalité. Le psautier chante notre survivance, jusqu'à cette immortalité du corps, qui lui viendra par la résurrection. « De plus, ma chair reposera dans l'espérance ; parce que votre pensée n'est point de délaisser mon âme dans le tombeau. Et vous ne ferez voir à votre Saint aucune corruption. » (Ps. xv.) Vous ne ferez pas voir non plus

aux adorateurs de votre Saint, de votre Christ, une corruption sans retour. Les psaumes ignorants de l'immortalité ! Cette accusation prouve que la passion a la force de résister à l'évidence. Ici c'est la passion de ceux que ces chants d'espérance désespèrent. Quant aux hommes de bonne volonté, ils sentent que cette poésie, en leur faisant si souvent chanter la vie éternelle centuple cette activité qui est ici-bas notre Vie liturgique : *Apud Te est fons vitæ !*

A la fin du psaume, reconnaissante de l'alimentation qu'elle vient de prendre, l'assemblée répète : « Mais nous qui vivons, nous bénissons le Seigneur ! »

Mais, direz-vous, ces cantiques présentent-ils quelque rapport avec le dimanche où ils retentissent ? Voyez : le dimanche est le jour de la résurrection. *Dixit Dominus* chante le Christ qui sort du torrent des afflictions, relevant la tête. Le dimanche correspond au premier jour de la création. Justement *Confitebor* fait compliment à Dieu de ses œuvres. *Beatus vir* chante le bonheur de l'homme qui pratique les commandements. Précieuse leçon en vue de la semaine qui commence. Le dimanche arrive comme signal d'une louange sociale et universelle. Or, à *Laudate*, vous voulez que le Seigneur soit acclamé de l'orient à l'occident. Enfin *In exitu* vous transporte en pensée à votre passage en la Jérusalem d'en haut, qui ne connaît que le jour du repos perpétuel, figuré par notre dimanche.

Le prêtre lit le capitule, ou petit chapitre d'Écriture sainte, dont la lecture coupe les chants de façon à reposer l'oreille un instant, sans que le cœur perde rien. Au dimanche, il est dit : « Béni soit Dieu, Père de



Notre-Seigneur Jésus-Christ, Père des miséricordes et Dieu de toute consolation, qui nous console dans toutes nos tribulations ! » Ces paroles de l'Apôtre aux Corinthiens, l'assistance les retrouvait facilement, ayant goûté par la psalmodie la consolation des Ecritures. Les fidèles répondent : *Deo gratias*, et l'officiant entonne l'hymne. L'hymne, d'un mot grec qui veut dire chant, est une pièce de style mesuré : on en retient l'air aussi facilement que celui d'un refrain.

Dans l'hymne du dimanche *Lucis Creator optime*, nous adorons Dieu comme créateur de la lumière. Le dimanche, en effet, demeure le monument de la création de la lumière. Mais ce jour sacré a son déclin, et à l'heure des vêpres, c'est déjà le soir : *Ad vespèras*. Le lendemain, c'est un jour où il faut peiner, et nous travaillons six jours sur sept. Nous avons donc dans la joie un mélange de mélancolie, exprimée au deuxième couplet ou strophe :

Les ténèbres de la nuit s'inclinent  
*Illabitur tetrum chaos.*

Et ces ombres du soir ne sont-elles pas l'image de la nuit des tombeaux ? Cette pensée de la fin de la vie présente nous amène à réfléchir sur l'usage que nous en faisons, dès lors à gémir et à prier :

Les ténèbres de la nuit s'inclinent ;  
Ecoutez nos prières et nos pleurs.  
*Illabitur tetrum chaos ;*  
*Audi preces cum fletibus.*

Aux strophes troisième et quatrième, nous soupignons après la lumière de la vie définitive. O Dieu, que notre âme ne se sente pas retenue sous le poids de ses péchés, loin de sa vie, tandis qu'ici elle ne penserait à rien de

durable et s'embarasserait dans les liens du péché ! Qu'au contraire elle frappe à la porte du céleste séjour ! Qu'elle enlève vaillamment cette couronne qui est la vie sans déclin ! Expions, puis évitons tout ce qui pourrait nous nuire encore.

*Cæleste pulset ostium ;  
Vitale tollat præmium !  
Purgemus omne pessimum !  
Vitemus omne noxium !*

L'Eglise, qui finit tous les psaumes par le refrain pieux : *Gloria Patri*, aime à terminer par la même félicitation non seulement les oraisons, mais encore les hymnes. D'où à la dernière strophe ce nom grec Doxologie ou Glorieuse adresse.

*Præsta, Pater piissime !*  
.....

Accordez, Père très tendre, et vous, Fils unique, égal au Père, avec l'Esprit consolateur, ô Dieu qui réglez à travers tous les siècles ! L'Eglise, qui, ce matin, à ce même autel, soupirait *Pater*, reprend ici ce cri d'amour, se permettant d'ajouter *piissime*, qui fait voir combien elle goûte cette appellation Père donnée au Tout-Puissant. Le latin *pius* ne semble-t-il pas imiter le gémissement de la frêle couvée ? Père si tendre : *Pater piissime !*

En ce moment, une voix s'élève, ordinairement la voix fraîche et pure des enfants qui servent dans nos églises et y chantent, justement appelés enfants de chœur. Dès qu'ils veulent être dignes de revêtir le blanc surplis et de présenter l'encensoir, ils sont les Samuels de nos temples. Préservés de trop se familiariser avec

Les choses saintes, instruits et dirigés, en un mot, cultivés, ils formeront pépinière de chrétiens, même de prêtres, dévoués au service divin. « Que ma prière, Seigneur, s'élève : *Dirigatur, Domine, oratio mea !* Et toute l'assemblée de poursuivre : « *Sicut incensum in conspectu tuo !* Comme un encens devant votre majesté ! » Ce verset proclame cette vérité, que les cantiques qui viennent de retentir sont un sacrifice, l'agneau du soir et l'encens.

Après l'hymne, nous voilà revenus au chant de texte sacré. Le dernier cantique sera le plus beau : vous entendrez *Magnificat*, louange sortant du cœur de la mère du Christ, comme l'oraison dominicale découle du cœur de cet Homme-Dieu. Ici, toutefois, *Magnificat* n'est pas chanté directement en l'honneur de Marie ; mais l'Eglise s'en sert pour louer Dieu, parce qu'il est de Marie, et qu'ainsi, en nous entendant, Notre-Seigneur entend la voix de sa mère très aimable et très aimée. Aussi bien, avec nous, au milieu de nous, Marie chante *Magnificat* ; comme ce matin, lui-même se mettait à notre tête, afin de dire : Notre Père ! A l'intonation, les fidèles se lèvent et se signent : ils se lèvent, parce qu'ils font résonner un cantique tiré de l'Evangile ; ils se signent, pour se rappeler que ces accents retentirent à l'arrivée de la victime de la Croix.

« *Magnificat anima mea Dominum !* Mon âme glo-  
rifie, agrandit le Seigneur ! » La louange étend la gloire  
extérieure de Dieu ; en ce sens, la créature agrandit ce-  
lui qui est l'Infini. Une âme *anima*, la mienne *mea*, de-  
vant le Seigneur *Dominum*, et pour l'agrandir *magni-  
ficat !* Oh ! comme on pense et comme on parle dans la  
Vie liturgique !

« *Et exultavit spiritus meus.* Et mon âme a bondi de joie en Dieu mon Sauveur. » Le cœur s'élançe, toutes les fois qu'il tend vers un grand bien ; mais quand une âme se porte vers le souverain bien et que cette âme est celle de la plus pure des créatures, vraiment elle bondit : *exultavit !* Nous aussi, nous pouvons aspirer au souverain bien. Et pratiquement, que d'é-lans dans la Vie liturgique ! Surtout avec *Magnificat*, les âmes tressailleront du tressaillement de la divine louange vers le Dieu vivant.

« *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ.* Parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante, car voici que désormais toutes les générations m'appelleront bienheureuse. » Grande parole qui fait écho à celle de l'archange répétée par sainte Elisabeth : Bénie entre toutes les femmes ? Cette prophétie, ne la voyez-vous pas s'accomplir ? Puisque sous vos yeux les géné-rations viennent les unes après les autres chanter *bea-tam*, voilà sous vos yeux un miracle.

« *Quia fecit mihi magna.* Parce qu'il a fait pour moi de grandes choses, Celui qui est le Puissant, et son nom est saint. » Chacun des fidèles a le droit de se dire à lui-même : Le Seigneur m'a fait bien des faveurs. La principale, c'est ma vocation à la vie éternelle avec la consolation de la commencer, dans le lieu de mon pèlerinage, par les cantiques du service divin.

Retenez trois attributs relevés ici en la Divinité : puissance : *qui potens est* ; sainteté : *sanctum nomen ejus* ; bonté : *misericordia ejus !*

« Et sa miséricorde s'étend de génération en géné-ration sur ceux qui le craignent. » De génération en génération, comme si l'assistance chantait : Nos pères

sont venus devant ce tabernacle redire *Magnificat*. Nous allons faire place à ceux qui nous suivent, dans cette procession vers la terre promise, et ainsi de suite, jusqu'à ce que toute l'Eglise militante ait traversé le désert. Le Seigneur est puissant et il est bon ; donc ayons confiance. Il est puissant et il est saint ; donc ayons peur de l'offenser et faisons pénitence. Son bon cœur avec les malheureux se fait voir de génération en génération à ceux qui le craignent. Sans cette miséricorde la Religion ne serait que menace ; sans cette crainte, elle ne serait que tendresse. Remarquez : l'espérance n'existe jamais sans la crainte ; car quelle différence entre espérer et simplement désirer ? Espérer c'est désirer ou se porter vers un bien, mais avec peur de le manquer. Prenez toute la Religion, elle est tendresse et force : sa miséricorde à ceux qui le craignent.

« *Fecit potentiam*. Le Seigneur a fait de la force avec son bras. » Si la création est le monument de la divine puissance, certes la Rédemption n'est pas moins admirable. « Il a dispersé les superbes. » Après ses abaissements volontaires, le Rédempteur, la tête relevée, a dispersé Satan, père de l'orgueil, avec ses complices. Il le disperse toujours comme la poussière que le vent chasse devant lui de la surface de la terre. Les ariens, qui niaient la divinité du Christ, ont été effacés. Les protestants rentrent dans l'Eglise ou, à force de se diviser, disparaissent. Aujourd'hui l'impiété veut supprimer jusqu'à l'idée de Dieu et de l'âme immortelle. Voilà, certes, de la poussière et de la boue. Tout sera dispersé.

« *Deposuit potentes de sede*. Il a fait descendre les puissants de leur trône et il a élevé les humbles. »

Ces puissants, ce sont tous les Nabuchodonosors, tous les Saûls rejetés. Les humbles, qui sont-ils? David, sa fille royale Marie, les apôtres avec tous les saints que l'Eglise propose aux hommages de l'univers, y compris des bergères comme Germaine, et des mendiants comme Benoit Joseph.

« Il a rassasié ceux qui avaient faim, et les opulents, il les a renvoyés indignes. » Ceux qui avaient faim de connaître la vérité, il leur a nourri l'intelligence ; ceux qui avaient faim en leur cœur, il les a nourris des délices de l'espérance, des douceurs de la charité. Ces pauvres voyageurs qui peinent sur le chemin de la vie, exposés à défailir en route, il les a nourris de sa propre substance : O banquet sacré, où celui qui invite se donne lui-même ! Cependant, un voile reste qui couvre son visage. Encore un peu de temps et nous le verrons. Les Juifs, qui ne rêvaient qu'un Messie orgueilleux, ont été rejetés. Depuis ils errent sur tous les chemins. Puissants à notre époque, en définitive ils demeurent errants loin de toute voix prophétique. Sion reste dans sa dispersion, et il n'y a personne pour la consoler. Les philosophes païens qui ont connu Dieu, sans le glorifier comme Dieu, ont été laissés à leurs propres inventions, au fond desquelles ils n'ont trouvé que le vide : vide pour l'intelligence, ils n'ont pu se fixer ni sur l'origine de l'homme, ni sur ses fins dernières ; vide pour le cœur, car l'incertitude ne donnera jamais l'espérance. Borné aux choses d'ici-bas, leur amour en avait la pauvreté.

« *Suscepit Israël.* Le Seigneur a pris Israël son serviteur entre ses bras, au souvenir de sa miséricorde. »  
*Recordatus misericordiæ.* Oh ! les douces paroles !

Voilà de ces mots qui résument la vie présente. *Misericordia*, deux choses : des misères et un cœur ; des misères chez l'humanité, mais en Dieu un bon cœur. Par conséquent, il s'occupe de vous, et, s'il vous laisse pâtir, il a des intentions comme les pères qui laissent pleurer leurs enfants, s'ils pleurent pour leur bien. *Misericordia*, oui, et jamais aux cœurs endoloris on ne le répétera trop, devant nos misères Dieu a bon cœur. Ce cœur, *Magnificat* le célèbre deux fois, même trois ; car le mot *recordatus* exprime la mémoire du cœur. Entre les bras de sa miséricorde, le bon Dieu a pris Israël, afin de le réchauffer et de lui rendre la vie.

« *Sicut locutus est ad patres nostros*. Selon la parole donnée à nos pères, il s'est souvenu de sa miséricorde en faveur d'Abraham et de sa race pour les siècles. » Ici un retour à l'idée de ce matin dans la messe : « Notre patriarche Abraham ». Dieu lui avait dit : Je multiplierai tes enfants comme les étoiles. Où donc la réalisation de cette promesse, sinon dans l'Eglise ?

Et ces choses, ces inventions du bon Dieu, les voilà pour les siècles ; *in sæcula !* Eternel Testament !

Ce *Magnificat* ne vous semble-t-il pas le meilleur aromate de cette composition qui est consumée en notre office du soir ? Ah ! je ne m'étonne point qu'aux premiers accents, le prêtre monte à l'autel, et le parcourt, balançant l'urne des parfums. Le cœur de Marie, d'où s'éleva le cantique évangélique, fut un vivant encensoir.

Après la sublime et douce poésie, l'officiant prononce l'oraison, prière qui fait ressortir le caractère de la fête et rattache l'office au sacrifice du matin. Comme la conclusion se fait par le nom de Jésus-Christ, voilà

encore la grande pensée du Saint-Sacrifice : Par lui-même et avec lui-même, et en lui-même, à vous, Dieu le Père tout-puissant, en l'unité de l'Esprit-Saint, tout honneur et toute gloire !

S. Benoît a voulu qu'avant cette oraison on récitât à haute voix le *Pater*, afin que la parole : Remettez-nous nos dettes, comme nous aussi nous remettons, entretint parmi ses enfants la paix fraternelle. (Règl. ch. XIII.)

En la règle bénédictine, vous trouverez le programme des vêpres, lequel est encore suivi, excepté quelques détails. Louange traditionnelle des psaumes, leçon de l'Écriture, hymne, cantique évangélique, oraison : notre office reste simple et ravissant.

Enfin la voix des enfants de chœur : *Benedicamus Domino !* Bénissons le Seigneur ! Mais une telle invitation à bénir Dieu est-elle bien placée à la fin d'un sacrifice de louange ? Oui, en ce sens qu'elle résume tout l'office. De plus, elle rappelle qu'après la prière publique, nous devons la continuer par nos prières et par le sacrifice de chacun de nous, dans la patience. Durant l'office, nous lui avons protesté, combien de fois, que nous l'aimons. Or, écoutons le Seigneur. « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole. » (S. Jean, XIV.) *Deo gratias !* Merci à Dieu ! Merci de la nourriture reçue en notre intelligence ; merci de la consolation versée en notre cœur. Merci de tout le mouvement, de toute la vie qui découle du service divin.

Après ces remerciements, même à la fin des vêpres joyeuses, un souvenir aux frères défunts. D'où ce gémissement, véritable écho du *Memento* des trépassés ! *Fidelium animæ !* Par la miséricorde de Dieu, que les âmes des fidèles reposent dans la paix !



Telle est pour la vie de l'âme, l'importance de ce seul office des vêpres, ou du soir.

Les dimanches tu garderas,  
En servant Dieu dévotement.

Dévotement, c'est le mot de nos anciens. Dévotement, c'est-à-dire avec dévouement, donnant à ton Seigneur la première moitié du jour dominical et aussi la seconde, allant gaiement et de tout cœur à la source de la vie, t'y rafraîchissant de toutes les peines de la semaine écoulée, t'y retrem pant en vue des travaux de la semaine commencée. Aujourd'hui encore un catholique éclairé et pieux ne croira pas avoir sanctifié le saint jour dévotement, s'il n'a pas été aux offices, s'il n'a pas offert, après l'agneau du matin, l'agneau du soir, c'est-à-dire le matin le Christ avec son sang et sa louange ; le soir le Christ avec sa louange : *unum agnum mane et alterum vespere*. Ce service divin du soir par la louange des psaumes correspond tellement à l'instinct de la piété que faute d'office elle recherchera quelque autre prière, récitée en public.

Louez Dieu par la psalmodie. Saint Ignace en la III<sup>e</sup> de ses règles, recommande à ses disciples de recommander eux-mêmes les psaumes. Ecoutez saint François de Sales, ce docteur de la vie dévote. « Oultre cela, Philothée, les festes et les dimanches, il faut assister à l'office des heures et des vêpres tant que vostre commodité le permettra : car ces jours-là sont dédiés à Dieu, et faut faire plus d'actions à son honneur et gloire en iceux. » (*Vie dev.*, II, chap. xv.) Retenez surtout cette parole : « Un agneau le matin, et un agneau, le soir. »

## CHAPITRE IX

---

### **Le sacrifice de la louange à Complies.**

*A solis ortu usque ad occasum, laudabile nomen Domini.*

« Du lever du soleil, jusqu'à son coucher, le nom du Seigneur mérite des louanges. »

(Ps. cxii.)

Un jour consacré à son matin par le sacrifice eucharistique et à son soir par la solennelle louange des vêpres, finirait-il autrement que par une louange? Donc l'Eglise chantera des Complies, *Completorium*, vrai complément. C'est la prière liturgique du soir.

Elle sera inspirée du spectacle de la nuit, dont les ombres descendent enveloppant la terre.

Que le Seigneur tout-puissant nous accorde une nuit paisible et une fin parfaite ! » Telle est la première parole. Quoique nous soyons au terme de la journée, il n'est pas inutile d'entendre cette recommandation de S. Pierre : « Soyez sobres et vigilants, car votre adversaire, le démon, comme un lion rugissant, rôde autour de vous. » Déjà l'oraison dominicale implique une confession générale et un acte de contrition ; elle est suivie du *Confiteor*, avec plus explicite après les

de préambule à l'office chanté. Il commence par ces paroles, bien touchantes à pareille heure : *Converte nos !* Redressez-nous, ô Dieu notre salut ! Si le juste n'abandonne pas la voie, souvent il dévie. Le péché véniel est aussi difficile à éviter que la poussière du chemin. D'où, à la fin de chaque journée, tous les hommes ont à redresser leur marche, à se convertir.

Suivent quatre psaumes, heureusement adaptés à la pensée des Complies. Dans le premier qui est de David fuyant Absalon, le saint roi s'écrie : « Fils des hommes, jusques à quand cette lourdeur de cœur ? Pourquoi donc aimer la vanité ? » Fils des hommes, comme s'il disait : Fils de tant d'êtres humains, dont la poussière jonche votre route, cette expérience vous le démontre, l'ambition et la sensualité ne vous laisseront rien. Tout est vanité, excepté servir le prochain afin de gagner notre pain, et gagner notre pain, afin de servir en cette course rapide l'Éternel. Tout est vanité, excepté gagner son pain et son paradis. *Usquequo gravi corde ?* Jusques à quand cette lourdeur de cœur ? Voilà qui rappelle l'invitation de ce matin, à l'autel : *Sursum corda !* En récitant ce verset avec son expérience de la vanité des plaisirs, Augustin versait des larmes. « Toutes ces choses sortaient de mon âme par mes yeux pleins de larmes, autant que par ma voix. » (Conf., ix, 4.)

Le psalmiste continue : « Sacrifiez le sacrifice de la justice. » C'est le sacrifice de l'âme qui observe la loi. Observer la loi c'est se gêner, se combattre, au moins renoncer à la liberté matérielle qui nous est laissée d'aller à gauche ou à droite. « Qui garde la loi, multiplie l'offrande. » (Eccli., xxxv.) Oui, autant de fois

fautes de la journée. Ces prières forment une sorte un homme pouvant transgresser, faire le mal, n'a point transgressé, n'a point fait le mal ; autant de sacrifices il a offerts. Dès lors, dans une vie chrétienne, quel trésor de mérites ! Comptons nos années de fidélité, comptons nos jours ; cela donne du cœur. La persévérance donne un mérite spécial. Mais parmi ceux qui ont péché gravement, tel n'est tombé que pour se vite relever. Il n'a pas recherché la vanité et le mensonge, de cette recherche qui est une habitude endurcie. Dans son ensemble, cette existence, c'est une élévation vers la source de la vie.

« Beaucoup nous disent : « Qui vous a montré les biens que vous espérez ? Elle a été marquée sur nous la lumière de votre visage, Seigneur. » Quelle profondeur de pensée ! Pour nous éclairer et fortifier un rayon lumineux vient du visage du Seigneur sur notre front. La lumière du visage divin a été marquée sur nous, c'est-à-dire le Créateur nous a donné premièrement la lumière du bon sens. Avec ce seul bon sens, nous comprenons que Dieu ne pouvait pas exciter en nous la faim du bonheur, sans nous rassasier ; que de plus il était impossible qu'il nous fit trouver ce rassasiement en dehors de lui ; que, avec sa misère et sa rapidité, la vie présente reste incapable de remplir des cœurs qui aspirent au bonheur parfait. Pareillement cette lumière du bon sens nous permet de discerner le bien d'avec le mal, la bonne action d'avec la mauvaise, c'est-à-dire l'œuvre qui est un mouvement vers notre destinée, d'avec l'œuvre qui est un mouvement à l'opposé : *Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine !* Entre le rossignol qui chante et la grenouille

qui coasse, différence sensible mais non essentielle. Entre tous les animaux et l'homme, d'où la différence essentielle? L'homme pense; il connaît son auteur, il prie : *Signatum est super nos lumen cultûs tui, Domine!* O Seigneur, *Domine!* Ainsi la réponse de David s'adresse. directement non pas à l'impie, mais droit au bon Dieu; c'est donc une réplique avec un mouvement de reconnaissance. *Signatum!* Seigneur, vous avez signé votre chef-d'œuvre. C'était votre droit d'artiste incomparable, de propriétaire indiscutable. Et votre signature est si lumineuse, que votre intention de nous conserver en resplendit.

« Froment, vin, huile, ils ont l'abondance. » L'impie dit à son corps : Tiens, jouis donc ! O mon corps tu es mon but suprême ; donc tu es mon Dieu. Ecoutez saint Paul dans son apostolique indignation : Le dieu de ces gens-là, c'est le ventre ! Mais ce corps il s'évapore, il s'en va petit à petit. Après l'avoir, en plus ou moins de jours, dégradé, la mort lui lancera, peut-être subitement, le dernier coup qui l'étendra par terre, jetant l'âme dans l'éternité ! Après cela, ô impies, chantez vos complies infernales : « Mangeons et buvons, car demain il faut mourir ! (I Cor., xv.) Encore votre vie à vous est-ce qu'elle n'est pas la plus ennuyée, la plus endolorie ?

Ici l'abondance peut s'entendre en un sens tout favorable aux hommes de bien. L'hébreu porte : « Tu as mis plus de joie en mon cœur, qu'au temps de la moisson et de la vendange. »

En finissant, le prophète s'écrie : « Dans la paix, oui, dans cela, je m'endormirai et me reposerais. » Ainsi chantons-nous à la fin de chaque jour.

Notre journée devient de plus en plus pénible, même de par nos inventions. Elles multiplient et relations qui lassent et préoccupations qui énervent et jouissances dont l'habitude fait autant d'indigences. Vapeur, électricité, comme notre mouvement se précipite ! Est-ce mouvement ou agitation ? Heureusement, le long de la journée, la prière offre au cœur de rapides stations d'eau et d'air. Dans cette paix intérieure, vous pourrez vous reposer, en attendant le repos que vous espérez, d'une espérance qui vous est donnée à vous, *singulariter*, personnellement. *In spe*, sans cette espérance, tout n'est que poussière agitée autour du cœur las et vide. *In spe*, cette espérance, la Vie liturgique la ramène tous les jours, et la motive. Voilà, dès ici-bas, nourriture et consolation. Cette espérance, vous m'y avez établi et affermi : *Constituisti me !* Entendez saint Augustin s'appliquant ce psaume : « Et je poussais un cri, au verset suivant, un cri du fond de mon cœur : Oh dans la paix ! *O in pace !* (Conf. ix.)

Dans le ps. *In te, Domine, speravi*, ou plutôt dans les six premiers versets, chantés à complies, David célèbre Dieu comme son espérance, comme sa forteresse en présence de l'ennemi. Il composa ce cantique probablement lors de la persécution de Saül. Il fait bon redire ces versets, après s'être débattu contre les misères tout le long d'une journée. En vous Seigneur, j'ai espéré ; je ne serai point confondu à jamais ! Ces paroles qui jaillissent de l'âme du royal psalmiste, ont tant ému l'Eglise qu'elle en a fait le cri de cette effusion de l'abondance de son cœur, que nous appelons *Te Deum*.

Entre vos mains, je remets mon âme. Pourquoi sus-

pendre le chant du psaume après ces mots ? N'est-ce pas pour mieux remarquer, au soir de cette journée, les paroles que le Christ voulut prononcer au soir de sa vie mortelle ? « Père, en vos mains je remets mon âme ! » Charlemagne, sur le point de mourir, fit sur lui le signe de la Croix, et, les yeux fermés récita ces paroles : En vos mains, je remets mon âme. Charles le Grand place entre les mains de Dieu tout ce qui lui reste de tant de grandeur en cette visite de la mort, son âme généreuse et immortelle. Autant qu'un empereur, le plus humble des sujets, parvenu au seuil de l'éternité, a le droit de dire : *In manus tuas commendo spiritum meum !*

Le psaume *Qui habitat* a été composé par David. Pour nous ce cantique devient un chant guerrier, ou plutôt un chant de victoire. Secours, espérance, délivrance, victoire, ces idées s'y rencontrent et sous les formes les plus sensibles : « Le Seigneur vous mettra à l'ombre de ses ailes ; et sous ses ailes vous serez dans l'espérance. » Plus loin le royal poète s'écrie : « Vous foulerez aux pieds le lion. » Il s'adresse au juste qui a dit à Dieu : Vous êtes mon refuge. A la fin, le Seigneur intervient et répond : « Il a espéré en moi ; je le délivrerai ». Ces changements de rôles donnent à ce psaume un entrain tout militaire. Voici les derniers mots : « Je l'arracherai à ses ennemis et le glorifierai. Je le comblerai de jours et lui montrerai le salut, que j'ai la puissance de donner. »

Ce psaume convient au Christ, attaqué directement et aussi en la personne des siens, mais se confiant au Père céleste, qui l'a envoyé. Quand les ombres de la nuit sont sur le point d'envelopper notre âme de mé-

lancolie, à l'idée du soir de la vie, et de ces horizons qui s'ouvriront au couchant de notre carrière ; comme il est consolant d'entendre chanter : « Je le comblerai de jours et lui montrerai le salut que j'ai la puissance de donner : *Longitudine dierum replebo eum et ostendam illi salutare meum !* »

Suit le quatrième psaume. Il est le dernier des quinze psaumes dits *Graduels* ou des degrés, probablement parce que quand les tribus du Seigneur montaient à Jérusalem en pèlerinage, elles les chantaient gravissant comme des degrés les cimes jusqu'à la sainte cité. « Voici le moment de bénir le Seigneur, ô vous tous, les serviteurs du Seigneur ! » Sans doute à toute heure il est l'heure de bénir Dieu : mais n'est-il pas bon de le faire surtout à la fin de la journée ou travail d'un jour ; alors que cette portion de notre pèlerinage, cette montée que nous appelons une journée doit être définitivement dirigée vers notre Jérusalem !

L'hymne s'élève. *Te lucis ante terminum*. Avant la disparition de la lumière, Créateur de toute chose, s'il vous plaît, soyez, selon votre miséricorde, notre protection et notre défense !

L'hymne terminée, arrive ce refrain si affectueux, si semblable à la naïve confiance du gracieux enfant, passant des bras maternels en son berceau : Gardez-nous, Seigneur, comme la prunelle de votre œil : *ut pupillam oculi !* A l'ombre de vos ailes couvrez-nous : *Sub umbra alarum tuarum protege nos !*

Après ces suavités, voici le cantique du vieillard Siméon : « *Nunc dimittis servum tuum*. Maintenant vous laissez votre serviteur s'en aller de ce monde. » Puisque cette nuit qui nous enveloppe est l'image des téné-



bres du tombeau, par delà lesquelles commence la vie où nous tendons tous les jours ; eh bien ! maintenant Seigneur, vous pouvez, selon votre parole, laisser votre serviteur s'en aller.

« *Quia viderunt oculi mei salutare tuum.* Parce que mes yeux ont vu votre salut. » L'enfant même dont la raison ne fait que d'éclorre, a le droit de s'appliquer ces paroles du saint vieillard. Une seule chose est nécessaire, notre préparation au siècle à venir. Cette préparation n'exige point le nombre des ans. Dès que la raison vient de s'éveiller chez un enfant, en un seul jour il peut apercevoir le but, y tendre de toute son âme, préférer le Créateur aux créatures. Or, si cet être mortel cherche la face de Dieu avec tant de résolution, seulement une journée : le soir venu, il pourrait fermer les yeux à toute la vie présente ; car ses yeux y ont aperçu tout ce qu'il était nécessaire d'y apercevoir, le salut ou l'auteur du salut.

« *Quod parasti ante faciem omnium populorum.* Ce salut vous l'avez préparé devant la face de tous les peuples, pour être la lumière qui découvre la vérité aux nations et la gloire de votre peuple, Israël. »

Après le cantique, l'oraison *Visita*, une des dernières recommandations à Dieu, en vue de la nuit. Il y est fait mention des anges gardiens. Là, nous nous recommandons contre Satan, appelé l'ennemi : *insidias inimici.*

Sans doute c'est la nuit tombante qui nous rappelle cet esprit des ténèbres spirituelles. Non seulement il tend des pièges, mais il exerce des vengeances, ne lui fût-il permis que de troubler notre repos.

Voici un fait arrivé en 1884. Le respectable chef de la maison, où il s'est produit, me l'a certifié par écrit.

En cette maison et durant un mois, il était impossible de reposer la nuit. Vers onze heures, minuit, une heure, retentissaient des coups épouvantables, coups calculés, allant trois par trois, comme un avertissement ou une menace. Le chef de la maison plaça dans les chambres une image du Sacré Cœur et commença une neuvaine près de la porte assiégée. Dès lors, le fracas recula comme le tumulte de l'ennemi en déroute. On frappait encore au galetas, où il n'y avait pas d'image. A la fin de la neuvaine tout cessa. Sous cette manifestation fut reconnu un maléfice, par lequel un luxurieux se vengeait d'une vertueuse personne, celle dont la porte était assaillie. Consulté, un vicaire général fut de cet avis. Si une série de prières de la part de deux ou trois personnes fait reculer l'ennemi, quelle force aura la louange perpétuelle et universelle ? Satan cause bien des malheurs. Mais quels pièges, quelles vengeances, quelles révolutions, si, devant ce lion qui rôde, nous n'avions pas la Liturgie comme refuge ! Et quelle tranquillité, si tous voulaient s'y réfugier !

Après la conclusion : *Per Dominum nostrum*, l'assemblée ne veut pas se retirer sans saluer la très sainte Vierge. Notre pieux compliment varie selon les saisons liturgiques. Dans l'avent et au temps de Noël, nous chantons : *Alma Redemptoris Mater !* O Mère du Rédempteur, Mère qui l'avez tendrement allaité ! *Alma*, car la mère qui nourrit est plus parfaitement mère. L'Eglise de Lyon chante jusqu'à Noël une antique antienne du chapitre : *Virgo, parens Christi, paritura Deum genuisti*. Cette poésie éveille le souvenir de l'inscription de l'autel druidique de Chartres : *A la Vierge qui doit enfanter*. A partir de la Purification, qui n'était

qu'une délicate attention envers la loi de Moïse, nous la félicitons de sa pureté : « Hommage à vous, Reine des Cieux, hommage, Reine des anges ! Salut, Tige de Jessé ! Salut, Porte de l'Orient, d'où sur le monde la lumière s'est levée. » Le 2 février, à la bénédiction des cierges, avec le vieillard Siméon élevant dans ses bras l'enfant Jésus, nous chantions en refrain : « Lumière pour éclairer les nations ! » Après les douleurs de la Passion, nous nous écriions : « Reine du Ciel, réjouissez-vous ! » Si vive est notre joie, que nous interrompons la phrase pour jeter le cri d'allégresse, *Alleluia ! Réjouissez-vous, « Alleluia ; car celui que vous avez mérité de porter, Alleluia, est ressuscité selon sa promesse, Alleluia ! »*

Dans l'année liturgique, l'antienne qui résonne le plus longtemps, c'est *Salve Regina*. Salut, ô Reine. *Vita*, si Jésus-Christ est le principe de la vie surnaturelle, notamment de la Vie liturgique avec ses consolations, la mère du Christ ne sera-t-elle point la vie ? « Nous élevons vers vous nos cris, pauvres exilés, pauvres enfants d'Évé ; nous soupirons vers vous, gémissant et pleurant dans cette vallée de larmes : *in hac lacrymarum valle !* » O homme qui que tu sois, dès là que tu es un homme, combien de fois t'est-il arrivé de finir un de tes quelques jours, sans avoir eu le cœur froissé à la vue de l'injustice ou sans avoir senti en toi-même que nous sommes une famille déchue et travaillée par de déplorables instincts, pour ne rien dire des habitudes tyranniques dont plusieurs ont à traîner les chaînes, par leur faute bien personnelle ? Si nous avons dans la mémoire tout notre passé ; si nous connaissons tout notre présent ; si le voile de l'avenir se soulevait ;

combien parmi nous qui verseraient toutes les larmes de leurs yeux ! S'il vous était possible d'entendre les malheureux sur toute la surface de la terre, ne seriez-vous pas exposé à mourir de compassion ? Vallée profonde, éloignée du bonheur, vallée où les ruisseaux roulent des larmes, notre condition ici-bas n'est supportable, à quiconque ne s'est point fait semblable aux bêtes, que parce qu'il peut élever les yeux de son intelligence et les ailes de son cœur en haut, se chantant à lui-même les suaves espérances : Notre Père qui êtes aux Cieux ! Et vous, Femme bénie entre toutes les femmes, votre Jésus, après cet exil faites-nous le voir. *Eia ergo* marque le lien entre les deux idées du cantique, celle d'exil et celle d'espérance. Dans ce mot *Eia* un geste. *Ergo* : conclure ainsi de la misère du fils au secours de la mère, n'est-ce pas un mouvement sublime ? Ces paroles : *salve, valle, converte, ostende* marquent la série des affectueux gémissements. Elles tombent comme des soupirs.

*Salve Regina* serait la composition d'Adhémar, évêque du Puy, chef spirituel de la première croisade. Que ne savait-il que, plus de sept cents ans après, prenant pour piédestal le roc qui domine la cathédrale, les Francs viendraient y placer un monument colossal : un bronze d'une hauteur de seize mètres, représentant Marie couronnée reine du Ciel et de la France, avec son fils entre les bras, sa divine main étendue sur le pays ? Fourni par les canons enlevés à Sébastopol, ce bronze témoigne et de notre vaillance conservée depuis les croisades et de notre persévérante piété envers Notre-Dame. L'inauguration eut lieu le 12 septembre 1860. Ainsi, à la distance de presque huit siècles, notre

France chantait encore le *Salve Regina* des croisades. Elle inscrivait sur le bronze aux pieds de la céleste reine de France : *Salve Regina !* On raconte qu'en 1146, veille de Noël, comme saint Bernard était reçu dans la cathédrale de Spire, au chant de notre antienne, les derniers accents ayant retenti, Bernard continua, dans un élan de cœur, ajoutant : *O clemens, o pia, o dulcis, virgo Maria !* Cette poésie est un chant d'exilé ; et saint Vincent de Paul, captif sur la côte africaine, trouvait à son cœur comme une brise rafraîchissante dans le chant du *Salve Regina*. Il chantait avec un accent qui convertissait la femme de son maître et le maître lui-même, un renégat.

L'an 1900, en la Nativité de la B. V. Marie, à Fourvière, solennel couronnement. Que signifiait-il ? Il résumait et, par la couronne royale, symbolisait tous les *Salve Regina* entonnés à Fourvière, dans la ville et le diocèse de Lyon.

Ce qu'il y a de commun à ces quatre antiennes, c'est l'idée de la virginale maternité. Comme N.-S. parlait à la foule, une voix s'écria : « Heureux le sein qui vous a porté ! » Après que tout le long du jour, le Christ a parlé à la foule dans la Liturgie ; l'Eglise, ayant terminé l'office sacré s'écrie à sa manière : Heureux le sein qui vous a porté !

Ces antiennes à la Sainte Vierge montrent comment l'Eglise persévère dans la prière avec Marie mère de Jésus. Les novateurs du xvi<sup>e</sup> siècle adoraient le Fils sans honorer la Mère. L'Eglise n' a pas de ces goûts bizarres : tous les jours, dans l'office des complies comme dans le sacrifice de la messe, elle réalise la prophétie du *Magnificat* : toutes les générations m'appelleront bienheu-

reuse. L'Eglise a le même goût que les anges : *Ave !* L'antienne terminée, l'assemblée, dans un pieux silence, murmure *Pater, Ave, Credo*; de sorte que toute la louange du jour, finit, comme elle a commencé, par les prières les plus belles et les plus anciennes. Pendant cette silencieuse récitation du *Credo*, ne vous semble-t-il pas que l'âme, en continuant sa louange, s'éloigne de ce monde vers l'éternité... *vitam æternam. Amen !*

Voilà donc le Seigneur loué, du lever du soleil jusqu'à son coucher. Le sacrifice de notre louange est consommé, uni, comme celui de notre souffrance, au sacrifice de l'Homme-Dieu, prière et souffrance. Considérez chaque journée de votre service liturgique, comme une étape vers le pays de l'éternelle jubilation, vers les complies du repos ou de la fin parfaite.

Les complies ou les vêpres sont souvent suivies de la bénédiction ou salut du T. S. Sacrement. Cette cérémonie n'est pas fort ancienne. Ainsi on ne la trouve pas dans le rite des chartreux, quoique transmis par les derniers temps du moyen âge. Néanmoins, de lui-même le salut se rattache avec le sacrifice de la louange du soir au sacrifice eucharistique du matin ; car cette présence réelle est le fruit de la messe. Toutefois, à la messe l'Eucharistie est adorée surtout comme l'Agneau s'offrant et au salut, surtout comme présence réelle du chef ici-bas, chef qui réside en même temps au Ciel sur son trône. Si la cérémonie est solennelle, l'hostie apparaîtra dans un soleil d'or ou d'argent. Une ordonnance de l'archevêque de Lyon, 1<sup>er</sup> mars 1663, porte ces mots : « un soleil pour exposer le T. S. Sacrement ». Vous goûtez cet emblème ; car même couvert d'un nuage l'astre du jour fait rayonner sur nous la lumière

et la vie. Bénédiction du T. S. Sacrement, le mot salut se comprend également « Salut à notre Dieu qui siège sur son trône et à l'Agneau ! » (Apoc. vii.) Salut ou hommage de nous à Jésus, et salut ou bénédiction, protection de Jésus à nous.

*Jesu quem velatum nunc aspicio,  
Oro fiat illud quod tam sitio !*

Jésus, que j'aperçois, votre front est voilé.  
Quelle soif en mon cœur ! Elle est inexprimable ;  
A vous voir sans nuage, ô joie inaltérable !  
A vous voir glorieux, je veux être appelé.

---

## CHAPITRE X

---

### **Le sacrifice de la louange par l'office canonique**

*Semper laus ejus in ore meo !*

« Toujours sa louange sur nos lèvres »

(Ps. xxxiii.)

Cette consolation des Ecritures, cette vie par le service divin, qui est accordée chaque dimanche au peuple d'Israël, tous les jours il est donné à la tribu de Lévi de la goûter. Sans doute, la semaine entière appartient au Seigneur, tellement que, tous les matins et tous les soirs, les fidèles lui adressent leurs hommages. Mais durant le jour, les préoccupations et occupations de la vie les emportent plus ou moins loin de la pensée du Créateur. Or, voici comment Dieu, perpétuellement louable, sera loué perpétuellement. La tribu de Lévi, qui est dans le peuple chrétien spécialement le partage du Seigneur, n'a pas elle-même ici-bas d'autre partage que celui de se dévouer à Dieu et à ses fidèles. En conséquence, les Lévites s'organiseront de façon à prier pour le peuple entier, sans interruption. Les Actes nous l'apprennent, après l'Ascension, la prière publique commença au cénacle, au milieu des disciples. « Tous ils persévéraient dans la prière, ne



faisant qu'une seule âme. » A la Pentecôte, les célestes feux illuminèrent cette fontaine de prières. Une onction divine y entra, comme l'huile embaumée du saint Chrême dans nos fonts baptismaux. Par cette onction, l'Esprit consolateur achevait de rendre consolante la prière publique ; comme il la rendait plus puissante, en mêlant aux faibles supplications de l'humanité ses gémissements ineffables. Le cénacle voilà donc le premier chœur où les chrétiens faisaient l'office. Prêchant l'Évangile, les apôtres colonisèrent aussi la prière du cénacle. Chaque évêque eut son *presbyterium*, sénat de ministres, chargé de l'assister, en vue non seulement du gouvernement, mais encore du sacrifice et de la divine louange : *nos vero orationi*. (Act., vi.) Telle fut l'origine du chapitre, tête, selon son nom, du diocèse. Qu'est-ce que l'ensemble de nos chapitres ? Le rayonnement du chapitre apostolique, ou cénacle. A l'évêque ainsi entouré de ses chanoines, tout le clergé s'unit, *in psalterio et cithara*. Selon ce plan, le pape saint Sylvestre consacra l'usage d'appeler les jours de la semaine *féries*, c'est-à-dire jours où le clergé, loin des affaires terrestres, s'adonne surtout au service divin. Le samedi gardait son nom hébreu Sabbath ou Repos, et le jour du soleil prenait celui-ci : jour du Seigneur : *Dies dominica* ; d'où dimanche (*di-minica, diminca*.)

Mais comment le clergé pourra-t-il offrir sans interruption le sacrifice de la louange et vaquer aux autres occupations que sa vocation lui impose : prédication, étude, gouvernement, œuvres d'aumône corporelle ? Il répandra sa prière, le long du jour, de telle sorte qu'il soit vrai de dire qu'il ne cesse pas de louer le Très-Haut. « Je bénirai le Seigneur en tout temps. Toujours

sa louange sur mes lèvres ! » (Ps. xxxiii.) Cette institution, c'est l'office canonique, canonique ou réglé, réglé par l'autorité, et réglé comme office pour toute la société, donc service social. Chaque ministre sacré en a la formule dans ce livre qui l'accompagne toujours et que nous appelons bréviaire.

Ce mot signifie abrégé. En effet le bréviaire est l'abrégé de l'Écriture, des prières de l'Église, de son histoire, des œuvres de ceux de ses enfants qui furent par l'intelligence des génies, étant par le cœur des saints. Mais le fond du bréviaire, c'est le livre des psaumes. Saint Benoît le disposa de façon à être récité une fois la semaine, déclarant à ses disciples que nos pères dans la foi le parcouraient un jour vaillamment, « *strenue* ». (Reg. xviii.) Auguste fit faire un bréviaire, ou abrégé ; mais un abrégé indiquant combien il y avait de soldats sous les armes et combien d'argent dans les caisses de l'État ; *breuiarium totius imperii*. (SUÉT., Aug., 101.) Le bréviaire ecclésiastique est uniquement l'abrégé de la louange divine et de la consolation humaine.

Chez les anciens, dans les camps, on partageait la nuit en quatre veilles, dont la première commençait vers six heures du soir et la dernière finissait vers six heures du matin. Le service divin est divisé semblablement. L'office de nuit ou Matines se compose de trois parties appelées Nocturnes ; ce qui avec les Laudes, correspond aux quatre veilles. Quant à l'office du jour, si vous considérez que Prime et Complies sont comme une prière du matin et du soir, plutôt que louange solennelle, tellement que l'oraison du jour n'y est pas prononcée ; vous verrez que Tierce, Sexte, None et Vêpres correspondent à quatre divisions. Déjà dans

les Constitutions apostoliques on lisait : « Faites les prières le matin et à la troisième heure et à la sixième et et à la neuvième et le soir et au chant du coq. » (VIII.)

Pour animer de sa prière le mouvement journalier de la création, l'Eglise regarde la terre et le ciel aux différentes heures, spectacle qui lui fournit une inspiration de circonstance. A l'office de la nuit, en ces nocturnes appelées encore matines, parce qu'ils tendent au matin, l'Eglise accourt jubiler devant la face de Dieu : à l'office de la nuit ; car en certains ordres on ne craint pas, pour commencer le sacrifice de la louange, de se lever au plus fort du sommeil, mêlant, par cette pénitence, le sacrifice de la mortification à celui de la louange. Le psalmiste en a donné un exemple : « Au milieu de la nuit je me levais pour dire vos louanges. » (Ps. cxviii.) Tandis que le silence règne au loin, la tribu choisie prend la lyre des psaumes. Elle lit la sainte Ecriture. Deuxièmement, elle parcourt une page des docteurs ou, lors de la fête d'un saint, l'abrégé de ses travaux. Lire l'histoire des saints, par conséquent celle de l'Eglise, n'est-ce pas s'exciter à continuer leurs travaux, en cette journée qui va paraître ? Troisièmement, de la bouche d'un docteur, on entend l'explication de l'Evangile, qui sera chanté à la messe.

Enfin la création va se réveiller. Alors les ministres sacrés de déclarer qu'ils sont là pour saluer le Créateur : « Dieu, mon Dieu, vers vous je veille dès le premier point de la lumière, *Deus, Deus meus, ad te de luce vigilo.* » Auprès de Dieu est la source de la vie. Ils en ont l'expérience. Voilà pourquoi leur âme a soif de cette source : *Sitivit in te !* Ce psaume est suivi du cantique des trois enfants dans

la fournaise. Que les répétitions de *Dominus* vous rappellent la grande raison du service divin : *Domus Dominus*. Dieu reste maître de la maison *Dominus*. A louer ce suprême propriétaire notre cantique *Benedicite* excite toutes ses œuvres : créatures qui sont au-dessus de la terre, anges, soleil, étoiles, créatures qui sont autour de la terre, pluie, rosée, vent, lumière et ténèbres, foudres et nuées ; créatures qui sont sur la terre, montagnes et collines avec leur végétation, mers et fleuves avec leurs poissons, oiseaux et troupeaux ; créatures humaines, individus ; *fili hominum*, et société, *benedicat Israël*. Parmi les hommes, invitation spéciale aux plus capables de louer le Seigneur : ce sont les prêtres avec les âmes des justes : *sacerdotes Domini*. Ce cantique est suivi de trois psaumes, trois derniers du psautier. Sur ces vingt-neuf versets, nous prononçons le mot louange vingt-trois fois, non compris les expressions équivalentes. Au dernier psaume, dans les six versets, nous répétons dix fois : Louez le Seigneur. Enfin, au dernier verset de tout le psautier, nous nous écrions : Que tout esprit, que tout ce qui est souffle, se mette à louer le Seigneur : *omnis spiritus laudet Dominum*. *Alleluia* ! Telles sont les excitations qui ont fait donner à cette fin de l'office de la nuit ce nom si gracieux : Laudes ou Louanges. Notez les termes qui marquent la louange sociale : *Laus ejus in ecclesia sanctorum*. *Lætetur Israël*.

Suit le cantique évangélique de Zacharie : *Benedictus*. Remarquez ces mots : Le Dieu d'Israël fit serment à Abraham, notre père, de se donner à nous, afin que, délivrés de la main de nos ennemis, nous puissions sans crainte le servir : *serviamus illi*. Le prêtre Zacharie

chante cette visite qui fit la rédemption et le salut par le service divin. Or jamais ce service n'apparut plus sensiblement que dans la Liturgie.

Aux jours joyeux, à matines, nous entonnons l'hymne *Te Deum*. Elle présente une acclamation à la T. S. Trinité. Il résulte beaucoup d'élan de la répétition animée du pronom *te, tibi, tu*. Elancés et libres d'allure comme des acclamations populaires, ces versets offrent ces idées fondamentales : divinité, trinité, création, rédemption, gloire du Christ, avec la demande au Seigneur de mettre le comble à ses exploits, en dirigeant et élevant son peuple jusqu'à l'éternité. Tel chant convenait à la reconnaissance chrétienne, dès que cette reconnaissance exista. Aussi bien, dans les Constitutions apostoliques se retrouvent, sans suite immédiate, mais formant série, ces idées : Vous adorent chérubins et séraphins. Ils s'écrient : Saint, Saint, Saint le Seigneur des armées. Les cieux et la terre sont remplis de sa gloire. Votre Fils unique. Nous vous prions Seigneur, pour votre S. Eglise, qui s'étend d'une extrémité à l'autre extrémité. Vous l'avez acquise par le précieux sang de votre Christ. Nous vous prions de la conserver solidé et ferme sur les flots jusqu'à la consommation des siècles. Adoration au Père et au Fils et à l'Esprit-Saint ! (Liv. VIII, ch. 12.)

S. Benoît appelle le *Te Deum* l'Hymne. On croirait le chant terminé à ces mots : *extolle illos usque in æternum*. Il se relève en une sorte de résumé enthousiaste. Ces six derniers versets alternent très sensiblement. Faut-il voir une allusion à quelque événement dans *die isto*? Ces élans *Fiat misericordia, In te Domine, speravi*, partent-ils de l'âme d'un assistant particulièrement ému?

Ici le plus important, c'est de remarquer l'antiquité foncière de notre hymne de réjouissance et de reconnaissance.

Alors que le Seigneur se retirait sur la montagne afin d'y prier, la nuit, ne commençait-il pas ces Nocturnes et ces laudes que l'Eglise continue le long des années et des siècles? Notre office de Laudes apparaît comme la continuation de ces concerts des astres et des anges au sortir de la nuit du néant. « Où étais-tu, dit le Seigneur à Job, quand les astres du matin chantaient en chœur mes louanges? »

A six heures, ou selon la manière de compter de l'antiquité, à la première heure, *ad Primam*, au lever de l'astre du jour, nous demandons pour la journée, protection, discipline de la langue, modestie des yeux, pureté du cœur, tempérance, tout ce qu'il faut pour que, à la fin du jour, il y ait lieu de chanter à la gloire de Dieu, victoire :

*Linguam refrenans temperet*

La mauvaise langue, vrai feu à enflammer toutes les iniquités, calomnies, impuretés, blasphèmes. Cette langue incendie tout, familles et paroisses. Au moins chaque jour, au milieu de ces crimes de la mauvaise langue, la louange liturgique les flétrira et en demandera pardon. Cette hymne est attribuée à saint Ambroise, avec celles de Tierce, Sexte et None.

L'idée de préservation passe de l'hymne dans le psaume *Deus in nomine tuo salvum me fac*. Il éveille l'idée de lutte : *insurrexerunt*. En cette lutte qui est la journée que je commence, sauvez-moi et de bon cœur je vous offrirai un sacrifice. Entendons par sacrifice notre immolation, unie à celle de l'Agneau, nos prières,

aumônes, travaux, souffrances. A cette première heure commence le long psaume *Beati*, repris le long de la journée. « Au Roi immortel des siècles: *Regisæculorum!* » Tel est le salut que le recommencement du jour nous inspire devant cet immortel, cet Eternel qui domine les siècles, ainsi que le soleil domine les instants de notre voyage. A lui honneur et gloire ! Vous avez entendu à la messe : *honor et gloria !*

Comme le sacrifice eucharistique le matin, et la louange solennelle à vêpres, rappellent l'immolation de l'agneau du matin et celle de l'agneau du soir ; ainsi Prime, prière du matin de l'Eglise, et Complies, sa prière du soir, rappellent les deux offrandes de parfums, l'une au point du jour, l'autre au coucher du soleil. (Ex. xxx.) Au moment où le Migrephah, instrument de cuivre qui se faisait entendre partout dans Jérusalem, donnait le signal, quatre lévites soulevaient le rideau du temple. Un prêtre s'avancait, accompagné de deux autres prêtres qui portaient, l'un le vase plein de parfums, l'autre le réchaud avec des charbons allumés. Le prêtre officiant tenait un plateau d'argent. Sur ce plateau il recevait des charbons ardents, le déposait sur la grille de l'autel des parfums ; puis prenant des parfums autant que sa main pouvait en contenir, il les répandait sur l'autel. Alors, il reculait, et restait en adoration, aussi longtemps que le nuage odorant montait en présence de Jéhovah. A ce moment les lévites, qui avaient entendu le Migrephah, se rendaient à leurs pupitres et entonnaient les psaumes de la naissance ou de l'achèvement du jour ; comme aujourd'hui prêtres et lévites redisent Prime et Complies. (Cf. Darras., I P. Ire Epoq., ch. II.)

A Tierce, *ad Tertiam*, troisième heure, neuvième selon notre calcul actuel, nous invoquons l'Esprit-Saint, bien à propos vraiment ; puisque, à cette heure-là, descendit l'Esprit dont le souffle a transformé les apôtres et, par eux, les âmes ; ainsi que les haleines du printemps renouvellent la face de la terre. Venez, lui disons-nous, venez comme une flamme, qui refluë en notre cœur : *Nostro refusus pectori !* Que notre bouche, notre langue, nos sens, toutes les énergies de notre être fassent retentir la divine louange : *Confessionem personent*. Dans l'octave de la Pentecôte, au lieu de cette hymne, nous entonnons *Veni Creator*.

Lorsque le soleil a toute son ardeur, à midi, les lévites, et par leur bouche, les fidèles demandent d'être préservés de l'ardeur des querelles, de la fièvre des passions : ils soupirent après les suaves fraîcheurs de la paix intérieure. Ici le psaume cxviii observe que le jour persévère à se dérouler de par la disposition du Créateur et que toutes les créatures s'entendent à lui offrir un service divin : *omnia serviunt*. C'est l'office de la sixième heure. *Ad Sextam*. A Joppé ou Jaffa, Pierre monta sur le haut de la maison pour prier vers la sixième heure. (Act., x.)

Quand le soleil s'incline et que le soir commence, à trois heures, ou, selon la manière liturgique de compter, à la neuvième heure, *ad Nonam*, l'Eglise, qui depuis l'aurore a contemplé les mouvements d'un monde se mouvant devant Dieu, comme pour s'offrir en sacrifice, la sainte Eglise porte les yeux par-delà ces flots du temps, jusque vers le Moteur immuable qui regarde sa création revenant à lui. Nous le conjurons de nous



accorder, en ce déclin du jour, cette lumière du mérite, qui nous assurera la vie sans déclin :

*Largire lumen vespere,  
Quo vita nusquam decidat.*

Pierre et Jean montaient au temple, pour la prière de la neuvième heure. (Act. III.) A la neuvième heure, Jésus expira.

A ce moment, les lévites achèvent le psaume CXVIII, commencé à Prime. « *Beati immaculati in viâ.* Heureux ceux qui restent purs sur le chemin de la loi. » Vous pourriez l'appeler cantique de la voie, *via, viam*, cantique du voyageur : « Je suis voyageur. *Incola ego sum in terra.* Qu'est-ce la patrie ? Le lieu de mon pèlerinage vers la patrie définitive : *in loco peregrinationis meæ.* Pour arriver, j'ai un chemin, c'est la loi : *lex, testimonium, via, mandata, sermones, eloquia.* Ce psaume est la prière d'un jeune homme, *adolescens-tulus.* Il comprend cette vie : voyage, *peregrinationis*, travail, *exercebor*, bataille, *persequantur*, sur la voie des commandements. Ce mouvement a un but : gloire de Dieu et bonheur de l'homme : premièrement gloire de Dieu par un service d'amour et de zèle, le psaume étant aspergé des mots cœur et serviteur, votre serviteur ; secondement bonheur de l'homme à titre de récompense, *propter retributionem.* Comme moyen de voyager, travailler et batailler, combien de fois est signalée la méditation !

Dans ces cent soixante-seize versets, cent soixante-seize fois une même idée revient, l'idée de l'âme désireuse de suivre la loi afin d'arriver. Sans doute uniformité, mais variété d'expressions, d'images. L'uniformité tient à l'idée fondamentale : arriver à notre des-

tinée par la voie des commandements. Ordre et méthode, cette prière en offre autant que votre âme, quand elle palpète, vit à son aise dans la variété et l'uniformité de ses actes : Ici variété, espérance, crainte, zèle ; uniformité, direction générale de ces mouvements vers un même et grand but. Exprimez ces palpitations : vous ferez des répétitions mais non des inutilités.

Sur ce chemin de là loi, combien de fois la tribulation et l'angoisse m'ont trouvé ! Or, la Liturgie me donnera nourriture, *super mel ori meo*, et consolation, *hæc me consolata est*. Certes, il y a une immense consolation à se répéter, le long de chaque jour, de chaque étape : « Mon âme vivra et vous louera ! »

Remarquez la répétition des mots exprimant la vie : *Vivifica, vivam, vivet*. En effet, vivre, c'est là-haut se mouvoir, afin de goûter son bien suprême : c'est ici-bas se mouvoir, afin d'y arriver. Or, ce mouvement de voyageur, n'est-ce pas le vôtre, dès lors que vous longez ce chemin des commandements ?

Voici le dernier verset : « Je me suis égaré comme une brebis qui a quitté le chemin : cherchez votre serviteur, car je n'ai pas oublié vos commandements ». Quant à nous, au milieu des plus grands écarts de la volonté, le respectueux souvenir de la loi de Dieu est encore un lien avec lui. Seigneur, je n'ai pas attaqué votre loi, jusqu'à nier le Législateur. Brebis errante, je suis un pauvre pécheur, jamais je ne fus un impie. Et même en suivant votre social service, j'ai été votre serviteur : *Quære servum tuum*. »

On dira : mais cette formule revient tous les jours. Comme tous les jours revient le même danger de sortir

de la voie. De même que dans la vie corporelle nous prenons du pain, tous les jours et plusieurs fois ; de même, dans la vie spirituelle entretenue par la Liturgie, tels aliments doivent nous être offerts sans cesse, ainsi l'ordinaire de la messe et ce cantique du voyageur sur la voie des commandements.

Voilà donc, à grands traits, le spectacle de la louange de chaque jour. Ainsi, et à la lettre se réalise la prophétie du psaume LXXI sur Jésus, Roi des nations : « Tout le long du jour, on le bénira. » Ainsi le sacrifice de l'Autel, le même que celui de la Croix, se trouve encadré par la louange de la nuit et celle du jour. A la vérité, ces magnificences ne sont bien faciles à saisir que dans les monastères. En ces solitudes, abri d'âmes qui ne sauraient fleurir dans notre air empoussiéré, qui ont un besoin extraordinaire de voir en méditant et de goûter en chantant ; en ces solitudes où l'on étudie, où l'on travaille aussi des mains, mais où la règle, loi constitutionnelle, ne met rien au-dessus du service divin, dès que la cloche a répandu les sons de sa voix, chacun s'empresse d'aller jubiler devant Dieu. Mais cette exactitude, qui fait que les idées poétiques, inspirées en chacune des heures canoniques, par le mouvement du jour, se vérifient à la lettre, comment le prêtre en dehors d'un chapitre ou d'un monastère l'observerait-il ? Il se voit obligé de prier sur les routes ou sur les chemins de fer. Dans sa résidence, parmi les assujettissements de ses fonctions, parmi les incidents dont la série remplit souvent sa journée, dans la foule des personnes ou des préoccupations, aucune cloche ne vient le dégager, afin d'aller sur la mystique montagne y prier seul. Toutefois, puisque ce prêtre se trouve

tenu socialement à la récitation du bréviaire, tant il convient qu'il ajoute à l'immolation eucharistique le sacrifice de sa louange ; à lui d'offrir, au moins en ce qu'elle a d'essentiel, la même louange que ses frères du cloître. Les efforts pour mieux s'en acquitter s'ajoutent au sacrifice de la louange. Ainsi, tous les ministres sacrés réciteront le bréviaire ; de façon que tous, en particulier les prêtres, se prépareront par les matines à la célébration de la messe, et continueront par les vêpres leur action de grâces. Comme les apôtres, ce clergé du cénacle, notre clergé sera toujours dans le temple, louant et bénissant Dieu.

Elevez-vous au-dessus des imperfections matérielles, résultat de matériels obstacles, au-dessus de l'horizon qui vous enferme ; quel spectacle ! Ces hommes répandus en l'univers entier, jusqu'à l'extrémité opposée à vos pieds, qui ne se sont jamais connus, qui ne se connaîtront jamais ici-bas, ils restent, chaque jour et tout le long de chaque jour, unis dans le même sentiment, unis jusqu'à prononcer les mêmes paroles. Sur tous les points du globe, monte l'encens spirituel.  
*Te per orbem terrarum !*

Ce concert, auquel nous assistons le psalmiste ne le prédisait-il pas, quand il s'écriait : « Louez le Seigneur, nations de la terre ; louez-le, peuples de tout l'univers ! » Cette louange universelle quant au lieu, l'est aussi quant au temps : temps de ma courte vie : *semper laus ejus in ore meo* ; temps des générations, le long des siècles : *Laudatio ejus manet*. De sorte que nous offrons, avec nos prières, celles des saints qui ont vécu avant nous, jusqu'au serviteur de Dieu, Abel, et, avec le sacrifice de nos vertus, celui de l'héroïsme inspiré et

soutenu dans les saints, par la divine louange, par la Vie liturgique de tous les jours. Voilà le parfum perpétuel en présence du Seigneur, à travers les générations. Le grand-prêtre devait, chaque jour, matin et soir, répandre un encens sur l'autel des parfums : *thymiana sempiternum* (Ex., xxx.) Voilà la louange le long de l'année et le long des années : *Laus perennis ! Perennis*, c'est-à-dire *per annum*, le long de l'année, *perennis*, c'est-à-dire *per annos*, le long des années. Rite latin et rite grec, le perpétuel refrain redit : *dans les siècles des siècles : in sæcula sæculorum Amen!* (εις τοῦς αἰῶνας τῶν αἰῶνων. Ἀμήν !) Parfum à perpétuité et perpétuel ou continu. Enfin et surtout avec cet encens de notre louange s'élève la louange de l'Homme-Dieu.

Ils ont bien vu la grandeur de ce mouvement, les fidèles qui s'y associent. L'assistance à l'office est le devoir du clergé sans être son privilège, si peu son privilège, que, s'il y est tenu par état, c'est afin de perpétuer la prière au nom du peuple. Nos anciens intitulaient le paroissien : *Les heures*. Au moins y a-t-il au bréviaire un exercice que les pieux regardent comme étant aussi le leur, c'est, au jour du repos, l'office de vêpres. Avec la messe, vêpres forment le lien principal entre le clergé et le peuple dans le service divin. Des rois mirent leur joie à suivre le bréviaire. L'homme le plus occupé du gouvernement de Louis XIV, Colbert, récitait le bréviaire. L'homme le plus infortuné de tout le pays, Louis XVI, psalmodiait dans sa prison. « Comme on lui avait refusé, dit Cléry, de laisser dire la messe au Temple, même les jours de fête, il m'ordonna de lui acheter un bréviaire »

(Journal.) Le sacrifice de la louange préparait le roi de France au sacrifice de la douleur et jusqu'au martyre ; puisque, aux Tuileries, en face des insurgés, il avait refusé de sanctionner la déportation contre les prêtres fidèles. Au jour de Noël, l'auguste prisonnier avait écrit dans son testament : « Je laisse mon âme à Dieu, mon créateur. Je le prie de la recevoir dans sa miséricorde, de ne pas la juger d'après ses mérites, mais par ceux de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui s'est offert en sacrifice pour nous autres hommes, quelque indignes que nous fussions, et moi le premier. » A ce sacrifice de Notre-Seigneur Jésus-Christ il s'unit ardemment de sa prison par la messe du 21 janvier. Là, par sa dernière communion, il mêla au sang de l'Agneau sa prière et son sang. Dans la voiture qui le portait à l'échafaud, le roi récitait avec le prêtre les psaumes les plus en rapport avec sa situation. Louis XVI, digne successeur de saint Louis qui, « touz les jours ooit, à note, ses heures et une messe de *Requiem* sanz note et puis la messe dou jour ou dou saint, se il cheoit, à note. » (Joinville, xi.) : Saint Louis, qui faisait dire à ses enfants « devant li lour heures dou jour pour aus accoustumer à oyr lour heures » (Joinv. cxxxix), et qui, sur le point de mourir, dit à son fils aîné : « Le servise de sainte Eglise escoute dévotement. » (cxlvi.) : Saint Louis, qui connut la captivité et, généreux volontaire d'une seconde croisade, expirant au souvenir de sa douce France, se fit déposer sur un lit de cendres, pour offrir encore un sacrifice de pénitence, puis, dans un ardent désir de la Vie liturgique du Ciel, s'en alla, prononçant cette louange : « J'entre-rai dans votre maison ; je vous adorerai dans votre

saint temple et je chanterai votre nom ! » (Brév.) : Saint Louis, qui donne aux hommes du monde les plus occupés, même à ceux du service militaire, un modèle d'assiduité à ce service qui est le service divin.

Un des prêtres, prisonniers de la Commune, a laissé une relation. On y lit : « Le bréviaire fut notre bonheur dans la prison. » (*La Roquette*, par AMODRU.) Ce captif qui vivait avec son bréviaire, tout à coup s'improvisa sauveur de cent cinquante captifs. » Un soldat lui dit : Père, adieu ! On nous appelle pour nous fusiller. — Vous fusiller ? Non, mes enfants, on ne vous fusillera pas ! « Et le paisible sacrificateur du sacrifice de la louange se fit capitaine pour la défense. Ils se barricadèrent, ils furent sauvés.

Cette louange universelle et quant au lieu et quant au temps, sacrifice de notre louange, uni à la louange de l'Homme-Dieu, elle sera offerte, jusqu'à ce que le dernier prêtre soit parvenu en la compagnie des vieillards aux harpes retentissantes, se prosternant avec eux devant le sublime autel, en présence de l'Agneau : *honor et gloria !*

Sacrificateurs du sacrifice eucharistique, chaque jour ; sacrificateurs du sacrifice de la louange, tout le long de chaque jour ; sacrificateurs du sacrifice de la mortification perpétuellement, ô lévites fidèles, comme votre âme est en mouvement vers le but suprême ! Avec ces chefs, vous-mêmes, ô chrétiens fidèles, comme vous tendez à la source de la vie ! *Apud Te est fons vitæ !*

## CHAPITRE XI

---

### Dans le sacrifice de la louange, le chant liturgique.

« *Cantate Domino.*

Chantez pour le Seigneur. » (Ps. xcv.)

I. La musique en général. — II. La musique de la voix humaine.  
— III Le chant en général. — IV. Le chant liturgique. — V. La langue latine. — VI. La musique instrumentale.

#### I. LA MUSIQUE EN GÉNÉRAL

Déjà magnifique par la pensée de ses cantiques, le sacrifice de la louange emprunte encore beaucoup de puissance à la musique. Prononcée, votre prière est déjà une ascension de votre âme vers le Très-Haut ; mais chantée, elle devient une envolée. Ainsi, l'humble tourterelle, quand elle gémit, fait vibrer son aile sans monter plus haut que le frais ombrage ; mais la vive alouette, quand elle entonne son hymne, monte droit vers la voûte azurée, faisant résonner ses joyeuses notes dans des flots de lumière. Elle ne veut point rentrer dans le silence avant d'être redescendue sur le champ de blé, y repliant ses ailes.

Radicalement, le mot musique, d'origine grecque, offre le sens de pensée. En général, la musique est une série de sons, liés de telle sorte que cet ordre transporte



votre âme dans la région de la pensée. Tristes, ces sons annoncent la perte d'un bien et joyeux, une acquisition. Or ces deux idées pourront vous élever jusqu'à l'idée du Bien suprême. La musique donne l'idée et le sentiment de l'ordre et de la vie, la vie humaine ou mouvement vers ce qui est vrai, beau et bon, l'idée et le sentiment du spirituel et de l'immortel, enfin du divin. Parfois, il est vrai, un son unique vous mettra en rapport avec un autre esprit séparé de vous par la distance. Tous les jours dans la conversation, un seul son de vos lèvres fournit à votre pensée comme une barque qui la conduit, sur les ondes de l'air, à l'oreille qui vous écoute. Mais, ni un son isolé, ni plusieurs sons, se suivant sans ordre, ne vous offriront rien de musical : ils ne vous aideront pas à rêver délicieusement dans un monde supérieur, où règne l'ordre. Le roulement de tonnerre vous impressionne ; il vous rappelle la puissance de Dieu : musique terrible, mais vraie musique. Aux soupirs de la brise à travers la feuillée, les enfants à l'âme poétique deviendront rêveurs. Devant le Créateur, la création forme un immense concert, un office immense. Ce concert ne finit point, perpétuel avertissement que l'univers garde son activité, qu'il est toujours en vie.

De fait, ce qui frappe tout d'abord dans la musique, c'est le mouvement. Déjà l'élément matériel de toute musique, ou la note résulte d'une série de mouvements appelés vibrations. Chaque note a un départ, une marche et une arrivée. Départ et arrivée, n'est-ce pas la loi générale de toutes les énergies créées, entrant en exercice ? Par exemple, à chacune des pulsations de votre cœur, c'est un

départ et une arrivée : pareillement en votre esprit à chacun de vos jugements. Non seulement à la mesure poétique des vers, mais à toute la musique et à toute la vie de l'univers s'applique ce mot des Anciens : *Arsis*, *Thesis*, Lever, Repos.

Si chaque note résulte de mouvements, en toute série de notes voici une autre énergie, ajoutant à la vie musicale : c'est une marche qui lie ou détache les sons, dans une certaine relation ou proportion. Un tel mouvement s'appelle rythme, mot, d'origine grecque, qui signifie écoulement. En effet, la musique s'écoule ; elle a ses ondes ; justement, la science les nomme ondes sonores. Le rythme vous permet de distinguer, entre les diverses parties d'un mouvement, une relation, un groupement, comme sur les flots. Dans le tic-tac d'une montre, pas de rythme : les sons se suivent isolés. Le rythme est l'unique mouvement que possèdent certains instruments de musique : ainsi le tambour avec ses battements et roulements. Ce mouvement du parchemin en vibration, le bois et le métal le produiront pareillement ; mais votre oreille recevra une impression qui lui permettra de distinguer sur quelle manière on aura frappé. Cette particularité de son s'appelle timbre (*tympanum*, τύπανον). Chose remarquable, chaque voix a son timbre.

Déjà vivante par le rythme, la musique s'animera encore, grâce à la modulation. Sur des cordes d'inégale étendue, les sons se produisent avec une différence d'élévation. De ces sons inégaux se forme une échelle, appelée ton ou mode : la voix de l'instrument y monte, redescend et remonte tour à tour. Parcourir ces échelons c'est moduler.

## II. LA MUSIQUE DE LA VOIX HUMAINE

Si la musique en général est une série de sons, capable d'élever l'âme au-dessus du monde matériel, à ce égard, quelle puissance dans la voix humaine ! Voyez-en le rythme. Les mots contiennent des lettres fortes et des lettres douces ; les syllabes se suivent tantôt longues, tantôt rapides. Quoique individuels, vos mots se groupent selon le sens, jusqu'à une légère chute ou cadence, qui aide à les comprendre mon oreille et repose votre organe. Après plusieurs chutes de ce genre, vous arrivez à une pause plus sensible, fin de la phrase, c'est-à-dire endroit où le sens est complet. La phrase a-t-elle des chutes faciles, elle sera bien cadencée. Tout ce rythme des mots correspond au mouvement de la pensée, qui, elle aussi, s'écoule dans notre esprit ; car il la reçoit goutte à goutte, ainsi que goutte à goutte notre lèvres en répandra l'expression. Comme le flot, comme le poisson qui nage dans ce flot, comme l'oiseau qui vraiment nage dans l'air, nous allons par une série de mouvements : *Arsis, Thesis*.

Avec toute cette cadence, la musique de nos lèvres s'enrichit encore de la modulation. Déjà les voyelles, *a, e, i, o, u*, qui naissent à des intervalles différents, depuis le fond de la bouche jusqu'aux lèvres, donnent une échelle de tons descendante, une espèce de pentacorde. Combinées entre elles ou avec les consonnes, ces voyelles produisent les divers sons que votre bouche sait articuler. Chaque mot de plusieurs syllabes en contient une dont la prononciation est accentuée ou rele-

vée. Ce relèvement produit une espèce de chant, selon la signification du mot accent. « La nature elle-même, dit Cicéron, comme si elle modulait le discours de l'homme, a placé dans tout mot un son aigu. » (Orat. 18.) Cet accent donne à la voix un point d'appui pour fouiller l'expression, et à celle-ci son cachet d'unité et d'individualité. Ainsi, jusque dans un mot de deux syllabes, *Deus*, vous avez une élévation et un repos : *Déus*.

Mais pourquoi toutes ces remarques? Parce que le plus bel usage de la voix, c'est la prière, surtout la prière liturgique ou sociale. Là surtout rythme et modulation représentent la marche et les ascensions par lesquelles au cours de cette vie provisoire, notre âme tend à la vie définitive. Et cette musique, nous ne l'avons encore considérée qu'à l'extérieur et mécaniquement. En effet, dans votre langage, un autre rythme et une autre modulation existent, mouvement tout spirituel, véritable inspiration ou souffle de votre âme sur l'oreille qui vous écoute. Cette vibration du sentiment ne vous échappera point, si vous écoutez seulement un cantique bien chanté :

Qu'ils sont aimés, grand Dieu, tes tabernacles !

Ces paroles viennent d'être transcrites avec l'accent tonique ou mécanique. Mais avec l'accent oratoire ou spirituel vous aurez une autre façon de relever les mots. Par cette manière de relever notre parole selon la parole intérieure de notre amour, nous arrivons, dans la simple conversation et sans chanter encore, presque à la hauteur du chant.

### III. LE CHANT EN GÉNÉRAL

« Chantez pour le Seigneur. » Le chant, voilà bien la musique de nos lèvres en tout son épanouissement, en toute sa vie. Là, tour à tour, le rythme se ralentit ou s'accélère, la modulation s'humilie ou s'élance jusqu'à de vrais transports. Ces durées et ces ascensions feront à chaque morceau son caractère. Quelle variété ! Dans notre poitrine et notre bouche une harpe bien riche. Je vous louerai avec cette harpe, ô Dieu ! Le chant, c'est la musique par excellence. Aussi le son, qui d'abord signifia murmure des roseaux et puis toute musique arrive à former le terme *cantare*, réservé à la musique de la voix humaine. Ce son, ou racine, *can* a donné *canna*, roseau, *calamus*, roseau et chalu-meau, *canere*, chanter, *cantare*, chanter et chanter encore.

Observez, le chant est non seulement la musique de votre voix, mais cette voix avec votre parole. Sans la parole, votre musique exprimera votre sentiment, ainsi certaines tirades mélodiques en *a* à la fin de nos refrains populaires. Cependant, malgré cette puissance d'expression, la musique gardera du vague, au lieu que la parole précisera jusqu'à la moindre nuance. Ce vague explique comment, dans une pièce, des couplets exprimant des idées opposées s'assujettissent à la même musique ; avec ce double avantage, faciliter l'exécution et maintenir l'unité musicale, en faveur de l'idée générale de la pièce. Ainsi la même salve d'artillerie sera aujourd'hui un signal de réjouissance, de-

main un signal de deuil, le sens étant précisé par les circonstances. Le chant, c'est la voix de l'homme interprétant son âme et en musique et en parole.

Le chant interprète l'âme dans ses sentiments profonds ou vifs. Mais tous nos sentiments se ramènent à un seul qui en est la racine : l'amour. En effet, qu'est-ce que le désir ? L'amour qui se porte vers l'objet apprécié. Qu'est-ce que la crainte ? L'amour qui s'éloigne de l'objet haï. La joie, est-ce qu'elle n'est pas l'amour, en tant qu'il possède, et la tristesse, l'amour, en tant qu'il subit le contraire de ce qu'il voulait ? Le chant interprète nos sentiments et tous ils viennent de l'amour : donc c'est l'amour qui chante. Libre à la pensée de se contenter de la simple parole : le seul langage qui mettra le cœur tout à son aise, c'est la parole chantée. Souvenez-vous qu'en deux psaumes, au 56<sup>e</sup> et au 107<sup>e</sup>, nous disons : « Mon cœur est prêt, ô Dieu, mon cœur est prêt : je chanterai. » Parce qu'il n'est donné qu'à la créature humaine de voir la vérité et d'aimer haut ; elle seule, en tout cet univers, sait chanter vraiment. A propos d'un nid de rossignols, qu'une dure main a ravagé, le poète Virgile dit que la mère commence un gémissement et le recommence. Elle gémit, mais sans savoir parler. Ses plaintes, qui remplissent au loin les alentours, m'apprennent son affliction ; mais quel en est le motif, je l'ignorerais jusqu'à ce que j'aperçoive le nid dévasté. Philomèle n'aperçoit rien au-dessus du terrestre. Son amour ne s'élève pas plus haut. Aussi quand du rossignol nous disons chanter des bois, et c'est le sens de son nom, nous entendons simplement indiquer quelque rapport avec notre chant.

Par le cœur de l'homme, leur maître, la voix des

oiseaux se rattache à son chant. Saint Bonaventure raconte un trait délicieux sur saint François, ce philosophe tendrement naïf, qui disait : Mon frère, aux êtres inférieurs, comme venant du même créateur que lui. Un jour donc, François appela une cigale qui lo-geait sur un figuier, près de sa cellule. La cigale s'en-voila sur la main de François, qui lui dit : « Chante, ô ma sœur la cigale, et fais un joyeux compliment à ton seigneur le Créateur. » Et la cigale de chanter, ne cessant que lorsque, à son ordre, elle se fut envolée sur la branche de figuier qui lui formait à elle, sa cellule. La colombe prend-elle son essor ? Si à ce simple claquement de ses ailes, vous élevez votre âme, par là même vous rattachez cette note à vos cantiques. Oui, notre âme anime tous les sons de l'univers, tous jus-qu'au moindre frétillement de la feuille, arrivant seu-lement à l'oreille de Celui qui fait vibrer et vivre toutes les feuilles.

#### IV. LE CHANT LITURGIQUE

« Chantez pour le Seigneur. » Le chant interprète l'âme dans ses sentiments profonds. Or, quel est le plus profond ? Le sentiment religieux. Aussi le triomphe du chant sera le cantique sacré. D'ailleurs, le premier chant fut un cantique. Il sortit des lèvres du premier homme et avec quels accents ! car cette voix était plus fraîche que celle de l'enfant et plus sonore que celle de l'homme, qui a préservé sa harpe des brûlantes pous-sières soulevées par les orages des passions. Néanmoins, si le péché a pu détériorer l'organe humain, il ne l'a point brisé. Il n'est qu'une voix trop rauque pour

chanter, celle de l'impie : qu'il se taise dans les ténèbres ! Mais puisque le chant est le retentissement surtout de l'âme religieuse, où doit-il se trouver plus en honneur que dans le service de Dieu et son service social ? Aussi, autant nous possédons de maisons de prière, autant devrions-nous compter d'écoles de chant, de vrais chœurs. Chez les poètes de l'antiquité, on appelle chœur la partie chantée d'un drame. Or, la Liturgie forme un drame sacré. Donc, à bon droit, nous attribuons le titre de chœur à la réunion des chantres qui exécutent certaines parties lyriques de l'office divin. Ainsi les mélodies qui retentiront autour de l'autel composeront le chant liturgique.

La perfection d'un style réside en son exactitude. Le chant liturgique devra donc être exact. L'est-il ? Oui ; car il n'aspire qu'à servir d'expression et son rythme c'est celui du langage. On le voit bien dans certaines antiennes où la notation est syllabique c'est-à-dire suit bonnement les mots, pour les faire ressortir. C'est la parole humaine s'affermissant et s'élevant devant la pensée chrétienne à exprimer. De là ce cachet de naturel qui saisit.

Prenez l'antique messe du dimanche, celle marquée dans l'édition vaticane par ces mots : *Orbis factor*. Vraiment, à *Kyrie*, l'assemblée implore pitié ; à *Gloria*, elle glorifie avec une joie toute pastorale et simplette ; à *Credo*, elle affirme avec un entrain de cœur ; à *Sanctus*, elle élève la voix graduellement pour adorer le Très-Haut trois fois saint, elle l'élève plus vivement aux deux acclamations *Hosanna* ; à *Agnus*, l'idée a été également saisie.

Au premier dimanche de l'Avent, chantez les pre-



mières paroles de la messe : *Ad te levavi* : vers vous j'ai élevé mon âme. Mon Dieu, en vous ma confiance ! Avec la pensée la voix monte. Elle reste ferme comme la confiance. Prenez la messe pour les défunts. A l'*Introït*, la mélodie s'élève pour se reposer. Elle se relève pour encore se reposer. Ici vous demandez le repos : *Requiem*. Mais à la fin de la messe, voici un élan : *Lux æterna luceat* ! Il me semble entendre la colombe captive qui, en les faisant sonner, rouvre ses blanches ailes dans la pleine lumière.

✓ Pour être exact, notre chant doit ressembler à la Liturgie, qu'il anime. Or, la Liturgie est un culte social. Notre chant devra donc demeurer sous la dépendance de l'autorité. Il en est ainsi, comme nous le rappelait le décret du 26 avril 1883, qui ordonne l'unité de notation dans le missel, le rituel et le pontifical.

La Liturgie est un culte traditionnel. Il faudrait donc que le chant y fût tellement traditionnel qu'avec sa notation conservée, il fit connaître aux fidèles les vibrations des âmes qui les ont précédés et qu'ainsi les siècles fussent associés dans le même cantique, toujours ancien et toujours nouveau. Or, notre plain-chant respire la tradition. D'abord l'habitude d'alterner, excitation et repos, est d'une haute antiquité. Pline le Jeune écrit à Trajan : « Les chrétiens ont coutume de se réunir à un jour périodique, avant la lumière, et de dire entre eux, alternativement, *invicem*, une hymne au Christ, comme à un dieu. » (97) Déjà David partageait les lévites chantres, de façon à alterner (I Paral., vi). Quant à notre système de musique, qu'il soit traditionnel, voici une observation. Notre Religion fait suite à l'antique loi. Or traditionalistes

comme tous les Orientaux, et ravis de voir prophétisées dans les psaumes et l'Eglise et sa Liturgie, les premiers chrétiens sortirent de la synagogue, emportant ses cantiques. Voilà comment, encore aujourd'hui la psalmodie forme le fond de notre louange. Chaque messe commence par un psaume. Or continuer les cantiques du Temple, n'était-ce pas en continuer la musique. D'après S. Augustin, saint Ambroise établit à Milan une manière de chanter, selon l'habitude des Orientaux (Conf., IX, cap. VII).

Notre notation porte ce nom : chant grégorien. Lui vient-il de S. Grégoire le Grand? Jean Diacre qui écrivit son histoire, 870, dit : « Très zélé pour le chant, il compila le Centon de l'antiphonaire d'une si grande utilité. » (Migne Patr. 75-90). Grégoire III, syrien et pape de 731 à 741 déploya, en ce sens, une grande activité d'après le *Liber pontificalis*.

Traditionnel à travers les siècles, notre chant le devint pour chacune de nos existences : car ces mélodies ont réjoui votre jeunesse et sur le déclin elles reviendront à votre oreille. Alors un retour parfumé du printemps de votre vie sentimentale. « Vos lois étaient le sujet de mes cantiques dans le lieu de mon pèlerinage. » (Ps. cxviii.)

Les idées de la Vie liturgique sont celles de la Religion, c'est-à-dire de la raison et de la révélation, idées grandes et simples. Or, en général, notre musique n'offre-t-elle pas cette simplicité? C'est la voix des grandes eaux ou le filet liquide qui, au fond de la vallée, doucement murmure, ou l'humble tige qui soupire, se balançant sur le granit des Alpes, comme une lyre des vents, ou la créature ailée qui envoie au Créateur un salut, en s'envolant dans les rayons du soleil. Les

principaux actes de la Vie liturgique sont le sacrifice eucharistique avec nos sacrifices de louange et de souffrance que nous y rattachons. Au sacrifice eucharistique, Dieu reçoit nos adorations et les reçoit par l'Homme-Dieu qui réside au milieu de nous et en nous. De là un profond respect et un filial abandon, qui se retrouvent non seulement dans nos paroles mais dans nos accents. Notre louange a beaucoup de joie ; les œuvres, dont nous complimentons le Seigneur, ne forment-elles pas autant d'exploits en notre faveur ? Toutefois nous pouvons rendre inutile un si grand travail. De là, en cette joie, un mélange que vous saisirez, par exemple, dans le *Te Deum*, qui tressaille en commençant, gémit ensuite, se relève encore, pour finir dans un soupir d'humble espérance. Enfin notre ton général est onctueux comme le sentiment chrétien, c'est-à-dire tendre et fort.

La musique moderne est-elle moins religieuse que le plain-chant ? Quand nos artistes ressentent l'amour chrétien, ils savent chanter religieusement. Toutefois sans refuser à la musique moderne sa place, car il est dans l'ordre que tous les arts glorifient le Seigneur, vous pouvez, sur l'expérience, affirmer que, quand elle ambitionnera de remplacer le plain-chant, outre qu'il y aura usurpation, elle le remplacera difficilement. Non, en général, elle ne porte pas à prier comme le chant liturgique. D'où vient cela ? En grande partie de ce que ces morceaux apparaissent comme des choses extraordinaires et à effet. Vous avez choisi dans un répertoire. Voilà l'assemblée des saints transformée en jury. J'aimerais mieux n'entendre que mes morceaux traditionnels : je n'aurais à voir que notre fête, mon

âme et le bon Dieu. Saint Augustin avait peur d'être plus occupé du chant que de la chose chantée, et il aimait beaucoup la simplicité du sacrifice de la louange, chez le peuple de Milan, « ce concert, comme il dit, de tous les frères chantant ensemble de la voix et du cœur. » (Conf., ix.) Ce n'est pas la faute du plainchant, si, trop souvent, vous l'entendez nasillard, traînant, haché, semblable à une plainte d'aveugle las d'implorer la pitié. Pareillement n'en veuillez pas à la musique ; lorsqu'on la pousse à s'occuper de la forme plus que du fond, de la note plus que de l'idée. Comme dit Fénelon, dans la même lettre où il écrit, des psaumes qu'ils seront la consolation de tous les siècles : « L'harmonie n'est bonne qu'autant que les sons y conviennent au sens des paroles et que les paroles y inspirent des sentiments. » (L. à l'Acad.)

Notre chant traditionnel va droit à la pensée. Gémissant ou se gaudissant dans cette pensée, l'âme s'avance bonnement et tout plan : *planus cantus*. Allure grave par respect, cependant vive par empressement affectueux, vive mais sans soubresaut, insistant sur tels mots pour goûter pensée et expression, mais sans détour, ni retour maniérés, voilà laissé à son naturel, notre plainchant : *planus cantus*. Les airs de la Préface et du *Pater* vous présentent un modèle. Notre âme entrevoit Dieu, s'élève vers lui, et notre voix avec elle. Aux yeux du fidèle passionné des saintes passions, la mélodie est comme un vêtement destiné à draper son sentiment. Il lui faut quelque chose de sensible à ce sentiment ; car le fidèle qui l'éprouve, c'est une âme substantiellement unie à un corps. Cette âme s'excite elle-même en voyant mieux son amour,

en l'entendant vibrer, résonner, ondoyer autour d'elle. Le sentiment s'échappant du cœur par les lèvres, revient à ce cœur par l'oreille, dans une circulation qui lui procure de la vitesse et de la vie.

Quoi de plus admirable que cette exactitude, cette proportion entre notre cœur et nos lèvres dans la divine louange ! Remarquez bien la source de cette exactitude : c'est la sincérité. Notre chant cherche la face de Dieu. Exercer le culte divin n'est-ce point cultiver Dieu pour lui-même ? Au début du psaume 95<sup>e</sup>, le poète s'écrie trois fois de suite : Chantez pour le Seigneur : *Cantate Domino*.

Mais, avec tant de mérite, notre chant est-il populaire ? Hélas ! depuis le xvi<sup>e</sup> siècle, jusque vers la moitié du xix<sup>e</sup>, on a décrié tout ce qui fut l'art chrétien. Avec cet abandon nous en étions venus à ne savoir même plus lire saint Thomas. Au xviii<sup>e</sup>, recherchant le solennel, nous faisons parfois du forcé. Le plainchant résonna lourd et martelé. Mais, même quand on le défigure, le peuple saisit encore de sa majesté. Si la plupart n'entendent pas la langue latine, il est facile à tous, avec le paroissien, de saisir le sens général des morceaux ordinaires. Et puis, selon le mot du grand docteur : « Quoique quelques-uns ne comprennent pas ce que l'on chante ; toutefois ils comprennent pourquoi l'on chante, à savoir pour louer Dieu, et cela suffit pour exciter la dévotion. » (II. II, q. xci, 2.) Chantez dignement, et les fidèles, en rangs pressés, écouteront la divine louange ; ils la boiront.

De nos jours, c'est lui-même qui me l'a raconté, un artiste des environs de Milan avait quitté son pays pour vivre de son art et le perfectionner en voyageant.

D'ici, de là, il avait entendu tout ce que la musique profane offre de plus saisissant. A Londres, un irrésistible désir de revoir son pays et sa mère. Il part. Rentré au pays natal, il frappe à la porte de cette mère chérie. Elle est à l'église. Il s'y rend. Voici qu'une hymne est entonnée, chantée par toute l'assistance. A cette musique, le jeune artiste ne peut plus retenir ses larmes. Il pleure comme Augustin à Milan : *Quantum flevi in hymnis !* » (Conf., I.) Or, quel chant avait tant ému cette âme, rassasiée de musique savante ? Le chant populaire et populairement exécuté du *Tantum ergo*. Cet artiste goûtait le chant ecclésiastique ; comme ceux qui reviennent des littératures profanes, savourent la simplicité, la sincérité, la vérité, l'éloquence des textes sacrés ou liturgiques.

Le 21 septembre 1840, à Vienne, dans la vaste cathédrale de Saint-Maurice, avait lieu le sacre d'un évêque de Valence. On chantait *Credo*, et les voûtes sacrées vibraient aux accents de la foule immense. C'était du plain-chant. Tout à coup, une assistante, à la mise fort mondaine, paraît éprouver des transports d'enthousiasme. Elle s'adresse à une pieuse chrétienne, celle qui m'a raconté le trait. « Oh ! Madame, lui dit-elle, je suis cantatrice, je fais profession d'aimer la belle musique ; mais je vous assure que, de ma vie, je n'ai rien entendu d'aussi enlevant. Madame, qu'est-ce qu'on chante là ? — A présent nous chantons : Je crois en Dieu. »

Avec sa simplicité et son ampleur, notre système se prête aux allégresses et aux grands gémissements du peuple. Dans leur souplesse, nos airs s'élargiront et s'élèveront selon les dimensions de la solennité, ou

seulement selon le nombre des assistants. Notre chant veut être discipliné mais non ligoté. Il est le chant du peuple chrétien ; or, les foules aiment à marcher ensemble, mais non en mesure et au pas, comme d'une seule jambe. Il se retient facilement, car à chaque verset, la psalmodie a son retour musical et les strophes ou couplets des hymnes se font écho, une à une. Les morceaux qui reviennent souvent tombent dans l'oreille comme un air populaire.

Sans doute, bien des morceaux se ressemblent ; mais cela n'arrive-t-il pas dans les plus riches recueils de musique ? Parfois le chant se contentera de marcher comme une solennelle prononciation. Dès lors, ne nous étonnons pas d'une ressemblance entre plusieurs mouvements. Trop uniforme, le chant traditionnel ne l'est pas et combien de morceaux vous reconnaitriez dès les premiers accents !

Encore une fois, une des grandes qualités du chant liturgique c'est son exactitude d'expression par rapport à la pensée. Là aussi réside sa plus profonde harmonie, le chant extérieur de la voix devenant le fidèle écho du chant intérieur de l'amour. C'est l'âme qui chante, et l'âme chante pour avoir aperçu la vérité. Il est remarquable, en effet, que chez les Grecs le mot *ode*, qui signifie chant, a la même racine que leur mot signifiant voir. Nos mélodies portent bien leur nom, étant du miel et une vision, une délicieuse vision ! Dans le sacrifice de la louange, il semble à mon âme qu'elle soit abeille, voyant, contemplant les fleurs de la vérité et les buvant.

Sur la théorie du chant liturgique, plusieurs rencontreront avec plaisir les notions suivantes. Les mo-





Les tons 1, 3, 5, 7 s'appellent authentiques, c'est-à-dire indépendants, directs. Les autres s'appellent plagaux, c'est-à-dire indirects. En prenant pour point de départ les notes *a, b, c, la, si, do*, vous feriez six tons de plus. Mais le ton élevé sur *si* est trop dur. D'autre part, le ton de *la* se retrouve dans celui de *ré* avec *si* bémol, et le ton de *do* dans celui de *fa* avec ce bémol. Si vous le chantez sur le 14<sup>e</sup> ton en *do* ou le 6<sup>e</sup> en *fa* avec *si* bémol, *Veni Creator* aura des aspirations très onctueuses. La note dite dominante est celle qui persiste dans le récit musical, la voix montant et descendant à l'entour. La dominante dans les authentiques est la 5<sup>e</sup>, excepté dans le 3<sup>e</sup> ton, où elle est la 6<sup>e</sup>, la cinquième *si* n'offrant pas à la voix un appui assez ferme. Dans les plagaux, la dominante est la 3<sup>e</sup>, excepté dans les 4<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> tons où elle est la 4<sup>e</sup> note. Fondés sur la décomposition mélodique de l'intervalle de quinte, nos huit tons diffèrent de la musique actuelle fondée sur l'intervalle d'octave. La fondamentale était tantôt *ré*, tantôt *mi*, tantôt *fa* ou *sol*, nos huit gammes offrent entre elles une réelle variété d'intervalles.

Aimons la musique moderne avec tous ses progrès ; elle est, comme le plain-chant, une célébration du Seigneur. Aimons le cantique populaire ; il est indispensable aux fidèles qui veulent chanter au Seigneur, aussi dans la langue de leur pays et de leur maison. Que la Provence chante provençal et la Bretagne breton. Le cantique à refrain procure à tous les assistants la joie de prendre à la louange une part active. Un air dix fois médiocre mais chanté par le peuple l'intéressera dix fois plus qu'une pièce artistique où il res-

tera muet. Aimons la musique, mais gardons le plainchant ; parce qu'il est un chant complet qui a réjoui des cœurs et des oreilles qui valaient bien les nôtres, musique non d'une académie mais de l'Eglise ou du peuple. On oublie que Liturgie signifie public service ou du peuple le service. Liturgie, donc chant pour le peuple et par le peuple. *Laudate eum omnes populi !* Liturgie donc aussi prédication populaire ou pour tout le peuple. « *Et præcepit nobis prædicare populo.* (Act., x.) » Gardons le plainchant, parce qu'il fait barrière contre le mauvais goût et autres invasions. Gardons-le ; comme nous retenons la formule de nos prières et pour la même raison, parce qu'il est traditionnel. C'est surtout à ce titre qu'il restera préférable à la musique moderne.

#### V. LA LANGUE LATINE DANS LE CHANT LITURGIQUE

La langue latine est sonore ; toutes les syllabes, toutes les lettres vibrent. En principe, toutes les lettres s'y prononcent. Notre prononciation à la française laisse bien des équivoques. Un professeur dictant du latin s'en aperçoit : *cædes* et *sedes*, *cibi* et *sibi*, *incipiens* et *insipiens*. A tort, on fait une nasalité à *in*, par exemple dans *introibo*. Sans doute, le progrès des voyages fera sentir le besoin d'uniformité même dans la prononciation, et l'on décidera que, par rapport à l'ancienne langue de Rome, le plus simple est de prononcer comme à Rome.

Le style, c'est l'homme ; la parole, c'est l'âme. Donc la communauté de langage, c'est le signe de l'unité

sociale. Ne convenait-il pas que nous eussions, avec l'unité de gouvernement et de sacrifice, aussi l'unité de langage? Or, les antiques promesses passant à la Gentilité, il était bon que la langue du nouveau peuple de Dieu fût la majestueuse langue des Romains, les plus puissants de la Gentilité. Sans doute, quand le peuple parlait latin, tout ce qu'il entendait à l'église l'instruisait. Aujourd'hui, devant la plupart, le latin étend une espèce de voile. A nous de rendre ce voile plus transparent par la lecture, dans le paroissien, du français correspondant. Autre conséquence, la prédication devient plus nécessaire. A supposer que, faute de force, on ne donnât pas le prône réglementaire, encore pourrait-on s'épargner de les renvoyer à jeun sur la route de toute une semaine, et cela, par la simple lecture en français de l'oraison, de l'épître, au moins de l'évangile. Pourvu qu'une continuelle instruction nourrisse le peuple, la langue latine rendra service. Elle fait ressortir, avec l'unité de l'Eglise, son universalité et aussi son antiquité : nous avons habité les catacombes aux inscriptions latines. Fixant le langage du culte, elle l'aide à rester traditionnel. Cette fixité de la parole profite à la pureté de la croyance. D'ailleurs, vu la mobilité des langues, la différence des goûts et la difficulté d'interpréter, que gagneriez-vous à traduire en français? Surtout d'exciter à comparer et à traduire sans cesse, une seule chose persistant, le mécontentement. Tandis que cette langue latine rend service, en retour, l'Eglise lui communique son immortalité. L'Eglise a fait du latin une langue immortelle.

VI. LA MUSIQUE INSTRUMENTALE DANS LE  
CHANT LITURGIQUE

La musique de la voix humaine trouve un appui dans la musique instrumentale qui empêche la voix de baisser et excite encore la sensibilité. David eut quatre mille musiciens. Lui-même, il chantait sur la harpe. Le psaume 150<sup>e</sup>, véritable doxologie de tout le psautier, est un éloge de la musique instrumentale. Le mot psaume éveille lui-même l'idée d'un instrument de musique. Sainte Cécile chantait au son de ses orgues : Que mon cœur devienne sans tache ! Et toute la Liturgie qu'est-elle, sinon l'excitation de l'âme par les choses sensibles ? « La louange de la voix, dit saint Thomas, est nécessaire pour exciter vers Dieu le cœur humain. C'est pourquoi tout ce qui est utile en ce sens est convenablement reçu dans la divine louange. » (II, II, q. xci, 2.) Cette raison vaut en faveur de la musique instrumentale. Mais autour de nous, les harmonies de la création ne sont-elles pas les orgues avec lesquelles Dieu chante aux hommes sa propre gloire ? En chaque bouche humaine, il a construit un orgue ; l'âme est organiste, elle donne le souffle aux poumons, tient le clavier et chante. Nous avons dans l'orgue un instrument merveilleusement inventé pour le chant liturgique, collection de trompettes rappelant celles qui jouaient devant l'arche transportée de la maison d'Oubédedom. (I Paral., xv.) Quelle douceur et quelle puissance ! Quelle variété et quelle ressemblance avec le rythme et les modulations de la voix humaine, avec la voix du peuple ! L'orgue soutient la voix de ce peu-

ple durant le sacrifice de la prière sociale. Déjà, par le fait que toutes ses bouches de métal respirent leurs harmonies ensemble et comme en société, ne forme-t-il pas la harpe de la louange sociale? D'après son nom lui-même, il est par excellence l'instrument : *Organum*.

Dans les tours de nos temples, nous installons des orgues de bronze. Le mot cloche (*claudico*) signifie que l'instrument se balance. La cloche s'agite, s'anime, s'émeut, sensible à toutes nos joies et à toutes nos tristesses. Possédez-vous plusieurs cloches? Leurs mélodies festives et leur glas ou hélas, tous les mélanges de leurs voix seront compris. Si elles fournissent une gamme complète, ce carillon répandra sur la paroisse les cantiques de chaque fête. De leur maison, de leur lit, vos malades entendront célébrer toute l'année chrétienne. N'avez-vous qu'une cloche? Elle n'aura pas moins l'honneur d'être tour à tour la voix de notre Dieu publiant ses solennités et la voix du peuple qui ne laisse pas son cœur s'endurcir. Tous les dimanches, aux fidèles absents malgré eux, elle pourra sonner la consécration. Tous les jours et trois fois chaque jour, vous entendrez votre cloche unique saluer avec l'ange, le Verbe qui habita parmi nous, sa mère et tous ceux qui, par la passion de cette vie, s'en vont à la gloire de la résurrection. A Domrémy, Jeanne d'Arc aimait le son des cloches; à titre d'encouragement, elle faisait au sonneur de menus cadeaux. (Procès de révis.) Notre cloche peut déplaire aux impies, étant un prédicateur qu'ils ne sauraient fuir; mais au peuple elle restera comme la cymbale de sa jubilation. Voix du peuple catholique et voix du bon Dieu, vous ne vous étonnerez point qu'elle soit traitée presque comme une créa-

ture humaine, et bénite de telle manière qu'elle semble baptisée.

Les larmes que la voix de l'Eglise fera couler encore, jusqu'à la fin des temps, larmes de repentir ou larmes de joie, toutes montées de l'abondance du cœur, formeront une précieuse partie de ce sacrifice de notre louange, qui, avec notre souffrance, va se mêler à la louange et au sang de l'Agneau. Puisque, après la résurrection nous aurons recouvré une bouche, sans doute elle nous servira à reprendre la louange vocale. Saint Thomas l'enseigne (II-II, q. XIII, 4). Alors, quelle musique et quel chant ! *Honor et gloria !*

Les anciens ont cru que, avec ses astres, avec ses mondes marchant ensemble, l'univers produisait un son qu'il était donné aux bienheureux d'entendre. (*Cic., de Rep., VI.*) Quoi qu'il en soit, l'harmonie, c'est avant tout l'ordre. En ce sens, il est certain que les mouvements de l'univers forment une sublime musique. Mais quelle autre harmonie, la vie de ceux qui, par leur fidélité à suivre la ligne du devoir, imitent la régularité des astres ! Or ce concert des vertus, l'Eglise l'offre à Celui qui a créé toutes les harmonies. La lyre des psaumes à la main, elle invite à s'unir à cette musique toutes les créatures qui ont reçu quelque voix : fleuves et admirables élanes de la mer, foudres et nuages qui les lancent, cèdres et arbres qui portent des fruits, troupeau qui bêle et troupeau qui mugit, passereau qui a sa maison et tourterelle qui a trouvé un nid à ses petits, colombe qui s'envole et puis se repose. Toutes ces voix de l'univers, principalement celles des créatures capables de se sacrifier, l'Eglise les unit aux voix de la céleste milice, même à la voix de l'Homme-Dieu : *Honor et gloria !*

## CHAPITRE XII

---

### La Vie liturgique par les fêtes et les époques de l'année chrétienne.

*Habetitis autem hunc diem in monumentum.*

Vous garderez ce jour comme un monument. »

(Ex., XII.)

I. Le Dimanche, Noël, Pâques et Pentecôte. — II. Les époques liturgiques — III. Les fêtes rattachées aux grandes solennités. — IV. Les fêtes des saints. — V. L'année liturgique n'est qu'une élévation de l'âme. — VI. Les fêtes locales et individuelles.

#### I. LE DIMANCHE, NOËL, PAQUES ET PENTECOTE

Si la Vie liturgique est l'activité spirituelle s'exerçant par une série de mouvements, il est bon qu'à certains jours cette activité reçoive de nouvelles excitations. Elle les reçoit par les fêtes. Ce mot vient du latin *Festum*. Comme *Vesta*, nom de la déesse du foyer, (ἑστία) il exprime l'idée de repos. Une fête c'est un chômage de réjouissance après un événement. On se réjouit et pour les résultats obtenus et pour les résultats à obtenir. Le grand motif de l'institution de nos fêtes c'est de célébrer les événements accomplis par la puissance de Dieu et de se préparer, par cette célébration, à recevoir les fruits et dans le présent et dans l'avenir. D'abord la fête rappelle un passé. Le Seigneur

ordonna aux Israélites de célébrer leur sortie hors de la terre de leur esclavage ou la Pâque. « Vous garderez, ce jour comme un monument et vous le célébrerez solennellement, à la gloire du Seigneur, de génération en génération, par un culte à perpétuité. » *Monument (moneo)* cette idée se retrouve à l'hymne de Noël. Il est un monument, ce jour qui accourt dans le cercle de l'année :

*Testatur hoc præsens dies,  
Currens per anni circulum.*

Ecoutez saint Léon : « C'est l'empressement de la vraie piété, qu'aux jours qui sont les monuments des œuvres de la divine miséricorde, nous nous réjouissons de tout cœur et célébrions magnifiquement les événements accomplis pour notre salut, l'invitation à cette dévotion nous venant de cette loi elle-même du temps qui ramène ces fêtes. » (Brév. dim. Epiph.) Ces beaux jours favorisent la prière sociale ; car ils rassemblent, dans la même pensée, tous les peuples. A bon droit, aux premières vêpres, nous entonnons : Louez le Seigneur, toutes nations de l'univers. *Laudate Dominum, omnes gentes !* Nos grandes fêtes ont des premières vêpres ; parce que la réjouissance commence la veille, selon l'usage des Hébreux, qui mesuraient le jour d'un coucher de soleil à l'autre.

Quelle est la fête la plus ancienne ? Le Dimanche. Il est le souvenir du repos de Dieu après la création. (Gen. II, Ex., XX.) Il rappelle la résurrection du Sauveur. Grande preuve de la divinité de Jésus, cette résurrection apparaît dans l'histoire comme une montagne à l'horizon. Toute la nation des Juifs, aussi agitée que



Ils ont témoigné jusque dans les supplices. Non contents de prêcher la Résurrection, les apôtres ont fait du dimanche le monument de cette victoire, en reportant du samedi au lendemain le sabbat ou repos. Le mot Dimanche est inscrit déjà dans l'Apocalypse : *dominica die*. Jour du Seigneur, le Dimanche n'est-il pas un jour seigneurial pour l'homme honoré dans sa liberté et son repos? Et ce repos ne figure-t-il pas le repos définitif auquel doivent tendre tous nos travaux?

Sur le Dimanche, écoutons Bossuet : « C'est ici le jour que le Seigneur a fait : réjouissons-nous et tréssaillons d'aise en ce jour. C'est le jour de la Trinité adorable : le Père y paraît par la création de la lumière, le Fils par sa résurrection et le Saint-Esprit par sa descente sur les apôtres. O saint jour, ô jour heureux, puisses-tu être toujours le vrai Dimanche, le vrai jour du Seigneur, par notre fidèle observance ; comme tu l'es par la sainteté de ton institution ! » (*Elév.*, III, 7.) Souvenir de notre Pâque et de notre Pentecôte, figure du repos éternel, le Dimanche reste l'abrégé de toutes nos fêtes.

Comme ce Dimanche est en chaque semaine la fête de la Résurrection, ainsi, en chaque année, Pâques est le grand jour, la fête annuelle de cette résurrection, du relèvement de la création et de la liberté humaine. Vous dites Pâques ou les Pâques ; parce que autour du grand jour se groupent les fêtes de la Semaine sainte et les jours de la Semaine glorieuse. Pâque signifie passage. Les Hébreux célébraient leur Pâque ou leur passage à la terre promise. Chrétiens, nous célébrons le Christ ou le Roi passant du tombeau

compromise, n'a point arrêté le témoignage des Douze. à la vie, nos âmes passant de l'esclavage du péché et du vice à la liberté des enfants de Dieu, avec l'espoir de notre passage du désert de cette vie à la céleste Jérusalem, même avec notre corps ressuscité. De même que la Passion et la Résurrection du Christ forment le point le plus élevé de sa carrière ici-bas ; de même que l'autel, où se perpétue le sacrifice de la Passion, apparaît comme le centre du culte catholique : ainsi Pâques reste le centre de l'année. Autour de ce centre rayonnent les autres fêtes, comme les fleurs d'un immense bouquet rayonnent autour d'une fleur, qui en fait l'unité.

Saint Léon disait : « Nous n'ignorons pas, frères bien-aimés, qu'entre toutes les fêtes chrétiennes, la principale est le mystère pascal, auquel toutes les institutions de l'année nous préparent. » (Brév., dim. Passion.)

Remarquez comment toutes les fêtes se rattachent aux fêtes de Pâques, Passion et Résurrection, ou mouvement de l'Agneau de Dieu, menant nos âmes vers Dieu.

Et d'abord, si aux fêtes pascales le Christ immolé ressuscite, cet Agneau nous a été donné à Noël. Nous chantions à la messe : « Un Enfant nous est né, un Fils nous est donné, dont l'empire est sur son épaule. » Aux vêpres, nouveau rapprochement : « Et nous, arrosés par l'onde précieuse de votre sang sacré, nous acquittons en ce jour de votre naissance, un tribut de louange » :

*Et nos beata quos sacri  
Rigavit unda sanguinis,  
Natalis ob diem tui  
Hymni tributum solvimus.*

Encore au dimanche des Rameaux, l'oraison unira les deux pensées de Noël et de la semaine sainte : revêtir notre chair et porter la Croix : *carnem sumere et Crucem subire*.

*Natalis*, cette expression signifie jour de naissance. Notre mot Noël en vient (*Natalis*, *Naalis*, *Noël*). Puisque Noël signifie la naissance, la vie, rien d'étonnant si chez nous il était d'usage que dans une réjouissance publique on s'écriât : Noël ! Noël ! A l'époque de Charlemagne, ce saint jour marquait le commencement de l'année. Chez nous, au xvi<sup>e</sup> siècle, un édit l'a fixé au 1<sup>er</sup> janvier. Alors, nous célébrons, avec la fête de la Circoncision, l'octave de Noël : c'est donc encore Noël. Au sacramentaire de S. Grégoire, l'année religieuse s'ouvre par la fête de Noël. C'est à Noël que les cardinaux offrent au Saint-Père leurs souhaits de nouvelle année.

Chaque prêtre célèbre trois messes, afin d'honorer les trois naissances du Verbe : naissance temporelle sur cette terre, naissance spirituelle dans nos âmes, naissance éternelle au sein de son Père. La messe de minuit signale la naissance temporelle : « O Dieu, qui avez fait briller cette très sainte nuit des clartés de la vraie lumière. » Puis l'Evangile raconte l'événement. A la messe de l'aurore, vous avez dans l'oraison l'idée de la naissance spirituelle : « Que dans nos cœurs resplendisse la lumière qui par la foi brille dans notre âme. » A l'Evangile nous entendons les bergers se dire : « Passons jusqu'à Bethléem » : Modèle d'empressement au chrétien qui veut agir. A la messe du jour, dans l'oraison, celui qui vient de naître est appelé Fils unique. Ensuite, S. Jean ouvrant son évangile, lit la

première page dont voici la première ligne : « Au commencement était le Verbe et le Verbe était en Dieu et le Verbe était Dieu. » (III, q. LXXXIII., 2.) Cette triple célébration rappelle aussi que par l'Eucharistie, le Christ demeure l'Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous. Au bréviaire, S. Grégoire signale cet usage. Il est donc au moins du VI<sup>e</sup> siècle.

A Noël se rattache l'Epiphanie, qui en est le prolongement. Epiphanie signifie manifestation, apparition. La future victime fut montrée aux mages qui représentaient les Nations, ou les Gentils ceux qui n'étaient pas fils d'Abraham selon la chair. Les Grecs appellent cette fête : Théophanie ou Apparition de Dieu. L'Epiphanie c'est l'Apparition. Aussi nous ne cessons de répéter le mot : « Il a apparu dans la substance de notre mortalité ; *apparuit* ». Jésus, qui avez apparu en ce jour, *qui apparuisti hodie !* » Epiphanie, fête de notre reconnaissance ; car l'Eglise ne s'est-elle pas développée surtout par les Gentils ? Jésus, à vous la gloire, vous qui avez apparu aux Gentils !

*Jesu, tibi sit gloria,  
Qui apparuisti Gentibus !*

En ce jour, comme à Noël, trois idées recommandées à notre attention : idée de roi, idée de nations, idée de lumière. Voici le grand Roi, le Christ. Il vient unir les nations, les conduisant avec son admirable lumière. L'Epiphanie, c'est la fête de la royale autorité du Christ : *Ecce advenit Dominator Dominus*, deux mots que notre langue renonce à rendre exactement. *Dominator*, voici celui qui agira en maître de la maison, *dominus* étant le maître de cette maison.

Chose ravissante, si les bergers inaugurèrent par leurs adorations la Vie liturgique, les Mages la symbolisèrent par leurs présents. L'or prédit le sacrifice de la Croix et de l'Autel ; car le sang de l'Agneau fut l'or de notre rançon et l'offrande la plus précieuse. Il reste le tribut suprême, présenté au Roi céleste, Dieu le Père. Publiquement offert, l'encens figure notre louange publique et sociale. La myrrhe, n'est-ce point le sacrifice de nous-mêmes : aumône, travail, souffrance ?

Si Noël avec l'Épiphanie nous achemine aux fêtes pascales, l'Ascension complète la Résurrection : comme le triomphe couronne la victoire. Encore un de ces faits qui ne s'inventent point : encore dans l'histoire comme une montagne, vrai monument de la divinité de Jésus. Ressuscité, il resta quarante jours avec les siens : Isaël, sorti de l'esclavage, avait attendu quarante ans au désert son entrée en la terre promise. La glorieuse et admirable Ascension ne ressemble point aux triomphes des vainqueurs païens. Ce triomphateur n'a pas versé d'autre sang que le sien. Aussi chantons-nous dans l'hymne : « Vainqueur, vous venez, en un magnifique triomphe, à la droite du Père, vous y asseoir ! »

*Victor, triumpho nobili,  
Ad dexteram Patris sedes !*

Il est vrai, de ce triomphe la terre ne vit que le commencement ; il se continua par delà les nuées, jusqu'à la droite du Père tout-puissant. Cette fête a lieu un jeudi. Or, l'Eucharistie a été instituée un jeudi. Si le Sauveur nous a quittés, comme le rappellé la flamme

du cierge pascal en disparaissant à l'Évangile après le récit de l'Ascension ; l'Eucharistie nous reste : Jésus sera invisible, mais non absent.

Disparu derrière les montagnes, le soleil reflète sa lumière sur l'astre des nuits, afin d'éclairer le voyageur. Depuis son ascension, Notre-Seigneur faisant rayonner sa lumière sur l'Église, éclaire l'humanité voyageuse. Quel est de cette lumière le rayonnement le plus sensible ? La Liturgie. Dans le désert une colonie lumineuse guidait Israël.

L'Ascension annonce la Pentecôte, ou le Cinquantième jour. Depuis Pâques, il s'est écoulé sept fois sept jours. Une telle série consacre la semaine, première division de l'année chrétienne. Cette suite de sept fois sept jours nous ramène à un dimanche, celui de la Pentecôte. Comme l'Épiphanie termine les joies de Noël, ainsi cette fête clôture les joies pascales. En effet, l'Église étant, au départ de son divin Fondateur, formée, organisée, il faut un souffle qui l'anime ; comme Adam, n'étant qu'un limon artistement pétri, avait besoin de recevoir cette âme désignée sous le nom de souffle *spiraculum, animam*. (Gen. II.) Ce souffle vient du Saint-Esprit, dès lors Esprit sanctificateur ou achevant notre sanctification par le fait de donner à l'Église, œuvre du Père et du Fils, sa dernière préparation. Cette impulsion sur l'Église commence sa marche vers l'éternité ou sa vie militante, surtout sa Vie liturgique, toute parfumée d'espérance et de charité. Comme le cristal est rempli du soleil qui le visite ; ainsi les apôtres furent remplis de l'Esprit-Saint et ils commencèrent à parler. Ambassadeurs du Christ, ils s'en vont à travers le monde, où vraiment ils sont,

par leurs paroles, des langues de feu qui éclairent, réchauffent, purifient, qui sauvent. La Pentecôte, avec la transformation des apôtres et leurs travaux, grand prodige historique couronnant la Résurrection et l'Ascension. Là le Saint-Esprit rend témoignage au Fils. Là il s'affirme lui-même sensiblement et solennellement Pentecôte, fête du Saint-Esprit, fête de l'Eglise qui commence sa carrière, fête de l'Evangile, prêché pour la première fois : donc Pentecôte jour trois fois saint : *diem sacratissimum Pentecostes* ! Cette proclamation de l'Evangile correspond à la Pentecôte des Hébreux, proclamation du Décalogue sur les hauteurs du Sinaï avec ses terribles feux. Comme Pâques, Pentecôte se célèbre le dimanche, jour de la création de la lumière : Pâques lumière de la Résurrection, Pentecôte lumière de la prédication. Il y avait chez les Hébreux trois fêtes principales : Pâques, Pentecôte et fête des Tabernacles. (Exode, xxiii.) Chez nous trois fêtes principales : Noël, Pâques et Pentecôte. Même Noël ne laisse pas d'avoir sa ressemblance avec la fête des Tabernacles ; car, saint Jean l'écrit : Et le Verbe s'est fait chair et il a dressé sa tente parmi nous. Ces trois solennités, avec les époques qui les préparent ou les prolongent, forment comme les trois actes de ce drame sacré, qu'est l'année chrétienne.

En particulier, Noël, Pâques et Pentecôte sont de même que le Dimanche, mais plus solennellement, des proclamations de la liberté humaine. A Noël, nous chantons : Paix aux hommes de bonne volonté ! L'oraison contient le mot liberté, *liberet*. A Pâques, il s'agit, dans l'oraison de la mort vaincue, du Ciel rouvert : *devicta morte, reserasti*. A Pentecôte, après une allusion

aux langues de feu, *illustratione*, nous nous écrions : « Donnez-nous de goûter en ce même Esprit ce qui est droit et de jouir toujours de sa consolation. » Or, goûter ce qui est droit, ce qui est selon la vérité ou selon la justice, avoir cette droiture, n'est-ce pas la liberté? *Consolatione*, allusion au titre donné au Saint-Esprit par Notre-Seigneur, qui l'appelle Paraclét ou Avocat et Consolateur. Or être consolé, n'est-ce pas recouvrer la liberté du cœur, ce pauvre cœur se relevant, comme l'herbe foulée se relève vers le soleil : *illustratione, consolatione*.

## II. LES ÉPOQUES LITURGIQUES

De même que les fêtes se rattachent à Pâques, ainsi les époques liturgiques relatives à ces fêtes. La semaine, *septimana*, rappelle les six journées ou époques de la création, avec le retour au repos. Chaque dimanche est une petite fête de la Résurrection. De plus, chacune de ces séries de sept jours nous figure le travail de notre condition présenté en vue du salaire éternel à recevoir au dimanche de la terre promise. L'existence de la semaine est marquée déjà dans la Genèse : « Au bout de la semaine, Jacob reçut Rachel pour épouse ».

L'avent ou temps de l'avènement du Messie nous dispose à Noël. Sous notre climat, l'avent arrive avec la saison froide et obscure. Ces quatre semaines figurent les quatre mille ans, durant lesquels le genre humain soupirait après le Messie. Dès que le soleil commence à revenir vers notre région, il donne le signal



pour fêter la naissance de Celui qui est le Soleil de justice.

Au premier dimanche de l'aven, notez les premiers mots de la messe. Ils expliquent la vie présente et y marquent le rôle de la Vie liturgique. Cette vie est un voyage et il faut orienter son âme, ou plutôt l'élever : *ad te levavi*. Cette vie est un combat, combat si rude que vous devez craindre de devenir la risée de vos ennemis : *neque irrideant me*. Voyager et combattre, la Vie liturgique fournira les moyens ; elle en est la collection poétique : *Vias tuas, Domine, demonstra mihi*. Joinville dit de saint Louis : « Il fu coronez le premier dymanche des advens. Li commencemens de celi dymanche de la messe si est : *Ad te levavi animam meam* et ce qui s'en suit après. Et dit ainsi : Biaux sire Diex, je leveray m'amme à toy ; je me fy en toy ».

La grande retraite préparatoire aux joies pascales, c'est le carême, *quadragesima* ou quarantaine, quarantaine de réflexions, de prières et de pénitences. Solidement et onctueusement cette retraite est déjà prêchée par les oraisons, épîtres et évangiles de chaque jour du carême. Saint Augustin dit : « Dans le travail de la pénitence nous célébrons avant Pâques la quarantaine. » A la vérité, l'Eglise se prend à regarder le Calvaire dès le dimanche de la Septuagésime. La Septuagésime nous remet en mémoire la captivité des Juifs de Babylone, durant soixante-dix ans. Le carême représente cette vie souffreteuse qui est à nous, comme le désert aux Israélites. Au mercredi des Cendres, nous entrons dans les mortifications qui, quoique légères, associent à la Passion. Encore y a-t-il, en cette quarantaine des séries à distinguer. Au dimanche de la Passion

l'Eglise, plus rapprochée du Calvaire, redouble de compassion. Elle voile les saints, même la croix. Enfin, au dimanche des rameaux, elle entre dans la semaine dite, selon l'expression liturgique, grande semaine, et selon l'expression populaire, semaine sainte. Alors elle s'abîme dans la compassion. Au Jeudi Saint, au *Gloria in excelsis*, de leur musique aérienne, les cloches accompagnent l'hymne angélique et puis rentrent dans le silence jusqu'au samedi, au retour du joyeux *Gloria*. Le Jeudi-Saint est la fête de l'Eucharistie et du sacerdoce, mais nous remettons au premier jeudi après le temps pascal de nous livrer à toute notre allégresse. Au Vendredi Saint, l'autel est dépouillé. Ce matin, a lieu la cérémonie populaire de l'adoration de la Croix. C'est la désolation ; jusqu'à ce que le diacre, avec sa blanche dalmatique, apparaisse pour entonner l'*Exultet* devant le cierge pascal. Ce doux fruit que l'abeille maternellement a tiré de son sein, cette cire très pure, il la parfumera, y insérant cinq grains d'encens, en forme de croix, afin qu'elle devienne plus sensiblement l'image du corps virginal, lequel, comme consumé sur la Croix puis embaumé, garde, après la résurrection, ses cinq plaies. Encens emblème de la prière. Cinq grains d'encens, prière continuelle pour nous des cinq plaies. Cinq grains d'encens, prière de notre reconnaissance devant les cinq plaies. Cette douce cire, le diacre la couronne d'une flamme douce et pure comme elle, proclamant ainsi, et par un chant de candide allégresse et par le plus poétique symbole, que le corps du Christ a repris son âme et recouvert la lumière de la vie comme il en avait le pouvoir divin, désormais guide, recteur, roi des âmes, à la lumière de la terre promise.

Sous notre climat, le temps pascal correspond à la résurrection de la nature. Ce printemps facilite notre méditation. Le temps pascal représente notre bienheureuse vie, quand nous aurons passé au printemps perpétuel, dans notre terre promise. Aussi aux dimanches d'après Pâques, l'oraison respire la joie : I dimanche *paschalia festa* ; II<sup>e</sup> dimanche *lætitiâ* ; III, dimanche : *lumen*. Au IV<sup>e</sup> dimanche nous disons : « qu'au milieu des va-et-vient de ce monde, nos cœurs restent fixés là, où sont les vraies joies : *ubi vera sunt gaudia* : « Durant le temps pascal, à toute heure, avec nos mélodies, retentit comme un refrain, le joyeux cri de Pâques : *Alleluia* !

La Pentecôte étant terminée, l'Eglise, qui vient de célébrer, de représenter, en un sens de reproduire les principaux événements de la Rédemption, quitte les joies pascales, mais elle garde au cœur la douce espérance. Elle espère cette vie qui est la Vie, et travaille pour la mériter. Voilà pourquoi, en ces dimanches après la Pentecôte, l'assemblée soupire des prières comme celles-ci : « Accordez-nous de passer par les biens de ce monde, de manière à ne point perdre les biens éternels : *sic transeamus per bona temporalia, ut non amittamus æterna*. (Dim. III.) Accordez-nous, nous vous en supplions, de courir, sans aheurtement, vers l'accomplissement de vos promesses : *ut ad promissiones tuas, sine offensione, curramus*. (Dim. XII.) Nous vous en supplions, Seigneur, donnez à votre peuple d'éviter les pestes diaboliques et de marcher, avec une âme pure, vers vous, ô le seul Dieu, toujours marcher, *sectari*. » (Dim. XVII.) Ainsi tendance, acheminement vers notre destinée et, en chemin, nourriture et consolation.

L'encens qui s'élève fournit un symbole des célestes desirs. Aussi durant cette époque liturgique et après l'hymne des vêpres, nous nous écrions : « Que ma prière, Seigneur, monte vers vous comme l'encens monte en votre présence ! » Au temps pascal, nous redisons : « Restez avec nous, Seigneur. *Alleluia* ; car déjà c'est le soir, *Alleluia* ! » Et vraiment si courte est la vie présente que, à peine commencée, elle touche à son soir. Au carême, apercevant dans les souffrances du Christ son triomphe, nous lui répétions : « Il a donné à ses anges des ordres en votre faveur, pour qu'ils vous gardent en toutes vos voies ! » Au temps de Noël, nous proclamions que le Verbe s'est fait chair et qu'il a habité parmi nous. Pendant l'avent, nous appelions avec l'exclamation la plus poétique le libérateur qui est l'Homme-Dieu : « Cieux, faites descendre votre rosée et que les nuées fassent pleuvoir le Juste : *Rorate, cæli, desuper et nubes pluant Justum !* Que la terre s'entr'ouvre et fasse germer le Sauveur : *Aperiatur terra et germinet Salvatorem !* » Cieux, voilà la divinité de l'Homme-Dieu. Terre, voilà son humanité. Ces cris pieux ont une grande signification : ils rappellent, comme certaines préfaces, les saisons ou temps sacrés, en conséquence la direction générale à donner à nos sentiments. Enfin, au dernier dimanche après la Pentecôte, dernier dimanche de l'année chrétienne, à la fin de ce sacrifice musical qui a duré toute l'année, remarquez la dernière antienne, celle du *Magnificat* : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point. » Qu'est-ce à dire, sinon que le temps a emporté nos accents, mais que la parole révélée demeure, pour être approfondie dans le siècle futur, et

et inspirer des accents que jamais les échos de cette vallée de larmes n'auront entendus ?

Dans son mouvement annuel, l'Eglise a encore des vigiles, des triduums, des octaves. La vigile, ou veille, est la préparation, dans la prière et la pénitence, à la fête, la préparation à la joie par la peine, toujours d'après le plan divin, qui nous dispose à la joie suprême par la présente tristesse. L'octave est le prolongement de la fête durant huit jours regardés comme un seul : « *in hoc potissimum die* ». Les jours qui suivent l'Ascension font octave à cette solennité et, sous forme de neuvaine, préparent à la Pentecôte. L'octave existait dans l'ancienne loi. Ayant célébré la fête des Tabernacles sept jours, au huitième, Salomon réunit une solennelle assemblée.

### III. LES FÊTES RATTACHÉES AUX GRANDES SOLENNITÉS

Noël et Epiphanie, Pâques, Ascension et Pentecôte, à ces grands jours de l'année liturgique certaines fêtes se rattachent, comme un digne complément. Ainsi, après l'octave de la Pentecôte, l'Eglise, qui chaque dimanche a glorifié le Père, auteur des choses visibles et invisibles, qui a glorifié le Fils dans sa naissance, sa passion, sa résurrection et son ascension, qui a célébré le Saint-Esprit dans sa grande manifestation, l'Eglise arrive devant le mystère d'où découlent tous ceux qu'elle a fêtés, le mystère de la vie intime de l'Infini. Cette fête de la très sainte Trinité n'est pas célébrée avec le rite le plus solennel. Par là nous reconnaissons l'impossibilité de faire entendre ici-bas

des louanges qui soient à la hauteur du plus haut des cieux. *O altitudo!* Aussi bien cette fête sera moins solennelle, parce que, placée à la sortie du temps pascal, elle aura le sens d'un résumé des manifestations de la Divinité, célébrées aux dimanches et aux fêtes, jusqu'en ce jour de la T. S. Trinité, où nous adorerons et le Père qui a créé le monde, et le Fils qui l'a relevé, et l'Esprit qui a consommé ce travail de sanctification, donnant à l'Eglise son mouvement vers sa suprême destinée : *O beata Trinitas!* Au x<sup>e</sup> siècle, Etienne, évêque de Liège, institua cette fête pour son diocèse. Elle fut acceptée pour l'Eglise romaine par Jean XXII, qui occupa le Saint-Siège jusqu'en 1334.

Après l'octave de la Pentecôte, au sortir du temps pascal, au jeudi suivant, retour au Jeudi-Saint : c'est la fête du très saint Sacrement. La Liturgie dit : fête du Corps du Christ, et le peuple français : Fête-Dieu ! Cette réjouissance date du xiii<sup>e</sup> siècle. Nous en devons l'organisation à trois papes français. Urbain IV qui l'avait vue à Liège, l'étendit à tout l'univers, 1264 : il était de Troyes. Sa bulle fut confirmée, au concile de Vienne en Dauphiné, par Clément V, né aux environs de Bordeaux. Jean XXII, de Cahors, ajouta l'octave.

Avec son octave, avec ses admirables offices, la Fête-Dieu forme un poème de l'Eucharistie ! Pour chanter ce prodige du Christ en sa vie mortelle saint Thomas a trouvé une poésie particulière ; car aux couleurs de l'imagination, aux mouvements de la sensibilité, aux échos de la rime, à tout ce qui crée à l'âme un monde vivant, il associe la clarté et la précision, nécessaires dès lors que nous célébrons les divines confi-

dences de la Révélation. A l'office de la nuit, de ces trois idées : souvenir, sacrifice, nourriture, celle de nourriture domine dans les répons des leçons, répons où l'Ancien et le Nouveau Testament se répondant vraiment, produisent des échos magnifiques. A Laudes, les antiennes chantent l'Eucharistie, nourriture, mais la cinquième s'élève jusqu'à cette communion qui sera la vision qui fait les bienheureux : *Vincenti dabo manna*.

La messe présente les trois grandes idées. A l'*introït*, devant Israël voyageur, qui vient de se grouper, nous chantons le viatique, à l'Offertoire le sacrifice, à la communion le souvenir de la mort du Sauveur, qui doit revenir, retour auquel nous acheminent toutes ces messes, qui se suivent, le long des siècles. L'épître et l'évangile affirment la présence du Christ, pain et manne du chrétien. Entre ces deux leçons, la prose chante Jésus, pasteur par la communion, pasteur menant à la terre des vivants. Et tout le prodige ainsi célébré vient se reproduire dans notre sacrifice. Mais pourquoi, dès l'*introït*, l'idée de nourriture, de viatique? Pourquoi cette idée domine-t-elle à la messe? De tous les points de vue voilà le plus sensible. Il a institué son sacrement sous l'apparence du pain. Comme le pain s'unit à nous, ainsi s'unit à notre pauvre humanité l'Homme-Dieu. « Ma chair est vraiment une nourriture » a dit le Seigneur, et l'Eglise d'entonner : Il a nourri les Israélites de la nouvelle loi, *Cibavit*. Cette solennité étant un retour aux fêtes de Pâques, vous entendrez une fréquente reprise du joyeux *Alleluia* pascal. Regardez les antiennes des vêpres, sacrifice de Melchisédech offrant du pain et du vin, puis les trois grandes idées : souvenir, *memoriam*, sacrifice, *sacrifi-*

*cabo*, viatique, *mensæ*. Enfants de l'Eglise autour de la table : « *in circuitu mensæ* » n'est-ce pas le groupement familial de la Vie liturgique ?

Ecoutez *Pange lingua*. Cette hymne chante la Présence réelle. Quant à l'oraison, on y trouve le souvenir et le sacrifice, *passionis tuæ memoriam* ; puis la communion fruit du sacrifice, *fructum*, enfin la communion perpétuelle de la vision béatifiée, dernier fruit de la Rédemption, à goûter sans interruption: *jugiter sentiamus*. Cette perpétuelle communion par le face à face, vous la demandez encore à la dernière oraison de la messe. Là, au doux *fructum*, correspond cette suavité : *fruitione*.

Au sortir de l'octave de la Fête-Dieu, c'est le vendredi, fête du Sacré-Cœur, insérée au calendrier le 23 août 1856. Ayant chanté l'Eucharistie et le sacrifice dont elle est le prolongement, l'Eglise remonte jusqu'à la source et au but des merveilles dont l'Incarnation, la Passion et l'Eucharistie, avec la Vie liturgique, sont les principales. Or, cette source et ce but, c'est la charité du Fils de Dieu. « Nous cultivons le souvenir des principaux bienfaits de sa charité envers nous : *præcipua in nos charitatis ejus beneficia recipimus*. » Le cœur est le symbole de l'amour ; à bon droit, car il reste intimement associé aux affections de l'âme : « Dire que l'amour fait palpiter le cœur, ce n'est pas seulement une forme poétique, c'est aussi une réalité physiologique. » (Cl. Bernard, *la science expériment.*) Pourquoi cette intimité du cœur avec l'âme ? D'abord parce qu'il est le réparateur de la vie corporelle, par le sang, qu'il envoie circuler. Ensuite l'amour, c'est le mouvement de l'âme, la vie. Il convenait donc



que le cœur, grand ressort de l'activité corporelle, vibrât avec cette âme, si bien que quiconque s'en irait à une mort généreuse, s'y portât et par l'âme qui accepterait d'émigrer, et par le cœur qui donnerait le sang du sacrifice. De plus, le cœur, générateur et distributeur du sang, fut, dans le Christ, comme le résumé du corps sacrifié sur le Calvaire. Aussi bien, nous estimons trop les hommes de cœur pour qu'il soit nécessaire d'expliquer au long une fête en l'honneur de ce cœur, qui palpita dans la poitrine du Christ. Saint Jean s'écrie : « Dieu, c'est la charité ». Répondez : L'Homme-Dieu, c'est un cœur « Je suis doux et humble de cœur. » (S. Matth., xi.) Il fut ému de pitié (S. Luc, vii.) Il aima les siens jusqu'à la fin. » (S. J. xiii.) Un des soldats d'un coup de lance, lui ouvrit le côté. » (S. J. xix.) Placée après la fête de l'Eucharistie, la fête du Sacré-Cœur répond à l'étonnement que ce mystère peut causer. Pourquoi Jésus-Christ a-t-il travaillé en notre faveur jusqu'à l'incompréhensible? Il était puissant et il avait un cœur. Que l'on considère que cette fête arrive un vendredi, jour où la lance entra dans la poitrine de l'Homme-Dieu, et au sortir de l'octave du Saint-Sacrement, qu'on lise attentivement le texte du missel et du bréviaire : alors on conviendra que la dévotion au Cœur de Jésus, telle que l'Eglise l'entend, est aussi forte que douce. Vraiment n'est-ce pas Notre-Seigneur qui l'a inaugurée lui-même? Le soir de sa résurrection, il dit à ses disciples : « La paix soit avec vous. Et après ces paroles, il leur montra ses mains et son côté. » (S. Jean, xx.) Aussi, dès le 11<sup>e</sup> siècle, la lettre des fidèles de Lyon à ceux d'Asie dit du diacre Sanctus, inébran-

lable au milieu des tourments, qu'il était, « rafraîchi par la fontaine céleste de l'eau vivifiante, l'eau jaillissant du sein (*πηδύοξ*) du Christ. »

On conserve le cœur des défunts vénérés. Eh bien ! lui, il nous a laissé dans son sacrement, son cœur vivant, mais avec toute sa personne. A la fin de ce siècle, dans la capitale et sur la colline des Martyrs, a surgi un temple, témoin aux générations à venir, du mouvement de cœur qui rapprocha la nation pénitente et dévouée, du cœur de ce Christ qui a tant aimé les Francs. La construction de la basilique de Montmartre a été déclarée d'utilité publique, loi du 24 juillet 1873. Jésus signifie Sauveur. Donc cœur de Jésus, cœur du Sauveur. L'Homme-Dieu est aux sociétés comme aux individus, pour le temps comme pour l'éternité, le salut.

#### IV. LES FÊTES DES SAINTS

A côté de ces fêtes et époques qui se rapportent directement au service divin, la famille chrétienne devait encore faire mémoire de ceux qui se sont illustrés en ce service : apôtres, martyrs, confesseurs ; car honorer les serviteurs comme serviteurs, c'est encore honorer le maître. L'honneur public rendu aux saints commença par le souvenir des martyrs. Au III<sup>e</sup> siècle, une lettre de S. Cyprien porte : « Notez le jour de leur décès, afin que nous puissions faire leur commémoration parmi les souvenirs des martyrs. » En ses grandes lignes, la Vie des saints atteste la vertu héroïque. Ce fruit fait connaître le cep qui est Jésus. Quel appui à

votre foi dans la seule fête des saints apôtres Pierre et Paul, le premier d'abord faible jusqu'au reniement, le second persécuteur acharné et puis tous deux prêchant la Résurrection jusqu'à Rome et jusqu'au martyre ! De nos saints nous gardons les reliques. Eux-mêmes, les protestants gardent de leurs chers défunts et cheveux et photographie. En offrant aux saints une couronne fraternelle, nous rappelons que notre prière est bien la prière sociale. Et cette société d'ici-bas, vous espérez la compléter. A côté du bonheur essentiel de vivre auprès de Dieu, il y aura la joie d'avoir la compagnie de ceux qui furent les honnêtes et braves gens à ses yeux. Vous demandez cette joie, à l'office des martyrs : *de eorum societate gaudere.*

Cela posé, ne fallait-il pas que la créature la plus proche du Rédempteur fût honorée plus que tous les saints ? Aussi, dans le culte catholique, Marie est selon son nom, la Reine assise à la droite du Roi : *Salve, Regina. Ave, Domina.* Selon le mot de nos anciens, elle est Notre-Dame. Appelant l'Homme-Dieu *Dominus* Notre-Seigneur, nous devons appeler sa mère, Notre-Dame. Eux aussi nos frères du rite grec disent : Notre-Dame (*Δέσποινα*). Après la consécration, le prêtre offre cette adoration à Dieu en l'honneur des saints et il ajoute ceci : « Surtout en l'honneur de la toute sainte, toute pure, toute bénie, toute glorieuse Notre-Dame. » Cette Reine porte un vêtement vraiment varié, grâce à ses fêtes magnifiques, entre autres celles qui ressemblent à Noël, à la Passion, à la Résurrection et à l'Ascension ; puisque nous célébrons sa Nativité, sa Compassion et son Assomption. Et tous ces honneurs vont à Jésus-Christ, cause et but de la dévo-

tion envers Marie : Vous êtes bénie ; béni aussi le fruit de vos entrailles, Jésus ! Voilà entre les deux dévotions, le lien liturgique. *Salve, sancta Parens !* C'est l'idée de nos antiques Vierges noires : Marie avec Jésus entre ses bras ! Dans l'*Ave Maria*, ce nom Jésus arrive poétiquement à la fin, comme pour signaler le but de toutes nos salutations à Marie. Elle-même l'hymne *Ave maris stella*, vrai bouquet à la Sainte Vierge en ses fêtes, s'inspire de l'*Ave Maria*, principalement de la supplication *ora pro nobis*. Sept strophes délicates, aériennes, un lis à sept fleurs, fleurs blanches et embaumées comme prière qui salue la pureté, fleurs élevées en s'inclinant, comme prière qui supplie cette pureté.

Fêtes annuelles de Marie et des saints, fêtes de l'immortalité, de la bienheureuse immortalité de tous ceux qui auront uni leur existence à la vie de Celui qui a dit : Je suis la vie.

Cet Agneau trouve d'innombrables participants de sa Passion : ainsi a-t-il d'innombrables participants de sa gloire. Ces saints nés, selon l'admirable expression du martyrologe quand il annonce le jour de leur mort, nés à la véritable vie, tous, en triomphant avec le Seigneur dans l'honneur que nous lui rendons, l'assistent dans le soin qu'il prend de notre salut... : *ut illis proficiat ad honorem, nobis autem ad salutem*. (Ord. de la messe.) L'intercession des saints correspond au plan social du Créateur, assistant ses créatures les unes par les autres. Elle est représentée en l'Apocalypse, par les vingt-quatre vieillards qui offrent à l'Agneau des coupes d'or pleines de parfums, coupes qui sont les cœurs des fidèles avec leurs prières. Puissance de réparation ! A côté des anges terrestres, nous serons in-

vités à vénérer d'anciens pécheurs. Au 22 juillet, nous invoquons celle qui, dans la cité de Jérusalem, était pécheresse ; même les âmes innocentes sollicitent l'intercession de la bienheureuse Marie-Madeleine.

Douze mois sont insuffisants pour célébrer tant d'élus. Aussi, vers la fin de l'année, quand le long des dimanches après la Pentecôte nous avons médité et espéré la bienheureuse éternité ; quand lui-même ce déclin de l'année nous fait penser au Père céleste enserrant dans ses greniers la moisson des mérites du genre humain : alors l'Eglise nous invite à vénérer les mérites de tous les saints en une seule solennité. Le peuple l'appelle de son vrai nom, la Toussaint. Cette fête remonte au commencement du septième siècle. Le pape Boniface IV l'institua pour la ville de Rome, après avoir consacré au vrai Dieu, en l'honneur de la sainte Vierge et des martyrs, l'antique rotonde appelée Panthéon, ou sanctuaire de tous les dieux. Vers l'an 731, Grégoire III consacra dans Saint-Pierre une chapelle en l'honneur de tous les Saints. La fête se célébrait çà et là, non sans diversité quand, au ix<sup>e</sup> siècle, Grégoire IV la fixa, pour l'univers, au 1<sup>er</sup> novembre. D'ailleurs, à la messe, nous invoquons tous les Saints : avant la consécration, *et omnium sanctorum* ; après la consécration, *et omnibus sanctis* ; après l'oraison dominicale, *et omnibus sanctis*.

L'office s'ouvre par cette antienne : « J'ai vu une foule que personne ne pouvait compter. Il y avait des élus de toutes les nations, et ils étaient debout devant le trône. » Quelle consolation de nous représenter, au milieu de cette foule, des âmes qui nous furent bien connues ! Aux secondes vêpres, après que l'Eglise a

résumé toute la joie de la journée par le cri : *Benedicamus Domino*, le prêtre dépose la chape blanche, s'enveloppant dans les couleurs du deuil ; les voix des chrétiens et la voix des cloches gémissent, implorent miséricorde. Commémoraison, ou Souvenir, grand souvenir de tous les fidèles défunts ! Nous avons la douleur et aussi la consolation de penser à nos défunts en priant. Par la prière, nous leur donnons la main à travers le seuil de l'éternité.

Il y a longtemps qu'on se souvient des défunts. Saint Augustin priait pour sa mère. Dans l'ancienne loi, un grand capitaine, Judas Machabée, envoyait à Jérusalem le produit d'une quête, afin qu'on y offrît un sacrifice pour les péchés des soldats tombés sur le champ de bataille. Mais au 2 novembre, c'est la grande Commémoraison. L'idée en est sortie d'un cœur français. Saint Odilon, né en Auvergne, et abbé de Cluny de 994 à 1049, fonda pour son ordre un anniversaire des défunts. On lit dans son décret : « Le soir, toutes les cloches sonneront et on chantera les vêpres pour les défunts. Le lendemain, après matines, toutes les cloches sonneront encore et on dira l'office pour eux. La messe du matin sera célébrée solennellement : toutes les cloches sonneront. Le trait sera chanté par deux frères. Tous les frères doivent offrir en particulier et célébrer publiquement la messe pour le repos de l'âme de tous les fidèles. On donnera la réfection à douze pauvres. » (Act. ord. S. Ben., Elog. S. Odil.). Odilon voulut lier la grande Commémoraison à la Toussaint. Aussi bien, ces âmes qui expient, ce sont des âmes saintes : elles sont sûres de posséder Dieu, et cette assurance les console. Un pape français, Silvestre II, a introduit

pour l'univers, dans l'année chrétienne, la grande Commémoration.

Au soir de la Toussaint, nous avons entonné les vêpres des défunts. Voici les ombres qui enveloppent la terre des brumes de novembre, comme d'un crêpe immense. Les cloches tintent le glas, le hélas. De toutes les montagnes et de toutes les vallées où se dresse un clocher, s'élèvent des tintements, plaintes des morts et prières des vivants qui supplient pour tous les fidèles défunts, excepté les petits enfants. Quoi de lugubre en leur souvenir ? Il a plu à Dieu de les exempter du combat. Bien que le paradis ne soit pour eux qu'un héritage, il leur est doux de voir avec leurs anges, la face du Père céleste. Ils n'ont touché cette terre que pour s'envoler au sortir des fonts, parés des mérites de Jésus-Christ, leur frère aîné. De là-haut, ils regardent leurs tombes avec les blanches fleurs dont le calice a recueilli des larmes. En souriant aux mères éplorées, ces petits élus prient le Père céleste de sauver aussi leurs parents.

Ainsi, après neuf siècles, s'observent les recommandations du saint abbé de Cluny, sans excepter la réfection des pauvres, car le riche chrétien devient encore plus compatissant aux temps où il implore lui-même la divine compassion. L'impie qui ne veut pas s'agenouiller en soupirant la prière universelle, *Requiem*, l'impie qui ne sait que dire, dépose lui aussi, une fleur. Mais cette fleur dit : Le juste fleurira. Liturgie des 1<sup>er</sup> et 2 novembre, prédication universelle de l'immortalité. Ces cérémonies prêchent aussi le jugement dernier, que l'Évangile vous rappellera au dernier dimanche après la Pentecôte.

Ce cercle de l'année, c'est l'Évangile en dimanches

et en fêtes. Dimanche ou jour de la création et de la résurrection, Noël ou Nativité, Vendredi-Saint ou Passion, Pâques ou Résurrection, Pentecôte ou grande preuve en faveur de notre croyance au Saint-Esprit, Toussaint ou communication entre les Saints, nos fêtes trouvent dans le *Credo* leur programme, lequel se termine par l'annonce du grand jour, suivi de l'éternité.

Remarquez, ces fêtes rattachent votre activité présente à l'activité qui fut la vie des saints, surtout à celle qui fut la vie évangélique du Chef des Saints. Oui, ces fêtes vous reportent à son sacrifice, préparé à la Noël de Bethléem, accompli au Jeudi et Vendredi Saints, glorifié à Pâques et à l'Ascension, prêché à la Pentecôte.

Avec leur succession et leur variété, ces jours corrigent l'uniformité du cours de temps, comme il en va des saisons. « Vous donnez des temps dans le temps, afin d'alléger l'ennui. »

*Et temporum das tempora,  
Ut alleves fastidium.*

(Dim. à Laud.)

Ces beaux jours nous tiennent en haleine jusqu'à ce que brille l'aurore de la fête par excellence, que nous espérons ainsi tous les jours de l'année : « O vous, l'espérance de tous durant le cours de l'année ! *Tu spes perennis omnium.* » (H. de Noël.) En réalité, comme le dimanche, les fêtes nous réjouissent pour le passé et l'avenir, commémoratives par rapport à l'avènement qu'elles rappellent, figuratives par rapport à une fête semblable qu'elles font espérer. Ainsi, Noël fait entrevoir le second avènement. La Dédicace fait chanter la



céleste cité de Jérusalem, Salem la paix ; Jérusalem, cité de la paix. Alors nous renouvelons l'offrande des temples et de tout le service divin qu'ils ont abrité. Nous célébrons en un même dimanche les dédicaces de toutes nos églises de France. Cet ensemble rappelle que, profanées toutes à la fois par la Révolution, toutes à la fois elles furent rendues à Dieu. A Notre-Dame de Paris, la profanation avait lieu le 10 novembre 1793. Notre fête a donc aussi le sens d'une réparation. A la fin de l'année chrétienne, notre Dédicace forme de cette année un résumé solennel.

N'aurez-vous pas encore un résumé par la fête de Notre-Dame du Rosaire ? Le chapelet ou petit chapeau est le signe d'une couronne de roses, formée par l'entrelacement des *Pater* des *Ave* et des *Gloria*, le diadème étant formé par le *Credo*, surmonté du signe de la Croix. Toute la couronne se parfume des souvenirs évangéliques, qui ont inspiré les grandes fêtes. Cette récitation ramène à l'idée du sacrifice de Jésus, souffrance et louange de l'Homme-Dieu et à l'idée de votre participation par votre louange, votre aumône, votre travail et votre souffrance. Non seulement par ses mystères, mais encore par ses *Ave*, au nombre de cent cinquante et ses *Gloria*, cette dévotion se rattache aux cent cinquante cantiques du psautier qui chante Jésus-Christ. Enfin, à la fête du Rosaire, si vous suivez l'hymne des secondes vêpres, vous constaterez que par ladite solennité nous résumons les principales fêtes et que ainsi, sur le déclin de l'année, nous la dédions à Dieu en l'honneur de Marie.

Cette année liturgique contient le Propre du Temps et le Propre des saints. Le Propre du temps rappelant

la vie de Notre-Seigneur, forme la partie principale ; le Propre des saints vient en accessoire, mais accessoire précieux. Ainsi, dans nos églises, l'autel rappelle Notre-Seigneur ; mais, tout autour, les images des saints lui font guirlande et cortège. Ainsi, à la messe, les apôtres font cortège à l'Agneau.

V. L'ANNÉE LITURGIQUE N'EST QU'UNE LONGUE  
ÉLÉVATION DE L'ÂME

Ce cercle, cette couronne de l'année, Bossuet l'admirait avec le regard du génie. « L'Eglise inspirée de Dieu et instruite par les saints apôtres, a tellement disposé l'année, qu'on y trouve avec la vie, avec les mystères, avec la prédication et la doctrine de Jésus-Christ, le vrai fruit de toutes ces choses dans les admirables vertus de ses serviteurs et dans les exemples de ses saints, et enfin un mystérieux abrégé de l'Ancien et du Nouveau Testament et de toute l'histoire ecclésiastique. Par là, toutes les saisons sont fructueuses pour les chrétiens : tout y est plein de Jésus-Christ qui est toujours admirable, selon le prophète, et non seulement en lui-même, mais encore dans ses saints. Dans cette variété qui aboutit toute à l'unité sainte tant recommandée par Jésus-Christ, l'âme innocente et pieuse trouve, avec des plaisirs célestes, une solide nourriture et un perpétuel renouvellement de sa ferveur. » (Orais. f. de M.-Thérèse, fin.) Plaisirs, nourriture, ferveur, n'est-ce pas l'âme se nourrissant, se consolant et tendant à sa destinée ?

Voilà comment l'Eglise se meut, comment elle vit. Il est vrai, même au sein de cette Vie liturgique faite pour nourrir et consoler, chacun de nous a des jours où il sent le poids des lassitudes spirituelles. Çà et là, certaines dispositions, qui ressemblent à celles que nous éprouvons dans le corps quand nous disons que le temps est lourd. Alors notre âme désire désirer le service divin. Mais en ce service social, la sainte Eglise reste alerte. Toujours elle redit à son Epoux ses exploits adorables, merveilleux, mystérieux, dans ce cantique qui va de la Noël jusqu'à la Noël. Ainsi, la lyre à la main, elle cherche Celui qu'aime son âme. Sans cesse, elle excite les cœurs, surtout ceux qu'aucune beauté terrestre ne saurait arrêter, à chanter, à chercher avec elle ce Christ, le plus beau des enfants des hommes. Selon le langage du Cantique des cantiques, l'Eglise cherche son Dieu par la ville et les places lorsqu'elle s'inspire de tous les spectacles de la nature, afin de nous élever jusque vers les hauteurs du surnaturel. Elle trouve son Epoux ; mais dans le lieu de son pèlerinage, elle ne l'aperçoit qu'à travers le treillis du mystère. Ce n'est pas encore, après toutes les ombres inclinées, le franc jour de la vision béatifique. Elle y tend d'ascension en ascension : Vers vous, Seigneur, j'ai élevé mon âme !

Tel est le soupir par lequel, au premier dimanche de l'avent, nous commençons la messe. Nous le redisons à l'offertoire. Dans la huitaine préparatoire à Noël, au vendredi, arrivait cette antienne : Vers vous, Seigneur, j'ai élevé mon âme. Au début du carême, au lendemain du mercredi des cendres, à l'offertoire, reprise du cantique. Aux II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> dimanches

du carême, nous chantions les mêmes ascensions. Au X<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte, nous les reprenions à l'offertoire. Au XV<sup>e</sup>, nous disions : Réjouissez l'âme de votre serviteur ; parce que vers vous, ô Seigneur, j'ai élevé mon âme. Aussi bien, chaque dimanche, le *Sursum corda*, le *Pater* et les blanches fumées de l'encens, n'est-ce pas la même pensée ? Oui, l'année liturgique n'est qu'une longue élévation de l'âme, ou plutôt des âmes, ensemble et socialement. Or toute élévation vers le Très-Haut forme déjà une offrande, un sacrifice. Donc toute l'année n'est qu'un long sacrifice.

Comme, en douze mois, vous circulez autour du soleil, ainsi par le cours de l'année chrétienne, vous accomplissez une circulation autour des souvenirs de la vie ici-bas de l'Homme-Dieu, surtout de son sacrifice au Calvaire. Non seulement vous vous souvenez, mais vous vous unissez. Ainsi l'année devient une élévation qui vous mène vers lui, vers son immolation bienheureuse et béatifique sur le sublime autel.

Vie liturgique, nourriture, consolation et tendance à notre destinée. En élevant la tête, la plante trouve dans la lumière son aliment le plus délicat. Elle s'y dédommage de rester le pied dans la boue ; elle tend à son but : fleurir et fructifier. Ainsi, se tenant élevée par l'année chrétienne, votre âme se nourrit, se console et tend à sa destinée : *Ad Te, Domine, levavi animam meam !*

## VI. LES FÊTES LOCALES ET INDIVIDUELLES

L'Eglise est l'universalité, mais non la centralisation à outrance. Avec les fêtes universelles, nous pos-

sédons des fêtes particulières, monuments d'un événement local, tel que la dédicace d'une église ou d'un événement religieux ou patriotique, tel qu'une délivrance. De là cette réjouissance annuelle du 8 mai à Orléans. Nous ferons mémoire d'un saint, à titre de concitoyen. Tel apôtre évangélisa notre pays. Si nous possédons le tombeau du saint, nous avons un lieu de pèlerinage.

Les pèlerinages se rattachent au culte public. Ce sont des voyages vers un point qui attire la piété. Il se pourrait que le mouvement populaire ne dût son origine qu'à la beauté du site. Au fond de cette vallée, Dieu semblera vous avoir conduit pour vous parler à l'âme. Sur ces ruines romaines ou féodales, une chapelle se dresse, image de l'Eglise impérissable. A cet égard, le seul nom de Fourvière, *Foro veteri* proclame que Marie trône sur les débris de l'idolâtrie romaine. Tel pèlerinage consacrera une apparition : lui-même ou en la personne de ses saints, Dieu apparut ici. Ces apparitions honorent la Providence. A les constater, l'autorité met plus de soin que parfois on n'en met à étudier tel projet de loi d'où dépend l'avenir d'un peuple. Elle n'érige point ces apparitions en articles de foi, mais sans incliner à ce demi-rationalisme qui dit à Jésus : Vous avez paru ici-bas ; n'y revenez plus, ni vous ni votre mère. Ces manifestations forment comme un jet extraordinaire de lumière de la part de cette présence ordinaire : « Me voici avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles. »

Une fois, vers l'époque de Charlemagne, en Jarez ou pays du Gier, à la tête d'un val, la terre étant couverte de neige, des bergers aperçurent un genêt tout

fleuri. Et devant le genêt, le troupeau demeurait à genoux. Et ils voulurent voir. Et sous les fleurs d'or ils virent une statue : la bonne Vierge assise et présentant l'Enfant Jésus. Et une fontaine jaillit, signe des grâces de l'avenir. Et depuis on fait mémoire de ce miracle, toutes les fois qu'on dit le nom du pays, car il s'appelle Val-fleury.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, sur la roche des Pyrénées et du côté de la France, il plut à Notre-Dame de répondre et comme de sourire à la définition de 1854.

A Lourdes, un américain, je l'ai entendu lui-même le raconter, disait à la Sainte Vierge : « Ah ! Madame, d'où ceci vient ? Quand vous quittez votre maison du Ciel, toujours vous descendez chez vos enfants de France ».

Ces enfants de France ont reçu même Jésus-Christ dans un monastère de saint François de Sales. Montrant son cœur dans le très saint Sacrement et surmonté d'une croix, il rattachait la dévotion envers son cœur à la dévotion envers l'Eucharistie et la Croix. Il donnait la réplique au jansénisme, qui malgré ce cœur fermait le tabernacle et transformait le confessionnal en une fontaine d'amertume et de scrupules. Il montrait son cœur en cette France, où la Révolution allait proclamer, dans la loi, l'égoïsme.

Authenticité et majesté des souvenirs, à ce point de vue, il y a un pèlerinage incomparable : colline du Calvaire, colline des Oliviers, colline de Sion, Jérusalem, cité de Dieu ! Vous est-il impossible de franchir la distance ? Consolez-vous : car la lumière de ces cimes rayonne jusqu'à vous, par la Vie liturgique, continue célébration de la Cène, de la Passion, de la Ré-

surrection, de l'Ascension et de la Pentecôte. En ce sens, Jérusalem s'élargit de toute la largeur de l'Eglise universelle. L'Eglise, voilà Jérusalem, cité de Dieu. La Liturgie, voilà de cette Jérusalem le temple.

Le culte local inspire des manifestations grandioses. Le 8 décembre, la ville de Lyon s'illumine, exprimant à Marie qu'elle est aimée comme la lumière ; car elle est la pureté et le phare protecteur. La réjouissance du 8 septembre est plus ancienne. L'an 1643, durant une peste, les échevins firent vœu d'offrir annuellement de la cire avec un écu d'or. Ces présents sont toujours offerts. Si, fin XIX<sup>e</sup> siècle, les municipaux montrèrent peu de goût pour la lumière de cierge, on les remplaça par des personnages qui ne craignaient aucune lumière.

Il a été institué pour nos temples l'anniversaire de la Dédicace ; mais vous êtes des temples vivants. Donc, tous les ans, célébrez votre baptême, votre première communion, telle grâce extraordinaire. L'Eglise vous en donne l'idée, en signalant l'anniversaire du sacre de l'évêque. N'excluez pas vos souvenirs douloureux : autant d'occasions de renouveler le sacrifice de votre souffrance.

Voilà le mouvement le long de l'année chrétienne.

Les fêtes tu sanctifieras  
Qui te sont de commandement.

Commandement, ne vous étonnez-vous point qu'il ait fallu commander aux âmes d'accepter cette nourriture, cette consolation, cette vie ?

## CHAPITRE XIII

---

### La Vie liturgique par les sacrements.

« *Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris.*  
Vous puiserez avec joie aux sources du Sauveur. »

(ISAÏE, XII.)

I. La vie surnaturelle. — II. Les sacrements. — III. La poésie des sacrements. — IV. La vie par les sacrements se rapporte au sacrifice du Calvaire. — V. Les sacramentaux.

#### I. LA VIE SURNATURELLE

Si, selon sa parole au Jeudi-Saint : « Faites cela en souvenir de moi », le Sauveur a établi le Calvaire et l'Autel comme le point de départ et d'arrivée, le cœur vraiment de tout le culte social; c'est là aussi qu'il communique la vie surnaturelle à chacune des âmes très individuellement. Et comment? Par les sacrements. Cette vie surnaturelle fait le fond de la Vie liturgique. Donc il importe d'en donner une explication. Il suffira de comprendre cette définition de la grâce: Un don surnaturel, que Dieu nous accorde, en vue des mérites de Jésus-Christ, pour nous aider à faire notre salut. Trois choses : but, moyen, notre titre au but et au moyen.

1° *Le but.* Faire notre salut, c'est arriver à notre destinée. Elle consiste à voir Dieu, face à face. Elle est sur-



naturelle. Voici comment. Dès que le Seigneur nous créait intelligents et aimants, il s'engageait à rassasier notre faim de connaître et d'aimer. Toutefois, il pouvait la rassasier, en se laissant voir d'une vue indirecte. Déjà ici-bas, il se montre à nous dans ses œuvres comme dans un miroir. Sans doute, après avoir admiré ces merveilles, nous aurions bien voulu connaître et en elle-même leur première cause. Mais la raison nous aurait avertis que cette Cause étant d'une perfection sans limite ; il nous manquait, pour la voir, une proportion entre cet infini et nos moyens. (I. II q. III, 8. q. V. 5. q. LXII, 1.) Dès lors, nous nous serions contentés du bonheur possible ; comme celui qui se trouve dans une position inférieure, qu'il ne saurait point quitter, en goûte les avantages, sans songer à monter. Ainsi nous restions dans l'ordre naturel.

Eh bien, en fait, il a plu à Dieu de nous élever au-dessus de notre nature : notre destinée est surnaturelle : voir Dieu, comme il est, face à face. Une preuve, c'est le *Pater*. Notre Père, que votre règne arrive ! Que demandons-nous ? De voir ce Père en son royaume ; comme en la maison, les enfants voient leurs parents, c'est-à-dire, face à face. Cette contemplation, nous soupirions après elle, à l'Épiphanie : *usque ad contemplantam speciem tuæ celsitudinis*. Pourquoi notre arrivée à cette hauteur s'appelle-t-elle le salut ? C'est que, en bas, à l'extrême opposé, il y a la suprême désolation par la séparation loin de la face de Dieu et par le feu où sera jeté l'arbre mauvais. A l'extrême opposé, il y a le lieu des tourments. En être préservé, en être sauvé, c'est le salut.

Ce but surnaturel avec les moyens d'y parvenir .

forme l'ordre surnaturel. Entre Dieu et l'homme, une telle liaison forme la religion surnaturelle.

2<sup>o</sup> *Le moyen*. C'est la grâce. Qu'est-ce que la grâce? Un don surnaturel pour nous aider à faire notre salut. Comme cette destinée est un don, un effet de la divine bonté : de même le moyen. Il y a la grâce sanctifiante et la grâce actuelle. Qu'est-ce que la grâce sanctifiante? Voici. Entre le but et l'âme qui doit y parvenir, il faut une proportion : l'âme et ses œuvres doivent y être adaptées. Cette proportion d'où viendra-t-elle? De la grâce. D'abord, la grâce sanctifiante agit sur notre âme, comme une espèce de greffe. Elle l'élève assez pour la mettre à niveau de voir Dieu face à face. En nous, cette greffe produit une seconde nature, une régénération. D'après l'Évangile selon saint Jean, Notre-Seigneur a déclaré que celui-ci seul entrera au royaume des Cieux, qui aura reçu une seconde naissance : *renatus*. D'après saint Pierre, nous renaissions, non d'une semence corrompible. Nous participons à la nature divine. (I. II q. cx, 3.4.) D'après saint Paul, nous devenons une nouvelle créature. Espèce de greffe, la grâce peut se comparer aussi à une lumière pénétrante et transformante. « La grâce c'est Dieu qui entre en nous, comme la lumière entre dans les corps diaphanes, auxquels elle communique ses propriétés. » (Monsabré. Conf., N.-D. 18<sup>e</sup>.) Le soleil regarde un fragile cristal : il en fait une étoile semblable à lui-même. Ainsi, le Père céleste nous regardant avec une spéciale affection, de ce regard une lumière, qui nous fait lumière dans le Seigneur et déjà semblables à lui. Lumière de la grâce. Justement parce qu'elle nous unit ainsi à Dieu ou nous sanctifie, cette grâce est dite : sanctifiante.

Qu'est-ce que la grâce actuelle? Déjà, doux comme héritage, le bonheur de voir Dieu, face à face est de plus un salaire, *merces*. (S. Matth., v) Donc à nous de travailler et de mériter. Eh bien, précisément la grâce actuelle nous aide à produire des actes méritoires. Qu'est-ce que le mérite? Le droit à une récompense. Or, entre tout acte méritoire et la chose méritée, il faut une proportion. Ainsi une journée même pénible ne méritera pas toute une fortune. Pareillement, il n'existe aucun rapport entre le meilleur acte humain et le bonheur de voir Dieu face à face. Alors, d'où tirer la proportion? Déjà de notre âme transformée, élevée, surnaturalisée par la grâce sanctifiante. Mais il y a encore ceci. En tous nos actes, le Créateur prend sa part, la créature ne pouvant point rester en aucun mouvement, indépendante. Dès lors, en nos actes méritoires, Dieu agira avec une force digne de la hauteur de ce but : voir Dieu face à face. Notre âme recevra des rayons de lumière et de chaleur : illuminations et inspirations, autant de grâces actuelles. Ainsi nos fruits ou nos œuvres seront surnaturelles, c'est-à-dire, en proportion avec cette destinée : voir Dieu tel qu'il est.

Pour le parfait mérite, il faut encore plus que cette proportion entre le travail et le salaire. Que faut-il? Une convention. Or, cette convention existe entre le Père céleste et nous. L'Évangile porte le mot salaire, récompense, *merces*. « Votre récompense est abondante dans les Cieux. » (S. Matth., v.)

Nous avons non seulement à travailler, mais encore à batailler. La chair est infirme. (S. Matth., xxvi.) D'où viendra le secours? De Dieu : Ne nous laissez pas

succomber à la tentation. Voilà un autre effet de la grâce actuelle. Donnée non pour habiter en nous, mais pour nous aider en vue d'un acte, de là cette grâce tire son nom : grâce actuelle.

3<sup>o</sup> *Notre titre* au but et au moyen. Ce sont les mérites de Jésus-Christ. Destinée surnaturelle, riche fortune que le premier homme, en se révoltant, a perdue. Ruiné, il n'a laissé à sa famille que la ruine. Chaque jour, on voit telle maison souffrir de la faute du père ou du grand père. Ce qui serait injuste de la part des hommes se comprend de la part de Dieu ; car, outre qu'il est le maître absolu, il peut faire, à l'innocent, même ici-bas, indemnité. Tous les peuples ont cru que l'innocence primitive avait quitté la terre. Virgile représente au seuil des enfers des enfants qui pleurent. (En., l. VI.) Jusqu'en Océanie, on a retrouvé la coutume de purifier les nouveau-nés par l'eau ou le feu. La grande misère humaine atteste une ruine au commencement. On dit : Absolument, Dieu pouvait créer l'homme tel qu'il est. Soit, mais l'aurait-il humilié à ce point que sur l'échelle des êtres on ne rencontrât la grande misère qu'à la hauteur de l'homme ?

Révolutionnée par la révolte du premier père, la famille humaine a été replacée sur le chemin à sa destinée surnaturelle par Jésus-Christ, dès lors appelé nouvel Adam. Homme-Dieu, comme homme, il a travaillé : travail, prière et souffrance. Comme Dieu, il a donné à cette carrière un mérite infini. Or, ce mérite, il nous en fait part, pour acheter le bonheur de voir Dieu, face à face. Unique et éternel Fils du Père, il nous traite en frères, nous ayant appris à dire : Notre Père. Dès lors, le Père céleste nous accepte pour enfants

adoptifs. C'est ce regard paternel de Dieu qui nous enveloppe de la grâce sanctifiante. Saint Paul dit aux Galates : « Vous avez été revêtus du Christ. » Comme l'enseigne saint Jean, le Verbe fait chair a donné à ceux qui le reçoivent de devenir les enfants de Dieu. Mais s'ils sont fils avec lui, avec lui ils sont héritiers. Non seulement ils hériteront, mais Jésus ayant dit : « Moi, je suis la vigne ; vous, vous êtes les branches » (S. Jean, xv), ils resteront unis au cep, Jésus, et pleins de sève, eux-mêmes par leurs fruits ou œuvres, ils mériteront.

Vérité consolante et nourrissante, car elle alimente au cœur son activité. Vous ne donnez qu'un verre d'eau. Mais c'est un mouvement de charité et, par l'état de grâce, vous êtes unis à Jésus, comme la branche au cep. Dès lors votre acte est en proportion. De plus, même sur ce verre d'eau, et expressément (S. Matth., x), il y a promesse de récompense. Voilà, en toute justice, un acte méritoire. En vous, il augmente la grâce sanctifiante, donc la ressemblance avec le Fils unique. Cette ressemblance vous perfectionne comme fils adoptif. Donc elle ajoute à votre droit de voir Dieu, filialement et face à face.

Profondeur, mystère ! Que de ces faits nous n'ayons pas connaissance par sensation, ils n'en sont pas moins des réalités. Pareillement, dans l'ordre naturel, il s'accomplit au-dedans de nous bien des choses que nous ne soupçonnerions point, si la science ne les révélait pas. L'impie dira : « Et si tout ce surnaturel n'était que chimère ? » Eh bien, chimère pour chimère, cela vaudrait mieux que la rêverie de l'abrutissement, laquelle consiste à dire : Il y a une seule et même espèce de mort à l'homme et à la brute, au cavalier et à son

cheval. Combien l'existence de cet ordre surnaturel est digne de Dieu, nous l'apprenons par toute cette prédication qu'est la Liturgie, à partir de l'oraison si éclairante : *Pater noster*.

## II. LES SACREMENTS

Cette vie surnaturelle qui nous prépare à voir le Père, face à face, comment nous est-elle transmise? Ordinairement, par la prière et les sacrements. Ce mot signifie chose secrète, mystérieuse, et saint Paul appelle les ministres du Christ dispensateurs, c'est-à-dire administrateurs des mystères de Dieu. Le sacrement est un signe dont il a plu au Sauveur de faire un instrument représentant la vie surnaturelle et la communiquant. (III. q. LII. 5.) Par manque d'eau, une population languissait. Or, la colline voisine recélait une onde pure. Généreusement, un riche établit un canal. Maintenant de cette colline arrive une onde purifiante et vivifiante. Moyennant ce canal, c'est comme si on puisait à la source. Colline, voilà le Calvaire. Eau précieuse voilà la grâce. Riche, voilà l'Homme-Dieu. Canal, voilà le sacrement. Il relie votre âme aux mains et au côté percés. « Vous puiserez avec joie aux sources du Sauveur. »

L'auteur de la vie surnaturelle est le même qui a créé la vie simplement humaine. Aussi a-t-il suivi le même plan. D'abord il a fait le sacrement semblable à nous : corps, puisque son signe a quelque chose de matériel, eau, pain ou huile ; âme, puisqu'il a une parole, bien plus, une spirituelle énergie, celle de produire la grâce.

Terrestre et divin, le sacrement ressemble encore à son Auteur, l'Homme-Dieu.

La vie naturelle a sept actes principaux : cinq en faveur de l'individu, deux en faveur de la société. Individuellement, l'homme naît, grandit jusqu'à l'entier épanouissement. Ce développement, une fois acquis, il l'entretient. S'il tombe malade, il cherche à se rétablir. Enfin, il clôture sa course ici-bas par la mort, un acte vraiment, acte de franchir une frontière. (III q. LXV. 1.) Pareillement, dans l'ordre surnaturel, il faut : 1<sup>o</sup> entrer sur la voie : Baptême ; 2<sup>o</sup> s'y exercer et fortifier : Confirmation ; 3<sup>o</sup> s'y nourrir : Eucharistie ; 4<sup>o</sup> s'il y a chute, s'y relever : Pénitence ; 5<sup>o</sup> aboutir : Extrême Onction ; 6<sup>o</sup> dès lors que les voyageurs cheminent en société, trouver des chefs : Ordre ; 7<sup>o</sup> afin que la voyageuse colonne se perpétue, assurer le recrutement : Mariage.

Dans le monde surnaturel, nous naissons par le baptême. Baptiser veut dire laver. L'eau fait germer : donc elle symbolise bien la grâce baptismale, qui procure à l'homme une seconde naissance : « Si quelqu'un ne renaît pas de l'eau et de l'Esprit-Saint, il ne peut pas entrer au royaume des cieux. » (S. Jean, III.) Afin de faire ressortir cette seconde naissance, effet du baptême, les premiers chrétiens appelaient le nouveau baptisé néophyte, c'est-à-dire nouveau-né, terme qui se trouve déjà dans saint Paul à Timothée. . .

L'eau purifie. Elle symbolise l'effacement du péché originel. Qu'est-ce que le péché originel ? La privation en nous de la grâce sanctifiante. « *Defectus originalis justitiæ.* » (I. II, q. LXXXII, 3.) Cette privation étant l'absence d'une lumière que nous devrions avoir,

on l'appelle tache. Cette tache venant du péché et du péché du premier père, on l'appelle encore péché originel. (q. LXXXII, 4.) Le baptême élevant un à un les hommes et relevant des hommes dégénérés, il est, non seulement quant à l'élévation produite mais aussi quant à la ruine de la race une renaissance. A cette régénération, sont répandues en nous trois inclinations ou vertus, qui forment trois tendances générales à nous unir surnaturellement à Dieu : foi, espérance et charité. Par la foi, nous croirons, associés déjà en cette croyance à la science divine. Par l'espérance, nous nous dirigerons vers lui, jouissant de lui d'avance. Par la charité, nous serons, déjà ici-bas, unis à Dieu, et notre amour à son égard s'élargira de tout l'amour que nous aurons envers les êtres, aimés à cause de lui. Actes de ces trois vertus, trois grands mouvements vers notre destinée : apercevoir, marcher, arriver. Tel un enfant exilé. Il se tourne vers la patrie ; avec un désir mêlé de crainte, il s'y achemine ; il arrive aux embrassements du retour.

Nés par le baptême au monde surnaturel, nous nous fortifions par la confirmation. Ce nom signale une source de force. Le premier sacrement fait chrétien, le deuxième fait soldat du Christ Jésus. Des habitants de Samarie n'ayant reçu que le baptême, Pierre et Jean allèrent leur imposer les mains, et ils recevaient le Saint-Esprit. Voilà, dès les commencements, une tournée de confirmation.

N'oubliez pas que l'Esprit divin est sanctificateur, c'est-à-dire qu'il lui appartient de consommer notre sanctification ou union avec Dieu, commencée par le Père et le Fils. Comme l'immense lumière vient habi-



ter dans l'œil, bien petit mais bien pur, de l'enfant ; ainsi le Saint-Esprit habite dans une âme. Là, il active en nous la vie surnaturelle par sept dons : sagesse, intelligence, conseil, force, science, piété, crainte de Dieu. (Is., XI.) Ces dons consistent en des dispositions ou habitudes nous permettant de mieux suivre l'ordre surnaturel. Ainsi, dans l'ordre naturel, les vertus d'esprit et les vertus de cœur disposent notre âme à mieux suivre la raison. (I. II, q. LXVIII, 1.) Foi, espérance, charité, envisagez ces trois vertus comme une triple racine où l'Esprit dépose ses dons. (I. II, q. LXVIII, 4, 3<sup>m</sup>.) Les quatre que voici, sagesse, intelligence, conseil et science, nous perfectionnant dans notre puissance d'arriver à la vérité, épanouissent la foi. La force, la piété et la crainte de Dieu, nous perfectionnant dans notre faculté d'arriver au bien, épanouissent l'espérance et la charité.

La sagesse, *sapio*, nous dispose à goûter la Vérité suprême, ou Celui qui est la cause première et la dernière fin, comme aussi d'apprécier toute chose selon son rapport avec ce but suprême. Par le don d'intelligence, *intus lego*, nous pénétrons les vérités révélées, les principes chrétiens, autant qu'il est donné ici-bas de savoir ce secret de Dieu, qui est le mystère. (I. II, q. LVII, 2.) Le conseil nous donne vers notre fin dernière la direction générale au milieu de tant d'entraves. Ces difficultés expliquent en faveur de ce don et de la force leur place d'honneur dans la série. Le conseil correspond à la vertu naturelle de prudence. La force nous soutient devant les obstacles. La science nous aide à tirer des vérités de la foi, des conclusions salutaires et à nous préserver des erreurs que les passions

annoncellent. En latin, *pietas* exprime la tendresse entre parents. La piété nous incline à remplir nos devoirs envers Dieu, comme père digne de toute tendresse, envers les chefs, comme représentants de ce père, envers nos égaux et envers nous-mêmes. Ecoutez ces trois mots de l'Apôtre : « Vivons en ce siècle avec sobriété, justice et piété. » Ainsi ce don, piété, correspond à la vertu de justice. La crainte de Dieu nous aide à résister aux entraînements corrupteurs. Elle correspond à la tempérance. (I. II, q. LXVIII, 4-7.) Voilà comment le Sanctificateur développe nos âmes par l'exercice. Il les excite, soutient et élève. Il les unit avec le divin ou sanctifie. Enfin cette union ascendante, il la consommera, dès lors, pour chacun de nous, définitivement Esprit sanctificateur et source de la vie, *vivificantem*.

Avec l'exercice, la vie surnaturelle exige un aliment. O Eucharistie ! « Qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle. » (S. Jean, VI.) Là, notre activité est unie intimement à l'activité du Christ et nous vivons par l'Homme-Dieu, comme il vit par son Père. Transfusion de la vie du Rédempteur dans notre humanité si épuisée. Là, vous puiserez aux sources du Sauveur, non seulement jusqu'aux mérites de son sang, mais jusqu'à ce sang.

L'âme a ses maladies et ses accidents ou chutes, d'où souvent les misères corporelles, par contre-coup. Parmi nos chutes spirituelles, les unes ne sont que des faux-pas qui nous font dévier, les autres jettent en dehors du chemin. Le soleil regarde un fragile cristal et le fait semblable à lui. Supposez ce cristal animé. Voici qu'il veut se détourner et se jeter dans la boue.

Image de l'âme qui ne veut plus de la grâce sanctifiante. Cette séparation lui est mortelle, en ce sens qu'elle perd ce qui fait sa vie surnaturelle, savoir, son mouvement vers le bonheur de voir Dieu. Sans doute, l'âme reste immortelle ; mais loin de la lumière et au fond d'un souterrain, la vie ne serait-elle pas une affreuse mort ? Notre-Seigneur nous a procuré un moyen de résurrection dans la Pénitence. Aussi l'a-t-il instituée le beau jour de sa résurrection, et en soufflant sur ses apôtres : « Ceux dont vous aurez remis les péchés ; ils leur seront remis ».

Décéder, c'est s'en aller, et s'en aller à la vie définitive. A cet acte, clôture de tous nos actes, correspond l'extrême-onction.

La lettre de l'apôtre saint Jacques porte : « Quelqu'un parmi vous est-il malade ? Qu'il appelle les prêtres de l'Eglise et qu'ils prononcent des prières sur lui, en lui faisant des onctions, au nom du Seigneur ». L'extrême-onction achève de purifier. En sa lutte décisive, l'extrême-onction fortifiera l'athlète chrétien. Mais ce sacrement vise en même temps au soulagement du corps. Il arrivera que, touché de notre repentir et de notre solennelle reconnaissance par notre résignation de ses droits sur notre corps, Dieu accorde la guérison. A chaque administration se répètent les paroles de saint Jacques, où le soulagement du corps est signalé en premier lieu : « Et le Seigneur le soulagera. »

Entre les âmes qui tendent à la bien heureuse immortalité, il faut un lien social qui leur permette d'y tendre ensemble, en famille, en société. D'où le sacrement de l'Ordre, qui établit les administra-

teurs des sacrements. En se choisissant des hommes comme ministres dispensant aux autres la vie surnaturelle, Dieu garde le plan suivi dans l'ordre naturel, où il conduit les créatures par les créatures, les peuples par des magistrats, ses représentants. S. Paul écrit aux Hébreux : « Tout pontife tiré d'entre les hommes est constitué pour les hommes, en ce qui regarde leurs rapports avec Dieu. » Oui, des prêtres afin que le service divin reste, non pas isolé, mais social. Aussi Notre-Seigneur a gardé et perfectionné le sacerdoce de Melchisédech : « Faites cela en souvenir de moi. » Faites, c'est-à-dire, je vous le recommande et je vous le commande. Faites parole créatrice, d'où est sorti le sacrement de l'ordre. L'Ordre, nom admirable : voyez à l'autel les chefs chrétiens sur les degrés de l'autel ; ils forment une hiérarchie, et le peuple vient à la suite. Cette hiérarchie sociale atteint par le pontife Jésus, Homme-Dieu, jusqu'au Très-Haut.

D'ici-bas les serviteurs de Dieu disparaissent tour à tour. A regarder le mariage comme moyen, aux yeux du Créateur, de perpétuer la race, déjà il est une institution sainte. Mais dès lors que les fils d'Adam sont devenus fils adoptifs de Dieu, le mariage revêt une incomparable majesté. Aussi Jésus-Christ l'a érigé à une condition surnaturelle, par un sacrement. Saint Paul écrit : « Ce sacrement est grand et je vous dis qu'il est grand dans le Christ et l'Eglise. » De cette union du Christ vous trouvez l'image dans toute union chrétienne : autorité chez l'époux, obéissance chez l'épouse et mutuel dévouement. Que deviendrait un contrat nuptial sans cette majesté du sacrement ? Il rend plus vive la crainte de l'éternel châtement, réservé aux pro-

fanateurs du serment. Avec la grâce sanctifiante, la grâce actuelle, remède à la chair infirme.

Voilà les sacrements, les sept sources du Sauveur, par lesquelles sa vie s'écoule dans la nôtre, pour notre joie. Ils ont deux effets : un effet commun, tous ils donnent la vie de la grâce ou l'augmentent ; un effet particulier, chacun d'eux correspond à un des sept actes de la vie spirituelle.

Au siècle futur, le degré de notre gloire se mesurera sur notre ressemblance avec le Fils, par la grâce acquise en ce monde. Mais dans les traits de cette gloire nous garderons, de certains sacrements, le caractère ou marque. Voici comment. Tels sacrements nous adaptent directement au service divin. Par là même, ils nous marquent, comme serviteurs de Dieu et participants de ce service qui est le sacerdoce du Christ. Or, notre service passe dans l'éternité. D'autre part le sacerdoce du Christ reste éternel. D'où il résulte que cette marque sur notre âme est ineffaçable. (III. q. LXIII. 1. 5. 6.)

En conséquence, régénérés par le baptême afin de naître serviteurs de Dieu à perpétuité, vous porterez le caractère du baptême à perpétuité. La confirmation vous a perfectionnés comme serviteurs. A la vérité sur la terre vous avez à combattre, au lieu que le paradis sera la vision de la paix ; mais vous y continuerez le divin service, serviteurs parfaitement affermis. L'ordre a créé les ministres du service divin ; or, la vie éternelle sera l'éternelle continuation et la perfection d'un tel service. Les autres sacrements : pénitence, extrême-onction, s'y rapportent accidentellement, supposé le péché qui en détourne. Le mariage a pour objet direct

de constituer la famille durant le pèlerinage. Tandis que le baptême, la confirmation et l'ordre nous marquent serviteurs perpétuels, l'Eucharistie, comme sacrifice, est l'acte suprême de ce service. En tant que Jésus, là réellement présent, est Dieu, l'Eucharistie contient le maître à servir et ainsi reste le but des autres sacrements.

### III. LA POÉSIE DES SACREMENTS

Est poésie tout ce qui fait apparaître le beau. Si à l'autel, l'Eglise a rendu sensible la beauté du saint sacrifice par ses cérémonies, elle veut étendre la précieuse draperie sur les sacrements.

En guérissant l'aveugle-né, Notre-Seigneur mêla de sa salive à un peu de poussière, mélange qu'il appliqua sur les yeux de l'infortuné. Avec un pareil remède, tout en manifestant sa puissance, il annonçait l'institution des sacrements, dans lesquels il agirait sur l'âme, moyennant la matière ou un signe sensible. Comme cette guérison figurait spécialement le baptême, qui relève l'âme de son infirmité native, il envoya l'aveugle-né, guéri, se laver aux eaux de Siloë.

Avant de procéder à la cérémonie, on donne à l'enfant un nom, son nom individuel. Il lui rappellera son patron et son parrain : son patron ou son paternel protecteur et son modèle; son parrain, semblablement modèle et paternel protecteur : *pater*, *patronus*, *patrinus*. Le prêtre souffle sur l'enfant. Impulsion et signe de la vie, le souffle exprime ici la vie surnaturelle, qui va être

communiquée. La petite créature reçoit sur les lèvres un grain de sel. Préserveur des chairs, le sel symbolise la pureté, corps et âme. Il exprime l'idée de persévérance. Jésus guérit le sourd-muet, en touchant du doigt l'oreille et lui disant : *Ephpheta*, ouvre-toi ! Aujourd'hui encore, le prêtre touche l'oreille du nouveau-né, en disant *Ephpheta*. Déjà aux premiers siècles, vous entendrez saint Augustin signaler aux candidats du baptême, exorcismes, insufflations, inclinations préparatoires. (Brév., vig. de la Pentec.). Après le baptême, la main sacerdotale étend en forme de croix une goutte de saint chrême sur le front du néophyte. Cette onction dit qu'il entre dans une famille royale, devenant le frère du Christ qui le baise au front fraternellement : *chrisma, Christus, christianus*. Un voile est étendu sur l'enfant, emblème de la grâce qui vient d'embellir son âme, et souvenir de la robe blanche que les néophytes portaient durant huit jours. Sur les fonts, le nouveau baptisé prend un cierge. Cette flamme symbolise la lumière de la foi, de l'espérance et de la charité, la lumière sur la voie des commandements, toute la vie surnaturelle qu'il commence à parcourir et dont le sommet sera la lumière de la gloire. Vie éternelle, vie éternelle ! Le prêtre le redit comme un refrain devant cet enfant d'un jour. Le baptême nous rend enfants de Dieu, raison d'y réciter le *Pater*.

Excepté la Pénitence, encore vous y saluez Dieu comme père, en la personne du confesseur et vous dites : Mon Dieu et mon Père, pardonnez-moi, vous ne recevrez pas un sacrement sans la récitation de cet admirable *Pater*. La communion se rattache à la messe, où elle suit l'oraison dominicale. Toujours le *Pater* :

quoi d'étonnant? Est-ce que par ces mystères le Père ne développe pas en nous sa vie?

L'onction du saint chrême présageait celle que l'enfant recevra dans la confirmation, armé afin de combattre et individuellement et socialement, Jésus étant de toutes manières le Christ ou le Roi. L'huile de confirmation sera encore le chrême avec son parfum : l'huile, car quiconque lutte reproduit la force et la patience du Sauveur ; l'huile avec son parfum ; car, le chrétien militant devient comme dit l'Apôtre la bonne odeur du Christ Jésus. Par l'imposition des mains, l'évêque annonce aux confirmés que l'Esprit descend les revêtir de la force d'en haut. En les marquant du signe de la Croix, il leur donne le signe du Chef. Il le place sur le front ; c'est les avertir de n'avoir jamais la lâcheté d'en rougir. Il leur applique un léger soufflet, qui leur apprend que le comble de la vaillance chez un preux chevalier du Christ consiste à recevoir pour l'amour de lui les affronts sans seulement laisser monter à son visage le feu de la colère, mais les affronts à sa personne, et non ceux à la société chrétienne.

Dès que l'enfant commence à voir qu'en naissant à la vie surnaturelle, il est né pour le combat, l'Eglise lui présente le pain des forts. Il n'y a pas de jour liturgiquement assigné à la première communion. En principe, dès qu'un enfant est en état de discerner quel pain il reçoit et sent que l'Eucharistie le fortifierait, il a le droit de recevoir l'Eucharistie. Voilà le principe.

Toutefois, n'est-il pas avantageux que la première communion se fasse à un jour donné solennellement, et pour tous les enfants d'un même âge, dans une même



paroisse ? D'abord discerner quel pain on reçoit suppose quelque instruction. On dira : la nourriture de l'âme, c'est l'Eucharistie. Le pain est la nourriture de notre estomac ; mais on y prépare l'estomac du nouveau-né. De plus, la nourriture spirituelle n'est pas que l'Eucharistie. D'autre part, cette activité d'enfants désireux d'acquérir l'instruction et la sagesse en vue de la communion, est déjà une communion spirituelle. Cette générosité pose à la vertu le plus fort des points d'appui d'ordre naturel, savoir : instruction et habitude prise de bonne heure de faire effort. Puis la beauté de cette fête de la famille paroissiale imprime à ces jeunes âmes un souvenir plus fort et plus beau, tout en rappelant aux parents et aux autres paroissiens le jour de leur vie où ils étaient heureux, étant si purs. Cette pratique inspire à tous plus de respect envers le très saint Sacrement. Enfin, ôtez la solennité ; plus de honte pour les parents négligents. Dès lors, combien de pauvres enfants qui, chrétiens par le baptême, grandiraient plus ignorants et aussi plus méchants que des païens ! Aujourd'hui les manœuvres d'Hérode contre les petits de Bethléem, font ressortir la sagesse de notre pratique. A une époque où les enfants ne couraient point de tels risques, au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, nous voyons, par exemple dans le diocèse de Die, la première communion « réservée au dimanche de l'octave de Pâques ». (Ordonn. 1706.) Anciennement il y eut des jours pour distribuer solennellement, et à des groupes d'adultes catéchisés, le premier et le plus nécessaire des sacrements. Les offices de Pâques et ceux de Pentecôte nous le rappellent.

La première communion fait penser à la dernière. Celle-ci sera isolée. Encore ce n'est pas à tous qu'il est donné de recevoir le viatique. Au moins il dépend de vous de renouveler souvent votre première communion, même chaque dimanche. La Vie liturgique vous y invite avec les accents les plus poétiques. Les parents qui reçoivent un enfant l'embrassent. Mais s'il a montré un désir très vif de les voir ; il a mérité de les embrasser plus tendrement, plusieurs fois. Ainsi la pauvre créature, voyageuse ici-bas, verra le Père et son Christ, selon la mesure de son désir de les voir. Or, ce désir se manifeste principalement dans l'union mystérieuse, mais affectueuse, de la sainte Table. De communion en communion le mérite augmente. Voilà pourquoi, au dimanche dans l'octave de la Fête-Dieu, l'oraison après la communion porte : Qu'avec la participation fréquente du mystère augmente l'effet de notre salut, *cum frequentatione mysterii*. Au rite lyonnais, le prêtre dit avant la communion : Qu'elle soit à moi et à tous ceux qui y participeront une préparation, un exercice pour saisir la vie éternelle : *præparatio salutaris*.

Le sacrement de la pénitence est ainsi appelé parce que le pardon, accordé en vue des mérites du Christ et par la bouche du prêtre, présuppose le regret et un aveu plus ou moins pénible. Cet aveu humilie, par conséquent répare déjà le péché, acte d'orgueil. A la maison devant son père qui le sait bien, l'enfant dit : J'ai désobéi. Pardon ! La confession nous humilie, mais elle nous soulage, comme l'ouverture d'une tumeur. Par les avis et les conseils qu'elle occasionne, même par la peine que malgré le profond secret, elle inflige, elle

présERVE de retomber dans ces égarements, dont les commencements sont séduisants et la fin immanquablement ruineuse. Le peuple dit confession, car en ce sacrement ce qu'il y a de plus sensible c'est l'aveu. Les orateurs disent : tribunal sacré. Tribunal incomparable, la justice y siège, mais la miséricorde y préside. Le coupable n'a d'autre accusateur que lui-même ; et plus il s'accuse, plus il se justifie, se console et se fortifie. Voilà bien le sacrement de la liberté humaine, s'il est vrai qu'il n'y a pas de chaînes aussi lourdes et aussi humiliantes que les passions, le péché et les habitudes ou vices qu'il engendre, en attendant l'éternel enchaînement. Ici la poésie des sacrements se retrouve jusque dans le surplis et l'étole du prêtre : surplis emblème de l'Agneau, dont le sang lave la robe de notre âme, étole violette, emblème de la tristesse du pécheur et de la pitié du bon Dieu : *Misereatur tui !*

Moins au prêtre qu'à Celui qu'il représente, nous disons, comme l'enfant prodigue : Mon Père. *Ego te absolvo !* Je t'absous ! Le sens naturel de cette formule sacramentelle n'est-il pas : Moi, prêtre, ministre, lieutenant du Christ, je brise tes chaînes ? Pardon formulé sensiblement, poétiquement. Confession, grande consolation. Sans la connaître, les païens la demandaient par la bouche de leur poète : La mauvaise honte des sots cache les ulcères de leur cœur et les laisse sans remède :

*Stultorum incurata malus pudor ulcera celat.*

(HOR, I, ép. XVI)

Quand le voyageur arrive à l'extrémité de sa route, le Rédempteur lui fait la suprême préparation à sa rédemption personnelle par un sacrement spécial.

Après la dernière communion, Jésus, par la main sacerdotale, fait couler l'huile sainte sur les membres du malade. Dans la purification des lépreux, le prêtre, prenant du sang de la victime, en mettait sur l'oreille, la main et le pied de celui qui était purifié, puis il y mettait de l'huile. (Lév., xiv.) Donc l'huile douce, symbole du doux et miséricordieux sang du Christ, sera répandue sur nos organes ou instruments des sens, par où l'âme s'est laissé tremper, plus ou moins, dans la boue. L'huile symbolisera la douceur qui pardonne ou miséricorde, tandis que le prêtre dira : Que par cette sainte onction et sa très paternelle miséricorde le Seigneur te pardonne ! Vraiment il fallait ici le symbole de l'huile ! C'est qu'en ce moment l'âme veut se fortifier pour le dernier combat. Avec son huile bénite au Jeudi-Saint le divin crucifié associe le malade à sa passion et à sa patience. Bon Samaritain, après avoir donné l'Eucharistie, il versera de l'huile sur les plaies. Huile sainte, douceur de la divine miséricorde, douceur du sang de l'Agneau, douceur de notre patience à l'extrémité de notre passion, l'extrême-onction, voilà pour qui la comprend l'extrême consolation.

Un malade étouffe. On imagine de lui insuffler de l'oxygène. Au cœur de nos malades, ce qui fait de l'air, ce qui le préserve bien de l'asphyxie du désespoir, ce sont les sacrements, paroles, emblèmes, grâce intime.

Chateaubriand admire Socrate s'entretenant avec ses disciples, une dernière fois, de l'immortalité. (*Génie du Christianisme*). Cependant sur cette immortalité le prince des philosophes païens vient de raisonner faiblement et sa suprême parole recommande le sacri-

fice d'un coq à Esculape. Cette scène, qu'est-elle en comparaison de l'entrevue où le prêtre oint les mains du plus pauvre des hommes aussi respectueusement que celles qui ont tenu le sceptre ; où il dit, avec toute âme en partance : Notre Père qui êtes aux Cieux ; où tout malade baise le crucifix, pour qu'avec ce baiser il dépose, si Dieu le veut, sa vie sur la Croix ? Dernière prière, dernière larme, elles rattachent une dernière fois, toute la vie d'une créature rachetée, à la vie de son Rédempteur ! Selon l'expression populaire, le malade a fait son sacrifice. Il a dit : Tout est consommé. Puis le corps, lien et voile, s'est déchiré. A l'instant, en dehors des poussières de la matière, l'âme arrive vis-à-vis des grandes révélations.

Le sacrement de l'ordre se confère aux quatre-temps. Les quatre-temps sont, en chacune des quatre saisons, trois jours consacrés à la prière et à la pénitence, afin d'expié les fautes commises pendant la saison, d'implorer la bénédiction de Dieu sur les fruits de la terre, surtout de demander de bons prêtres. Ramenée ainsi à des époques fixes, et faite en faveur du bien public, sous ce double rapport la solennité de l'ordination rentre dans le mouvement de la liturgie générale, à laquelle tous les fidèles sont invités à s'intéresser. Aux *Actes*, nous lisons que Paul et Barnabé, visitant la Lycaonie et la Pisidie, faisaient des prêtres en chaque Eglise, par l'imposition des mains avec des prières et des jeûnes. Nous avons si bien suivi la tradition que même en cette octave, c'est-à-dire encore en la fête de la Pentecôte, nous faisons pénitence. Quoi d'étonnant, puisqu'il s'agit pour nous d'être préservés de ceux qui apporteraient, au lieu des prospérités de la Vie litur-

gique, le scandale avec ses humiliations et ses ruines ! A peine arrivé sur la chaire de saint Pierre, Pie X envoie aux évêques de l'univers la parole de saint Paul : A personne n'impose les mains trop vite. (Encycl., 4 oct. 1903.)

En particulier, l'ordination de la Pentecôte est bien placée, dernier office de la solennelle octave. En effet, que doivent être ces nouveaux prêtres ? Les continuateurs des apôtres dans le ministère de la chaire et de l'autel : les chefs de l'Eglise, militante ou militaire, depuis sa naissance, jour de la Pentecôte. Comme il est touchant, de voir l'évêque, paré de la pourpre, couleur de l'Esprit-Saint et des martyrs, portant couronne pontificale et sceptre pastoral, s'avancer dans le sanctuaire, puis déposer sceptre et couronne, s'agenouiller, afin de supplier avec l'assemblée toute la cour céleste, de prendre en pitié l'Eglise militante ; tandis que les élus dans leurs vêtements blancs sont prosternés, étendus sur le pavé du temple, le front contre terre, ne pouvant exprimer plus énergiquement le don qu'ils font de leur personne en sacrifice.

Les élus s'étant relevés, le pontife étend sur eux les mains. La principale cérémonie de l'ordination, c'est l'imposition des mains : imposer les mains, manière sensible d'exprimer un envoi, une mission. En latin, donner une mission se dit ; *mandare*, c'est-à-dire, *manu dare*, donner par un signe de main. Donc cette cérémonie signifie l'autorité prolongée à travers les âges. Moïse impose les mains à Josué. A Antioche on impose les mains à S. Paul ; S. Paul les impose à Timothée. Nos évêques ont reçu leur mission ou envoi des évêques précédents, et ceux-ci de leurs devanciers.

Ainsi nous remontons jusqu'aux apôtres qui ont été envoyés par le Christ, qui a été envoyé par le Père. Le beau jour de sa résurrection, Jésus dit à ses disciples : « Comme mon Père m'a envoyé et moi aussi je vous envoie. » (S. J. xx.) Voilà notre échelle d'or : par elle descendent des messagers visibles, chargés de faire monter les enfants de Jacob, d'Isaac et d'Abraham, jusqu'à l'Éternel. Après l'imposition des mains, l'élu reçoit la chasuble. Ensuite le pontife procède à l'onction des mains. Moïse fit aux prêtres, enfants d'Aaron une onction sur les mains. Ainsi le nouveau prêtre est averti de ce qu'il doit être. En effet, l'huile est lumière, force et douceur, remède. Nous demandons que le prêtre soit lumière : *Accende lumen sensibus* ; force et douceur : *Infunde amorem cordibus* ; remède : *Infirma nostri corporis*. L'huile sacrée figure Jésus comme Oint ou Christ, Prêtre et Roi. Or, l'élu se trouve, par participation, prêtre et roi, l'oint du Seigneur, un autre Christ. L'huile enfin, c'est l'image du sacrifice. Aussi, après l'onction, le consécrateur présente à l'ordinand le calice surmonté de la patène qui porte un pain. Sans retard, les nouveaux prêtres vont sacrifier, associés au pontife. La messe, comme sacrifice, commence par l'offertoire et se continue, l'évêque prononçant, les nouveaux prêtres prononçant avec lui ; union qui produit un murmure dont l'assistance est saisie.

Tout à l'heure, comme les apôtres, ces élus se sépareront, plusieurs, pour ne plus se revoir en ce monde. Peut-être quelques-uns iront-ils aux extrémités de la terre ; peut-être d'autres arriveront-ils jusqu'à l'extrémité du dévouement, au sacrifice d'eux-mêmes dans le sacrifice sanglant, dans la pourpre du martyr. Ce

qui est certain, c'est que, en quelque endroit que l'appel de Dieu les place, ils auront tous à offrir le calice du Seigneur, à mêler à la souffrance de Jésus sur le Calvaire et à sa louange, leur louange et leur souffrance, double sacrifice ou plutôt unique sacrifice, qu'ils auront mission d'offrir demain, après-demain et tous les jours ; car demain, après-demain et tous les jours ils seront prêtres. C'est fait pour l'éternité !

L'expression *Sacerdos* (*sacra dans*) éveille l'idée d'un ministre qui présente à Dieu les dons des fidèles et aux fidèles les dons de Dieu. Les âmes reçoivent les sacrements, une à une, individuellement mais socialement ; car elles les demandent à un chef. Le sacrificateur s'appelle encore prêtre, d'un mot grec qui signifie vieillard ; car, sinon par l'âge, au moins par la réflexion et la sagesse, surtout par l'autorité, ces élus sont des vieillards. Dans l'ordination, le pontife a dit : « Que par leurs actes graves et leur vie au-dessus de toute censure, ils fassent leurs preuves à titre d'anciens du peuple. » L'antiquité appelait les assemblées gouvernantes sénats ou conseils de vieillards. Aujourd'hui qui dit prêtres dit sénateurs du peuple chrétien. Evêque vient d'un mot grec, qui signifie visiteur, surveillant (*ἐπισκοπέω*). Précisément, l'évêque est le grand responsable. En pleine Eglise militante, il a l'œil sur tout un corps d'armée. A lui de recruter les chevaliers, par la confirmation et aussi les chefs par l'ordination. En tant que, par la plénitude du sacerdoce, il est spécialement de ce monde à l'autre le médiateur, la voie, le pont ; à bon droit il est appelé pontife (*pontem facio*). Ainsi, devant la mer Rouge, la puissance de Moïse servit de pont à Israël. Donné à l'évêque, le titre mon-



seigneur est une expression exacte : il est constitué seigneur du peuple chrétien. Au concile d'Aquilée, saint Ambroise demandant son avis à l'évêque de Lyon saint Just, député des Gaules, l'interroge ainsi : Que dit mon seigneur : « *Quid dicit dominus meus Justus?* » (Labbe, *Conc.*)

Le Créateur a établi le mariage, le Rédempteur l'a honoré de sa présence aux noces de Cana. Il l'a élevé à la dignité de sacrement. Puis l'Eglise l'a glorifié de la gloire de ses cérémonies. Les époux se donnent la main devant le prêtre qui les bénit. Il y a vingt-six siècles Tobie et Sara se donnaient la main droite devant le père de Sara qui bénissait le mariage : « Que le Dieu de Jacob soit avec vous et que lui-même il vous unisse ! » Après tant de siècles, c'est par cette bénédiction que commence la messe de mariage. On y ajoute cette prière des père et mère de Sara : Seigneur, faites qu'ils vous bénissent plus parfaitement ! Qu'est-ce à dire ? Maintenant ils fondent une maison. Or, dans le service social cette maison doit être un sanctuaire de plus. La cérémonie du mariage n'est-elle pas le sacre d'un roi, de ce roi à la royauté indiscutable, qui s'appelle père de famille ? Au pauvre, mêmes vœux, mêmes bénédictions qu'aux puissants de ce monde. Pour tous les chrétiens, même mariage, même investiture, irrévocable jusqu'à la mort, même sacre, même couronnement. S'il s'y glisse une différence de pompe extérieure ; c'est chose extérieure. Il en est de cet appareil comme de l'anneau nuptial. L'anneau des pauvres a moins coûté ; mais il est aussi béni, aussi symbolique, et, au sens moral, aussi solide. Mariage riche, mariage pauvre ; parcourez le livre de la messe et celui des sacre-

ments : pas un mot qui partage les fidèles en riches et en pauvres.

Dans le mariage, la cérémonie entretient le respect de la vie présente, par l'idée de la vie future, principale raison de se réjouir, au jour des noces ou à celui de la naissance. En effet, même sous le toit des grands, qu'est-ce que la naissance? Le commencement d'un douloureux voyage, aboutissant à la mort. Qu'est-ce que le mariage? L'institution qui produit des êtres de souffrance, le préservatif sans cesse employé contre le dépeuplement que la mort semble vouloir opiniâtrement réaliser. Mais écoutez la Liturgie. Après le baptême, le prêtre présente au nouveau-né et néophyte une lumière avec ces paroles : « Puisses-tu vivre dans les siècles des siècles ! » En présence des époux, il s'écriera : « Que vos yeux voient les fils de vos fils, jusqu'à la troisième, même la quatrième génération ; et après puissiez-vous posséder la vie interminable ! »

Mais, si, la Religion rend consolantes des circonstances qui seraient assez tristes, supposé qu'on sût regarder au delà d'une décoration plus ou moins réussie ; aucune part, la consolation n'est plus nécessaire que dans nos funérailles. Devant vos cercueils, l'Eglise chante ; mais elle chante des cantiques dont le ton résulte d'un mélange de joie et de tristesse : de tristesse, car voilà un chrétien qui vient de s'éloigner de ses frères et Celui qui l'a appelé est juge ; de joie, car en se lassant à la recherche de sa brebis et en subissant le tourment de la croix, le bon Pasteur n'a pas consenti à perdre sa peine :

*Lux cœterna luceat eis, Domine !*

(Messe des déf.)

Monique rendait le dernier soupir à Ostie, là où elle venait d'avoir avec son fils, un entretien sur cette éternelle vie qui est avec Dieu, auprès de qui est la source de la vie. Son Augustin lui ferma les yeux. Alors un ami, le jeune Evodius prit le psautier et se mit à chanter le psaume : « Seigneur, je chanterai votre miséricorde et votre justice. » Toute l'assistance répondait : « Seigneur, je chanterai votre miséricorde et votre justice » (Conf., ix.)

Dans la maison, votre main a placé à côté du corps une lumière. Le prêtre porte un cierge. Que vos yeux pleins de larmes regardent ces flammes symboliques. Semblable au soleil disparu à l'horizon, l'âme continue à briller par delà les distances de ce monde. Aussi dire d'un frère décédé ou parti : il s'est éteint, c'est employer un terme aussi faux que lugubre.

Arrivée au saint temple, l'Eglise offre le sacrifice, dernière application du sang de l'Agneau. Monique disait à Augustin et à son frère : « Mettez ce corps où il vous plaira, ne vous en inquiétez pas. Je ne vous demande qu'une chose ; c'est de vous souvenir de moi à l'autel, partout où vous serez. » Et saint Augustin nous dit qu'on offrit aux funérailles de sa mère le sacrifice de notre rédemption, ou, pour parler comme lui, le sacrifice de notre prix. Ce docteur écrit encore : « Ma mère ne désira qu'une chose : qu'on fit mémoire d'elle à votre autel, qu'elle avait servi sans manquer un seul jour, d'où elle savait que vient la distribution de la sainte victime. » (Conf., I. ix.) Texte précieux, qui, en trois mots, atteste, avec l'usage de prier pour les défunts, la foi de l'antiquité en l'Eucharistie, sacrifice et communion ou viatique. Cette piété filiale de saint

Augustin se retrouve, huit siècles plus tard, dans le cœur de notre saint Louis envers sa mère : « Mout de biaux servises en fist faire outre mer et après il envoia en France un sommier chargé de lettres de prières aus esglises. » (Joinville.)

*Requiem æternam ! Lux perpetua !* « Repos sans fin ! Lumière à perpétuité ! » Voilà la première parole à la messe ; voilà aussi le dernier souhait sur le bord de la fosse, qui absorbe ce qui reste à la terre de notre existence. *Requiem*, repos après ce voyage ! *Requiem*, repos après ce travail ! *Requiem*, repos après cette bataille ! Mais repos à jamais. *Requiem æternam !* Lumière à perpétuité. *Lux perpetua !* L'Eglise s'en fait un refrain, tandis qu'elle entremêle les idées de repentir et d'espérance, de justice et de miséricorde, de corruption et de résurrection. *Lux, lux* et des cierges, cela préserve d'un goût exagéré pour le noir. Du noir, soit : mais relevé de blanc : *lux*. Ce refrain *Requiem*, a frappé le peuple et nous entendons dire : défunt un tel, que Dieu le repose ! comme au XIII<sup>e</sup> siècle on disait : mon signour, que Diex absoille ! Encore une fois du bord de la tombe et dans la direction du Ciel, nous disons : *Pater noster !* Repos à jamais ! Lumière à jamais ! Père des Cieux ! Quelles paroles dans cette scène que nous appelons mise en terre, enterrement. Il est vrai, la consolante Liturgie l'appelle : Déposition. Idée de dépôt, donc idée de reprise.

Nous couchons nos morts, le visage vers le soleil, Joinville atteste cet usage pour le XIII<sup>e</sup> siècle : « contre orient, en la manière que l'on met les cors en terre. » (CXXXVI.) Nos églises sont orientées. Par là nos regards le sont à tous dans la prière sociale. Le soleil levant

figure le Christ se levant du tombeau. Le divin ressuscité ayant fait son ascension au mont des Oliviers, pour les premiers fidèles, ceux de Jérusalem, il avait disparu à l'orient. Soleil levant, emblème encore de la vie future apparaissant au voyageur, cette aurore dont l'annonce liturgique résonne ainsi : *carnis resurrectionem*.

#### IV. LA VIE PAR LES SACREMENTS SE RAPPORTE AU SACRIFICE DU CALVAIRE

Nous l'avons vu, toute l'année se rapporte aux fêtes de Pâques : Résurrection du dimanche, sacrifice du Vendredi Saint et Eucharistie de la veille ; de sorte que toute l'année revient à l'idée de la Croix et de l'Autel. Pareillement la Vie liturgique par les sacrements, se rattache au sacrifice du Calvaire. D'abord tous ils s'y rapportent, comme à leur source. En effet, la grâce qui nous donne droit à jouir de la vue de Dieu nous vient de lui. Elle vient aussi de Jésus-Christ, comme Dieu, mais il nous la communique par son humanité, qui porte aux humains la divine sève. Comme homme, il a souffert pour notre salut et il a fini sa souffrance dans le sacrifice de la Croix. Donc sa Croix reste la source de la grâce et les sacrements deviennent les sept canaux qui la portent à chacune de nos âmes ; ainsi que le figurent l'eau et le sang coulant du côté du Christ. (III, q. LXII, 5.) Mais les sacrements se rapportent encore à la Croix, comme au point où ils retournent en y amenant les âmes. Parti du Cal-

vaire, le flot rédempteur nous saisit, pour nous conduire à la félicité, par le même Calvaire, à la suite de l'adorable crucifié.

D'où ce flot salutaire descend et où il nous mène, l'Eglise nous le rappelle par les signes de croix qui accompagnent l'administration des sacrements. En versant l'eau baptismale, le prêtre forme une croix. Dans la confirmation, l'évêque, en portant à votre front l'huile embaumée, disait : Je te signe du signe de la Croix. Durant la messe, à tout instant le prêtre trace le signe auguste, sur les objets du sacrifice et sur lui. Encore à la communion, il forme sur vous avec l'hostie une croix. Ce sacrifice est le prolongement de celui de la Croix. A ce point de vue la vie par les sacrements nous menant à la Croix se rattachera par là-même à l'autel. Dans la Pénitence, le prêtre rappelle d'où descend le pardon et où il conduit, en dessinant au-dessus de votre tête une croix. Les dernières onctions, dernière application sacramentelle des mérites de l'Agneau, nous pénètrent de la patience avec laquelle il s'offrit et nous disposent à nous offrir avec lui. Aussi ces onctions s'administrent en forme de croix

L'ordre c'est le sang du Christ Prêtre éternel, appliqué sur un chrétien, le créant et le marquant ministre de l'Homme-Dieu, son second, dans ce travail qui consiste à s'offrir sur l'autel, depuis l'immolation du Calvaire. Aussi, dans l'ordination du prêtre, le pontife lui oint les mains, en formant le signe de la Croix. Consécrant Aaron et les fils d'Aaron, Moïse leur appliqua sur la main droite une onction avec le sang du sacrifice. (Lév. VIII.) A la sacrificature se rattachent toutes les fonctions sacerdotales. En effet, toutes elles puri-

fient par le sang de Jésus et mènent à lui en son sacrifice de la Croix.

Enfin le mariage, c'est la grâce venant de la Croix appuyer la société familiale. La vie des époux qui ne ne sont pas dans le devoir deviendra un enfer, et ceux qui sont dans le devoir pourront avoir assez de tribulations, pour que la patience ne leur soit possible qu'à la condition d'implorer secours au pied du crucifix du foyer. Au moment où, sur le seuil du sanctuaire, les deux mains s'unissent afin de mieux porter le fardeau de la présente tristesse, sur ces mains le prêtre forme une croix, qui indique d'où vient le secours et où doit tendre la patience.

Ainsi par le signe de la Croix dans les sacrements, la Liturgie nous rappelle qu'ils viennent du grand sacrifice, et nous y dirigent, ce sacrifice restant le centre par où passent tous les sacrifices de nous-mêmes, louange, travail, souffrance, afin d'aboutir au face à face qui fait les bienheureux. Moïse consacrant l'autel, lui fit sept aspersion avec l'huile de l'onction. (Lév., VIII.) Quand le grand-prêtre franchissait l'espace où était le chandelier d'or à sept branches et entrait dans le saint des saints, il prenait du sang de la victime et faisait avec le doigt sept aspersion, en face du propitiatoire ou couvercle de l'arche qui regardait l'orient. (Lév., XVI.) Ce propitiatoire, vrai trône d'or, représentait le Seigneur ; l'orient, c'était le côté du peuple. Voilà le sacerdoce, purifiant le peuple et le menant à Dieu par l'aspersion de l'Agneau, dans les sept aspersion des sept sacrements.

## V. LES SACRAMENTAUX

Avec les sacrements nous possédons d'autres instruments de salut qui leur ressemblent, les sacramentaux. Le sacramental est un signe institué par l'Eglise pour représenter certains effets salutaires et les produire, moyennant ses prières et les dispositions des fidèles. Ce signe, c'est une prière publiquement, socialement prononcée, comme le signe de la Croix, *Pater* ou *Confiteor* ; c'est une bénédiction ; c'est un objet, eau bénite, pain béni ; c'est l'aumône prescrite. Les effets salutaires de ces pratiques consistent dans certains mouvements de la grâce actuelle, dans la rémission du péché véniel et de la peine temporelle due au péché, dans la fuite du démon, enfin dans certains bienfaits temporels, pouvant servir au salut, comme la santé. Signifier et produire un effet salutaire, en cela le sacramental ressemble au sacrement. La différence vient de ce qu'il est institué par l'Eglise et non directement par le Christ ; de façon à n'avoir qu'une puissance d'intercession, au lieu que le sacrement agit de lui-même, comme un instrument entre les mains du Christ.

L'ancienne loi avait des sacramentaux. Chez les premiers chrétiens, saint Paul en témoigne écrivant à Timothée, on bénissait la nourriture. Comme nous le chantons aux vêpres de l'Ascension, Jésus bénit ses disciples et il s'élevait au Ciel. Cette bénédiction, l'Eglise, le long des siècles, la continue aux âmes par les sacramentaux.



Elle bénit les enfants. Si un de ces petits est malade ; avec une maternelle pitié elle s'inclinera vers la tendre créature, priant le créateur de la conduire à maturité, afin qu'elle puisse lui rendre un fidèle et agréable service. La Religion bénira vos biens : demeures, grains, troupeaux, abeilles, vers à soie. Heureuse des progrès réels, vous la verrez, à l'ouverture d'un télégraphe, adorer le Dieu qui vole sur l'aile des vents et qui a déposé, dans l'électricité un moyen à notre pensée de se jeter dans l'espace, prompte comme l'éclair. Elle demandera que tous, instruits par ces inventions, nous ayons plus de promptitude à nous porter vers lui.

Présente à tous les mouvements dont se compose ici-bas la course individuelle, l'Eglise serait-elle indifférente aux mouvements de la vie nationale ? Le pontifical réserve une bénédiction au drapeau. Nous y demandons qu'il devienne à tous ceux qui ont confiance au Seigneur un point d'appui : *in te confidentibus solidamentum*. Au même formulaire, après le couronnement des rois, vous arrivez à la bénédiction du nouveau soldat. Evoquant le souvenir de David et de Judas Machabée, le pontife bénit l'épée. Il la met dans la main droite du guerrier, en lui commandant de ne jamais frapper injustement. Il place l'arme au côté du soldat, qui la tire du fourreau, la fait vibrer trois fois et la replace. L'arme est encore tirée et l'évêque en donne légèrement trois coups sur l'épaule du candidat, lui disant : Sois un soldat défenseur de la paix, actif, fidèle et dévoué à Dieu ! Enfin, l'épée remise au fourreau, le prélat donne au soldat un léger soufflet, lui disant : Sache sortir de la torpeur du mal et faire sentinelle dans la foi du Christ, la bonne re-

nommée et l'honneur. Puis l'officiant salue le guerrier de cette poétique antienne : Vous êtes beau parmi les enfants des hommes ; mettez votre épée à votre côté ; ayez toutes les puissances de la bravoure !

Vie liturgique par les sacrements, canaux des sources du Sauveur, lesquels amènent à chacun les mérites de cet Homme-Dieu ; Vie liturgique, par les fêtes qui nous font remonter à ses grands exploits ; Vie liturgique par le sacrifice de notre souffrance et celui de notre louange, unis à la souffrance du Christ et à sa perpétuelle louange ; Vie liturgique par le sacrifice eucharistique, continuant sur l'autel celui de la Croix ; Vie liturgique dans l'Église universelle, en marche, le long des siècles, vers la vie bienheureuse, oh, quel spectacle à quiconque veut le voir !

Sur cette terre tout est en mouvement. Ainsi tout acclame le suprême Moteur. Dans ces acclamations, beaucoup de gémissements : en attendant la glorieuse liberté des enfants de Dieu, toute créature gémit. La Sainte Église anime le cantique de notre globe ; elle en fait à ses louanges un immense accompagnement. Mais, malgré ses dix mille lieues de tour, ce globe qu'est il dans l'univers ? De chez nous au soleil environ 38.000.000 de lieues, tout parsemés d'étoiles, vrais soleils. Or, si sur notre terre, il n'y a pas un point d'où ne s'élève une voix ; est-ce que ces mondes que nous apercevons et ceux que nous n'apercevons point restent, se mouvant toujours mais toujours sans voix ? Qu'ils se meuvent, c'est un acheminement, ce n'est pas un but. Job parle d'êtres qui portent l'univers, en restant courbés devant Dieu. S. Thomas écrit : « Tous les corps sont régis par des anges » (I q. cx. 1). On dit :

L'univers se meut par l'attraction. On dit : carré des distances. Mais ce carré si mathématique, si intellectuel, n'indique-t-il pas une intelligence? On dit : Lois astronomiques. Mais sont-elles les agents ou aux agents leur consigne? Sur la ligne ferrée court un train. Et comment? Par l'attraction de la machine. Mais la machine voile un machiniste, qui donne le mouvement et le précise. On dira : S'il faut une force intelligente, Dieu tout seul y suffit. Sans doute, mais établissant là des anges comme ministres de sa volonté, il ne ferait que suivre son plan général, gouverner les créatures par les créatures. Ecoutez S. Thomas : « Le gouvernement sera d'autant meilleur que le gouverneur communique aux gouvernés plus de perfection. » En exemple, notre docteur prend une école où le maître non seulement instruit mais donne aux plus grands d'instruire sous ses yeux. (I q. ciii. 6.)

Dans les immensités de cet immense univers, si les astres sont dirigés par des esprits, si en les dirigeant, ces anges font voyager des créatures vers la félicité ; oh, comme la Vie liturgique s'élargit ! Devant Dieu elle s'associe à cette louange, dès lors vraiment universelle, qui commença au premier matin des astres, jubilation de tous les enfants de Dieu ! Alors, quelle étendue de louange, quand nous chantons : *Benedicite, stellæ cæli, Domino !* Peut-être ces mondes sont informés de l'Incarnation du Verbe qui habita parmi nous. Au moins, tous ces anges, esprits administrateurs, regardent du haut de leur administration, notre pauvre petite planète, comme on regarderait le hameau, où le fils du souverain viendrait de descendre pour opérer un sauvetage. Puis, acclamant notre

Sauveur, ils s'unissent à nous : *Béni soit celui qui est venu !* Par lui-même et avec lui-même et en lui-même, à vous tout honneur et toute gloire, ô notre Père qui êtes aux Cieux !

Dans les absides de nos églises on a souvent reproduit la grande scène de la fresque de Raphaël, qui se voit au Vatican, composition dite : Dispute du saint Sacrement. Là, les grands hommes qui ont glorifié l'Eucharistie, groupés à droite et à gauche du saint Sacrement, expriment, dans les attitudes les plus variées, une même admiration pour le sacrement admirable. Assemblée singulièrement imposante. Mais quel artiste représenterait le spectacle contemplé par les élus, spectacle des trois groupes de l'Eglise : Terre, Purgatoire et Ciel, se tournant vers l'Agneau, qui, au milieu du trône, unit leurs immolations à la sienne, puis redisant à l'envi : *honor et gloria !* et s'attachant le plus possible à tous ses mouvements ; parce que tous ses mouvements les dirigent vers le Père, dont il est dit : « *Auprès de Vous est la source de la vie !* »

---

## CHAPITRE XIV

---

### Conclusion du livre. — Notre situation. — Résolutions.

« *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum.* »

« Comme le cerf soupire après la source des eaux vives. »

(Ps. xli.)

I. Réellement par la Vie liturgique l'âme vit, se nourrissant, se consolant et tendant à sa destinée avec la société chrétienne. — II. Goût du peuple français d'autrefois pour la Vie liturgique. — III. Eclipse chez nous de ces splendeurs. — IV. Causes principales de ce malheur. — V. Réagissons. — VI. Pour nous soutenir en cette réaction, élevons les yeux vers la Vie liturgique de la céleste Jérusalem

I. RÉELLEMENT PAR LA VIE LITURGIQUE L'ÂME VIT, SE  
NOURRISSANT, SE CONSOLANT ET TENDANT A SA  
DESTINÉE AVEC LA SOCIÉTÉ CHRÉTIENNE.

La vie vraiment humaine c'est notre mouvement vers cette destinée de l'homme, aboutir à Dieu. Eh bien, dans la Liturgie qu'avez-vous trouvé? Une série de mouvements vers Dieu. Les voici : sacrifice de la Croix et de l'Autel ou offrande par l'Homme-Dieu de sa souffrance et de sa perpétuelle louange ; sacrifices de notre louange et de notre souffrance rattachés à celui de la Croix ; musique pour agrandir notre louange ; fêtes pour lier notre activité présente au passé évangé-

lique du Christ ; sacrements pour que la grâce, qu'il a méritée à tous, arrive à chacun, afin de lui aider à agir selon les sept actes principaux de la vie surnaturelle. Actes de l'Homme-Dieu, actes de son Eglise s'acquittant du service divin, ainsi vous avez aperçu la vie chrétienne. Déjà ici-bas il est vrai de dire : « Auprès de Vous est la source de la vie. » Chaque mouvement forme comme une goutte dans la masse de cette source.

L'entretien de la vie exige de la nourriture. Afin de se nourrir, l'oiseau d'un coup d'aile, s'approche du grain. De même l'esprit a un mouvement qui le met en rapport avec la vérité, son aliment ; c'est l'acte d'intelligence et de volonté. Eh bien, où l'esprit se sentira-t-il excité vers la vérité plus hautement que dans le service divin ?

Comme la nourriture matérielle transformée en sang circule, par tous les membres, les réparant ; de même la nourriture spirituelle, puisée au service divin, s'en va par toutes les facultés : intelligence, volonté, mémoire et imagination, les rafraîchissant et les vivifiant. Cette alimentation rappelle ce mot du Cantique des cantiques : cellier de vin précieux. Cette comparaison, Guillaume Durand, évêque de Mende au XIII<sup>e</sup> siècle, la trouve, en prenant la plume, pour expliquer les divins offices : *cellam vinariam*. Ainsi, l'âme se nourrit.

Pareillement elle se console en chemin par un avant-goût de l'heureuse arrivée. Le dernier roi des Vandales, Gélimer, demandait à son vainqueur un pain pour apaiser sa faim, une lyre pour chanter ses malheurs, une éponge pour essuyer ses larmes. Tous les fils d'Eve reçoivent en cet exil le pain de la communion et la lyre

de la louange, avec la consolation de mêler leurs larmes au sang de l'Agneau.

Enfin, nourrie et consolée en tendant à Dieu, l'âme continue son mouvement. Par chacun de ses actes, par la moindre prière, elle tend à sa destinée. Donc elle vit.

Conclusion : Liturgie source de la vie.

Remarquez, dans ses profondeurs, cette source donne la vie, en procurant la cause efficiente ou directe de l'activité surnaturelle, la grâce. Oui, Jésus agit sur nous comme le cep sur les branches. Or, voilà qu'à son influence vous vous adaptez par tout le service divin : prières, cantiques, sacrifices personnels, rattachés au sacrifice de l'Agneau. Moyennant cette union, votre existence monte vers son Créateur, comme à l'autel l'encens s'élève, uni au calice encensé. Liturgie source de la vie.

Le service divin est l'activité publique. Toutefois, en lui reste et bien individuelle l'activité de chaque chrétien, uni au Christ. A chacun de s'écrier avec saint Paul : « Je vis, mais ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi ! » (Gal. II). Là néanmoins, nous avons surtout la vie sociale ou de la société des chrétiens, unis par la même tête ou même Chef. Le mot Religion signifie liaison. La Religion forme le lien de chaque homme avec Dieu, donc le lien de tous les hommes entre eux ! Elle unit les cœurs, comme la lumière du soleil nos yeux. Encore plus qu'un trône et sans comparaison, ce qui servira de point de ralliement aux familles, c'est l'Autel. A l'entour, dans la prière commune, se calment les appétits qui divisent et se ravivent les espérances qui unissent. Religion, Eglise, ces noms expriment l'idée de société, d'activité sociale.

Dans le désert, un jour, Israël n'avait que de l'eau amère et il allait mourir de soif. Dieu le sauva, et toute cette société voyageuse vint camper à Elim, où étaient douze fontaines avec soixante-dix palmiers. Acheminée vers la terre promise, la société chrétienne dédaignant les eaux bourbeuses du siècle puise avec joie aux sources du Sauveur. Elle se repose à l'ombre de ses autels.

En quelques mots, Vie liturgique, mouvement de l'âme se nourrissant, se consolant et tendant à sa destinée, dans le service de Dieu par l'Eglise, service social, c'est-à-dire des hommes réunis pour chercher la face de Dieu par leurs sacrifices, mêlés au sacrifice de l'Homme-Dieu, social, c'est-à-dire, avec la famille, la patrie, surtout, et formellement et finalement avec l'Eglise.

*Quam dilecta tabernacula tua !* Oui, tabernacles chéris ! Quiconque a l'expérience de la vie de prière, savourera cette inspiration lyrique, vrai *psalmus*, résonnant depuis tant de siècles, sur l'immense harpe de l'assemblée des justes. Ces tabernacles, toute âme qui les chérit y dirige l'ensemble de ses désirs. Telle âme particulièrement pure arrive à un élan, qui tient du ravissement : *deficit anima mea in atria Domini !*

Le long de l'année, que de mouvements religieux, cœur et corps, *cor meum et caro mea !* Parmi ces mouvements, des élans, des envolées, par exemple ce même psaume : *exultaverunt in Deum vicum* : Dieu qui vit et règne ou dirige au but et ainsi fait vivre. Dans une seule année, combien de fois ai-je dit : *exultemus, exultavit, exultaverunt !* Un seul jour passé à dire de telles choses vaut mieux que mille jours loin de ces as-



censions, Ascensions ou montées, non plus vers la Jérusalem de terre et de pierre, mais vers cette Jérusalem, qui est l'Eglise avec son temple universel, la Liturgie. Par un tel service divin, cette vie, vallée de larmes a aussi des larmes de consolation : toute notre vie vient s'embaumer. Dès lors vallée de baume jusqu'à la vision de Dieu en la céleste Sion.

A ces consolations ce qui donne la perfection, c'est leur solidité. Sans doute, comme les plaisirs des mondains, nos fêtes finissent ; mais elles se prolongent dans un souvenir embaumant. Ainsi, après l'office du soir, l'encens de *Magnificat* embaume encore le saint lieu. Vous gardez aussi le mérite d'avoir sanctifié la fête. Ces consolations jamais il ne dépendra d'un tyran de de les ravir aux croyants. Un rapport sur la Vendée fait à l'Assemblée législative, 6 octobre 1791 mentionne une circulaire secrète aux curés du diocèse de Luçon, laquelle porte ceci : « Une chasuble d'indienne ou de quelque autre étoffe commune, des vases d'étain suffiront dans ce cas de nécessité. » Encore une fois redescendus aux catacombes, nous aurions un autel, deux lumières avec une voix pour redire : « Gloire à Dieu et paix aux hommes ! »

Au Japon, après une affreuse persécution, les fidèles restèrent séparés du reste de l'Eglise durant plus de deux siècles, jusqu'en 1865. Cependant, ils gardaient un lien avec sa Vie liturgique. Et comment ? Privés du sacrifice de l'autel, ils s'agenouillaient devant le crucifix et faisaient le signe de la Croix. Privés de la louange des temples, ils récitaient *Pater, Ave, Credo*, même *Salve Regina*. Privés de la réjouissance des fêtes, ils gardaient le dimanche, ils célébraient par exemple, Noël ; car le

25<sup>e</sup> du mois des gelées blanches, c'était la fête de Jésus Sama, c'est-à-dire Jésus Seigneur. Ils appelaient le carême le temps de la tristesse. Privés de prêtres, ils avaient des baptiseurs. A l'article de la mort, ils disaient un acte de contrition, même des prières traduites du rituel. Quant au sacrifice de la pénitence, ils pratiquaient des jeûnes sévères. Enfin le Japon conclut avec nous un traité. Ce n'était la liberté que pour les résidents étrangers : nos missionnaires élevèrent à Nagasaki une église, l'église des XXVI Martyrs.

C'est là qu'eut lieu un admirable rapatriement. En 1865, le 17 mars, à midi et demi, devant l'église, une douzaine de personnes stationnent, que le monument paraît intéresser extraordinairement. Un missionnaire, Bernard Petitjean, va ouvrir l'église. Il adore le Saint-Sacrement. Alors trois de ces personnes de s'agenouiller près de lui. Il entend ces paroles : Notre cœur est le même que votre cœur. — D'où êtes-vous vous? — D'Urakami. Ils étaient donc des environs. Ils demandent où est l'image de *Sancta Maria*. Le prêtre les mène à l'autel de la Sainte Vierge, où elle est représentée, tenant l'Enfant Jésus. Alors des transports de joie : *Sancta Maria ! Jesus Sama !*

Par ces timides visiteurs commençait le retour à toute la Vie liturgique. Le 8 juin, les missionnaires avaient retrouvé déjà une vingtaine de chrétiens. Ces fidèles, vraiment fidèles, allaient passer encore par la persécution. Elle éclata en 1868. On déportait les chrétiens et il en mourut beaucoup de misère. Enfin la liberté reparut et en 1891 le pape érigeait au Japon quatre diocèses.

Toute cette vie par le service divin, elle ne réside que

dans l'Eglise catholique; puisque, étant la seule assemblée de fidèles qui prie avec le successeur de Pierre, le pape ou le père, elle reste la seule qui prie de la grande prière familiale ou sociale. Le schisme célèbre aussi l'office divin. Mais, faute d'être apostolique, il n'a pas autorité pour offrir le service social. Il n'est pas société, mais collection; puisque là chaque Eglise se prétend autocéphale, c'est-à-dire, ayant une tête indépendante. Cela n'empêche pas les Grecs schismatiques de prononcer en leur messe, ces mots : pour la sainte Eglise catholique et apostolique. Mais une Eglise catholique et apostolique exige un chef universel et héritier du prince des apôtres. Chez eux, où est-il? Quant à l'hérésie, lorsqu'elle n'a pas incendié le sanctuaire, elle a enlevé l'Eucharistie, éteint la lampe sacrée, renversé l'autel et jeté hors du chœur, comme des fétiches, même d'admirables stalles où les apôtres, artistement sculptés, ne déroulaient aux yeux que les articles du symbole. Entrée dans nos cités par la brèche, l'hérésie s'est ruée avec la cognée et la hache, décapitant jusqu'aux statues dont les portiques étaient ornés; parce que, la harpe et la guitare en main, ces anges semblaient inviter les passants à venir psalmodier la louange. Toutefois, le Seigneur accepte, avec l'encens de son Eglise, la prière des âmes, que leur bonne foi et leur charité rattache à son Eglise.

Le missel avec le bréviaire, quels monuments de notre fidélité à la tradition! Un protestant distingué, qui, après avoir abjuré avec toute sa famille, consacrait son temps aux œuvres charitables, disait, et je l'ai entendu: Ce qui m'attirait le plus sensiblement à l'Eglise, c'est que chez elle je constatais l'esprit de prière et de prière tra-

ditionnelle. Ajoutons un mot : avec cette tradition, qui remonte vers les apôtres notre prière sociale représente également les autres marques de la véritable Eglise, unité, sainteté, universalité. A propos de la deuxième édition de cette étude, un protestant converti m'écrivait de Genève : « Vous avez montré l'action sociale de la Liturgie, qui est un des traits propres du catholicisme et, selon moi, une des marques les plus frappantes de sa divine origine. »

La Vie liturgique est précieuse en particulier aux jeunes chrétiens, comme préservatif. Ceux qui sont chargés de l'œuvre trois fois sainte de l'éducation doivent y réfléchir ; car, chez eux, devoir professionnel de nourrir des âmes à l'appétit dévorant. D'autre part, leurs établissements réunissent les conditions les plus favorables à l'exercice de la prière sociale : intelligences cultivées, cœurs délicats, imaginations poétiques, voix vibrantes et fraîches. Quelle puissance pour accoutumer les âmes à l'atmosphère de la vertu ! Sous la direction d'hommes qui sont pour l'élève autant de pères, et, quand ils sont prêtres, il leur donne ce nom, au moins dans les circonstances les plus sacrées ; entre les travaux de l'étude et les joies de la divine louange ; les commencements de la vie sont paisibles, gracieux et solides. Est-ce que, par le seul fait d'empêcher le gaspillage des énergies et de l'âme et du corps, la piété ne favorisera pas l'étude !

Mais, dira-t-on, les textes liturgiques, les Pères eux-mêmes tombent dans des fautes de goût. Oui, dans des fautes qui étaient à la mode. A l'office, dans leurs homélies, certaines explications subtiles. Mais, observons, en toute humilité, qu'à leur époque, les fidèles

se trouvaient assez informés du sens littéral, pour que ce fût intéresser leur piété que d'expliquer en dehors du sens direct, méthode inséparable du danger de subtiliser. Et les profanes sont-ils d'un goût absolu? Au reste, la remarque d'une faute profitera elle-même à l'élève.

Telle pensée que nous relevons comme originale dans les modernes, se retrouve dans les Pères, au moins quant à l'idée principale. Par exemple, que de fois nous répétons le mot de Pascal sur l'homme : C'est un roseau pensant ! Or, au bréviaire et le II<sup>e</sup> dimanche de l'Avent, vous entendrez saint Grégoire comparer l'homme à un roseau.

Certaines hymnes ne sont-elles pas trop vagues? Parfois la forme n'est-elle pas trop simple? Dans un monument si vaste on ne saurait défendre tous les détails. Mais si on considère ces compositions d'un coup d'œil d'ensemble, on ne dédaignera cette poésie que par une fausse comparaison avec les poètes profanes. Que les odes d'Horace, par exemple, offrent un procédé plus artistique, soit. Mais les Horaces composent pour les amateurs ; ils ne sont point les poètes de la prière. Or, la prière est simple comme la parole de l'enfant qui demande du pain. De façon que, en ce genre, simplicité et abandon deviennent la perfection. De plus, ces prières forment le chant du peuple chrétien. Il faut donc qu'elles paraissent avoir jailli de la foi populaire, comme une effusion de l'abondance de ce bon et grand cœur, qui est le cœur du peuple chrétien. C'est sous ce rapport, sans parler de leur antiquité, que les poésies de la liturgie romaine étaient préférables à nos strophes gallicanes. Ces cantiques offraient de grandes

beautés, mais ils n'avaient pas la candeur des hymnes antiques. De plus, on les avait introduits irrégulièrement. Parfois on traitera de lieu commun un morceau, parce qu'on ne l'aura pas pénétré. Au 27 décembre, rappelez-vous que saint Jean aime à écrire le mot lumière, et vous goûterez son oraison. Même réponse aux difficiles qui dédaignent le latin liturgique. C'est le langage du peuple priant populairement le long des siècles, sans songer aux futurs cicéroniens.

Combien peu d'enfants ont l'avantage d'être formés aux études littéraires ! On ne remarque pas assez que d'une part le catéchisme assure à l'enfant le plus pauvre une formation philosophique et qu'ensuite le service divin lui offre, avec la consolation des Ecritures, tout un trésor de poésie et d'éloquence. La meilleure école de poésie, c'est l'église.

## II. GOUT DU PEUPLE FRANÇAIS D'AUTREFOIS POUR LA VIE LITURGIQUE

A tous les siècles, la vie présente fut la présente tristesse. Cependant il fut donné aux pauvres mortels de charmer le lieu de leur pèlerinage en chantant la loi divine. En notre pays, au <sup>v</sup>e siècle, un illustre lyonnais, Sidoine Apollinaire, écrivait à un ami, Eriphius, sur la magnificence donnée, dans Lyon, à une fête qui n'était pourtant ni Noël, ni Pâques, ni Pentecôte : « Nous nous étions réunis près du tombeau de saint Just. Mais la maladie t'a empêché d'être alors présent. Il y avait eu procession avant le jour ; c'était la solennité annuelle. Là, un peuple immense de l'un et de

l'autre sexes, une telle foule, que la basilique, malgré sa grande contenance, ne pouvait la contenir, *quem capacissima basilica non caperet*, et quoique la crypte soit entourée de portiques étendus. Après la cérémonie des veilles, que les moines et les clercs, artistes de la psalmodie, *psalmicines*, avaient célébrée tous, avec cette suavité qui se fait écho, *alternante mulcedine*, nous nous retirâmes chacun sur divers points, mais non loin, devant être vite de retour à Tierce, moment pour les ministres sacrés de faire la chose divine, *res divina*. » (Ep. V, 17, Migne.)

Même en dehors du dimanche, combien nos Français aimaient à assister au sacrifice? Les artisans y venaient en corps, afin de fêter le Patron du corps de métier, ou confrérie, Patron, modèle des ouvriers, surtout de ceux qui avaient l'honneur de s'entendre appeler patrons, c'est-à-dire, chefs paternels. Le goût pour le saint sacrifice porte avec lui le goût pour la communion, qui nous en donne le fruit. Nos catholiques n'osaient guère laisser passer les grandes solennités sans faire, selon leur expression, leurs beaux jours.

Ces âmes que ni l'impureté, ni surtout l'impiété n'avaient défraîchies, ce qui les attirait surtout, c'est le service divin solennellement exercé. Lors d'une d'une grande fête, d'après certains règlements de métiers, on laissait l'ouvrage dès la veille, au premier coup des premières vêpres. Ce qui expliquerait pourquoi, en certaines paroisses, on sonne la fête, la veille, non à l'angélus de midi, mais vers deux heures. Par exemple, près de Lyon, à Orliénas, paroisse d'origine bénédictine, on annonce chaque samedi ainsi le dimanche. Déjà aux premières vêpres, l'assistance était

nombreuse. Le lendemain, à la grand-messe, église comble ; de même aux secondes vêpres. Et le peuple chantait de tout son cœur. Par les frimas souvent le temple était mal fermé, loin de posséder de ces bouches de chaleur dont l'haleine doit préserver de tout refroidissement la dévotion actuelle. Néanmoins, nos braves gens écoutaient tout ce que le pasteur avait à leur donner de leçons, d'encouragement, et, au besoin, de reproches. Les malades ne se consolaient d'être retenus loin de l'assemblée qu'en lisant, ou selon leur expression, en disant leur messe chez eux, parfois même sur leur lit de douleur. Mais à l'église qu'il faisait bon durant les saints offices ! Au sortir tel paroissien s'écriait avec candeur : « Oh ! vraiment je me croyais en Paradis !

Je me croyais en Paradis ! Voilà une exclamation ancienne. C'était en la cathédrale de Reims, l'an 496 selon l'opinion commune, et la nuit de Noël, selon une lettre de saint Avit, évêque de Vienne, à Clovis lui-même. Ce roi s'avavançait vers les fonts du baptême. On avait déroulé des tapis aux riches dessins et de blanches tentures. Dans le saint lieu, l'air exhalait des parfums ; les cierges étincelaient ; tout le baptistère respirait un baume suave ; les ministres apparaissaient avec la majesté des vêtements sacrés ; les cantiques retentissaient. Alors les assistants se crurent « dans les parfums du Paradis », selon le mot de notre historien Grégoire, évêque de Tours : *Paradisi odoribus conlocari*. (Hist. Franc., l. I.)

Dans la suite, nos preux demanderont encore du courage aux scènes de la Liturgie. A Marseille, Joinville s'embarque au chant du *Veni Creator*. (Joinville, xxviii.)



Blessé, malade et captif, il reste ferme. Délivré, il garde une conduite si pure qu'il veut que, même sous son pavillon, tout œil puisse le surveiller. Mais aussi quelle assiduité à la prière ! « Je avoie dous chapelains avec moy, qui me disoient mes hores. Li uns me chantoit ma messe, si tost comme l'aube dou jour apparoit et l'autres atendoit tant que mi chevalier et li chevalier de ma bataille estoient levei ». (xcviii.) Nous voyons par ses prières, où saint Louis puisait son amour du peuple et sa force dans l'adversité. A ses derniers moments, il disait les psaumes et l'oraison de monseigneur saint Denys et celle de monseigneur saint Jacques. Les oraisons comme celle de saint Jacques avaient alimenté son amour pour le peuple : « Diex, soyez sanctefieur et garde de vostre peuple. » Les oraisons comme celle de saint Denys avaient entretenu son détachement des grandeurs : « Sire, Diex, donnez-nous que nous puissions despire (mépriser) la prospéritei de ce monde, si que (de sorte que) nous ne doutions (redoutions) nulle adversitei. » A l'exemple des croisés, l'héroïne que Dieu nous envoya, sans doute afin de se reconnaître envers la France pour les croisades, Jeanne d'Arc, marche de Blois vers Orléans au chant du *Veni Creator*. A son entrée à Orléans, 29 avril 1429, elle s'avance solennellement vers la cathédrale. Le lundi, 2 mai, elle inspecte les fortifications de l'ennemi, puis elle rentre en ville, afin d'aller à Sainte-Croix, à vêpres. (*Journal du siège*.) Le mardi, fête de l'Invention de la sainte Croix, elle assiste à la procession. Après la délivrance, 8 mai, guidé par sa libératrice, le peuple inaugure la procession, dont peu après l'évêque instituera la solennité. Aux offices, Jeanne était émue jus-

qu'aux larmes. (Procès de révision.) Tous les Gédéons de la nouvelle loi ont voulu, en courant au combat, se rafraîchir le bout des lèvres à la source de la vie.

Quand Jeanne était prisonnière, voici comment, en pleine liturgie, le peuple priait. Cette oraison est précieuse à maints égards : « Tout-puissant, éternel Dieu, qui par votre sainte et ineffable clémence et votre puissance admirable, pour l'exaltation et la conservation de la France, la confusion et la destruction de ses ennemis, avez ordonné à la Pucelle de venir, *Puellam venire jubsisti*, et avez permis, tandis qu'elle accomplissait les saints travaux de votre commandement, qu'elle fût emprisonnée par leurs mains, accordez-nous, nous vous en prions, par l'intercession de la bienheureuse et toujours vierge Marie avec tous les saints, qu'elle soit délivrée, saine et sauve, de leur puissance. » (Bulletin de l'acad. delphinale, 1867-1868.)

Ce peuple franc, si amateur de joies pieuses, aurait-il pu ignorer la doctrine chrétienne, au point de ne pas ajouter au sacrifice eucharistique le sacrifice de la souffrance? Travaux, maladies, calamités publiques, sa patience était à la hauteur de toutes les épreuves. Il ignorait deux épidémies des civilisations païennes : le lâche suicide et le coupable pourrissage d'un corps, d'où l'âme n'est pas encore sortie. Crainte de Dieu, consolation du service divin, simplicité des goûts et des moyens, cela le préservait de ces intérieurs nerveux et détraqués qui poussent à la mort ; comme le vertige nous incline vers les abîmes.

Voulez-vous avoir une idée des observances de jadis? Encore au XIII<sup>e</sup> siècle, on savait rester à jeun jusqu'au soir. Saint Thomas nous apprend qu'on rom-

paît le jeûne à trois heures, heure des vêpres en carême et il ajoute : « Une telle fixation ne saurait nuire beaucoup, en quelque état qu'on soit. Ou bien si par hasard, vu la faiblesse, l'âge ou telle cause de ce genre, cette heure devait causer beaucoup de fatigue, *magnum gravamen* ; il y aurait lieu de dispenser du jeûne ou d'avancer l'heure un peu ». (II. II. q. CXLVII, 7.) Prisonnier en Egypte, Joinville, un jour, par mégarde faisait gras. Survint un bourgeois parisien. « Sire, que faites-vous ? — Que faiz-je donc ? feiz-je. En nom Dieu, fist-il, vous mangiez char, un vendredi ! Quant j'oï ce, je boutai m'escuele arières. » (Joinv., LXV.) Encore à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, un archevêque de Lyon, Camille de Neuville, flétrissant dans une ordonnance ceux qui en carême demandaient aux hôteliers de la viande, les appelait « débauchez et libertins ». Contre les hôteliers, l'ordonnance déclare le cas réservé « outre les peines civiles ». Une tante de Louis XVI, la princesse Victoire, très incommodée du maigre, attendait au samedi saint le coup de minuit pour faire servir une volaille au riz. (Mém. de M<sup>me</sup> Campan.)

Si ces pénitences avaient compromis la santé publique, l'autorité, loin de les ordonner, les aurait interdites. Nos anciens avaient le sang pur autant qu'abondant. Les nerfs restaient tranquilles et les têtes fermes. Aussi bien elles ne séparaient pas de l'idée de péché celle d'expiation. Mais au sortir du carême, quelles réjouissances naïves ! Avant le premier Alleluia, la population avait vu le bœuf gras entrer dans la cité d'un pas majestueux, couvert de fleurs. Puis, le saint jour, au sortir de l'office du matin, les gens de la maison s'en allaient saluer la ménagère avec des Alle-

luia, qui, malgré leur bon esprit, n'auraient pu faire suite immédiate à ceux de l'église.

Cette joie publique, cette liesse continuait par les autres fêtes. Elles n'étaient pas rares. Pourquoi le seraient-elles ; si premièrement les ouvriers s'inspirent de cet esprit d'économie et d'ordre qu'est l'esprit chrétien ; si deuxièmement, le patron voyant dans les ouvriers des frères qui l'aident et non des machines qui ont besoin de manger, il leur fait gagner assez pour qu'ils puissent chômer aux fêtes traditionnelles, sans chômer dans la faim ; si troisièmement tous évitent l'oisiveté, grâce au service divin et à d'honnêtes divertissements ? En suivant le catalogue dressé par Urbain VIII, vous compterez comme jours fériés, en plus des cinquante-deux dimanches, trente-trois fêtes, sans comprendre les patronales. C'était donc, en faveur des travailleurs, bien près d'un quart de l'année, assuré à eux tous pour respirer et aussi prier ; car prier, c'est respirer dans l'âme. C'était au moins quatre-vingt cinq jours, où la famille pouvait se grouper autour de son chef, dans la paix, en l'honneur du Père de famille qui est aux Cieux. Noël, Pâques et Pentecôte, en revenant avec leur triduum obligatoire, ramenaient trois jours de vacances.

Comme aux réjouissances, les fidèles se retrouvaient nombreux aux gémissements publics. Aux Rogations instituées en France, à Vienne, au <sup>v</sup>e siècle, trois jours de suite, la bannière paroissiale sortait flottant au vent. Elle flottait rattachée à la Croix, drapeau national de l'Eglise et à la suite une longue foule appelait au secours de tout le peuple les plus populaires des saints. Donc prière largement et hautement sociale. « De la

peste, de la famine, et de la guerre ! Délivrez-nous, Seigneur ! De la mort à perpétuité : *A morte perpetuâ !* »

Avec les fêtes universelles venaient la patronale et la dédicace, fêtes locales correspondant à un des plus beaux sentiments du cœur, l'amour du pays natal, du clocher. Cette joie, chaque père de famille la transportait de l'église sous son toit, en apportant l'objet, cierge, rameau, pain, qu'il avait vu bénir. Puis le festin commençait : la solennité du repas ne faisait oublier ni la prière, ni même ce signe de croix, par lequel on marquait avec le couteau le pain avant de l'entamer. Si pauvre que fût la maison, n'eût-on que les offrandes de la charité, dès lors qu'on se sentait chrétien, on était de la réjouissance, on avait son petit diner de fête ou festin. La famille avait-elle reçu un parent ou un ami ? Il était le héros de la journée. En l'Épiphanie, une royauté était décernée par le sort : et comme le sort y voit peu clair, les gens de la maison lui donnaient un peu la main, pour que l'hôte chéri fût roi et royalement servi. Avant la fin du jour, les paroissiens se retrouvaient à l'office du soir. C'était un usage ancien ; et, avec justesse, au xvii<sup>e</sup> siècle, La Bruyère raillait ceux qui à la cour se permettaient de dédaigner vêpres, comme une chose antique. Après l'office commençait, non pas un dévergondage communal, mais une commune réjouissance. Sans doute les représentations théâtrales, connues sous le nom de mystères, pouvaient, chez les Français nés gais et malins, exposer à l'irrévérence la majesté des faits bibliques ; mais cette création atteste combien ils étaient en retard, par rapport à ces exhibitions qui ne favorisent guère que luxe et luxure.

Cette douce gaité aux fêtes se retrouve décrite en la lettre déjà citée de Sidoine Apollinaire, à propos de la fête de S. Just. Voici, entre matines et la messe, l'emploi du temps : « Là un nombre d'entre nous allèrent s'asseoir sous l'ombrage d'une vigne vigoureuse. Elevé sur des pieux et pendant en treillis, le pampre s'y répandant avait étendu cette ombre comme un tissu. D'autres prirent place sur le gazon verdoyant et semé de fleurs odorantes. La conversation était douce et joyale. » Encore dans la même lettre : « Bientôt il se forme, selon l'âge, deux camps et par acclamation l'on demande les jeux. A ceux-ci est apportée la balle, à ceux-là une table de jeu. Moi, je fus le premier boute-en-train pour les boules (*sphæræ*), auxquelles, tu le sais, je tiens non moins qu'aux livres. » Enfin le vénérable joueur de boules ajoute : « Et l'heure avertissant, on annonça que l'évêque s'avançait de son appartement. Et nous de nous lever. »

L'année chrétienne réglait la vie du peuple. Les contrats cessaient ou se renouvelaient à une date sacrée, Toussaint, Saint-Martin, Noël, Saint-Jean-Baptiste. Combien nos anciens se réjouissaient en la naissance de saint Jean, vous en avez un indice dans les feux de joie, qui, vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, s'allumaient encore sur nos cimes, par exemple dans la vallée du Rhône. Aussi bien que les conventions particulières, les foires trouvaient leur date dans le calendrier chrétien.

Grâce à l'assiduité au prône, grâce même à l'instruction reçue au foyer, le public ne comprenait pas moins les sacrements que les fêtes. Ils étaient reçus avec empressement. En ses ordonnances 1705, l'archevêque de Lyon admet à la confirmation les enfants « qui au-

ront atteint l'âge de sept ans complets ». Même âge suffit d'après les ordonnances de Vienne 1702. Les parents préparaient l'enfant à la première communion, par l'instruction, la prière et l'obéissance. Sur tel mémorial imprimé et donné aux jeunes communiants, on lisait, entre autres résolutions : « J'aurai une attention particulière à bien sanctifier les dimanches et les fêtes, en m'abstenant de toute action contraire à la sainteté en ces jours spécialement consacrés au Seigneur, en me rendant exactement dans l'église de ma paroisse, pour y assister aux offices divins. » (Un mém. de 1781.)

Toujours sensibles au point d'honneur, nos devanciers n'oubliaient point que réparer c'est un honneur, et le Français trouvait qu'à la franchise il va bien de se confesser. Le sire de Joinville conte que, sur le point d'être massacré par les mécréants Sarrasins avec d'autres chevaliers, il se vit obligé de prendre le rôle de confesseur. « Messire Guy d'Ybelin, connestable de Chypre, s'agenoilla enconste moy et se confessa à moy et je li dis : je vous assol (absous) de tel pouvoir comme Diex m'a donnei. » (LXX.) Ainsi dans l'impossibilité de recevoir l'absolution, ces guerriers voulaient du moins en attester leur désir, par l'humiliation qui en est la condition. Au supplément de la Somme de saint Thomas, nous trouvons cette question : Peut-on, en cas de nécessité, se confesser à un simple fidèle? Le Loyal Serviteur montre Bayard se confessant à un gentilhomme, par défaut de prêtre.

En ce qui concerne les malades, ils recevaient les sacrements en droit entendement. De notre bon roi saint Louis, Joinville dit : « demanda les sacremens de

sainte Eglise et les ot en saine pensée et en droit entendement, ainsi comme il aparut, car quand on l'enhuiloit et on disoit les sept psaumes, il disoit les vers d'une part. » Administré au milieu des siens agenouillés, le malade les bénissait, à l'exemple de Jacob bénissant ses douze fils. Il leur recommandait de prier pour lui et de servir le bon Dieu comme S. Louis le recommanda à son fils aîné, pour « estre ensemble avec li et li loer sans fin » (Joinv. cXLV.) Ensuite, il attendait tranquille ou de retourner à ses travaux ou d'être apposé au peuple de ses pères. A Lyon, les médecins, de par le règlement de leur collège, ne voyaient pas le malade une troisième fois, sans l'avertir de son devoir de chrétien. A leur demande, l'archevêque faisait, 1681, une ordonnance appuyant cet article de leurs règlements, afin que les malades « ressentent, dit le prélat, l'effet des remèdes spirituels aussi bien que des corporels. »

Tel était le respect du mariage qu'au spectacle d'un foyer coupable, le curé, après trois admonestations devant témoins, devait dénoncer au prône les scandaleux comme excommuniés: « avec défense à toutes personnes de les hanter. » (L'arch. de Lyon, 15 avril 1672.)

Sans prétendre à la science, nos populations trouvaient que devant l'Être infiniment puissant et bon, il est de notre intérêt, comme de notre devoir, de lui consacrer notre existence et dans son ensemble et dans ses détails. Cette consécration se renouvelait sensiblement par l'aspersion de l'eau bénite. Procédé non scientifique : toutefois le vin coulait abondamment, encore que nos braves gens eussent la simplicité de ne le tirer que de la vigne.



Enfin la Vie liturgique formait le centre de toute la vie du peuple, comme l'église était le centre de la cité. Souvent celle-ci portait un nom pieux. D'ailleurs, beaucoup de ces localités devaient leur existence à une chapelle qui en avait été le noyau ou à une abbaye qui les avait défrichées ou assainies. On appelait un village : Là-Bénissons-Dieu, comme s'il se fût agi de chanter l'office. Au diocèse de Lyon, sur environ six cents communes, plus d'un quart portent des noms sacrés. La Croix dominait les places publiques. Dans les maisons, la Croix revenait jusque par la forme des fenêtres dites croisées. Les rues portaient toutes des noms respectables, de préférence des noms de saints. Il en résultait que nommer nos localités ou simplement les rues d'une ville c'était former des litanies.

L'accessoire suit le principal. Or chacun rattachait tout son travail à sa prière comme au principal, chacun faisait de toute sa carrière une longue oraison. Et cette carrière se rattachait à la vie mortelle de Jésus-Christ, laquelle ne fut qu'un acte liturgique.

Ainsi de par cette organisation chrétienne qui pénétrait la vie jusqu'à ses détails, les Français accomplissaient leur course terrestre, en se consolant dans le lieu de leur pèlerinage. Au bout du chemin, ils voulaient que leur dépouille mortelle fût déposée autour de l'église. Nous voyons les martyrs des premiers siècles déposés dans les cimetières des catacombes. Le rituel recommande cet antique usage de la sépulture au cimetière. Cependant les hauts personnages, évêques ou princes, demandaient à reposer non loin de l'autel. Dans leurs statues aux mains jointes et aux yeux baissés, ils semblaient suivre la divine louange

qui chante si souvent le futur tressaillement de nos os humiliés. Les corps des paroissiens reposaient autour de l'église. Quand le cimetière n'était pas trop grand, la salubrité publique n'était aucunement compromise et une chose fort hygiénique, la morale y gagnait.

Ainsi notre nation s'unissait au culte catholique dans la vie et dans la mort. Supprimer la Vie liturgique au peuple, c'eût été supprimer l'air et l'eau. Ce qui explique la puissance de répression qui résidait dans l'interdit. N'y avait-il plus moyen d'amener un Philippe-Auguste à respecter le mariage, le pape lançait sur ses terres l'interdit. Dès lors, le peuple se regardait comme enseveli sous le linceul qui couvrait l'autel. Au xv<sup>e</sup> siècle, les Parisiens repoussaient un roi, qui était Henri IV parce que lui-même repoussait la messe : plutôt que d'abandonner sa liturgie, ce peuple mourait de faim. Encore à l'époque où se réunit la Convention, vivace est la piété parisienne. « Si un prêtre portant le viatique passe dans la rue, on voit la multitude accourir de toutes parts pour se jeter à genoux, tous, hommes, femmes, jeunes et vieux se précipitant en adoration. » (Taine, *La Conq. jacob.*, III, ch. 3.)

Voilà quelle fut en notre pays la vitalité religieuse. Où en chercher la cause? Honneur d'abord à nos évêques! Organisant la société française, comme les abeilles une ruche, ils se préoccupèrent surtout du grand service social. Les évêques trouvèrent un appui chez les ordres religieux. Déjà, au iv<sup>e</sup> siècle, notre grand saint Martin nous apparaît entouré de cénobites. Nos moines cultivaient et étudiaient ; mais en tête de leurs exercices, ils plaçaient la divine louange. Au vi<sup>e</sup> siècle, saint

Benoît dit : « Que rien ne soit préféré au travail divin. » Travail divin, parole profonde. Vous étudiez ou vous exercez un métier et vous travaillez pour Dieu ; voilà déjà qui est divin. Mais si vous louez le Seigneur, vous travaillez pour lui et aussi comme lui, car les adorables Personnes se chantent leur pensée et leur amour. En Dieu lui-même, la divine louange forme comme son travail professionnel, son travail divin. Dans la règle bénédictine et dès le prologue, il est déclaré que l'ordre sera une école du service divin. Au chapitre 43<sup>e</sup>, en quelques lignes, trois fois revient l'expression travail divin. Avec son organisation familiale, que son nom indique, l'abbaye fut un centre d'étude et d'agriculture ; mais, couronnant ces travaux par le service sacré, elle demeura le modèle de toute société qui ne veut pas devenir un simple atelier. But final, le service divin fut aussi entre les mains des évêques et des moines le grand moyen de civiliser. Après la prédication et les décrets des conciles, la harpe des suaves cantiques achevait d'adoucir l'âme aux farouches Sauls, Francs et autres envahisseurs. Le plan bénédictin fut suivi par les chartreux dont le fondateur mourut en 1101. Quelques années après, quand saint Bernard, dont nous fêtons, en 1891, le huitième centenaire de naissance, eut apparu, venant, à vingt-deux ans, du château paternel dans la solitude, l'ordre de Cîteaux se mit à sa suite, portant aux siècles futurs, avec la louange la plus affectueuse, le spectacle de la mortification la plus sévère.

Saint Bernard, grand modèle dans la Vie liturgique. Ecoutez comment il unissait sa vie au Calvaire : « Afin de remplacer le trésor des mérites que je savais me

manquer, j'ai composé pour moi un bouquet de toutes les angoisses et amertumes de mon Seigneur. Puis j'ai eu soin de l'attacher et de le fixer au milieu de ma poitrine. » (Serm. 42 Cant.) A ce sacrifice du Calvaire, il ajoutait celui de ses louanges, bénissant le Seigneur jusque dans ses lettres. Combien il goûtait la pieuse mélodie voici deux mots qui le disent : *mel in ore ; in aure melos.* (Serm. 15 Cant.) Avec ce sacrifice de louange, voyez sa générosité, son travail et sa souffrance. Générosité : il quitte un monde brillant et à vingt-deux ans, âge où bouillonne ce sang, que Bossuet, en son éloge de notre saint, compare « à un vin fumeux ». A l'éloge des vaillances de sa vertu, le bréviaire dit : « *egregiam formam* ». Travail : son abbaye abrite sept cents religieux. Il est fondateur de monastères conseiller de princes, d'évêques, du pape. Il parcourt France, Italie, Allemagne. Souffrance : il pousse la mortification jusqu'à se nourrir du pain le plus grossier et de légumes assaisonnés surtout par la faim. Quand il a prêché la deuxième croisade et que les fautes des croisés l'ont compromise, il se voit en butte à des accusations amères. Où va-t-il se consoler ? Dans la Vie liturgique. C'est là que, à l'exemple du moine de Cluny, Grégoire VII, l'abbé de Clairvaux, a puisé ses lumières et ses énergies de lutteur. De là aussi le style, dont l'évêque de Meaux dit : « Qu'y a-t-il de plus ferme et de plus pénétrant que la simplicité de Bernard ? » Au sortir du chœur abbatial, le grand homme emportait cette activité parlante qui souleva le XII<sup>e</sup> siècle. Décédé voilà plus de sept cents ans, il prêche encore. Où donc ? A l'office. Onction, c'est-à-dire force et tendresse, il rend à la Liturgie ce qu'elle lui a donné ;

comme la lampe du sanctuaire brille devant ceux qui l'ont allumée.

Les dominicains dont le fondateur sortait du chœur de la cathédrale d'Osma, formèrent un ordre étudiant, prêchant et chantant ; ce qui était admirablement comprendre le travail de l'apostolat. L'apôtre dominicain, saint Vincent Ferrier, avant de monter en chaire, chantait la messe. Au xvii<sup>e</sup> siècle, M. Olier, curé de Saint-Sulpice, fonda une société qui mit le plus grand zèle à inspirer à la jeunesse cléricale, avec l'esprit de régularité, le goût du service divin. On sait combien saint Vincent de Paul avait l'esprit paroissial. Toute cette activité du clergé en faveur du culte catholique, les rois l'appuyèrent de maintes ordonnances, que les juges, consuls et autres magistrats furent chargés de faire exécuter, notamment en ce qui concernait la fermeture des cabarets durant les offices.

Ainsi, de par son travail et sa prière, notre pays devenait la montagne de la myrrhe et la colline de l'encens. Sans doute, alors aussi bien des fautes, mais fautes individuelles. La société priait : prière des familles, prière de la nation ; car la loi nationale rattachait la vie civile à la Vie liturgique. Individuellement, familialement et nationalement la grande préoccupation de la France c'était de vivre par le service social de Dieu ou la Vie liturgique. Notre-Dame de Paris, Sainte-Chapelle, Saint-Denis, cathédrales dont le pays reste parsemé, à eux seuls ces monuments prouveraient ce goût du peuple français d'autrefois. Oui, en France, de millions de cœurs l'adoration s'exhalait ; comme sur nos montagnes et leurs herbes fleuries, un encens s'élève de chaque tige, avec la psalmodie des oiseaux

qui viennent agiter, du bout de l'aile, ces innombrables encensoirs. Oui, il n'est pas de pays où le Seigneur ait été loué plus qu'en France. Tous nos diocèses ont droit à participer à cet éloge, que portent les ordonnances publiées en 1566 par le cardinal de Tournon, archevêque de Lyon : entre toutes les Eglises de toute la chrétienté, celle de Lyon, pour la psalmodie et les cérémonies de tout le culte divin, obtient un rang de primatiale : « *principatum obtinet* ».

Telle fut devant le Seigneur et son Christ la vie du peuple, depuis son baptême national à Reims, jusqu'au jour où son roi et ses prêtres reçurent le baptême du sang, lors de l'invasion des barbares de l'impiété. Au début, dans sa Déclaration des droits de l'homme, la Révolution mentionna simplement le fait de l'existence de l'Être suprême, sans le moindre souci de son suprême droit, celui d'être adoré par la société, son ouvrage. C'était l'inauguration de la France soi-disant civile ou sans culte social. C'était l'Etat sans Dieu, source et but de toute l'activité publique, donc dieu ou le dieu Etat, avec sa liturgie qui allait consister à observer toutes ses lois et désertier toutes celles de la Religion.

Cette apostasie, cette idolâtrie, n'en accusez pas le peuple. Est-ce que les persécuteurs de 1793 représentaient le peuple ? Le peuple était si peu dégoûté du service divin qu'en certaines régions les habitants, même ceux des champs, se levaient en armées formidables, soulevées principalement par l'indignation religieuse. Sur le territoire entier on redescendait aux catacombes. C'était la messe sous la Terreur. En pleine Terreur, on s'en allait prier autrement que selon le rite de la

Convention ; quoique, au sortir de la messe, on fût exposé à se voir entraîner chez les proconsuls de la guilotine. Le tribunal disait aux fidèles : Renonce à ton fanatisme ou meurs. Il disait aux prêtres : Déprêtrise-toi ou meurs ! Ainsi, au temps des Machabées, des Hébreux persécutés et cachés dans des cavernes s'y laissèrent consumer par les flammes ; tandis que là, en cachette, ils célébraient le jour du sabbat.

En martyrisant nos prêtres, ce n'est pas seulement le service divin que les révolutionnaires voulaient supprimer ; ils détestaient, avec lui, la doctrine qu'il prêchait, surtout l'idée de l'enfer. Au martyr, ces serviteurs de la déesse Raison ou Nature disaient : Cette fois, tu ne nous embêteras plus avec l'enfer. Le jour, où, à Angers, la commission militaire envoyait à l'échafaud le fidèle curé du Louroux, ce jour-là même, un citoyen lui écrivait ceci qui aide à comprendre la haine sanguinaire contre le sacerdoce : « Je viens d'assister au supplice d'une espèce de Père éternel, couvert de chasubles, de soutanes et de crimes. Vive la République ! Il ne damnera plus personne. » (*Essai sur la Terreur en Anjou*, par BOURCIER.)

Malgré les fouilles, on gardait la Présence réelle et l'huile de l'extrême-onction, jusque parmi les déportés, sur les vaisseaux de Rochefort. Aux affreux déserts de la Guyane, les exilés célébraient secrètement ; ils récitaient l'office ensemble à des heures réglées. En a témoigné un de ces confesseurs de la foi, Mgr de Beauregard, évêque d'Orléans. On continuait la louange divine jusqu'à la porte des tribunaux de sang. En février 1794, à Feurs, un diacre M. Duval, retrouve le prieur de Marcilly, le P. Roger, son compagnon de cap-

tivité à Montbrison. Il le salue et le prêtre lui dit : « Etes-vous toujours ferme? Eh bien, laissez-moi finir mon bréviaire et nous parlerons. » Un moment après le tribunal appelle ce prêtre. Le lendemain, exhortant une trentaine de victimes, condamnées avec lui à la fusillade, il ajoute à tous ses sacrifices de louange, son sang. (Mém. de M. DUVAL, archives Lyon.) Le long de sa voie douloureuse, Pie VI avait la présence réelle. Cinquante ans après, la pyxide fut envoyée par l'évêque de Valence à Pie IX, assiégé par la Révolution. L'ayant suspendue sur son cœur, le pape affronta les périls de l'évasion.

Sous la Terreur, on personnifia la déesse Raison dans une idole de chair, une actrice de l'Opéra. Les législateurs accompagnèrent ladite déesse processionnellement jusqu'à Notre-Dame. Là, au milieu du sanctuaire et de l'autel gigantesque préparé à sa divinité, l'idole reçut l'hommage d'un culte officiel et social. L'abominable sacrilège se reproduisit dans nos temples de France. Six mois après, honteuse de pareils excès, la Convention rendit ce décret : Le peuple français reconnaît l'existence de l'Être suprême et l'immortalité de l'âme. Aujourd'hui, le temps laisse reparaître cette inscription au-dessus de l'entrée de nos églises. Décret ridicule; car le peuple avait gardé dans son cœur ces deux dogmes du bon sens avec ceux de la foi.

Un écrivain qui s'est donné la peine d'étudier aux documents, écrit sur le ministre des autels proscrit par la Révolution : « Il enseignait une théorie du monde à la fois consolante et répressive, qu'il rendait sensible par un culte... et le curé catholique, orthodoxe en communion avec le pape, était à peu près aussi in-



dispensable au village que la fontaine publique. Lui aussi, il étanchait une soif, la soif de l'âme ; hors de lui, il n'y avait point d'eau potable pour les habitants. » (TAINE, *Gouv. rév.*, IV., ch. 1.) L'historien se rencontre avec le psalmiste : Auprès de Vous est la source de la vie.

En 1798 furent publiés des exercices à l'usage des catholiques qui sont privés des saints offices. Remarquez ce mot *privés* : c'était une soif au cœur. Voici quelques extraits de ces Exercices : « Il faut donc s'assembler en famille, faire en commun les prières du saint sacrifice de la messe, s'édifier les uns les autres par des hymnes. — Au *Dominus vobiscum* : Mon Dieu ! quand entendrons-nous votre ministre nous annoncer que vous êtes avec nous ? Quand le verrons-nous baiser l'autel ? — Au *Credo* : O sainte Eglise romaine, je vous voue un attachement inviolable. O arche sainte, je le crois, hors de vous on ne peut être sauvé. Les persécutions que vous endurez ne me scandalisent point ; elles affermissent au contraire ma foi, puisque votre divin époux vous les a prédites. » Cantique avant les vêpres :

Seigneur, notre plus douce étude  
Était d'honorer ces grands jours.  
Nos temples sont-ils pour toujours  
Changés en une solitude ? (*bis*).

Enfin, en 1802, le jour de Pâques, à Notre-Dame de Paris fut entonné le *Te Deum* de la résurrection des églises de France à la Vie liturgique. Le cardinal légat officiait, en présence du premier consul, entouré de ses braves, comme Clovis à Reims. Dans sa reconnaissance, le peuple allait permettre au fameux capitaine de s'asseoir sur le trône de Clovis.

### III. ÉCLIPSE CHEZ NOUS DE CES SPLENDEURS

Depuis ce rétablissement, voilà un siècle. Eh bien, au sujet de cette Vie liturgique, principal ressort de la vie du peuple franc, principale nourriture de l'esprit public, principale consolation des âmes, où en sommes-nous ?

Vraiment, pour glorifier le nom divin, notre époque aura réalisé d'admirables choses. Des cités anglaises ont vu reparaitre en plein soleil le cérémonial catholique. Depuis 1896, au boulevard du mahométisme, à Constantinople, dans Stamboul, apparaît la procession de la Fête-Dieu. A Carthage, sur la colline de Byrsa, vient de s'élever une cathédrale. Lors de la consécration le cardinal, qui succédait ainsi à saint Cyprien, officiait en présence de l'héritier présomptif du bey et les canons musulmans tonnaient en l'honneur du culte catholique renaissant sur les ruines de Carthage. Au centre de l'Afrique, sur les lacs est arborée la Croix. L'Extrême-Orient organise le service divin. En 1899, l'empire chinois, environ dix fois plus peuplé que la France, a reconnu la Religion, des églises, dit le décret, étant construites dans toutes les provinces. Nos missionnaires ont porté la divine louange jusqu'au îles de l'Océanie, au point du globe opposé à nos pieds. Combien de fois a-t-on dédoublé les diocèses aux Etats-Unis et chez nos frères du Canada ? Aux missions nous avons fourni et des sacrificateurs et les objets du sacrifice. Sur une offrande annuelle d'environ sept millions, la Propagation de la Foi reçoit de la France plus de quatre millions.

Mais tandis que nous contribuons à l'installation de

la Vie liturgique au loin, n'aurions-nous pas à la sauver chez nous? En ce siècle, nous aurons reçu de Pie IX la tradition écartée au XVIII<sup>e</sup> siècle. Nos écrivains auront célébré cette Année chrétienne « qui était autrefois et qui doit toujours être la joie des peuples, la lumière des doctes, le livre des humbles ». (D. Guéranger, *Année lit.*, préf.) Au milieu de nos agitations révolutionnaires, une admiration raisonnée a relevé les arts liturgiques du moyen âge, par exemple son plain-chant. Il ravivera la prière, selon ce vœu de l'abbé général de Cîteaux approuvant, 1899, le graduel de l'ordre: *abundantior in cœnobiis fiat vita spiritualis et liturgica* ». Nous aurons construit des milliers d'églises et d'admirables monuments, comme notre basilique de Fourvière.

Du haut de la Croix, Jésus dit à sa mère, en désignant saint Jean : « Voici votre fils ! » L'Évangile ajoute : « A partir de ce moment, le disciple la reçut chez lui. » Fille de saint Jean par saint Pothin, l'Église de Lyon témoigna toujours à la sainte Vierge une dévotion vraiment filiale. De la presque île marchande où saint Pothin l'avait présentée, cette dévotion gravit la colline en face. Elle s'y fit comme un trône de l'antique place romaine ou *Forum*.

Sur ce Forum-Vieil ou Fourvière, quel monument notre piété vient d'élever ! Avec son abside élançée notre chapelle apparaîtra, gracieuse, sanctuaire déposé sur la verte colline. Avec ses tours arborant au-dessus de la cité la Croix, comme un drapeau, elle se dressera nouvelle forteresse de David. Au-dessus de la vaste crypte, la triple nef aux colonnes soulevées par des aigles symbolise, non seulement l'élé-

vation de la prière en général, mais encore l'élan du *Magnificat* : « Mon âme a tressailli en Dieu, mon Sauveur. » Ajoutez, sauveur même contre les ennemis d'ici-bas. Sur tous les points du monument, ces anges et ces aigles, toutes ces ailes ne redisent-elles pas : *exultavit*? Des versets du *Magnificat* la voûte apparaît parsemée, comme un firmament. Le temple a son orgue extérieur, carillon au clavier mélodieux. Le bourdon qui, sur sa lèvre de bronze, large de plus de deux mètres, porte *Magnificat anima mea Dominum*, fera rayonner sur le pays l'annonce des jours, où il faudra chanter les grandeurs de Dieu par le cantique de Celle que toutes les générations diront bienheureuse. Vraiment chef-d'œuvre par l'ensemble, le monument forme une basilique ou palais royal, offert à la Reine des anges et des hommes. Et comme ce temple a été construit, non avec des impôts, mais des offrandes, pièces du riche, sous du pauvre, il demeurera bien un monument rappelant que, encore à la fin de quatorze siècles, les Français de Lyon entendaient garder la mère du Sauveur, comme leur mère, chez eux. La dédicace a eu lieu le 16 juin 1896, année du XIV<sup>e</sup> centenaire du baptême de Clovis. Ainsi, nous mêlions à nos hommages ceux du passé, soit plus de quatorze siècles de *Magnificat* sur les lèvres des Francs et des Gallo-Romains.

Sacrifice eucharistique, sacrifice de la souffrance, y compris l'humiliation des pécheurs qui s'y convertissent et sacrifice de la louange en un perpétuel *Magnificat*, vraiment cette basilique, quel autel immense !

Mais le mot église veut dire assemblée. Que sont devenues nos assemblées? Dans nos montagnes du centre, par exemple au diocèse de Mende, beaucoup

de paroisses ne savent guère ce que c'est que désertter la messe. Là, quand les hommes partent pour le service divin, rien ne les arrête, ni froid, ni tourmente.

Ce qui n'est pas moins beau que cette fidélité, c'est le zèle qui a inspiré à des prêtres de relever des corporations vouées à la divine louange. Nous avons besoin de ces hommes chantant l'office, tout le long de l'année, jour et nuit. Nés dans les temps modernes et dévoués à nos nécessités actuelles, mais pénétrés de l'esprit des anciens âges, certains instituts ont gardé, dans la mesure possible, la prière publique et sociale. Ainsi après avoir passé une longue matinée auprès des enfants du peuple, travaillant beaucoup pour enseigner et autant pour faire écouter, les frères des écoles chrétiennes se prépareront à la seconde moitié de leur journée par la prière. Ce ne sera pas une prière quelconque : ils réciteront les vêpres, ne pouvant les chanter.

Durant la guerre de 1870, les aumôniers militaires virent un réveil de foi, qui aurait émerveillé des Joinville et des Bayard. Dans une ambulance, près de Lyon, comme on avait amené des Alsaciens qui ne parlaient pas français, l'aumônier les engageait à simplifier leur confession. Oh ! non, répondaient ces chrétiens. Puisque c'est la dernière, il faut bien la faire. Alors ils plaçaient entre eux et le prêtre un compagnon qui servait d'interprète. Cet interprète s'improvisait aussi prédicateur, pour exciter à la contrition.

Néanmoins, au service divin, notre relâchement est devenu déplorable. Prenez l'assistance à la messe, affirmation d'une vie catholique, entretien de cette vie par l'instruction. Même en des cités qui gardent un

renom de piété, combien d'hommes, déserteurs du service divin ! Sur tels points du territoire, en pénétrant dans l'église, du moins aux dimanches ordinaires, vous croiriez que toutes les femmes sont veuves et, pour comble de malheur, privées de leurs fils. La prière des hommes vaut-elle plus que celle des femmes ? La prière liturgique est sociale. Or les hommes sont les chefs des maisons. Tandis qu'ils désertent leur poste à l'église, les cabarets regorgent, ce qui veut dire : à la place du repos, suicide par l'intempérance ; à la place de la prédication, entretiens de toute espèce ; à la place des cantiques, vociférations. Vous direz : En s'interdisant l'église, ceux-là se traitent comme ils méritent ; d'autant que le IV<sup>e</sup> concile de Latran a décrété que le catholique infidèle au devoir pascal sera privé de l'entrée de l'église et, après sa mort, de la sépulture chrétienne. Mais bien des gens qui se disent religieux, se dispensent eux-mêmes de l'assistance à la messe pour un malaise à peine senti, pour une pluie qui n'est que rosée. D'autres sont fidèles au devoir essentiel, de la messe, à la condition qu'ils s'y tiendront assis, excepté un instant à l'élévation, surtout qu'ils échapperont à toute espèce de prône. Quand ces gens ne sont pas des ignorants, ils le deviennent. Ils finiront par manquer même la messe, faute de la comprendre.

Le dimanche est le jour de notre repos, mais avant tout, le jour du service divin ; puisque dimanche, plus expressif que sabbat, signifie jour du Seigneur. Quant au repos de l'homme, en quoi consiste-t-il ? A se remettre en place, selon le sens naturel du mot reposer. Or l'homme est un corps et une âme. Donc il y aura repos de votre corps ; si vous chômez ou restez

sous votre chaume, dans la vie de famille. Il y aura repos de votre âme ; si, au lieu d'être inactive ou agitée, elle s'élève dans les jouissances de la pensée et du sentiment.

Au saint jour, chaque école publique formait de ses élèves une colonne qui se dirigeait vers l'église, comme une guirlande de fleurs portée au pied de l'autel. Ainsi, nos petits Français se trouvaient-ils endimanchés au cœur, comme au corps. Un progrès est venu, qui a supprimé cette poésie à des milliers d'enfants, hélas ! surtout aux pauvres ! On se rappellera l'exhibition des bataillons scolaires. Le dimanche matin, le petit soldat, une fois bien mouché par sa mère, prenait le fusil sur l'épaule et s'en allait loin de l'église promener sa vaillance. Quand il revenait, il était bien las : il avait entendu entre autres choses, des commandements qui ne valent pas le décalogue. Que voulez-vous obtenir de ces marmots en képi ? disait un spectateur. Une voix peu exercée à la divine louange répondit : Qu'au moins ils n'aillent ni à la messe ni au sermon.

Avec la sanctification du saint jour, ce qui a baissé dans notre vie religieuse, n'est-ce pas la discipline de la pénitence, l'expiation sociale. En 1897, dans sa brochure, *Une autre Chine*, le vicaire apostolique du Tche-Kiang relate que chez ses chrétiens le carême reste une série de quarante jours maigres. Il avait cru bien faire en sollicitant des adoucissements : « J'ai dû, dit-il, cacher dans les archives les permissions obtenues. » Chez nous, çà et là encore de beaux exemples. Des personnes, que leur travail exempte, ne veulent pas de l'exemption. D'autres s'ingénient à compenser la pénitence ecclésiastique. On citerait de beaux traits.

Néanmoins à nous s'adresse cette plainte du pape, en son encyclique, 22 décembre 1885 : « On regarde comme un fardeau accablant, l'obligation de s'abstenir de tels mets et d'observer le jeûne, quelques jours de l'année. » Comment un chrétien qui recule par lâcheté devant les observances de la pénitence publique, oserait-il seulement prononcer l'hymne : *Audi, benigne Conditor?* Triste cercle vicieux : nous n'observons plus toute la pénitence traditionnelle ; parce qu'en cette fin de siècle nous voilà trop affaiblis, et nous allons nous affaiblissant de plus en plus, à mesure que nous évitons tout effort. Les tempéraments ont fléchi, mais voyez combien de ces faibles tempéraments acceptent les épuisements et énervements des plaisirs. Nous avons horreur de l'idée de privation. A l'idée que, tel jour, il ne sera permis qu'un seul vrai repas, déjà l'estomac nous fait mal.

Oui, tempéraments affaiblis et conditions de nourriture bien changées. Aussi l'autorité fait des réductions. Mais, remarquez, ce n'est pas telle pénitence que nous fuyons, c'est la pénitence. On se déclarera incapable, avant d'avoir essayé. Sous prétexte qu'on ne saurait garder toutes les observances, on n'en gardera aucune. « Et comme on est incapable, dit dom Guéranger, d'avoir même l'idée de suppléer par d'autres pratiques de pénitence à celles que l'Eglise prescrit ; il en résulte que, sans s'en apercevoir et insensiblement, on arrive à n'être plus chrétien. » (*Année lit. Pratique du car.*) En effet, le fond de la Religion, c'est l'idée de rédemption ou d'expiation. Ces catholiques qui attendent le purgatoire pour commencer à faire pénitence, admettons la sincérité de leur foi. Mais fran-



chement, ont-ils grande envie d'être en présence du Seigneur, dès qu'ils auront cessé d'être voyageurs? Au fond, leur disposition n'est-elle pas d'en prendre à leur aise ici-bas, en attendant les choses d'outre-tombe? Ah! pourquoi le voyage au Paradis n'est-il pas un train de plaisir? Des jeûneurs s'engageront à demeurer, sans aucune nourriture, plusieurs semaines, se livrant en spectacle à des curieux; et voilà des chrétiens qui, sous les yeux du juste Juge, n'ont plus le courage, en certains jours, de laisser de leur nourriture quelques bouchées! Ces mêmes amollis, quelles marches et privations n'accepteraient-ils pas, devant une loi de l'Etat? Amenez un spécialiste capable d'effacer les rides ou de réparer la brèche des dents, le tout moyennant quarante jours de jeûne. Accepteront-ils? A l'instant; et durant tout ce nouveau carême, qu'on ose leur parler de collation! Les saints de l'ancienne loi pratiquèrent la pénitence extérieure et sociale; et nos anciens n'eurent pas assez d'esprit, pour ne faire pénitence qu'en esprit.

Il est vrai, si pratiquement trop de catholiques se mortifient autant que les hérétiques les plus opposés en principe à toute compassion à la Passion; la Providence trouvera, dans les malheurs individuels et dans les fléaux, de quoi nous faire payer notre oubli de la pénitence individuelle et sociale. En attendant, le nom chrétien est humilié chez nous. Les musulmans pratiquent le Ramadan, un mois de jeûne en l'honneur du Coran, un mois durant lequel les pauvres ouvriers subissent, du lever au coucher du jour, les plus rudes travaux, sans manger, sans oser boire de l'eau, et cela par toutes les saisons; car le Ramadan, mois

lunaire suit le cercle de l'année : « Celui, dit le Coran, qui sera malade ou en voyage, jeûnera ensuite un nombre égal de jours. » Les impies prétendent que bientôt nous ne distinguerons plus le gras d'avec le maigre. Voilà comment nous avons répondu aux bravades sacrilèges des saucissonniers du Vendredi Saint, inaugurées en 1869, à la veille d'humiliations inouïes. Nos calamités ont inspiré des pèlerinages, mais presque point de pénitences publiques.

Tandis que nous fléchissons comme le bois vermoulu, l'impiété nous achève par une sensualité sans frein. Elle multiplie les cabarets, où, avec la vertu, la santé périt. L'impiété invente ses solennités à elle. Oui, en dépit de la netteté de la langue française, elle a décoré du nom de fête des rassemblements grossiers. La vogue, *vulgus*, ne fut d'abord que la visite des voisins à une paroisse à l'occasion de la patronale. Aujourd'hui vogue signifie dévergondage public avec autorisation. Cela dure un dimanche, un lundi, un mardi, tout un triduum, voire une octave. Nos anciens qui fermaient les cabarets durant la prière publique, soupçonnaient-ils que des Français, même aux saints jours de Pâques ou de Pentecôte, en rempliraient toutes les heures par des cavalcades, des séances de gymnastique, des courses aux chevaux ou aux ânes ? On a osé donner le nom de fêtes de charité à des charivaris ; comme si le plaisir des sens n'était pas, par tendance, égoïste jusqu'à rendre victimes femmes et enfants, livrés à la misère noire. Autrefois la part du pauvre, c'était souvent le morceau découpé sur la table de famille, avec un tel respect qu'on l'appelait la part-Dieu. Maintenant, la part du pauvre, ce seraient les rebuts des joueurs et des jouisseurs.

Traditionnellement le carême forme la grande retraite préparatoire aux Pâques. On a imaginé une réduction, une miniature : huit jours, trois jours et voilà tout. Bien plus, la veille de Pâques, tel qui aura passé même le carême sans effort et sans prière, sans prédication et sans messe, se jettera au confessionnal, et pour disposition à la communion pascale, n'apportera que sa franchise faiblement repentante.

Pour guérir notre corps, nous voulons des spécialistes. S'il faut sauver notre âme et même notre corps avec, nous craignons un confesseur très éclairé. Saint Louis mourant dit à son fils aîné : « Confesse toy souvent et esli confesseur preudome ». (Joinville, CXLV.) A ce propos, disons que la vie chrétienne consiste à vivre en état de grâce, avec la confession comme moyen de s'y maintenir ou de le recouvrer. Ayez donc votre jour de confession. Ainsi le prêtre aura le loisir d'être et confesseur et directeur. Vous n'irez pas ajouter à son accablement, aux jours où le confessionnal est assiégé. Evitez le scrupule de ceux qui n'ont confiance de posséder l'amitié de Dieu qu'aux heures qui séparent la confession de la communion. Quelques-uns semblent ne tenir à l'état de grâce que pour cet intervalle.

Au XVII<sup>e</sup> siècle les médecins lyonnais ne voyaient pas le malade une troisième fois, sans l'avertir de son devoir. Au dernier siècle, à Lausanne, le célèbre Tissot était appelé auprès d'une malade qui se livrait au plus violent désespoir. Le médecin craignait qu'un tel trouble ne hâtât le moment suprême. Alors, lui protestant, il avertit qu'il était temps de recevoir les sacrements. La malade accepte la visite de la Religion

comme le seul bien qui lui reste. Elle écoute, prie, et la voilà résignée, consolée. Le lendemain, le docteur trouve la fièvre éteinte.

Aujourd'hui beaucoup de nos médecins agissent en chrétiens ; mais combien qui semblent n'être à leurs yeux que les vétérinaires de la bête humaine ? Qui dira le nombre de catholiques trépassés sans sacrements ? Et que de fois, sur la lettre de faire-part, après les mots d'usage : muni des sacrements, il faudrait ajouter : sitôt qu'il eut perdu la tête !

Ce malheur tient surtout à deux causes : ignorance et mauvaise volonté. Ignorance : des sacrements que sait le malade ? Souvent cette seule chose : que l'extrême-onction est administrée en danger de mort. Mauvaise volonté : tel attachait son cœur aux vanités du chemin, si fort que la mort lui paraît, non plus une séparation, mais un arrachement ; tel aurait à faire non seulement une préparation, mais encore des réparations ; tel autre a déserté non seulement l'église, et l'instruction qui s'y donne, mais toute réflexion salutaire ; celui-ci a poussé la mauvaise volonté jusqu'à nier Dieu, c'est-à-dire, sur l'existence du Juge, faire éclater ses regrets.

De plus, souvent nos malades sont comme prisonniers d'un entourage ignorant ou impie. A l'entourage, le prétexte ordinaire est celui-ci : Il sera frappé. Sans doute notre attachement à cette vie sort d'un instinct qu'il faut ménager. Mais craint-on de frapper quand on court chercher le notaire et qu'on l'amène en toute hâte comme sur les épaules ? Il est vrai, la présence du notaire dit au malade : c'est dangereux, mais aux autres : vous vous portez bien ; je vais vous laisser une raison

de plus de continuer. Frappé! Mais ce malade ne l'est-il pas déjà? Le voilà frappé par la douleur, frappé par les visites du médecin, frappé par l'entassement des remèdes. Il est frappé et de quoi? Sans doute de la peur de mourir. Cependant mourir, chose rapide. Mais après? Si le malade a la foi, il se dit : Après cela, Paradis ou Enfer. S'il n'a pas la foi, est-il absolument sûr d'avoir raison contre tout l'univers catholique? Dans ces deux cas, le voilà frappé d'une crainte, la crainte d'être frappé de cette sentence : Au feu éternel ! De là une fièvre qui, à elle seule, le rendrait inguérissable. Il ne reste qu'un refuge : l'espérance ou de guérir ou d'entrer dans un monde meilleur, pratiquement la visite du prêtre. D'abord cette visite honore la dignité du malade : car ce visiteur va chez les gens et non chez les bêtes. Ensuite c'est lui qui prêche le quatrième commandement, donc le soin des malades. Il représente la Religion, qui, au milieu de l'irréflexion et des contradictions des mondains, affirme l'immortalité, explique la souffrance, moyen d'expiation et de mériter. Il est ministre des sacrements, aux consolantes cérémonies, aux effets profonds. Le malade sera frappé ! De la part d'un impie, parler ainsi serait plus habile que de conseiller un refus absolu. Quant à Satan, il joue sa dernière partie et il s'applique.

On dit : mourir comme une bête. Comment les bêtes meurent-elles? Sans espoir, mais aussi sans désespoir. Il faudrait dire encore : soigner un malade comme une bête. Un être chéri mourait. Autour de lui les regrets étaient sans mélange ; car il ne laissait point d'héritage. Beaucoup de remèdes ; beaucoup de paroles tendres ; mais pas une prière, pas une idée de se revoir

par-delà cette terre. Ce mourant, c'était le chien. Rendre à ses gens les derniers devoirs, est-ce seulement fournir au corps des remèdes puis un cercueil? C'est encore et surtout procurer au cœur étouffant la suprême et unique espérance, puis à l'âme, si elle vient à trépasser, la prière.

L'idée de mourir sans sacrements vous effraie. Vous voulez sortir de ce monde, vraiment muni des mérites de l'Agneau contre la suprême justice. Eh bien! gardez cette consigne de l'Évangile, adressée même aux plus valides : « Soyez prêts ». Retenez la parole de saint Jacques : « Que le malade introduise les prêtres. » Cet apôtre ne dit pas ; accepte ; il dit « introduise », ou, selon l'énergie du texte grec : « Que lui-même, et pour lui-même, il les appelle. » A tout malade de bonne volonté le prêtre n'a jamais à dire que des choses encourageantes. Avec votre chef religieux, vous parlerez de la suprême espérance : c'est l'infusion au cœur. D'abord, vous vous frapperez la poitrine humblement. Une fois ce devoir accompli, vous vous serez assuré contre une surprise. Et puis, en état de grâce, vous ne souffrirez pas sans mérite. Enfin vous attendrez avec patience, ou de retrouver votre santé ou de recevoir, par précaution, le Pain du grand voyage. Voilà le procédé pour faire entrer chez un malade une joie capable de lui faire du bien et au cœur et au corps : « *serena lætitia* » comme dit le rituel. O prêtre, toi, le haut représentant de la suprême espérance, l'ignorance et l'impiété te caricaturent chez nous en croquemort. Mais tu gardes le droit de pénétrer chez un malade. Entre autres titres, le jour où ses parents te demandaient pour lui le baptême, déjà par là même ils te

priaient de le visiter au soir de son voyage. Si ta douceur ne rencontre que l'endurcissement, ne t'afflige pas trop. Sur l'âme d'un malade, le premier qui a charge d'âme, c'est lui : *inducat*. Souviens-toi du mauvais larron refusant d'être sauvé à côté du Sauveur.

Tant que l'impie ne possédera pas un remède contre la mort, il n'a pas grande chance d'entraîner les âmes définitivement. Impuissant à bannir la mort, il a la malice de l'empêcher de prêcher. A cet effet il a inventé des funérailles dites enterrements civils. Abus des mots, car tout enterrement de citoyen est civil. Voilà que le mot enterrement lui-même deviendrait impropre, les mêmes profanateurs voulant que les corps soient brûlés. Les païens ont pratiqué cette crémation, mais le dogme de la résurrection a familiarisé les chrétiens avec l'idée qu'au cimetière le corps dort, attendant un glorieux réveil. A cette question : Est-il permis de commander de faire brûler son cadavre ou celui d'autrui ? le Saint-Office, 19 mai 1886, a répondu : Non.

Nous aurons vu, chose inouïe, une véritable rage d'effacer les différences, que la Religion établit entre la mise en terre de la dépouille d'une âme immortelle et l'enfouissement des brutes. Jamais les païens n'auraient voulu être privés de la sépulture pieuse. Dans leurs poésies, vous entendrez un jeune guerrier recommander à son compagnon, en cas de malheur, d'ensevelir ses restes sous le tertre traditionnel :

Sit qui me raptum pugnâ pretiove redemptum.  
Mandet humo solitâ... (Énéide IX).

Le cimetière, comme ce nom l'indique, c'est le dortoir, dortoir où le corps attend la résurrection. Donc

ou le cimetière est une propriété chrétienne ou il perd son nom. Aussi, à travers les siècles, il resta simplement paroissial. Près de ce champ béni, les générations vivaient avec leurs trépassés, plutôt invisibles qu'absents. A la Révolution, le pouvoir a commencé à traiter en maître les cimetières. Un décret, 30 déc. 1809, attribue aux fabriques le « produit spontané » des cimetières. Aujourd'hui l'Etat se pose en maître absolu. La Religion traitait le champ des morts comme un reliquaire; aujourd'hui, il tend à n'être plus qu'une dépendance de la voirie, un jardin des plantes par dessus les morts. Aujourd'hui, des gens qui crient la liberté des opinions protesteront en pleines funérailles, contre la foi qui a donné au défunt sa suprême espérance. Voyez : ils accompagnent le cercueil, tout le long du parcours, excepté l'église. Pendant la grande prière, ils stationnent à la porte ou se consolent au cabaret. Ils ont manqué la prière, principal de l'enterrement, donc l'enterrement.

En ce qui vous concerne, repoussez même les pratiques de mauvais goût. L'Eglise conseille d'orner de fleurs le petit enfant, décédé innocent ; elle les interdit sur le cercueil de l'adulte. Or, voilà que la croix du drap restera voilée par un monceau de couronnes. De cela votre défunt n'a que faire et il tirerait grand parti de la moindre aumône ou prière. Des laïques se sont mis à faire des discours sur la fosse béante. Les choses parlent bien assez d'elles-mêmes. Telle harangue n'était qu'un étalage : pose et style prétentieux, éloges contre la vérité, énumération des brisements de la mort, sans une nette parole d'espérance, finalement une misère de plus. Laissez donc à la Religion le dernier mot. Il est si consolant.



*Requiem* ! Evitez de répandre de ces *memento*, où l'éloge outré abaisse la sainte Ecriture et va même contre votre pieuse intention, en ôtant aux lecteurs l'envie de prier.

Niaisement l'impiété a inventé le mot mariage civil, comme si tout mariage<sup>m</sup> de citoyen n'était pas par là même civil. Si Dieu veut l'adoration de l'individu, apparemment il tient plus encore à celle de la famille. Et quand donc la famille l'adorera-t-elle, si ce n'est à son aurore, par les prémices de sa vie ? Le peuple comprend que, à des noces qui sont vraiment des noces, le premier invité de droit ou plutôt le seul capable d'unir, c'est Celui qui, au commencement, fit l'homme et la femme. A propos de ceux qui, après la formalité civile, commencent leur maison par le sacrilège, contentons-nous de redire le cantique par lequel s'ouvre la messe du mariage : « Heureux ceux qui craignent le Seigneur et qui marchent dans les chemins qu'il a tracés ! »

Sans les comparer aux énormités mentionnées ci-dessus, signalons les inventions du mauvais goût dans le service divin. Saint Bernard blâmait tel pavé d'église tout orné d'images de saints sous les pieds du public et, dans les cloîtres, sur le marbre, des singes, des lions, des centaures. « Ah ! pour Dieu, s'écriait-il, si on n'a pas honte de ces inepties, pourquoi, oui, pourquoi ne recule-t-on pas devant ces prodigalités ? » (*Apol. à Guillaume*, XII.) Au XIII<sup>e</sup> siècle, l'ogive se dressait humble, pure, élevant les âmes : l'ogive, vrai *Sursum corda*, en architecture. Plus tard on la força de se compliquer et de se tourmenter, afin de faire feu et flamme. Quand elle eut ainsi flamboyé et distrahit la prière, on

la remplaça par ce style rabougri, tout terrestre, du xvii<sup>e</sup> et du xviii<sup>e</sup> siècle. Au moins notre époque aura eu le mérite de nous rendre l'ogive simple et priante de l'admirable xiii<sup>e</sup> siècle.

Aujourd'hui le mauvais goût en prend encore à son aise. Ainsi, en maints endroits où la nef est spacieuse, s'introduit dans le saint des saints quiconque veut franchir le seuil. Remarquable sans-gêne.

Avec le sans-gêne, c'est, dans l'ornementation, une sorte d'intempérance. Le cérémonial des évêques permet les fleurs, mais il n'est pas responsable des exagérations. L'autel doit rester un calvaire. Il faut qu'aucune idée n'y soit plus en évidence que celle du sacrifice. Même dans une solennelle exposition, que le trône laisse paraître l'autel ; car c'est par la Passion et la Croix que le Christ est parvenu à sa gloire. En 1746. Benoît XIV a réprouvé les croix d'autel trop petites. Il faut que la Croix apparaisse bien aux regards des chrétiens. Placez-vous au chevet de l'église la statue du patron ? Au moins que cette statue ne semble point faire corps avec l'autel. L'autel n'est pas piédestal, mais calvaire et résidence de la Présence réelle.

Nos devanciers aimaient la Croix jusqu'à vouloir que les édifices sacrés fussent d'immenses croix.

O églises de nos anciens, monuments solides et élevés qui dites à votre manière : *Sursum corda !* monuments dont les cintres font l'inclination ou dont les ogives montent comme des flèches et dont les vitraux laissent rayonner la figure recueillie ou souriante des élus, descendus ce semble, pour honorer nos fêtes ; monuments où les sculptures, faciles à lire, qui embellissent l'immense croix et s'y attachent, représentent les

dons par lesquels nous nous unissons au sacrifice de l'Agneau ; monuments où toutes les pierres, par leur ensemble harmonieux, forment un pavillon à l'autel, le transept représentant les bras du Crucifié, et l'autel marquant où repose sa tête ; monuments pleins d'éloquence, qui chantez le sacrifice du Sauveur, avec invitation à nous de nous sacrifier avec lui : monuments admirés de tous et vénérés des chrétiens ; que les impies vous volent au bon Dieu, vous désaffectent, c'est-à-dire vous affectent à toutes les idoles du jour ; ô nos églises, même déclarées panthéons, vous étendez encore vos bras en forme de croix, pour rappeler l'Homme-Dieu et en appeler à lui ! Chacune de vos pierres dira la volonté de ceux qui vous ont fondées et sera marque de propriété. Chacune de vos pierres dira encore : Par lui-même, à vous, Dieu le Père, tout honneur, *honor et gloria !*

Ainsi la paroisse où tant d'âmes pâtiennent de la passion qui est la présente vie, l'église, centre de la paroisse, l'autel, centre de l'église, la croix, centre de l'autel, la croix, image du sacrifice du Fils de Dieu et signe de la direction à donner à nos sacrifices, par là même abrégé de la Religion, voilà l'organisation que le Seigneur a faite. Si on y dérange quelque chose, on fait acte de profanation ou de mauvais goût.

L'église est la maison de la prière. Donc, regardez comme une audace de mauvais goût certaine musique. Saint Thomas nous rappelle que saint Jérôme s'indignait contre ceux qui chantent dans le saint lieu comme sur la scène, non pour la dévotion mais pour l'ostentation ou la délectation. (II. II., q. xci, 2.) Certaines messes musicales ont si peu égard au texte,

qu'elles vont jusqu'à en troubler la disposition symbolique, faisant par exemple chanter vingt fois *Kyrie*, que nous devons ne répéter que neuf fois. Avec cette harmonie, oraison, préface et *Pater*, produiront le contraste le plus heurté. Enfin, le public y remarquera tout, excepté le sacrifice. Messe en musique, disons plutôt messe à côté de la musique. Il faut attirer, oui, mais attirer à Dieu. La prière est une élévation vers le Très-Haut et non vers un artiste. Or, ce qui élève vers le Très-Haut, c'est la louange qui nous découvre en lui une eau vive, pour le cerf altéré. Dieu veut-il qu'afin de le glorifier, on cherche des ressources, en remplaçant à l'église la grand-messe par une aubade et les vêpres par une sérénade? Allons-nous au temple pour écouter *Gloria* et *Credo* en amateurs ou pour les chanter en fidèles? Moi, tel chrétien, *credo, confiteor, exspecto* ! car il est remarquable que *Credo* est formulé pour être prononcé individuellement. Eglise signifie assemblée et assemblée du peuple, donc au peuple d'y chanter et en peuple. Certaines voix se produiront en un solo plein de suffisance, voire de noblesse. Qu'en aurait dit saint Paul? Après un sermon de carême, une femme se fit entendre, un quart d'heure. Quelle fut cette musique? A la sortie, un assistant la caractérisa d'un seul mot : Eh bien, dit-il, si ce soir, quelqu'un a renoncé au théâtre ; le voilà bien attrapé. Dimanche, concert religieux dans la paroisse X. Vendredi-Saint, à deux heures, sera exécuté le bel oratorio de X..., avec soli et chœurs, sous la direction de M<sup>me</sup> \*\*\*. Ne voyez-vous pas le Christ indigné reprendre son fouet? Ma maison s'appellera maison de la prière. Prenez le recueil de nos vieux cantiques, ils ont des sentiments et aussi des

idées. De nos jours, des cantiques ont eu du succès, lesquels offraient peu d'idées. Certaines paroles dépassent la sensiblerie, jusqu'à la sensualité.

Par rapport à la pratique chrétienne, il existe un mauvais goût qui s'appelle dévotionisme ou contrefaçon systématique de la dévotion. Le mot *Religion* signifie lien. (LACTANCE *Div. Inst.* IV.) La Religion est le lien entre le créateur et nous créatures. Comme vertu la Religion est la disposition qui nous porte à garder nos liens avec Dieu comme maître; croyances, commandements, service sacré: Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et ne serviras que lui. La piété, c'est la Religion nous portant à servir Dieu comme père: Notre Père qui êtes aux Cieux! La dévotion, c'est la Religion nous portant à servir Dieu jusqu'au dévouement: « Ils offrirent au Seigneur, avec une âme empressée et dévouée, les prémices de leurs biens pour tout ce qu'il y avait à faire au tabernacle ». -(Ex., xxxv.) Ce dévouement, nous en parlons au *Memento* des vivants: *nota devotio*. En la secrète du dimanche après Noël, l'idée de piété s'unit à celle de dévotion: *gratiam nobis piæ devotionis obtineat*. L'âme dévote sera empressée d'aller au service public de Dieu, même quand il n'y a pas commandement. Elle ajoutera des hommages de son inspiration à elle, mais toujours en conformité avec l'esprit du culte social. Au contraire, la fausse dévote abaissera et réduira toute la vie religieuse à une pratique secondaire, voire à un détail, tout le reste disparaissant aux yeux de l'âme. Telle personne ne finirait pas sa journée, sans avoir récité certaines formules qu'elle appelle: mes prières. Mais aller à cet office paroissial? Oh! il est bien vieux. Etouffer cette jalousie? Il faut

drait un effort. Offrir le sacrifice de la pénitence ecclésiastique? Je n'en éprouve pas l'attrait. Ne point empoisonner à coups de langue, la direction paroissiale? Mais ce n'est que le IV<sup>e</sup> commandement, sans façon et tout uni! Dévotion, chose naturelle, grande, précieuse, épanouissement de la vertu de religion. Dévotionisme, chose mesquine, vrai parasite de la Vie liturgique. Poussé à un degré où il devient ridicule, il s'appelle bigotisme (by Gott), genre de superstition, dont l'Eglise n'est pas plus responsable que de l'impiété.

Jadis, l'imagerie religieuse était une alliée de la prédication. On vous offrait un sujet biblique ou la douce et austère figure d'un saint, avec une parole de l'Ecriture ou du saint. On osait vous présenter un *Pensez-y bien*, grande image avec la Mort sans toilette et les mots : Eternité, Enfer, sans plus de façon. Aujourd'hui, myosotis, colombes, devises langoureuses. Oh! que c'est joli! On en viendrait à l'idolâtrie. J'ai un exemplaire d'une image qui porte et imprimé: Marie, symbole d'amour, je vous *adore*.

Regrettons encore certain particularisme qui consiste à se servir d'excellentes pratiques, mais de façon à voiler le mouvement de l'année chrétienne. Après sa mère, qui tient de plus près à la personne de l'Homme-Dieu que saint Joseph? Donc, que des fidèles rendent à ce grand saint un culte secondaire, tout le mois où tombe sa fête, voilà de la dévotion. Mais, et le cas n'est pas chimérique, si durant le mois de mars, on honore ce patriarche de manière à oublier, à paraître seulement oublier les principales préoccupations de l'Eglise, pendant le carême, le saint temps du carême, préoccupations authentiquement signalées par le mis-

sel ; si on dresse à saint Joseph des trônes au temps de la Passion, alors que la rubrique prescrit de voiler la croix et conseille de mettre aussi sous un voile de deuil toutes les statues, faisant cesser les suffrages dans le dessein de mieux fixer l'attention publique sur le Calvaire ; en un mot, si on se montre tout zèle envers saint Joseph, et qu'on paraisse oublier de compatir à la passion du Rédempteur, non seulement par la méditation et la louange, mais aussi, selon ses forces, par la mortification : en ce cas, n'êtes-vous pas témoin d'une déviation ? Puisque le culte est un style dont les idées chrétiennes forment le fond, il y a là quelque contresens. Il faut aimer selon l'amabilité, il faut garder l'ordre de l'amour. Autre exemple de l'oubli de ce principe. Il y a tel endroit, où l'antique et admirable fête de la Pentecôte passe presque inaperçue. Là, si cette solennité tombe, le 31 mai ou le 1<sup>er</sup> juin ; les préoccupations les plus vives iront, non pas à la célébration de la Pentecôte, mais à la clôture du mois de Marie. La sainte Vierge partage-t-elle ce goût ? A cette époque de l'année, son âme tressaillait au souvenir de la Résurrection, de l'Ascension et de la Pentecôte.

A Rome, un voyageur ayant visité la basilique de Saint-Pierre, ce dont il parut le plus frappé, ce furent les bénitiers de l'entrée. Ainsi le dévotioniste ne voit qu'un objet secondaire dans le culte catholique, ce monument dont nos cathédrales ne sont que l'image imparfaite. Par allusion au dévotionisme, un curé disait à son évêque : Ma paroisse est pleine de dévotions ; il faudra que je travaille beaucoup pour y rétablir la Religion.

Acte de dévotionisme que de lire des œuvres de piété à la messe, au lieu de suivre le prêtre et de prier, quand

on peut lire son paroissien, par la prière sociale. Eglise ou assemblée, donc les prières de l'Eglise unissent, selon le vœu du Sauveur. Or, les lectures particulières, au lieu d'unir, isolent. « Assez longtemps, observe dom Guéranger, pour remédier à un mal vaguement senti, on a cherché l'esprit de prière et la prière elle-même dans des méthodes, dans les livres qui renferment, il est vrai, des pensées louables, pieuses même, mais des pensées humaines. Cette nourriture est vide, car elle n'initie pas à la prière de l'Eglise. Elle isole, au lieu d'unir. » (Préf. de l'*Ann. lit.*).

Le simple fidèle possède, en un seul volume, son bréviaire et son missel : c'est le paroissien. Avec le paroissien, un fidèle éclairé ne prendra point l'habitude de sortir du saint lieu, sans savoir ce qui est demandé dans l'oraison du jour, et avec quelle poésie nous soupirons après cette faveur. Il aura entendu dans l'Evangile la bonne nouvelle du Sauveur. Remarquez ces mots : entendre la messe : « Le dimanche, messe ouïras. » Parce que les fidèles ne peuvent pas tous lire ; parce que plusieurs négligent de le faire : on donne en langue populaire, lecture de l'Evangile. A elle seule cette lecture empêcherait que la messe des catéchumènes, ou partie de la messe, destinée à l'instruction, ne fût comme si elle n'était pas. L'année chrétienne est émaillée des paroles de l'Evangile ; car sur environ trois mille sept cents versets, le Propre du temps, en dehors des fêtes des saints, vous en donne à lire déjà près de la moitié, quantité sur laquelle nos cinquante-deux dimanches en graveraient dans la mémoire plus de six cents.

Cette lecture assidue dans le paroissien, ou l'attention à suivre l'Eglise, voilà le remède à un inconvé-



nient, qui se produira même au milieu d'une communauté habilement dirigée. Un directeur, en effet, n'a pas une âme en général, mais telle espèce d'âme. Quoiqu'il ait étudié toute la Religion, il y a des points qui l'attirent. Il sera donc spécialiste malgré lui, et, malgré lui, porté à spécialiser les âmes sur son modèle. Qu'il persuade aux personnes confiées à ses soins de suivre le paroissien, de s'y attacher ; qu'il les y ramène même par la pénitence sacramentelle : elles y trouveront toute la pensée et tout le sentiment de l'Eglise, en conséquence, l'aliment qu'il faut à leur tempérament spirituel. Si cette communauté est une maison d'éducation ; l'assiduité à suivre l'année chrétienne préparera l'élève à la vie religieuse qui l'attend, savoir le service de Dieu dans telle paroisse. Là est, en vue de la vie chrétienne, la formation classique.

Sacrifice du Christ à l'autel, sacrifice du chrétien uni à celui de l'Homme-Dieu, notre France, en grande partie, vient de désertier ce service social de Dieu. Mais remarquez : tout droit s'appuie sur les commandements de Dieu. Or, le premier dit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et sur ce commandement s'appuient les neuf autres. Aussi, quand une société dédaigne le service du Créateur ; elle serait inconséquente, si, par amour de l'ordre, elle se préoccupait des droits des créatures. Aujourd'hui, qui vous peindrait notre égoïsme social ? Voyez les parents plus ou moins délaissés. Et combien par leur faute ? Cet enfant, on ne l'élevait pas pour le service du Père céleste, c'était une idole. Un jour vint, où l'idole voulut adorer. Hélas ! l'adoration ne s'adressa point aux parents. Si l'assiduité à l'église a diminué, ce n'est pas l'assiduité au foyer qui en a bénéf-

ficié. Autrefois, les gouvernants apparaissaient comme les pères de la patrie. Voilà qu'on les ridiculise journellement, publiquement, impunément. On est descendu jusqu'à nier la patrie. Antipatriotisme ! Et le service d'égal à égal ? Démodé. Le mot fraternité reste gravé sur les murs, et tout le monde se plaint qu'on n'observe pas même la justice, le vol étant pratiqué sous mille formes, jusque dans la vente des aliments les plus nécessaires. Au sein de tant d'égoïsme, l'individu est-il servi par lui-même ? On adore toujours quelque chose, ne fût-ce qu'une déesse Raison. Saint Paul dit : « Ces gens-là ne servent pas Notre-Seigneur, mais leur ventre ». (Rom., xvi.) Seulement, cette divinité ne rend pas service pour service ; et dans le corps, comme dans l'âme, les hommes de mauvaises passions se détrouquent, ils dissipent leur substance. En dehors de ces suicides plus ou moins lents, le suicide violent devient endémique, c'est-à-dire une épidémie avec droit de cité. Sans foi et sans loi, sans espérance et sans patience, au milieu de désirs qui périssent tous ; vraiment chez des milliers de citoyens, nous ne voyons plus la vie, mais la fièvre. Ainsi là où le service divin est supprimé, tous les services tombent ; et l'homme en est réduit à se voir maltraité et insulté, surtout par lui-même. Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et ne serviras que lui. (Matth., iv ; Luc, iv.)

#### IV. CAUSES PRINCIPALES DE CE MALHEUR

Dans ce pays de la France, où la divine louange retentissait depuis Dan jusqu'à Bersabée, pourquoi sommes-nous forcés, en tant de paroisses, d'entendre

pleurer les voies de Sion? La fermeture des églises, durant dix ans, 1791-1801, fit aux habitudes traditionnelles une déchirure qui ne fut pas réparée partout. Tous les pays n'ont pas vu les mêmes exemples ni le même zèle.

La première source du mal c'est l'ignorance. Pour aimer, il faut connaître ; et le sentiment religieux naît en vous d'un objet sacré que votre âme a vu. Ainsi de ses yeux l'aigle aperçoit nue cime et de ses ailes il s'y élève.

Or, en tel endroit, le dimanche une messe trop souvent sans instruction, pas même la lecture de l'Évangile, sans aucun chant, du moins sans chant auquel les assistants puissent mêler leur voix. Il ne s'y disait rien : il ne s'y entendait rien ; c'était la messe muette. A part le fruit du mystérieux sacrifice et en ce qui concerne la société, cela n'était pas l'assemblée, mais un rassemblement de sourds et de muets. Il n'y avait ni nourriture, ni consolation, mais nuit et ennui. Là n'était pas la Vie liturgique, mais une vie léthargique.

Notre ignorance va jusqu'à l'irréflexion. Nous faisons tourner les plus belles inventions à une agitation, un surmenage, qui emporte même la pensée du salut, comme si une de ces inventions avait supprimé la mort. En fait d'instruction religieuse, tels discuteurs ne savent pas même cet alphabet qu'est le catéchisme ! Finalement, par ignorance on déserte les offices, ou l'on y assiste sans comprendre, comme d'autres entrent dans une cathédrale, regardant tout et ne voyant rien. Ce qui est pire que l'ignorance, c'est par la mauvaise presse et le cabaret, un pêle-mêle d'erreurs.

Dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle, l'ignorance a été favorisée par l'esprit de renaissance païenne. Chez nous, la vie nationale a roulé sur un code qui ne connaît point l'Évangile, code au-dessous de la déclaration de 1789, qui accorde une mention à l'Être suprême, au-dessous des lois païennes, au-dessous des coutumes des sauvages ; car, chez les païens et les sauvages, l'idée de divinité avec l'idée de responsabilité en conscience pour une vie future. Ce code organisa la société soi-disant civile, en droit tout impie, en fait, peu à peu, impie jusqu'à l'athéisme pratique du pouvoir. Il est vrai, la charte de 1814, déclarait la Religion catholique religion de l'État. Mais la charte de 1830 ne reconnut plus que des cultes salariés. Après 1870, cet effacement a été vulgarisé par des journaux chargés de flatter l'ignorance volontaire. Mais ce dont, en masse, les catholiques français ne se doutent point, c'est l'influence des programmes universitaires pour l'abaissement de l'instruction religieuse, sans parler des idées fausses, impies et immorales qu'ils ont glissées comme du poison dans des aliments. Enfin l'école soi-disant laïque a jeté du discrédit sur la doctrine chrétienne ; car son silence revient à dire qu'il suffit de savoir grammaire et arithmétique, sans que nous ayons à nous occuper du service du Seigneur notre Dieu. De plus, et jusque dans les établissements sincèrement chrétiens, en absorbant les élèves de la peur de n'être pas assez bourrés au jour de l'examen, ces programmes ont créé, même aux étudiants pieux, la tentation de remettre à plus tard l'étude de la suprême question et des hautes vérités.

Dans ce vide, les âmes se dessèchent et le sens du service divin s'émousse. Aujourd'hui, vous verrez des

personnes s'estimant non seulement fidèles, mais pieuses, qui ne sanctifient plus le dimanche que par la messe basse et basse autant que possible, expéditive et expédiée. Elles abandonneront aux protestants la louange traditionnelle des psaumes. D'abord, disent-elles, l'office du soir n'est pas d'obligation. Oui, en ce qui concerne notre office du soir, il n'existe aucune obligation directe. Toutefois ne serait-ce pas le moyen le plus simple de prier socialement, de nous préserver de l'oisiveté, et, s'il s'y fait une prédication de développer notre instruction? Un théologien de notre époque dit à cet égard : « En pratique, il faut le plus possible porter les fidèles à se rendre à l'office du soir. » (Gury, Décal. III.) Pas d'obligation, pas d'obligation ! Dans le service de notre petite personne, à la table de toilette et à l'autre, que de choses qui ne sont aucunement d'obligation !

A toutes ces ignorances, rattachons l'inexpérience des joies que procure l'office divin. De ce qui est ignoré nul désir. Telle population est apathique, mais lui a-t-il jamais été donné d'assister aux spectacles du cérémonial catholique? Ce chrétien qui n'a aucun désir de se rendre à la source de la vie, y courrait peut-être, comme un cerf altéré ; s'il en avait reçu quelques gouttes sur les lèvres de son âme. Mais il faut bien reconnaître que même avec l'expérience de ces charmes spirituels, certaines âmes fuiront la source sacrée opiniâtrément. Encore égaré, saint Augustin aimait la vérité, il avait des vertus. Or, des pécheurs se rencontrent au cœur tellement perverti qu'il n'a plus rien de sain qui puisse vibrer et servir d'aile. Les sensations ont brisé la lyre du sentiment. Pour revivre de la vie

spirituelle, ils ont besoin que la grâce de Dieu les ressuscite. Mais cette résurrection arrive.

En 1877, un homme qui passait pour ennemi de la Religion allait mourir. Il avait, disait-on, réglémenté ses funérailles. Ce devait être un enterrement à la chien. Déjà les renégats mettaient la cravate, impatients d'aller jubiler devant Satan. Un modeste employé s'en va prévenir un jeune prêtre. Le ministre de Jésus-Christ se présente. Enfin il obtient du malade qu'au moins il récite avec lui le *Pater*. Le prêtre commence la prière simplement et lentement. Aux premiers mots, le malade d'éclater en sanglots. Le lendemain, il reçoit le saint viatique, après avoir prié toute la nuit. Il est vrai qu'autrefois il avait fait une bien bonne action : il avait lutté contre son propre parti, en faveur de l'érection sur la voie publique d'un pieux monument.

L'instruction religieuse est nécessaire pour la Vie liturgique ; mais elle ne suffit pas : ainsi à l'aigle ce n'est pas assez d'apercevoir un but, s'il ne déploie son aile. Quelle est notre aile ? La volonté. Or, ce qui alourdit notre volonté, c'est surtout la sensualité ou l'inclination au plaisir des sens. L'homme est naturellement religieux ; mais pour s'élever à Dieu, il doit, consentant au sacrifice, se soulever au-dessus des sens. Nos progrès matériels appesantissent déjà le cœur aux fils des hommes, par le seul fait d'enlever l'occasion d'un effort et d'attirer au jouir. En particulier le péché dégradant nous dégoûte de la manne ; elle devient un mets trop léger. Toutefois certains luxurieux ne laissent pas d'assister un service divin, le dimanche. Sont-ils hypocrites ? Non : s'ils commettent tel péché, ce n'est

pas une raison pour les commettre tous. Néanmoins, outre l'appesantissement du cœur, leur inconséquence leur crée le danger de tout abandonner, car nous avons le besoin inné d'être logiques. Cette inconséquence les prédispose d'autant au respect humain d'aujourd'hui.

Autrefois le respect humain consistait à servir Dieu, par attention pour les hommes. Aujourd'hui, et à rebours, il consiste à s'éloigner du service divin devant les moqueries d'un homme. Cependant le respect, le mot le dit, *respectare*, consiste à voir chez un être le bien, et à témoigner qu'on l'a vu. Mais quiconque raille un mouvement sincère vers Dieu, se déclare contre Dieu. Dès lors quel bien voir en lui? Par conséquent, respect humain, respect pour un homme méprisable, Combien cette lâcheté a été exploitée ! On a compté aux portes des églises les hommes qui en franchissaient le seuil, afin de les livrer ensuite aux railleries du cabaret. Mgr Freppel disait en plein parlement : « Un sous-préfet qui va à la messe est mal vu de l'administration supérieure, et s'il va à vêpres, c'est un homme perdu » (24 août 1890).

Ce qui ne vous préserverait ni de l'ignorance ni de la mollesse ce sont des lectures soi-disant pieuses, lesquelles rapetissent la piété. Ainsi que font-elles de l'auguste mère du Christ? Un observateur répond : « Une petite maman qui n'exige de ses enfants ni travail ni vertu, et qui pardonne tout, pourvu qu'on la caresse. » (L. Veillot, *Parf. de Rome* VII.)

Un mot sur la vanité. En effet, la Liturgie est sa doute personnelle dans son action sur l'âme ; mais elle nous apparaît surtout comme le culte public ou de tout le monde. Au contraire, certaine formule récemment

écloze, vient de tel auteur, ou de la propagande de telle personne. Cette pratique sera le monument de telle influence. Encore faudrait-il que ces petites choses, idées ou pratiques, fussent toujours faciles à concilier avec les grandes choses articles de foi et tradition. Que le nom de Dieu soit sanctifié et que son règne nous arrive par les joies de la Vie liturgique. Or, la poussière de vanité troublerait cette fontaine. Le cerf ne soupire-t-il pas après l'eau transparente ? Avec toutes ces causes, une imprudence de la meilleure bonne foi, la création de réunions qui pratiquement, sont rivales des offices. Ne disons rien d'un zèle sincère, mais non liturgique, le zèle commercial.

Si l'ignorance et la mollesse de la volonté compromettent parmi nous le service divin ; elles exercent peu de ravages, comparées à l'attaque, tantôt cachée, tantôt brutale, toujours opiniâtre, de l'impie. Entre simple pécheur et impie voyez bien la différence. Le pieux sert Dieu comme notre père. Le simple pécheur laisse de le servir, mais comme un fils qui au service de son père préfère ses plaisirs. Quant à l'impie, et ce nom l'indique, il s'en va se poster à l'extrême opposé du pieux. Là il offensera Dieu directement, il l'insultera. L'impie déteste le Père suprême. Ainsi tel fils devant son père qui le gêne finira par le détester, jusqu'à vouloir le tuer. Les impies sont disposés à guerroyer contre le service de Dieu par les autres. A ces horribles batailleurs un chef. D'effet comme de nom, Satan est l'adversaire de Dieu et Dieu le laisse agir, s'agiter ; parce que de toute cette guerre, il saura tirer sa gloire avec le mérite de ses élus. Ainsi Satan ou Adversaire a pu devenir le chef de tous les ennemis. A tous il souffle son



horreur de la Vie liturgique, ce resplendissement, à l'extérieur, du règne divin dans les âmes. Aussi aux yeux de ces impies, une chose exécrable c'est de cultiver Dieu. De là dans ces légions ce mot d'ordre : « Faisons cesser toutes les fêtes de Dieu sur la terre ! » (Ps. LXXIII.)

Il y a longtemps qu'elle est donnée, cette consigne. Elle commença par l'antique serpent. Avec ses yeux toujours terre à terre, le serpent ne sera jamais l'emblème des envolées de la prière. A ceux qui devaient les premiers s'élever vers Dieu, le démon dit : A quoi bon le cultiver ? Etant votre destinée à vous-mêmes, vous serez comme des dieux. Quant au fond, depuis le commencement du monde jusqu'à nous, la Révolution c'est toujours la même chose, ceci, de la bouche menteuse d'un flatteur ce refrain : Liberté, Egalité ! Oui, liberté, c'est-à-dire indépendance, indépendance de la créature. Pas de révélation sur un service divin. Pas de foi ! Egalité, c'est-à-dire pas de chefs, pas de société, pas de marche sociale vers la suprême destinée. Pas d'espérance ! Fraternité, c'est-à-dire camaraderie ou association de tous les indépendants se ruant au jour. Pas de charité ! En trois mots, amour et service de soi-même jusqu'au mépris et renversement de tout le reste. En un seul mot : égoïsme.

Depuis la chute de nos premiers parents, Satan respire sur les âmes l'idée de supprimer le service de Dieu. Voilà continuée le long des siècles sa révolution. Le révolutionnaire Caïn supprima le généreux sacrificateur Abel. Toute l'idolâtrie abolissait le service divin, en le détournant du vrai Dieu. Les faux dieux ne représentant que le jour, quand la prière païenne n'était pas

impure, elle ne montait pas plus haut que le bien-être de cette courte vie. Lisez le Poème séculaire, vrai cantique national sous Auguste. Au début des âges chrétiens, Arius niait la divinité de l'Homme-Dieu, grand médiateur de Dieu et des hommes. De ce coup il rabaisait toutes nos adorations au niveau de la pauvreté humaine. Mahomet survint qui alla jusqu'à dire : « Ils ne l'ont point crucifié ; un homme qui lui ressemblait fut mis à sa place. » (Coran, IV.) Ainsi, en rejetant l'immolation de l'Agneau, il enlevait leur centre à toutes nos immolations, louange, travail et douleur. Il tendit à l'opposé de la mortification destinant même la vie future à nos instincts les plus grossiers.

Au moins par leur exemple, tous les hérétiques sont proclamateurs du libre examen. Cet examen porte en germe la mort du service divin ; car ce service est social, d'autre part, le libre examen place l'individu au-dessus de la société. Luther écrit : « Tous, nous naissons prêtres, de par le baptême. » (De la messe basse). Se marquant eux-mêmes au front de la grande marque de l'erreur, la contradiction, les luthériens voulurent des ministres, sans doute des ministres élus, mais des ministres et de quelles fonctions ? Du sacrifice ? Cet acte, le principal des actes religieux, il n'en fallait plus. Ces fiers examinateurs qui reconnaissaient l'incarnation du Fils de Dieu, et quelques-uns même sa présence réelle dans l'Eucharistie, trouvaient bizarre qu'il laissât sur l'univers, par des milliers d'autels, un réel rayonnement de son sacrifice. Après Luther, Calvin, examinant comme lui fort librement, rejeta la Présence réelle et concéda qu'en souvenir du Christ chaque chrétien vint prendre de la main d'un autre,

ministre encore, une bouchée de pain. De tels réformateurs déformaient, détruisaient le plus beau monument, celui du culte traditionnel et social.

Après les protestants, les jansénistes, autres démolisseurs. Habilité satanique, ils éloignaient de la fontaine de la vie sous prétexte de respecter la vie qu'elle recèle. Le jansénisme aurait dû supprimer aussi la louange ; car c'est l'amour qui chante et le dieu de Jansénius n'inspirait que la peur.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, avec le libre examen perfectionné, les soi-disant philosophes nient la divinité du Christ ; plusieurs nient toute divinité. Ecoutez avec quel sans-gêne funambulesque ils ridiculisaient nos cérémonies. « Dans les cérémonies puériles, auxquelles l'enthousiasme des chrétiens attache le plus grand prix, l'on ne peut s'empêcher de voir les vestiges très marqués, de la théurgie pratiquée chez les peuples orientaux. » Oui, chez les païens on retrouve, par exemple, sacrifice et eau bénite ou lustrale. Qu'en conclure ? Que les idées qui se rattachent à ces rites tiennent aux entrailles de l'humanité. Ecoutez encore le même sage : « Nous voyons cette magie blanche ou théurgie dans les prières, les formules, la liturgie et dans toutes les cérémonies des chrétiens. Nous la trouvons dans l'opinion qu'ils ont, que des paroles, disposées de certaine manière, peuvent altérer les volontés de leur Dieu et l'obliger à changer ses décrets. » Voilà ce qu'on lisait au chapitre ix d'une brochure intitulée : *Le Christianisme dévoilé*, et publiée en 1767 par un ennemi qui ne dévoilait pas son nom. C'était l'athée Holbach. Ces gens-là se croyaient inventeurs. Or, cinq siècles auparavant, Thomas d'Aquin avait écrit : « Nous ne prions

pas pour changer les divines volontés, mais pour obtenir ce que Dieu a décidé d'accorder moyennant la prière. » (II, II, q. LXXXIII, 2.)

Tous ces prétendus philosophes préparèrent la constitution civile du clergé (12 juillet 1790). Trois ans après sur les autels du pays de France, trônèrent des comédiennes. Déesse Raison : vous serez comme des dieux ! Enfin la Convention décréta que Dieu restait Dieu, comme ci-devant, et que l'âme n'était point guillotinable.

On releva l'édifice national, mais dans l'indifférence en matière de religion, selon les idées de 1789 et en dehors de l'ancien plan, écrit jusque sur notre vieille monnaie : *Sit nomen Domini benedictum !* L'an 1801, dans la convention avec Pie VII : « Le gouvernement de la République française reconnaît que la Religion catholique, apostolique et romaine, est la religion de la grande majorité des citoyens français. » Donc, de par la volonté nationale, la Religion catholique devait jouir de toutes les faveurs. Mais, frauduleusement ajoutés, les articles organiques faisaient de l'Eglise une pièce de la machine gouvernementale. Puis, en 1804, parut le code civil ou grand chemin de la vie nationale. Cherchez-y envers le souverain maître des cités un acte, une idée d'adoration. En ce temps-là, les entrepreneurs de constitutions méditent peu le *Pater*, se contentant de se murmurer à eux-mêmes : Que ton règne arrive ! Que ta volonté soit faite et ta fortune avec !

Après un règne qui aurait pu ressembler à celui de Charlemagne, reparut l'antique monarchie, en la personne de Louis XVIII. Officiellement, il était le continuateur de saint Louis et les chambres étaient catho-

liques. Alors, fut portée en novembre 1814, la loi sur le dimanche et les fêtes. Le successeur de Louis XVIII se rendit à Reims ; et, par son sacre, la nation des Francs fit pèlerinage à la source de sa vie. Charles X sincèrement voulait succéder aussi au zèle de saint Louis ; mais l'impiété prit sa revanche en 1830. Nous demeurions un royaume, mais un nouveau royaume, où il était déclaré que la Religion catholique serait simplement celle de la majorité des Français. Comprenez-vous comment une religion, en restant le culte de la majorité, peut cesser d'être celui de l'Etat ? Ce n'était pas la volonté nationale qui triomphait, c'était une poignée d'impies. A partir de cet attentat, le service divin par la nation des Francs s'appellera un des cultes salariés.

Au commencement de la III<sup>e</sup> république, au sortir de désastres inouis, certaines lois, celle par exemple de l'aumônerie militaire, attestaient le désir de ramener l'Etat au service de Dieu. L'homme ennemi attendit que la France revint de son épouvante. En 1879, il fut en état de reprendre son œuvre. Alors, à coups de lois, de décrets, d'arrêtés municipaux, une guerre implacable. Et comme le règne du Christ resplendit surtout par le culte public, le point de mire fut le culte public.

Le concordat, article 1<sup>er</sup>, porte : « La Religion catholique, apostolique et romaine sera librement exercée en France. Son culte sera public. » Eh bien ! pour ôter à toute une paroisse la joie de ses traditions et compromettre en même temps les intérêts matériels ; pour supprimer une procession ; que fallut-il ? Le bon plaisir d'un maire impie ou vindicatif ou seu-

lement nigaud. Il n'eut qu'à déclarer que la procession lui semblait une cause possible de désordre. Ouvertes à toutes mascarades tapageuses, nos rues restèrent fermées aux enfants à la robe blanche et aux mains pleines de feuilles de rose.

Des croix furent abattues, tellement anciennes, qu'elles donnaient leur nom à des quartiers. En 1885, dans tous les cimetières de Lyon, sacrilège démolition de la croix centrale. Ce monument n'était-il point un suffrage universel? A l'entour, les croix particulières, nombreuses comme les épis dans un champ, ne valaient-elles pas autant de bulletins de respect? C'était surtout la croix des pauvres, prêchant la véritable égalité au royaume de la mort. L'attentat fut consommé, durant le saint temps de la Passion, le vendredi 27 mars. Le surlendemain, dimanche des Rameaux, des milliers d'hommes, sur une colonne qui allait de Saint-Jean à Loyasse, gravirent la colline. Au cimetière, ils chantèrent *Vexilla Regis* avec *De profundis*. Le pèlerinage des femmes eut lieu le Vendredi-Saint.

Ce qui est dangereux autant qu'une croix de cimetière, c'est une chapelle. En 1880, nous avons vu nos sanctuaires fermés, mis sous les scellés comme le tombeau du Christ. Tout s'accomplissait par la main d'agents de police, sous les yeux de sous-préfets et de préfets, n'osant pas toujours lever les yeux et recevant des apostrophes très justes, quoique peu liturgiques. A Solesmes, devant Notre-Seigneur Jésus-Christ transporté à l'autel paroissial, le clairon français sonna, la troupe française présenta les armes. Ces décrets de 1880 prétextaient des lois existantes. En effet, dans les

articles organiques, attentat contre la liberté garantie par le concordat, on glissa un article qui, en dehors des chapitres et séminaires, supprimait tout établissement ecclésiastique. Devant ces lois existantes, des centaines de magistrats répondirent : Plutôt notre démission que notre conscience !

La loi de 1814, sur le repos du dimanche, profitait au repos de l'homme comme à la gloire de Dieu. Le 12 juillet 1880, il fut dit : Art. 1<sup>er</sup>. « La loi du 18 nov. 1814 sur le repos du dimanche et des fêtes religieuses est abrogée. » En foi de quoi, les administrations en vacances ont échelonné, devant les promeneurs endimanchés, de pauvres gens, courbés sur le pavé en réparation et sur les matériaux d'un pont, reconstruit à côté d'un pont provisoire.

Une situation encore plus digne de respect que celle du travailleur, n'est-elle pas celle du soldat ? On lui a demandé tant de sacrifices. Encore est-il toujours en disponibilité pour le suprême sacrifice. Au moins faudrait-il qu'en garnison il fût aidé à conserver, pour la rapporter à sa mère, la santé de son âme, avec celle de son corps. Il faudrait que, loin de devenir une espèce de travaux forcés, le service militaire s'adoucit encore par le service divin. Voici ce qu'en pensèrent des législateurs en 1880. Art. 1<sup>er</sup>. « La loi des 20 mai-3 juin 1874 sur l'aumônerie militaire est abrogée. »

Dans nos hôpitaux, pour écarter des moribonds la suprême consolation, des arrêtés municipaux suffirent, notamment un arrêté du conseil de Paris, 23 juin 1883, supprimant les traitements des aumôniers. Il fut bien entendu que le malade obtiendrait un prêtre, mais s'il l'exigeait formellement. Ainsi, pour mourir en chré-

rien, il faut qu'un malade, brisé par son mal, fasse des formalités et auprès de gens qui s'irriteront. Voilà ce qui s'est passé dans des asiles fondés par nos français, qui les appelèrent *Hostels-Dieu* ; parce qu'ils entendaient en former des dépendances de l'église.

« Dans les communes où l'on professe plusieurs cultes, chacun d'eux doit avoir un lieu d'inhumation particulier. » Ainsi a réglementé un décret de l'an XII. Voici maintenant une loi de 1881 : « L'art. 15 du décret du 23 prairial an XII est expressément abrogé. » Ensemble, pêle-mêle, fidèles et apostats.

En vertu d'une des plus anciennes traditions de l'armée, le très saint Sacrement recevait les honneurs militaires et le cérémonial des processions était marqué tout au long dans le règlement du 13 octobre 1863, relatif au service des places. Or, un décret du 23 octobre 1883, relatif au même service, abroge toute cette politesse chevaleresque. Les troupes pénétraient-elles à l'église, durant les services religieux des funérailles ? Le règlement était équivoque. Or, une règle de droit dit qu'en cas de doute on élargit dans le sens le moins odieux. Ce n'est pas d'une justice aussi simple que s'inspire le ministre de la guerre en sa circulaire du 7 déc. 1883. En voici un passage : « J'ai l'honneur de vous faire connaître, après examen de cette question, qu'il ressort des explications qui m'ont été fournies, à la suite de la publication du décret du 23 octobre 1883, que le conseil d'Etat, en supprimant l'art. 326 de l'ancien décret du 13 octobre 1863, concernant les honneurs à rendre par les troupes pendant les services religieux, a admis que les troupes désignées pour rendre les honneurs funèbres aux mi-



litaires et marins décédés en activité de service, resteraient en dehors des édifices du culte, pendant la durée du service religieux. » Franchement, au nom de qui et en vertu de quoi un pouvoir ose-t-il supprimer le service divin, même par une courte prière et exiger le service envers lui, par les lourds impôts et les éreintements militaires ?

Encore en 1899, le Vendredi-Saint, notre marine mettait ses pavillons en berne, élevait d'heure en heure le formidable gémissement du canon, puis, le Samedi Saint, à l'*Alleluia* des cloches, elle dressait les étendards. Mais au 5 novembre 1901, parut un décret qui supprimait officiellement à bord la prière et le service divin. Prétexte, le rapport du ministre au président porte : « assurer à tous les hommes l'exercice du culte de leur choix ». Or, à la masse des Français, la religion de leur choix, c'est la catholique. De plus les équipages se recrutent surtout parmi les Bretons à la foi si sincère. D'autre part, les hommes au pouvoir professent que la loi, c'est la volonté générale. Eh bien, voilà au moins deux hommes qui veulent la suppression : le président et son ministre. « Fait à Paris, le 5 nov. 1901. » Donc, sur l'immensité de la mer mouvante, la vague murmurant à la vague l'existence du suprême Moteur, si les matelots se réunissent pour dire : Créateur du ciel et de la terre, le gouvernement ne sera point complice. En 1904 et le 1<sup>er</sup> avril Vendredi-Saint, circulaire du ministère de la justice, enjoignant d'enlever des tribunaux le crucifix : *Tolle, tolle !*

Ce qui détache de Dieu, non plus seulement des individus mais des sociétés, ou les familles, c'est la loi du divorce, car le sacrement du mariage constitue la dé-

dicace des familles au service divin. Admis dans le code en 1804, le divorce fut chassé en 1816. A la fin de ce siècle le mariage civil n'était le fait que d'une minorité, d'une certaine minorité. La loi de 1816 avait dit : « Le divorce est aboli ». Mais le 27 juillet 1884, sur la proposition d'un juif, on dit : « La loi du 8 mai 1816 est abrogée. » Et, du coup, la famille chez les Francs, fut acheminée à s'enjuiver.

Si la prière de la famille glorifie Dieu socialement, à plus forte raison la prière de cette réunion de familles qui est la nation. « Le dimanche qui suivra la rentrée, des prières publiques seront adressées à Dieu dans les églises et dans les temples, pour appeler son secours sur les travaux de l'assemblée. » Par cette loi de juillet 1875, notre parlement se mettait presque au niveau de celui des Etats-Unis, qui ne commence pas une séance que le chapelain n'ait fait la prière. En 1884, une loi nous fit savoir qu'entre eux tous, nos politiciens avaient assez d'esprit pour ne plus consulter l'Esprit. D'une sagesse moins profonde, les tribunaux se rendaient encore à la messe traditionnelle du Saint-Esprit. Le 12 décembre 1900, la Chambre la supprima à deux voix de majorité et en faisant voter un mort.

Dans son travail de démolition, l'homme ennemi se porte, des sommets où trônent les puissants à l'école du petit enfant. Quel citoyen, demeuré bon, n'aime à revoir dans ses souvenirs l'école de son enfance ? Avec son crucifix et l'image de la sainte Vierge, elle ressemblait à une des chapelles de notre église. Sur ce crucifix, nos yeux, purs comme ceux de l'oiseau qui s'es-saie à voltiger, se fixaient. Jésus crucifié nous expliquait l'expiation par la souffrance, avant que nous

eussions souffert. Petits êtres, à peine savions-nous marcher ferme et déjà nous avions dans l'esprit les années éternelles, prix de la patience d'ici-bas. De mémoire, par cœur vraiment, car ces leçons allaient à notre cœur, nous récitons des séries de réponses du genre de celle-ci : « Dieu m'a créé et me conserve, pour le connaître, l'aimer et le servir et par ce moyen acquérir la vie éternelle. » Petits enfants de quatre ou cinq ans, on nous rangeait en demi-cercle devant une grande pancarte portant l'alphabet. Avant la 1<sup>re</sup> lettre était marquée une croix : d'où à l'alphabet ce nom populaire : Croix de Dieu. Elle indiquait un signe de croix à faire au commencement de la leçon. A la fin, nous avions notre manière de dire, comme à l'office : *Benedicamus Domino* ; voici comment. Ayant parcouru toute la carrière, depuis ba, be, bi, bo, bu, jusqu'à za, ze, zi, zo, zu, nous chantions en chœur : Dieu soit béni, la leçon est finie ! Plus tard, nous savions l'orthographe, le calcul et en plus un catéchisme qui nous donnait des envies parfois impatientes d'arriver à la sagesse. La loi du 15 mars 1850 avait respecté cette poésie de l'école, en disant : « L'enseignement primaire comprend l'instruction morale et religieuse. » En 1882, parut une loi qui biffa le mot religieuse et le remplaça par *civique*. Quatre ans après on ajoutait : « Dans les écoles publiques de tout ordre, l'enseignement est exclusivement confié à un personnel laïque ». Comme si l'alphabet et le calcul étaient laïques ! Mais leur loi vous fixe : un personnel laïque, c'est celui qui n'enseignera pas la morale religieuse, ajoutez qui ne fera pas la classe au pied d'un crucifix. Le crucifix, faut-il l'écrire ? a été supprimé, arraché : on l'a vu jeter au

tombereau. Aujourd'hui un catéchisme aux mains d'un enfant irritera un inspecteur, comme autrefois un livre sale aurait indigné nos maîtres. Au moins ces lois répondaient-elles au désir du public? Les écoles, officiellement dites laïques, sont, par le public, appelées écoles des sans-Dieu. Sans crucifix, les palais scolaires font peur aux chrétiens. Les écoles catholiques, gardaient les suffrages des familles. Mais en 1903, l'homme ennemi arrive, qui nous dit : Ah ça, votre école ne se vide guère. J'ai la force de la fermer : je la ferme.

La loi du personnel laïque porte : « Sont également interdits les emplois rémunérés ou gratuits dans les services des cultes. »

Elever un enfant en dehors de la Religion, c'est se créer une chance d'obtenir plus tard un enterrement scandaleux. Mais ne pouvait-on pas espérer de les multiplier, même parmi les hommes chrétiennement élevés? Ecoutez un plan. D'un mauvais catholique on obtiendra qu'il dise : Je ne veux ni prêtre, ni croix ; même qu'il signe cela et en forme testamentaire. S'il n'a pas le temps de se rétracter par un autre écrit de même forme ; mourût-il en couvrant de larmes le crucifix, voilà l'enterrement à la chien. Lisez maintenant la loi du 15 novembre 1887 : « Sa volonté, exprimée dans un testament ou dans une déclaration faite en forme testamentaire, soit par devant notaire, soit sous signature privée, a la même force qu'une disposition testamentaire, relative aux biens. Elle est soumise aux mêmes règles, quant aux conditions de révocation. » Et une telle loi porte ce nom : Loi sur la liberté des funérailles !

De tous les coups dirigés contre le service divin, aucun n'a frappé plus directement l'autel que l'encasernement des clercs. Il suffit de n'en vouloir pas au clergé pour convenir que jamais la formation au séminaire ne sera trop sérieuse en recueillement et en étude. Or, prendre le séminariste, ne fût-ce que pour un an, c'est lui enlever un an de formation et le jeter dans un milieu, parvenu au comble de ce qu'ils appellent laïcisme. Et ils compromettent le recrutement du clergé, sans renforcer l'armée ; car ils obtiennent par département quelques douzaines d'hommes de plus. Mais avec la théorie militaire, notre étudiant aura l'occasion d'entendre d'autres théories, qui ne sont pas militaires, encore moins ecclésiastiques. S'il tient bon, au moins il aura souffert. En lui arrachant sa soutane, on aura humilié toute la milice dont il était le candidat. Surtout, sous prétexte de service militaire, on aura effacé le service divin. On a répondu : Leur vocation aura subi l'épreuve. Allez donc dire aux pères de famille d'éprouver la vertu de leurs enfants, en les éloignant sans nécessité du sanctuaire de la maison. Encore un prétexte, l'égalité. Mais le prêtre qui exerce le ministère en prêtre ne rend-il pas des services équivalant à ceux du meilleur soldat ? Et le ministère aussi a ses victimes. Cette loi parut en 1889. C'était le grand centenaire. Mais durant ce siècle, aucun révolutionnaire n'avait osé, au nom du service militaire, enlever son ministre au service public de Dieu et des âmes françaises.

En 1901 loi contre les associations religieuses. De deux choses l'une, ou les religieux font le mal ou ils font le bien. S'ils font le mal, d'abord prouvez, ensuite frappez. S'ils font le bien ; protégez. Mais ces êtres-là, ne

font-ils pas de l'instruction religieuse? N'osent-ils pas chanter qu'il y a une éternité et qu'elle est en train d'arriver : *vitam venturi sæculi* ?

Récapitulez : suppression de nos processions ; fermeture des chapelles ; suppression du repos dominical ; suppression des aumôniers militaires ; effacement du caractère sacré des cimetières ; suppression des honneurs militaires au temple et au Sacrement qui l'habite ; consommation par le divorce de l'effacement légal du sacrement de mariage ; suppression du service national de Dieu, par le refus de continuer les prières à la rentrée des Chambres ; organisation de l'abrutissement par les écoles sans Dieu et sans âme ; protection aux enfouissements des renégats ; encasernement des clercs et dans la caserne officiellement impie ; proscription des ordres religieux. N'est-il pas évident que les fabricants de lois ont fait un immense travail contre le règne de Dieu par le service social? « Faisons cesser toutes les fêtes de Dieu sur la terre ! » (Ps. LXXIII.)

C'est la loi ! Nous avons une loi, disaient les Juifs à Pilate. Aujourd'hui nos ennemis disent : D'après la Déclaration de 1789, nous laïcisons ; comme si le mot laïque voulait dire autre chose que membre du peuple chrétien, pour distinguer d'ecclesiastique ou membre du clergé. Beaucoup d'impies n'ont pas employé leurs loisirs à cultiver le grec ; aussi ne soupçonnent-ils pas que ce mot laïque (laicus λαϊκος) entre dans l'expression liturgie ajoutant à l'idée de service celle de service par et pour le peuple, service public et populaire.

Non seulement on fait la guerre au Christ mais à l'idée même de Dieu. Le phénomène introuvable selon

Plutarque, une cité sans Dieu, vient de se réaliser au moins d'une réalité officielle. Oui, ce qui est de la cité, ce qui est réputé civil, c'est ce qui se fait sans Dieu ou contre lui. Ceux qui ont refusé de glorifier Dieu des gloires du service divin, ceux-là ou l'ont nié, ou l'ont délaissé d'un délaissement qui équivaut au reniement. Les voilà, ces hommes soi-disant disciples de la Raison, les voilà au-dessous des païens ! Ces hommes qui étaient dans l'honneur du service divin, eux-mêmes ils se sont comparés aux brutes insensées.

Cet immense renversement ne suffit point : il faut élever sur ces ruines un culte rival qui soit le rebours du cérémonial chrétien. Oui, l'homme ennemi oppose liturgie à liturgie. Son culte à lui possède ses églises, ce sont les loges des Francs-Maçons qu'ils appellent temple. Le temple contient son sanctuaire, son autel avec le triangle qui le domine, son chandelier à sept branches et son encensoir. Ce temple a comme succursales tous les lieux où la Religion est publiquement outragée, d'abord les cabarets. Chez les impies, traditionnellement, on ridiculise en les grimaçant nos cérémonies y compris le sacrifice eucharistique. Dans la cité de Babylone, notre sacrifice de louange, nos cantiques subissent aussi d'ignobles travestissements. De tout temps chez les blasphémateurs, le sacrifice de la mortification fut remplacé par des choses dont la fin n'est plus la mortification, mais selon le mot de l'Apôtre aux Romains, la mort.

L'impiété veut posséder ses fêtes et ses saints. Voilà plus d'un siècle, on avait inventé de ne laisser aux travailleurs qu'un jour de repos sur dix : solennel et sacré, décadi. Vous avez vu décorer du nom de fête na-

tionale l'anniversaire du 14 juillet 1789, journée de révolte et d'assassinat. Si au fond de l'enfer il se célèbre des fêtes, elles doivent consacrer des souvenirs pareils. Aussi bien, qu'est-ce que l'enfer? L'éternelle commémoration de la révolte par un éternel châtement. En vue d'effacer l'année chrétienne et le souvenir des saints, les adorateurs de la Raison avaient remplacé, séance du 5 octobre 1793, l'ère chrétienne par l'ère républicaine. En cette séance, le comédien Fabre, dit d'Eglantine, proposa de donner à chaque jour un nom de plante ou d'animal. Et la France reçut un calendrier, où la semaine était remplacée par la décade ou série de dix jours. Voici la première décade : Raisin, Safran, Châtaigne, Colchique, Cheval, Balsamine, Carotte, Amarante, Panais, puis le décadi où l'on adorait l'Être suprême. Le lendemain on fêtait la Pomme de terre ! Vraiment la litanie n'offrait rien de lyrique ; mais c'étaient des noms connus et d'objets inoffensifs, utiles même, vrais dons de l'Être suprême. Aujourd'hui en troublant l'histoire autant que les relations, on démarque les rues et on nous oblige à retenir des noms d'illustres inconnus ou de personnages trop connus. Dans ce martyrologe à rebours, Voltaire reçoit des hommages auxquels il ne s'attendait point, quand il écrivait à Dalember, en 1765, sur les Français « nation de singes ». Ces saints de l'impiété obtiennent leurs statues. Honorer l'homme, sans rapporter aucunement l'honneur à Dieu, c'est tomber dans l'idolâtrie. Encore cette idolâtrie est-elle plus grossière que celle des païens ; car ils prétendaient bien ne s'incliner que devant un être quelque peu divin.

Les destructions, exercées de nos jours contre le ser-



vice de Dieu, viennent sans doute de tous les impies, mais principalement de la Franc-Maçonnerie. C'est elle qui, durant tout le siècle, a dirigé la guerre au règne du Christ par la prière chrétienne. Dans des discours publics et publiés, elle a déclaré que c'est grâce à l'attrait du culte que l'Eglise inspire tant d'attachement. Cette fois, l'impie a dit une vérité et une vérité ancienne ; car saint Ambroise écrivait : « On prétend que le peuple est pris par la poésie de mes hymnes : certes, cela encore je ne le nie pas. Notre chant est grand ; rien de plus puissant. » (Cont. Aux.)

Voilà l'Anti-Eglise, le convent des méchants, *conventus malignantium* (Ps. cxiii), la synagogue de Satan. Oui, Satan. En effet, sans doute, la haine inspire ses énergies : et la haine de Dieu naît d'un amour criminel de soi-même que Dieu menace. Mais cet égoïsme se rebute d'un travail âpre et long ; surtout il jette la division parmi les égoïstes. Par conséquent, si vous réfléchissez sur l'activité des chefs de l'impiété et leur discipline ; surtout si vous observez la science du programme qui se déroule, l'énergie froide qui l'exécute, l'unité de ce programme qui reste le même au milieu des ouvriers d'iniquité qui se remplacent ; si vous considérez l'ensemble de la guerre et ce fait horrible que l'apostasie actuelle empêche toute bonne foi, par l'abandon de la loi naturelle jusqu'au reniement de Dieu ; si seulement vous n'oubliez point la loi qui vole au créateur l'amour et jusqu'à la pensée des petits enfants : alors vous sentez qu'au milieu de ces attentats préside une puissance qui est bien la puissance des ténèbres, Satan.

A la fin du siècle, c'est un fait constaté, que dans

les derniers antres des sociétés secrètes on l'adore. L'ange qui voulait être semblable au Très-Haut Adonaï, continue à lui faire concurrence, autant que ce Très-Haut le tolère. Or Satan ne pouvant pas imiter ni Dieu ni son Christ, il les singe en inventant une liturgie satanique. Oui, il existe un culte infernal. Le 16 juin 1895, dans *La Croix*, on lisait d'un de ses abominables sanctuaires, établi à Rome : « Nous avons dit que la famille Borghèse, en reprenant possession de son palais, avait pénétré dans le sanctuaire directement consacré à Lucifer par Lemmi, avant qu'on eût pu le faire disparaître. » Comment reproduire telle hymne composée en l'honneur du grand adversaire ? On ose dire : Salut, ô Satan ! A toi notre encens et nos vœux, toi vainqueur de Jéhovah ! Ce blasphème ramène cette erreur des Albigeois et des Manichéens : deux principes, l'un source du bien, l'autre source du mal. Seulement, les serviteurs de Satan disent qu'il est l'auteur du bien. Grossièretés de l'idolâtrie, hurlements et danses, magie, toujours il y eut un service diabolique.

Tout culte sort d'une idée qu'il exprime. Voilà pourquoi par-dessous ces cérémonies diaboliques une diabolique prédication. Depuis Simon le Magicien, chef des gnostiques, combien de fois a-t-elle varié ? Autant de fois que les passions. Cependant il reste une connaissance ou *gnose* essentielle et perpétuelle. Elle consiste à expliquer cette vie, n'importe comment, pourvu que l'Évangile soit contredit. Il reste une idolâtrie essentielle et perpétuelle. Elle consiste à suivre un cérémonial, n'importe lequel, pourvu qu'il détourne ailleurs le service dû au vrai Dieu.

Le 6 nov. 1905, le Sénat vote, il bâcle la séparation

de l'Eglise et de l'Etat. Ne parlez pas des vols : vol de monuments bâtis par et pour les catholiques, vol de traitements, dette ou indemnité reconnue même par la Révolution, vol de la bourse de nos pauvres, comme si le culte n'impliquait pas la bienfaisance. Ne voyez que la plus horrible conséquence, celle-ci : Impiété consommée. Les politiciens rejettent la France au pied de la déesse Raison. Plus d'Être suprême, ni d'âme immortelle. Art. I<sup>er</sup> : « La République assure la liberté de conscience. » Après ce mensonge, vrai défi à l'évidence, art. II : « La République ne reconnaît, ne salarie, ni ne subventionne aucun culte. » Ainsi plus de culte, excepté celui du Moi et de l'Etat, l'homme s'y abrutissant et tendant à cette destinée, qui est l'enfouissement municipal. O Etat sans Dieu et contre Dieu, auprès de toi est la source de la mort, et au citoyen et à la cité.

#### V. RÉAGISSONS

Réagir c'est agir en sens contraire. Plus la cité de Babylone crie : Nous ne voulons point que Celui-là règne sur nous ; plus la cité de Dieu doit chanter : Notre Père, que votre règne arrive !

Nous ne détestons que le contraire de ce que nous aimons : en ce sens, le ressort de toute réaction, c'est l'amour. Nous appelons zèle l'amour ardent qui lutte devant toute opposition à la gloire de Dieu. Avec l'amour de Dieu, un autre aiguillon sur l'âme, en faveur du service divin, c'est l'attachement au pays ; car, vu la division politique, ôtez la prière publique et notre maison nationale sera divisée jusque par le fond des cœurs. Historiquement, traditionnellement,

la vie catholique exercée surtout par la Liturgie s'unit tellement à la vie française que nous dé catholiciser sera d'autant nous défranciser. Sans doute, le 1<sup>er</sup> commandement, comme les autres, toujours subira des violations individuelles. Mais l'impiété officielle et de sang-froid fut jusqu'à nous chose inouïe. Et puis l'important consiste moins à obtenir des résultats qu'à lutter pour les obtenir. Dieu n'a pas besoin de nous ; et s'il vous invite à la lutte, son intention est d'être glorifié par vos combats et de vous en récompenser.

Ce zèle envers le service divin, je l'ai admiré dans une âme vraiment favorisée de Dieu sous ce rapport. Présenter ici son portrait, c'est tracer le caractère de l'âme vraiment dévote ou dévouée. Assez riche pour être servie, non seulement elle renonçait aux avantages de la fortune ; mais, se faisant artiste, elle travaillait du matin au soir, à seule fin d'ajouter à ses revenus ses journées, en faveur des pauvres et des églises. De ses deniers et de son influence, elle contribua puissamment à la fondation d'une paroisse. Ses dons atteignirent jusqu'aux églises d'Amérique. Elle favorisa l'éducation de missionnaires : bien convaincue, que si nous glorifions le nom divin en contribuant à la construction d'une église, participer à l'éducation d'un futur apôtre, c'est offrir à Dieu, par delà les mers, une église vivante. Dès que le clocher paroissial entonnait son joyeux carillon, elle disait avec l'accent de la plus douce piété : Voilà donc les jours du Seigneur ! En ces saints jours, elle se paraît avec une sorte de majesté. A ceux qui l'en complimentaient, elle répondait : Est-ce qu'aujourd'hui l'autel n'était point paré ? On la voyait infatigable à exercer les jeunes voix au profit de la di-

vine louange ; car elle n'admettait pas qu'on chantât bien, là où il était possible de chanter très bien. A l'approche de la Fête-Dieu, dans son désir d'embellir le reposoir, elle dépensait avec son argent tout son temps, jour et nuit. Autour du trône préparé à l'Eucharistie, on voyait flotter des oriflammes, aux lettres d'or, avec les paroles évangéliques les plus glorieuses, celles-ci par exemple : Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant ! Notez que, par ces devises, notre catholique voulait, selon son expression, mortifier les libres-penseurs. Ayant passé au divin service de longues années, la belle et sainte âme, munie des sacrements, émigra tranquille vers le sublime autel. C'était le lendemain de la Dédicace des églises de France. Le jour de la fête, elle avait exprimé le désir de toute sa vie : voir la Liturgie de la céleste Jérusalem. Elle prononça : Dans cette Jérusalem, il y a des pierres bien travaillées. Je lui dirai : Mon Dieu, le temps me durait de vous voir ! Ces âmes généreuses que nous apprennent-elles ? Qu'il ne suffit pas de soupirer après la source de la vie, comme le cerf soupire après l'eau des fontaines ; qu'il faut aussi la défendre contre la profanation, et, de tout son pouvoir en populariser l'usage.

Avisez donc aux moyens pratiques. D'abord que chacun tienne ferme au-dedans de soi et chez soi. Ceux de la tribu de Nephtali s'en allant s'aplatir devant les veaux d'or de Jéroboam, Tobie se rendait tout seul au temple de Jérusalem. A son exemple, s'il arrivait au pied du catholique Sinaï, que toute notre tribu fléchit le genou devant le veau d'or du jouir, une légion resterait debout, disant : « Nous ne sacrifierons pas ! » (I Mac., II.) Ainsi dans une église renversée, par-dessus

les débris des voûtes jonchant le sol, dans ce temple devenu un désert, au-dessus de l'autel profané, près des portes brûlées et du milieu des ronces nées dans le parvis, comme dans une forêt, parfois restera élevée vers le ciel une douce et ferme ogive. Elle sera couronnée de fleurs semées par les vents, afin qu'il demeure là un encensoir, balancé en présence de l'indétrônable majesté.

Secourez les paroisses pauvres : « Et nous ferons, disaient les Israélites, sur nous-mêmes des lois ; afin de donner le tiers d'un sicle chaque année, pour tout ce qu'il faut faire à la maison de notre Dieu. » (II Esdras, x.) L'œuvre du service divin est d'actualité, tous les jours, étant l'œuvre essentielle, l'œuvre finale. Quelle est la première demande de la grande oraison ? *Sanctificetur nomen tuum !* Quel est le premier commandement ? Tu adoreras le Seigneur ton Dieu. Examinez les commandements de l'Eglise : fêtes, sacrifice de la messe, sacrements et sacrifice de la pénitence publique, tous ils vont au service divin.

Œuvre finale, le service divin est, sous nos yeux, la source de toutes les œuvres. Par exemple, quels hommes se préoccupent et s'occupent des pauvres, non pas policièrement, mais charitablement ? Ceux qui aiment le service divin. Les moines qui passaient la moitié de leur vie au chœur, se faisaient les nourriciers parfois de toute une population, nourriciers par les ressources que leur économie entassait pour l'autel et les pauvres, nourriciers par leur travail personnel. A notre époque, sur les Alpes, la Grande-Chartreuse apparaissait comme une source de bienfaits, découlant sur tout le Dauphiné et bien au-delà. En 1903, les proscripteurs des ordres religieux escaladèrent jusqu'aux Alpes, à

seule fin d'en arracher cette source d'aumône et de sublime prière.

Ceux qui osent critiquer les dépenses du service divin, sous prétexte que le Christ est né dans une étable, oublient que les mages lui ont offert de l'or et qu'il a institué l'Eucharistie dans un appartement choisi par lui comme vaste et tapissé. Ceux-là que donnent-ils aux pauvres? Ils n'auraient versé aucun parfum sur la tête du Seigneur mourant; mais en auraient acheté beaucoup pour la leur. Donner aux pauvres! Mais ces indigents n'ont-ils pas un cœur? Et n'est-ce pas leur donner aussi au cœur que de les faire boire à la source des consolations? Comme vous donnez du pain; donnez un nouveau testament, un paroissien. Œuvre finale et source de toutes les œuvres, la Liturgie reste le lien d'unité de toutes les institutions chrétiennes, ainsi que l'arche d'alliance offrait un centre de ralliement à toutes les activités d'Israël.

Nous parlons d'aumônes; il faut donner de sa personne. Que la dame chrétienne travaille la laine pour les pauvres et la soie pour l'autel. Le duc de Bohême saint Wenceslas trouvait un grand honneur à préparer le pain et le vin du sacrifice. Au moins mêlez votre voix au chant sacré, offrez le sacrifice de vos lèvres. A l'exemple de Charlemagne, Robert le Pieux chantait au lutrin. Quelle peine on se donne à seule fin de préparer une fête mondaine! Dès lors, pourquoi ne pas s'efforcer d'arriver à ce résultat que le peuple ait l'habitude de chanter les morceaux populaires *Kyrie, Credo, Sanctus, Agnus* et les psaumes, laissant au lutrin d'exécuter les pièces de circonstance?

Saint Thomas écrit: « La préface finie, le peuple

dévotement loue la divinité du Christ, en disant avec les anges : *Sanctus, Sanctus, Sanctus* ». (III q. LXXXIII, 4.) Quatre siècles auparavant, le diacre de Lyon, Florus, dans son *Exposition de la messe*, notait que l'*Agnus Dei* était chanté par toute l'assemblée, *cantatur ab omnibus*. Que jamais notre assemblée ne paraisse un rassemblement de muets ; que tout le peuple chante. Pour cela, ne pas trop varier les airs : il n'y en a qu'un pour le *Pater* et il ne lasse point. Qu'après l'office du soir, résonne un cantique à refrain populaire, voilà qui vaut une instruction. Autrefois, l'hymne était le cantique. Le mot *schola*, école, employé dans le pontifical rappelle que, au lutrin, la bonne exécution nécessite des exercices. Leydrade écrit à Charlemagne : « J'ai des écoles de chantres : *habeo scholas cantorum* » (Migne, Patrol. 99-871). Combien de lutrins au-dessus desquels il faudrait placer cette inscription monastique : *Tace aut dic meliora silentio*. Si le chant est organisé, des chrétiens s'offriront pour le seul plaisir, le seul honneur, et le seul mérite de chanter la divine louange. Par des exemples, il est prouvé que, pour animer le service divin par la mélodie, il suffit d'avoir un groupe d'enfants exercés.

Puisqu'une des causes les plus ordinaires de notre dépérissement spirituel dans le service divin est l'ignorance, réagissons contre l'ignorance et d'abord en nous-mêmes. Or, en matière de religion, une bonne instruction primaire comporte, avec la connaissance des principaux dogmes et devoirs, l'intelligence des éléments principaux du service divin. L'école doit être le vestibule de l'église. Renversant l'ordre, les impies en ont fait le vestibule du cabaret. Ecoutez



Fénelon : « Inspirez encore aux enfants le désir de savoir les raisons de toutes les cérémonies et de toutes les paroles qui composent l'office divin ». (*Educ. des filles*, ch. VII.) Ecoutez le Concile de Trente : « La sainte assemblée commande aux pasteurs et à chacun de ceux qui ont charge d'âmes, de donner fréquemment au milieu de la célébration des messes, par eux-mêmes ou par d'autres, quelque explication de ce qui se lit dans la messe, d'exposer un peu, entre autres, quelque chose des choses mystérieuses de ce très saint sacrifice, surtout le dimanche et les fêtes ». (S. XXII, 8.) En fait de méditations, pourquoi ne pas nous en tenir à ces paroles évangéliques ou liturgiques, dont une seule nourrirait l'âme, des semaines entières? Genre de méditation et utile et agréable. Le texte de chaque fête apparaît comme une corbeille de fleurs ou plutôt de fruits, formée de ce qui pouvait se cueillir le plus à propos dans les champs de l'Écriture ou de la littérature ecclésiastique. A suivre les offices avec cette intelligente assiduité, chacun obtiendra l'avantage de modeler son intelligence, son cœur, sa mémoire, son imagination, sur l'intelligence, la volonté, la mémoire et l'imagination de l'Église. Un mot résume : chacun prendra l'esprit de l'Église.

De même qu'en nous, réagissons contre l'ignorance autour de nous, ne perdant jamais une occasion d'expliquer aux enfants ce qu'ils n'ont pas appris comme nous. Au dedans d'une jeune âme, vous lierez à certaines explications votre souvenir, lequel aura quelque chose de la fraîcheur de la fontaine liturgique.

Les cleres, qui lisent le bréviaire et le missel, *digne, attente ac devote*, y puiseront dans une source inépuisable.

sable. Ils en feront part aux âmes, qui leur demanderont de les aider à vivre, à la source de la vie. Dans ces textes vous retrouverez le meilleur de la philosophie humaine. Surtout l'habitude de les comprendre et goûter vaudra aux orateurs une grande facilité de saisir le ton chrétien. Il est vrai, la facilité, même la faculté d'entendre le bréviaire à une lecture courante, suppose bien des qualités, et d'abord une vraie connaissance de la langue. Que de genres de latinité ! Est requise encore une sérieuse connaissance de la théologie ; car le mot-à-mot ne suffit pas dans l'interprétation de textes, où il y a, sans doute, des choses fort poétiques et très sensibles, mais souvent des idées élevées et abstraites. Donc, aux jeunes lévites, espoir de l'Eglise, d'entrer vraiment dans le bréviaire, surtout dans le psautier, *psalterium*, harpe et lyre sacrées : aux nouveaux prêtres de cultiver le missel ; afin que la leçon mise sur leurs lèvres soit le froment de leur âme ; afin que, nourriciers d'Israël, ils lui donnent, en temps voulu, la mesure de froment ; afin que la louange ne soit jamais un simple son parti de leurs lèvres, mais l'expression de leurs sentiments exprimés, *externés*, pour être la prière sociale. Ainsi aucun n'encourra ce reproche : « Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi. » (S. Matth., xv.) Ainsi, dans l'état ecclésiastique et dans toute condition de cet état, la Vie liturgique fera la nourriture et la consolation de l'âme sacerdotale, chaque jour de son pèlerinage vers la destinée.

Manifestement le bréviaire devrait être chanté. Le psautier en est le fond. Or, *psalterium* signifie une sorte de lyre. Combien donc les clercs séculiers, retenus loin du chœur, doivent être heureux de le retrouver, au

moins le dimanche ! Ecoutez le pontifical sur le synode : « Que chaque prêtre ait un clerc ou un élève qui chante avec lui les psaumes ». Les retraites pastorales se prêtent à des manifestations liturgiques, grand-messe et office du soir, qui valent bien deux sermons.

Bossuet dit, à l'éloge de la princesse palatine : « On lui avait appris la langue latine, parce que c'était celle de l'Eglise et l'office divin faisait ses délices ». Dans son *Traité de l'éducation*, après avoir parlé de l'étude de l'italien et de l'espagnol Fénelon ajoute : « Celle du latin serait bien plus raisonnable, car c'est la langue de l'Eglise. Il y a un fruit et une consolation inestimable à entendre le sens des paroles de l'office divin ». Aujourd'hui, on a forcé les enfants à se morfondre, afin d'arriver à barbouiller et à bégayer sur des langues, qu'ils n'auront pas ou presque pas l'occasion d'employer. Parlons convenablement le français, c'est notre langue. Tâchons d'entendre le latin ; c'est encore notre langue, langue vraiment maternelle, puisque nous la retrouvons sur les lèvres de notre sainte mère l'Eglise. Il a été question de forger une langue universelle : l'Eglise a répandu la langue romaine dans le monde entier ; il existe une langue universelle.

Réagissez contre le mauvais goût, en professant une ponctuelle fidélité aux lois en matière de cérémonies : « Garde donc les préceptes et les cérémonies et les jugements que moi, ton Seigneur, je te commande aujourd'hui d'accômplir. » (Deut., VII.) Le liturgiste envisage le culte au point de vue de la pensée et du sentiment ; le rubriciste, au point de vue du règlement. Cette seconde manière d'envisager, pour être moins poétique, n'est pas moins respectable se rappor-

tant à la discipline, dans une pratique où il faut beaucoup de discipline, si on veut se préserver des négligences des uns et des inventions des autres. Evitez aussi d'invoquer trop facilement l'usage. Vous verrez des pratiques respectables ; lesquelles sont, non contre la Liturgie, mais en dehors, ainsi certaines processions. Mais il existe des usages, qui sont des abus, par exemple, d'arbitraires ajoutes après l'office. A cette intempérance s'applique ce mot de l'Évangile : *Multiloquium*. Telles pratiques locales heurtent le bon goût. Or, le bon goût est de droit naturel.

A l'encontre du dévotionisme, attachez-vous à l'année chrétienne, priant avec l'Église ; semblable au petit enfant, qui suit la prière de sa mère, sur la lèvre maternelle. Et soyez sûr que cette conformité de vos pensées et de vos sentiments à ceux de votre sainte Mère produira en vous, par un développement naturel de la sève, l'épanouissement assorti à votre tempérament spirituel, c'est-à-dire une saine et vigoureuse dévotion. Mêler sa prière individuelle, d'abord à la prière de la famille au foyer domestique, ensuite à la prière paroissiale, rattachée à la prière universelle ; assister au saint sacrifice ; suivre les offices qui sans être commandés, sont recommandés ; prier selon les formules traditionnelles ; contribuer au sacrifice de la louange de sa propre voix ; écouter les prédications, au moins le prône ; respecter les jours de pénitence publique et faire arriver sur la table de l'indigent ce qui a été retranché de la nôtre ; célébrer les fêtes et recevoir les sacrements ; ainsi se consoler, ainsi tendre à sa destinée dans le service de Dieu par l'Église, voilà la Vie liturgique. Voilà dès ici-bas la vie.

Etes-vous privé du spectacle du service divin? Dédommangez-vous, en suivant missel et bréviaire, tout au moins cet abrégé des deux, appelé : paroissien. N'avez-vous là pas même un paroissien? Prenez dans votre mémoire une formule, *Gloria, Credo, Pater*. Unie d'intentions à l'assemblée des justes, votre prière sera encore sociale. Elle vous nourrira et vous consolera.

Remarquez, la prière de la famille, le soir, devant le crucifix du foyer, fait d'une maison comme un prolongement de l'église. Prière de la famille, donc prière en commun, à laquelle Notre-Seigneur a promis d'assister. Prière de la famille, donc déjà prière sociale. Prière de la famille, expiation et réparation pour la famille et par la famille. Prière de la famille, puissant moyen d'éducation, car les enfants oublieront moins d'honorer un père qu'ils verront adorer le Père. Puissant moyen de gouvernement; car les serviteurs verront ceux de la maison les traiter vraiment en domestiques, *domus*, ou gens qui sont de la maison et égaliser chrétiennement leur infériorité. Encens préservatif contre les scandales du dehors ou précieux désinfectant. Pratique qui dépose dans le souvenir des enfants l'image des parents avec l'attitude la plus respectable que puissent présenter des chefs. Rattachement au sacrifice offert à l'autel paroissial et des prières de la maison et de ses travaux et de ses joies et de ses douleurs.

En famille, après les formules de la prière universelle : Notre Père, Je vous salue, Je crois en Dieu, Décalogue, Je confesse à Dieu, Acte de contrition, facile à chaque maison d'ajouter ses mentions et recommandations, selon son attrait et besoins spirituels ou temporels.

Aux deux siècles derniers, nous avons réagi en faveur du culte des saints. Voilà qu'il faut réagir même pour l'observation du saint jour. Catholiques éclairés, ne décidez pas du titre de repos dominical la fermeture des magasins à partir de midi. Cela n'est qu'un demi-congé au septième jour : donc cela ne vaut pas même un décadi. S'il n'est pas franchement religieux, le repos ne sera qu'un répit. Détélé, l'animal gambaderait sur le gazon ou s'étendrait sur sa litière propre : et nous sans la Religion, nous n'aurions, comme parle l'Écriture, que des solennités de fumier. (Malac., II.)

En vue d'unir à l'instruction la vaillance, remarquez que, délivrés du rigorisme, nous arrivons à l'extrême opposé. Après le jansénisme, voici le SANS-GÉNÉRISE ou sans-gêne de parti-pris. Ce démon qui aujourd'hui mène la Révolution, est-il plus accommodant que celui dont Notre-Seigneur disait : « Cette espèce-là, on ne la chasse que par la prière et le jeûne ? » Pénitence publique, le relâchement dans cette partie de la Vie liturgique n'explique-t-il pas un peu nos bulletins de guerre religieuse ?

Réagissant contre notre mollesse, ne ménageons pas nos ennemis extérieurs. Le service divin est un service militaire, au besoin jusqu'au martyre. Serviteurs de Dieu, à ce titre, êtes-vous donc en France des nouveaux venus ? Contre les déserteurs de nos jours organisez des confréries. Chaque confrérie correspond à une œuvre spéciale ; mais l'œuvre commune à toutes c'est de donner l'exemple de l'assiduité aux offices. Le mot congrégation signifie troupe d'élite. Les confréries d'hommes réagissent directement contre l'apostasie pratique.

Aux offices, il est bon que les hommes se groupent. « C'est, disent des ordonnances de Lyon, un usage conforme à la pratique des premiers chrétiens, que les hommes dans les églises soient séparés des femmes, Nous recommandons aux curés de conserver cet usage dans les endroits où il est établi, et de l'établir, s'ils le peuvent sans inconvénient, là où il ne l'est pas encore. » (Ord. 1874, p. 143.) En France, le temple se transforme en gynécée. Ce soir, j'irais bien à l'office, afin de prier et aussi d'échapper à l'ennui ; mais où me placer ? Oui, dans notre église, j'aurais l'air d'un homme fourvoyé. Donc, dans la nef, dans le haut de la nef, laissons aux hommes une place large et réservée. Qu'ils se voient ; qu'ils chantent, assistant d'une assistance active. A supposer que cet espace reste trop inoccupé ; encore aurions-nous ôté un prétexte : encore ce vide rappellerait-il que le temple a été bâti pour tous les habitants qui ont une âme immortelle.

Réagissez contre les sectaires, ces hérétiques de notre temps, implacables ennemis de la Vie liturgique ; parce qu'elle rappelle l'inévitable juge et qu'elle reste aux autres la voie pour tendre à une destinée dont ils désespèrent. En réponse aux entreprises de cette puissance des ténèbres, quiconque se sent l'âme catholique doit le laisser voir, toujours et partout, sans affectation, mais sans peur, réactionnaire perpétuel, à la façon de l'Eglise, qui réagit éternellement contre tout mal, à commencer par le mal qu'elle voit chez nous. « Combattons pour notre peuple et notre Religion. » (I Mac., III.) A défaut de combat glorieux, ne cédon's rien sur le respect dû à tout ce qui se rapporte au service divin. Sans la prière, l'homme ne

respire plus dans son cœur ; aussi jamais ce qu'il a plu à la secte d'appeler laïcisme ne sera une position tenable, justement parce que l'homme y étouffe. D'ailleurs, supprimer la Religion, c'est supprimer au-dedans de nous deux choses : le motif ou le ressort vers le bien et la chaîne d'arrêt sur la pente du mal. Donc, c'est jeter le pays, sens dessus dessous.

Au moins, et vraiment c'est le moins qu'un chrétien puisse donner, que chacun favorise l'esprit paroissial. La sainte Eglise du Christ est divisée en diocèses, formant autant d'Eglises réunies en un seul troupeau, par l'Eglise romaine, dont le pasteur est l'évêque des évêques. Chaque diocèse est divisé en paroisses. Paroisse est un mot grec qui signifie assemblage de maisons. On le trouve dans les constitutions apostoliques (VIII) et dans la lettre des chrétiens de Vienne et de Lyon aux fidèles d'Asie. Au commencement du II<sup>e</sup> siècle, le pape Evariste distribua dans Rome des titres à des prêtres, de façon que chacun se trouvât dans les limites de sa paroisse à lui : *suæ parœciæ terminis*. (Brév. de Rome.) La paroisse est à chaque paroissien sa famille religieuse. L'Eglise a montré son goût pour la Vie liturgique dans la paroisse, en réservant au curé l'administration de certains sacrements. Ne perdez pas de vue que le mot curé signifie : chargé du soin de telle paroisse. « *Curam illius habe.* » (S. Luc, x.) Chez les Romains, il y avait des officiers qui, sur les routes de l'empire, devaient assister les personnages ; ils s'appelaient *parochi*, mot d'origine grecque, lequel correspond à fourriers. (Cic. à Attic., XIII.) Ce nom est le titre des prêtres responsables d'une paroisse ; car, sur la route de la vie, sur un point qui est leur poste, ils attendent les



âmes, les nourrissant, les consolant et les dirigeant à leur destinée. Le ministère paroissial vient d'être glorifié par la béatification du curé d'Ars. Le Seigneur ne nous a-t-il pas recommandé la Vie liturgique dans la paroisse, quand il a dit : « Là où deux ou trois sont réunis en mon nom, me voilà au milieu d'eux ! » (S. Matth., XVIII.)

Puisque le vœu est un acte de religion, consistant à promettre à Dieu d'accomplir plus de bien qu'il n'en commande ; voici un vœu que vraiment on pourrait appeler vœu liturgique. Un catholique ayant consulté son confesseur, dirait : Je promets à Dieu : I. pour réagir contre l'abandon du sacrifice de la louange, d'assister, chaque dimanche, à l'office du soir ; II. pour réagir contre l'abandon du sacrifice de pénitence, de faire une aumône chaque dimanche et d'ajouter à la loi ecclésiastique un jeûne, soit, par exemple, le jour des défunts. Ce vœu, le fidèle pourrait le renouveler, chaque année, par exemple à l'Épiphanie.

Fête de l'Épiphanie, acclamation du Christ ou du Roi. Qui donc, pour réagir contre la suppression officielle du service de ce Roi, rétablira chez nous la célébration à son jour, de l'Épiphanie ?

## VI. POUR NOUS SOUTENIR, ÉLEVONS LES YEUX VERS LA VIE LITURGIQUE DE LA CÉLESTE JÉRUSALEM

Réagir c'est lutter, lutter c'est souffrir. Eh bien, si même au milieu des douceurs de la Liturgie d'ici-bas, il entre dans le plan divin que nous souffrions ; acceptons. Est-ce que le cerf altéré craint la fatigue dans ses

élans vers la source de vie? Nos artistes, en représentant le cerf dirigé vers l'autel, lui prêtent des ailes.

David s'écrie : « Qui me donnera les ailes de la colombe? Et je m'envolerai et je me reposerai ! » (Ps. LIV.) La colombe aussi, avec sa blancheur et son goût de la lumière, avec ses gémissements, avec ses élans, vers l'onde pure, offre un emblème de l'âme vivant à la source de la vie? Eh bien, il faut que vous fassiez vibrer vos ailes. Soutenez-vous par cette pensée qu'il y a là un exercice qui vous mettra de force à prendre le dernier essor. Cette préparation à la céleste Liturgie est signalée en des oraisons comme celle-ci, secrète du dimanche dans l'octave de la Fête-Dieu : Que de jour en jour, cette offrande nous fasse passer à l'action de la vie céleste ! Oui, de jour en jour, *de die in diem* ! Au premier dimanche de l'aveug, nous chantions : Vers vous j'ai élevé mon âme. De ceux qui vous attendent aucun ne sera confondu ! Comment périrait-il le désir de celui qui a soupilé de tous les soupirs de la sainte louange, qui généreusement, afin de mieux désirer, s'est débarrassé des liens des passions, et qui, afin de tendre droit du côté du sublime autel, a rattaché au sacrifice du Christ, sa louange, son travail et sa souffrance, saisissant, par la communion, ce médiateur et le tenant comme embrassé? L'année chrétienne n'est qu'une longue série d'élévations, *de die in diem*. Voilà l'exercice, la préparation, l'apprentissage pour la Vie liturgique de la céleste Jérusalem. Au sein de pareille espérances, l'âme reedit avec une douceur inexprimable : O Dieu, ô mon Dieu, près de vous est la source de la vie !

Cette pieuse déclaration du psalmiste, est-ce que

Notre-Seigneur ne l'a pas confirmée magnifiquement par la scène évangélique dite La Samaritaine ? Source de la vie, la Liturgie se trouve figurée par le puits de Jacob. Ce puits est profond ; la Liturgie a des profondeurs jusqu'au mystérieux. Ce puits, c'est Jacob, qui l'a donné ; or la Liturgie est traditionnelle et à remonter jusqu'aux patriarches. Nous chantons les cantiques de l'ancienne loi. Nous avons transformé son cérémonial figuratif en marques de respect envers le Messie, donné et immolé.

A cette fontaine souvent le Messie attend les pauvres pécheurs. Si tu connaissais le don de Dieu et l'eau que je puis te donner ! Quelques-uns répliquèrent : Ce puits est profond ; il contient des mystères. Est-ce bien dans la cité de la Liturgie catholique, est-ce bien dans cette Jérusalem que doit adorer quiconque veut vivre de la vie du cœur ? Le Sauveur leur répondit en leur déclarant tout ce qu'ils avaient fait, ces égarements, autant de preuves que ce n'était pas à chercher la vérité qu'ils avaient dépensé leurs années. Eh bien, ajouta-t-il à chacun, le temps est venu où tu vas m'adorer en esprit et en vérité : en esprit, avec la foi qui anime toutes les adorations ; en vérité, dans la vérité ou l'accomplissement des prophéties sur mon sacrifice ; en vérité, dans une véritable participation à mes mérites ; en vérité, dans la réalité de la nature humaine, avec ton corps et ton esprit. Et ce disant, il inclina le cœur. Et il versa de cette eau qui jaillit pour la vie éternelle. Et, comme il arriva au grand Augustin, des larmes annoncèrent à ces convertis que dans leur âme desséchée aux souffles du monde avait coulé l'eau vive.

A la samaritaine Jésus dit : « L'heure vient où vous n'adorerez plus le Père ni sur cette montagne, ni à Jérusalem. » N'était-ce pas l'annonce de la Vie liturgique ? Elle a élargi le temple de Jérusalem, à la largeur de l'univers.

*Aquam vivam*, eau vive ou en mouvement, c'est-à-dire le vrai, le beau et le bon venant dès ici-bas dans mon âme ; ainsi que l'eau vient aux lèvres du cerf altéré ! *Aquam vivam*, eau si bien en mouvement qu'elle jaillit à la hauteur de son point de départ : le Paradis. Elle jaillit pour la vie éternelle ; elle jaillit en vie éternelle ! Fais donc attention à ces paroles d'évangile, pauvre mortel, toujours à la veille de mourir.

Et cette vie éternelle, qu'est-ce donc enfin ? La Vie liturgique en sa perfection, ou le Créateur recevant de sa créature le service qui lui est dû et faisant trouver à cette âme, dans cette glorification de lui-même, une satisfaction entière et interminable. Oui, la vie éternelle, c'est voir Dieu, le voir bien entendu, comme il est, vrai, beau et bon : vrai pour le connaître, beau pour l'admirer, bon pour l'aimer ; et ainsi l'aimer pour le louer, le louer pour le cultiver, le cultiver pour sanctifier son nom et trouver en cette sanctification sociale notre félicité individuelle ; enfin, cette félicité, la rapporter encore à sa gloire, c'est-à-dire jouir de lui pour lui, car il reste le commencement et la fin. Saint Augustin s'écrie : « Il est une joie qui n'est pas donnée aux impies, mais à ceux qui vous cultivent généreusement, ceux dont vous êtes vous-même la joie. Voici qui est la bienheureuse vie elle-même, jouir auprès de vous, de vous et pour vous ! *Ipsa est beata vita gaudere ad Te, de Te, propter Te.* » (Conf., X, 22.) Ainsi, les vieillards,

que saint Jean vit dans le Ciel, portaient des couronnes, mais ils les déposaient aux pieds de l'Agneau. Ah ! quelle activité ! quel mouvement ! C'est de cette vie que Augustin, finissant la *Cité de Dieu*, s'écrie : « Là nous serons en vacances et nous verrons ; nous verrons et nous aimerons ; nous aimerons et nous louerons ! »

Ici-bas, l'Eucharistie était pour nous souvenir, sacrifice et viatique : souvenir, là-haut nous aurons retrouvé notre chef et notre pasteur ; viatique, là-haut nous aurons terminé le voyage. Mais le même Christ restera victime, holocauste éternel. Oui, en cette basilique qui est la maison du roi de l'éternelle gloire, l'Agneau s'offrira encore au Père, et nous tous à ce même Père avec lui-même. Toutefois, nous serons victimes sans douleur comme l'Agneau, le sacrifice de la souffrance ayant abouti au sacrifice de la tranquille et interminable adoration. Mais, comme l'Agneau, les élus porteront le signe de leurs anciennes souffrances le signe des serviteurs de Dieu, celui de la croix ou le Thau, comme dit Ezéchiël. Pareillement dans les profondeurs opposées, ceux qui auront voulu ne jamais élever les yeux au-dessus de la matière, porteront le signe de la bête. Enfer, veut dire souterrain, c'est-à-dire lieu d'écrasement. De là jamais les damnés n'élèveront leur âme vers Dieu.

Devant le Roi et autour de son Agneau, nous offrons le sacrifice de la louange. En arrivant, nous entonnerons les vêpres de l'éternité, notre course terrestre étant à son soir lumineux, début d'une fête interminable. Alors, quel *Magnificat* ! car là vraiment ils seront rassasiés, ceux qui auront eu faim. Alors, nous sanctifierons le dimanche et les fêtes. « Au dimanche

définitif, dit saint Grégoire, nous nous réjouirons dans la gloire de notre âme, même avec notre chair. » (II Ezéch., iv.) L'année chrétienne aura fait place aux fêtes de l'éternité. Auprès du Père qui est dans les Cieux, les élus formeront une famille qui sera la définitive société. Jamais le culte n'aura été autant le service social.

O société dans la maison du Père, ô Patrie, en toi ne pénétrera pas l'injuste, qui, durant cette vie, n'a pas voulu comprendre. Les justes, tes habitants, seront de ton abondance comme enivrés. Ici-bas, Dieu source de la vie se communique par un flot lointain, mais dans sa maison il abreuve ses élus d'un torrent de délices : *Apud Te est fons vitæ*. David ajoute : « Et dans votre lumière nous verrons la lumière (Ps. xxxv.) Cette lumière divine transforme quiconque la reçoit. Ainsi, sur le brin d'herbe, dès que le regard du soleil les a pénétrées, les gouttelettes deviennent diamants. Oui, comme dit saint Jean, nous serons semblables à Lui. Si le rayon lumineux qui vient réchauffer au petit oiseau son aile pure, l'excite à chanter d'aise ; oh ! de notre part, quelle divine louange, quand la directe influence de l'astre divin nous fera sentir qu'enfin nous voilà dans le lieu de la lumière et de la paix !

*Prætede misericordiam tuam !* (Ps. xxxv.) Seigneur, sur ceux qui déjà ici-bas vous connaissent, étendez d'avance votre miséricorde. Étendez d'avance votre justice sur ceux qui ont le cœur droit, assez droit pour s'acquitter envers vous du service individuel et social : *qui recto sunt corde !*

A la fin de la messe, le prêtre s'incline et dit : fonction de mon service : *obsequium servitutis meæ*. Après

chaque oraison nous répondons : *Amen*. A la fin de cette vie, puissions-nous avoir le temps de dire : dernière louange et dernière fonction de mon service, le temps de dire un dernier *Amen* : *Amen* aux paroles liturgiques des derniers sacrements, *Amen* pour la persévérance dans le service divin de notre pays de France ! Notre pays, c'est-à-dire, ce point de l'univers, qui fut le lieu de notre pèlerinage vers la Vie et où déjà nous la chantions. D'ici à ce moment suprême, disons l'énergique *Amen* qui consiste à rester fidèle à ce service divin. Là notre nourriture ; là notre consolation ; là notre acheminement à notre destinée. Là nous vivons, parce que nous sommes en mouvement vers la vie bienheureuse : Auprès de Vous, est la source de la vie : *Apud Te est fons vitæ !*

# TABLE DES MATIÈRES

---

## CHAPITRE I

La Vie.....	1
-------------	---

I. La vie en général. — II. La vie dans les êtres inférieurs à l'homme. — III. La vie humaine. — IV. Le point de départ et le point d'arrivée de la vie humaine.

## CHAPITRE II

La Vie par le service divin ..	17
--------------------------------	----

I. L'activité de nos âmes excitée vers Dieu. — II. Cette activité rayonne à travers le corps par la prière extérieure. — III. Vivre en servant Dieu en le cultivant. — IV. La vie où l'on ne cultive pas Dieu.

## CHAPITRE III

Le Service divin par la Liturgie .....	29
--	----

I. La Liturgie, ou service divin exercé par l'Eglise, est un culte social. — II. A côté de cette vie sociale de l'Eglise, la vie des mondains.

## CHAPITRE IV

La Liturgie par le sacrifice eucharistique .....	43
--	----

*Ecce Agnus Dei !*  
« Voici l'Agneau de Dieu ! »

(S. Jean, I)

I. Le sacrifice en général. — II. Le sacrifice de la Croix. — III. Le sacrifice de l'Autel. — IV. L'Eucharistie, souvenir et vatic. — V. Ne pas s'étonner du mystère.



CHAPITRE V

Le sacrifice eucharistique accompagné du sacrifice de  
notre louange..... 68

*Tibi sacrificabo hostiam laudis !*

« Je vous offrirai une victime de louange ! »

(Ps. cv.)

- I. Ce qu'il faut entendre par sacrifice de notre louange. —
- II. Louange qui prépare à l'action du sacrifice eucharistique. —
- III. Louange dans la première partie de l'Action ou offertoire. —
- IV. Louange dans la deuxième partie ou consécration. — V. Louange dans la troisième partie ou communion.

CHAPITRE VI

Le sacrifice eucharistique accompagné du sacrifice de  
notre souffrance..... 131

*Cohæredes Christi, si tamen compatimur !*

« Héritiers avec le Christ, si toutefois avec lui nous endurons la  
[Passion.]  
(Rom, VIII.) »

- I. Nous devons nous sacrifier avec le Christ. — II. La plus belle manière de se sacrifier. — III. Plusieurs manières d'être martyr. —
- IV. L'Eglise nous aidant, par sa discipline, à nous sacrifier. —
- V. L'immolation par la chasteté, — VI. Les sacrifices que le monde impose aux siens.

CHAPITRE VII

Après le sacrifice ou la lampe du sanctuaire..... 161

*Lux in tenebris lucet !*

« La lumière luit dans les ténèbres ! »

(S. Jean, I.)

- I. La lumière du sanctuaire, emblème de la vie du Christ. —
- II. La lampe du sanctuaire, emblème de la vie du chrétien, unie au Christ en un perpétuel sacrifice.

CHAPITRE VIII

Le sacrifice de la louange continué dans l'office du  
soir..... 174

*Unum agnum mane et alterum vespere.*

Un agneau le matin et un autre le soir.

(Ex, XXIX.)

CHAPITRE IX

Le sacrifice de la louange à Complies. . . . . 208

*A solis ortu usque ad occasum laudabile nomen Domini.*  
« Du lever du soleil jusqu'à son coucher, le nom du Seigneur mé-  
rite des louanges. »

(Ps. CVII.)

CHAPITRE X

Le sacrifice de la louange par l'office canonique . . . . . 222

*Semper laus ejus in ore meo !*  
« Toujours sa louange sur mes lèvres ! »

(Ps XXXIII.)

CHAPITRE XI

Le chant liturgique. . . . . 238

*Cantate Domino !*  
« Chantez au Seigneur ! »

(Ps. xcv.)

I. La musique en général. — II. La musique de la voix humaine.  
— III. Le chant en général. — IV. Le chant liturgique. — V. La  
langue latine. — VI. La musique instrumentale.

CHAPITRE XII

La Vie liturgique par les Fêtes et les Epoques de  
l'année chrétienne. . . . . 261

*Habebitis autem hunc diem in monumentum.*  
« Vous garderez ce jour comme un monument. »

(Ex., II.)

I. Le Dimanche, Noël, Pâques et Pentecôte. — II. Les époques  
liturgiques. — III. Les fêtes rattachées aux grandes solennités. —  
IV. Les fêtes des saints. — V. L'année liturgique n'est qu'une  
longue élévation de l'âme. — VI. Les fêtes locales ou indivi-  
duelles.

CHAPITRE XIII

La Vie liturgique par les Sacrements . . . . . 294

*Haurietis aquas in gaudio de fontibus salvatoris.*  
« Vous puiserez avec joie aux sources du Seigneur. »

(Isaïe, XII.)

I. La vie surnaturelle. — II. Les Sacrements. — III. La poésie des  
sacrements. — IV. La vie par les sacrements se rapporte au sacri-  
fice du Calvaire. — V. Les sacramentaux.

CHAPITRE XIV

Conclusion du livre. Notre situation. Résolutions..... 331

*Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum !*

« Comme le cerf soupire après la source des eaux vives ! »

(Ps. XLI).

I. Réellement, par la vie liturgique, l'âme vit en se nourrissant, se consolant et tendant à sa destinée, avec la société chrétienne. — II. Goût du peuple français d'autrefois pour la vie liturgique. — III. Eclipse chez nous de ces splendeurs. — IV. Causes principales de ce malheur. — V. Réagissons. — VI. Pour nous soutenir en cette réaction, élevons les yeux vers la vie liturgique de la céleste Jérusalem.